L'HISTOIRE TYPIQUE D'UNE VIEILLE COLONIE

LA RÉUNION JARDIN DES RACES

On ne parle presque tout le temps que des grandes colonies nouvelles : au moment où s'ouvre l'Exposition Coloniale de 1931, il importe cependant de considérer nos Vieilles Colonies dont le passé et même le présent offrent une précieuse leçon d'expérience trois fois séculaire : peut-être aussi l'avenir qu'elles se préparent peut-il servir de modèle à plus d'une de nos nouvelles possessions. Entre toutes, la Réunion se révèle comme un sujet d'études passionnant par l'art avec lequel tant de races diverses s'y sont accommodées à notre régime colonial.

Le mélange, le choc des races, presque partout ailleurs, c'est le drame : ici, c'est un roman.

Il commence par l'idylle de la plus rare et primitive poésie : l'île vierge.

A la différence de presque toutes nos colonies, la Réunion se trouvait encore inhabitée quand on en prit possession en 1638; et des Français en furent les premiers Robinsons. Leurs lettres et relations de voyage disent leur prodigieux émerveillement devant le pays revêtu d'une chevelure éblouissante de forêts tombant en boucles jusqu'à la mer. Ces chasseurs voyaient en sortir un Paradis Terrestre d'ailes innombrables, de fourrures. Les plages fourmillaient de tortues de terre et de mer pesant jus-

qu'à 500 livres, d'oiseaux si nombreux et doux qu'on les tuait à la baguette — tourterelles, ramiers, perroquets « les plus beaux du monde », — des porcs savoureux. Les rivières et les étangs étaient si poissonneux qu'on avait parfois de la peine à les traverser. Partout, des palmistes exquis révélaient la succulence d'un autre Paradis végétal : sonjes comestibles, cambarres, patates sucrées, tendres cocos laiteux. Le vol rouge des flamants sans cesse illuminait gracieusement les airs.

Plus tard, on importa des esclaves, dans des proportions croissantes au fur et à mesure que l'agriculture se développait : vers 1800 la population se composait de 13.000 blancs et de 46.000 esclaves. Lorsque ceux-ci eurent tous été affranchis par Sarda Garriga, commissaire de la République et apôtre, il fallut les remplacer dans les grandes propriétés par des immigrants africains, indiens ou malgaches : on en comptait 64.800 en 1860 et la population globale dépassa bientôt 200.000 habitants pour retomber aujourd'hui à 175.000. Après ceux des esclaves, les enfants des immigrés se fixèrent dans l'île et furent naturalisés, devinrent citoyens électeurs, jouissant des mêmes droits que les Blancs et ayant sur eux l'avantage de besoins et de frais de vie infiniment moindres. La société de la Réunion se trouve finalement constituée d'une « classe blanche » renouvelée par les apports successifs des fonctionnaires qui s'y marient et font souche, de classes de couleur d'origines fort variées qui se sont intimement confondues.

C'est ce roman lyrique, parfois épique, souvent comique, de leur fusion dont l'intrigue inextricable compose la vie et le pittoresque intense de l'île. Roman animé et incessamment vibrant, fort émouvant, *instructif et pathétique pour toutes les autres colonies* où le destin géographique trame une histoire coloniale beaucoup plus convulsive que celle de ce pays volcanique.

Il y a même à la Réunion deux grands romans : un roman français et un roman exotique.

§

LE ROMAN DE LA RACE BLANCHE

Le roman français est tout à fait de la couleur, chaude, et de la pureté de *Paul et Virginie*; mais, dans son ampleur et dans sa variété, surtout par la fécondité de son bel et édifiant amour, combien plus puissant nous semble-t-il ! *C'est le plus grand et exquis roman d'amour de la race française.* Jugez-en sur quelques épisodes où aucun genre d'émotion ne fait défaut.

Sous Richelieu et Louis XIV, on décide d'occuper Bourbon, escale sur la route de Pondichéry. On charge la Compagnie des Indes d'assumer les frais et les profits de l'affaire. Elle abuse des hommes et des jeunes filles qu'elle y exporte et marie : révoltes tragi-picaresques où c'est le clergé lui-même qui décide des insurrections... pour tempérer l'arbitraire des gouverneurs, qui prend en main la défense et la direction des habitants exploités, tourmentés, injuriés; plus radical que le P. Bernardin, le Père Hyacinthe trame le complot, fait arrêter le gouverneur Vauboulon en pleine messe et, voyant hésiter les conjurés, leur crie en se retournant, après une génuflexion à l'offertoire : « Qu'on m'empoigne ce coquin-là ! » et le laisse ou fait mourir après dix-huit mois de prison. Contre les esclaves marrons en fuite dans les gorges sauvages de l'intérieur, qui reviennent fréquemment la nuit piller les magasins, dévaster les plantations, incendier les maisons, il faut protéger les femmes et les filles frémissantes. L'horreur du Noir naît du récit, du spectacle de cette guérilla dramatique que Dayot a narrée en scènes saisissantes dans son *Bourbon Pittoresque,* où se dresse la figure épique de Mussard. Un esprit de conscience et de fierté se forge au feu des angoisses dans les

familles, souvent nées de cadets aventureux, qui constituent toutes ensemble une aristocratie de Blancs à qui le Code Noir inflexible interdit de s'adultérer par le concubinage avec les négresses... autant que faire se peut sous un ciel chaud. Raphaël Barquissau, dans sa magistrale petite *Histoire des Réunionnais,* a démontré que le métissage n'avait, à ces origines de l'île, boucané qu'un nombre restreint de foyers.

De quelles provinces de la Métropole viennent ces Blancs?

Lorient fut le principal port où se groupaient les convois. Les Bretons accourent de beaucoup les plus nombreux, mais tout de suite après eux les Normands; ils entraînaient des gens du Maine et du Poitou que grossissaient tous ceux qui s'infiltraient des autres provinces du Centre et du Nord. Plus tard, avec les progrès du port de Bordeaux, la Guyenne et la Gascogne, le Béarn aussi donnèrent. C'est surtout après le percement de l'Isthme de Suez qu'affluèrent les Provençaux, les Niçois, les Corses, les Languedociens et Roussillonnais, auxquels se joignirent des Alsaciens et des Lorrains.

Les premiers voyages étaient héroïques. Longtemps encore, jusqu'au triomphe de la marine à vapeur, que de tribulations et de dangers! On mettait au moins trois mois pour traverser l'Atlantique et doubler le Cap des Tempêtes, le sud de Madagascar festonné de Baies des Trépassés. Quand, vers le milieu du XIXe siècle, fille d'un Européen et d'une créole dont le père, colonel, était mort à la Bérézina (1), notre grand'mère rentra de Bordeaux à Saint-Denis, elle vit, sur neuf navires quittant en même temps la Gironde, sept sombrer sous ses yeux dans le Golfe de Gascogne : les passagers tendaient les bras, sup-

(1) Ceci indique comme, de si loin et avec des communications si difficiles, les Français de la Réunion participèrent à tous les épisodes de la destinée nationale. Le comte de Villèle passa sa jeunesse à la Réunion, dont les solitudes mûrirent son caractère et ses idées. Béranger eut un fils dans l'île, Balzac un frère.

pliaient qu'on vînt à leur secours; le commandant déclara impossible même de rien tenter; on dut regarder s'engloutir bateau après bateau. Dans chaque famille se sont contés cent fois des traits aussi déchirants qui créent l'atmosphère sensitive d'une société.

Quand on débarquait, quelle joie, quel élan! Les natifs des provinces qui dans la Métropole se jalousent et querellent le plus, Provençaux et Flamands, Bretons et Savoyards, sous ce ciel paradisiaque s'unissent avec une foi suave que baptise la nostalgique adoration de la patrie lointaine. A l'école leurs enfants apprennent à lire et à narrer dans des livres, avec des maîtres qui ne leur parlent que de moissons de blé, de vendanges, de chaumières, de châteaux, toutes choses de France là-bas inconnues qui constituent leur *merveilleux* comme l'Exotisme est le merveilleux pour les enfants de Tours ou de Nancy. L'Histoire de France a pour les petits créoles le prestige sacré de la Bible et la beauté radieuse de la Mythologie : la France resplendit pour eux de perfection, on peut presque dire de divinité.

§

LA VIE JOYEUSE DES CLASSES DE COULEUR

Cependant, le Grand Livre de l'Exotisme Colonial est sous leurs doigts; chaque jour, ils en tournent une page, illustrée par les figures touchantes de vingt races.

Car esclaves et immigrants vinrent de vingt contrées. Au XVIIe et au XVIIIe siècle, les navires en raflaient sur toutes les côtes de l'Atlantique, surtout en Guinée, en achetaient aux forbans, aux Anglais, aux Espagnols, aux Portugais, aux Hollandais, qui vendaient assez cher leurs Hottentotes; dès l'origine, Madagascar fut écrémée par nos capitaines; plus tard, les Comores et le Zanguebar; l'Inde, après nous avoir fourni les laptots sous les La

Bourdonnais, nous loua par milliers ses agriculteurs de la Côte Malabare et du Coromandel; les Arabes de Mascate et les musulmans de Bombay, les Chinois arrivèrent d'eux-mêmes pour le trafic, la bijouterie et l'usure; lorsque l'Angleterre arrêta l'immigration de Madras, la Réunion reprit large contact avec le Mozambique et recourut à l'Indochine; il n'est pas jusqu'à l'Océanie qui ne nous ait à divers moments fourni des échantillons de ses races les plus sauvages, dont les noms déformés revivent encore dans les histoires des nénaines (2) comme les Bougres et les Ogres dans le folklore de nos provinces.

Comment se comportent-ils les uns vis-à-vis des autres?

Avec pas mal de douceur passive et force humour satirique. Autrefois on mariait sans tambour les esclaves des plus diverses provenances. A l'abolition de l'esclavage, ce fut une immense kermesse; mais, bénies par les prêtres catholiques, les unions les plus disparates furent tendres, et l'idylle reste l'image la plus répandue et naïve dans les mœurs des classes de couleur qui, imitant les belles manières des Blancs, s'assimilèrent harmonieusement leur courtoisie. Les mariages de Chinois et de mulâtresses, par exemple, sont applaudis par toute la population qui, avec raffinement de goût, prise et célèbre les types de beautés rares nés de ces alliances. Le Cafre, laid et musclé, est à l'extrême friand des tendres Indiennes au profil de médaille : il n'hésite pas à profiter de sa force brutale pour ravir fiancée ou femme au Malabare, joli mais débile et capon. C'est le principal sujet de farce, de raillerie, de proverbes, d'histoires. La différence de religion apparaît plus grave et a provoqué quelques tragédies de cynique viol entre Arabes et Enfants de Marie (3).

(2) Nounous créoles.

(3) Nous avons tâché d'être les historiens de ces drames ou de ces comédies de l'union des races, surtout dans *Etoiles*.

Dans l'ensemble, la vie est aimable, hospitalière, presque partageuse, plus courtoise, dit-on, qu'aux Antilles, cependant fort animée et suavement coloriée: il est resté des usages de chaque race dans le spectacle incessamment varié de cette civilisation composite.

§

FÊTES ET POLITIQUES PANACHÉES

Cadeng deng cadeng! A cette cadence bruyante, les cortèges de Malabares demi-nus peints en tigres et en singes s'avancent dans certaines rues aux jours de Pongol. Ailleurs le tambour bas appelle les nègres batailleurs aux morengs de boxe. Dans des danses mozambiques, de plantureuses Cafrines se saoulent de grasse musique qui rythme des cassements de reins lascifs. Au milieu d'un cercle piaillard, les coqs chatigans sont lancés au combat, se plument, à coups de bec font saigner leurs cous, s'arrachent les yeux. Les cérémonies de religion hindoue ou musulmane décorent de vêtements somptueux les temples exotiques. En plein centre de la capitale, on voit, lors de quelque enterrement de Chinois, la voiture du prêtre catholique précédée de Célestes semant au-devant du mort une manne de papier destiné à capter et à retenir les Mauvais Esprits.

La musique, ensorcelante, fait rage dans toutes les fêtes, à toute occasion et même à toutes les étapes des élections. A leurs réunions contradictoires les candidats se rendent par de longues marches aux lampions, précédés d'accordéons, violons et triangles, les drapeaux balancés au-dessus des têtes : à quelque coin de rue, les bandes adverses se heurtent; galets et coups pleuvent avec les injures homériques, puis vainqueurs et vaincus fraternisent dans les boutiques, où coule le rhum.

C'est encore tout un roman que les élections. De Paris, quand on parle de la politique aux Vieilles Colonies,

c'est à qui crie au drame. Non, non! n'exagérez rien. Comédie souvent, oui; farce volontiers, oui, oui. Mais le vrai mot, c'est encore le roman, avec, naturellement, tout ce qu'il comporte d'intrigue, de nœud d'intrigues, et la fanfare du dénouement victorieux. Les partis sont les reflets de ceux de France, déjà eux-mêmes si incertains, mobiles, confus, truffés de transfuges qui en panachent les nuances. La question de couleur ne s'y mêle guère, ou du moins n'en est qu'un excitant, le piment nécessaire à faire passer le riz-jaune gras et bourré de haricots : on a vu un candidat basané soutenu par les éléments les plus conservateurs; et dans les élections municipales chaque classe fait fort judicieusement affleurer des représentants de « la classe ouvrière ». Si le Suffrage Universel entretient du désordre et gaspille les forces ou qualités démocratiques, c'est dans la même mesure : il est évident que les périodes électorales déchaînent les discordes dans ce lointain Paradis Terrestre, mais, comme les cyclones, elles balaient l'air pour secouer la torpeur des vieux pays trop beaux où sans elles l'on dormirait jusqu'à en perdre les idées. Le Conseil Général constitue un contrôle actif, discipliné, sérieux, du fonctionnarisme importé et influencé par la Métropole : il a joué un rôle considérable dans le pays; il en est la conscience non seulement politique mais économique, et nous avons entendu maints gouverneurs faire son éloge. Dans la représentation parlementaire ont figuré souvent des hommes de grande valeur nationale : tels François de Mahy, plusieurs fois ministre, qui fit décider la conquête de Madagascar, et Louis Brunet, pour ne citer que des morts.

La lutte des camps adverses s'est parfois compliquée d'une grave anarchie de la Police et tous demandent l'amélioration de celle-ci, la constitution d'une véritable Sûreté à cette époque où le Communisme essaime partout ses globules noirs. La crise sera facile à résoudre lorsque le ministère voudra bien s'intéresser aux Vieilles

Colonies, car la population noire est douce, intelligente et perfectible. Nous avons été touchés à notre dernier voyage par les visites des cordonniers et autres artisans qui, laissés sans guide, venaient nous demander qu'on leur indiquât de France les livres techniques capables de faire progresser leur profession. La Société Ouvrière mériterait la sollicitude des professeurs du Lycée pour conférences et causeries. L'enseignement post-scolaire serait la plus belle solidarité à organiser. La classe Blanche, intimement chrétienne et sérieusement républicaine, est toute prête à devenir, sous une direction ferme et polie à laquelle le Ministère donnerait enfin un plan et une doctrine avec des méthodes, l'éducatrice cordiale des Cafres, des Nègres, des Indiens, des Malgaches, des Chinois, voire des Arabes, qui se sont établis là-bas comme dans un jardin d'hospitalité et qui cultivent l'émulation avec une égalité de dons capables de faciliter l'équité dans la répartition des bénéfices de leur association.

Cette concorde des Blancs et des Noirs, basée sur des principes moraux hautement français, est indispensable au rétablissement de la prospérité et même de la santé publiques. Elle permettrait une pénétration intellectuelle, un lent reclassement, le renouvellement des classes par l'ascension graduelle de leurs élites. Renouvellement d'autant plus nécessaire que le grand mal dont souffrent nos Colonies, c'est celui-là même contre lequel les colonies anglaises, telle l'Australie, ont lutté avec des procédés draconiens : *l'absentéisme*, l'émigration vers la Métropole d'un nombre trop élevé des plus intelligents et des plus riches.

Ce mot barbare ne vous dit rien, mais, si vous voulez en approfondir le sens vital, allez aux Vieilles Colonies, ouvrez les barreaux, vous traverserez souvent de longues cours désertes, vous entrerez dans de grands salons silencieux où attendent des parents tristes : les trois fils sont partis, l'un médecin à Dakar, l'autre président de cour à

Hanoï, le troisième employé dans les Ponts et Chaussées à Tananarive. Dans les emplacements voisins attendent aussi des jeunes filles, beaucoup de délicieuses jeunes filles — il y a des milliers de Belles au Bois Dormant dans l'île — qui ne se marieront point parce que tous les prix d'honneur, tous les prix d'excellence, les lycéens qui étaient amoureux de leurs yeux veloutés et de leurs manières coquettes, ont été captés après les études supérieures par les colonies nouvelles : et les villes si longtemps riantes de tant de rires nacrés d'heureuses amours fécondes s'endeuillent de maisons mortes, de jardins-secrets enterrés sous les feuilles mortes de ces naïves et exquises amours d'enfants précoces. Le génie d'un Pierre Loti a pleuré sur la destinée des Rarahu : combien est plus poignant le sacrifice déplorable de tant de nobles êtres si doués pour le mariage et la maternité, les plus aptes à rendre à la France appauvie d'hommes tant de force, de dévouement, de foi, de fécondité!

Sacrifice dont la responsabilité, la culpabilité remontent tout droit au Ministère des Colonies, qui n'a pas une organisation suffisante, qui ne pense jamais aux femmes et aux familles, qui ne manque pas de sollicitude pour les indigènes — nous l'en félicitons, — mais qui ne se soucie pas de refaire de la nation française avec les Français et les Françaises qu'il sauverait là-bas de la consomption, ce terrible paludisme moral!

Du moins les Réunionnais résidant à Paris ont-ils formé des associations qui y défendent les intérêts du petit pays que tous ils aiment tant et à qui ils doivent leurs qualités, souvent davantage? Il existe plusieurs groupements très intéressants, présidés respectivement par Mme Winter Frappier de Montbenoit, le Général Richard et Maître Barquissau; ils organisent des réunions, bals, concerts où les originaires de la Réunion et quelquefois de Maurice ont grand plaisir à se retrouver; il reste à créer quelque syndicat de propagande et d'action,

où tant d'intelligences et de zèles, sous de hautes inspirations (4), se disciplinent à gagner à la cause de la France dans l'Océan Indien les puissantes personnalités parisiennes, à servir avec une large efficacité leur pays trop pauvre pour avoir une Agence Economique comme les grandes colonies nouvelles, mais en ayant autant besoin qu'elles.

§

L'AVENIR, LA GRACE DE LA RACE

Le mal que font l'absentéisme et l'émigration, le manque d'hygiène d'où découlèrent tant d'épidémies, sont-ils du moins compensés par une abondante natalité? Hélas! la fécondité de la race, nous dit-on, se tarit singulièrement, et il ne semble pas qu'elle ait été suffisamment récompensée, défendue. Espérons qu'un plus large recours aux forces hydrauliques facilitera le transport quotidien de nombre de familles vers les hauteurs de l'île, où la race Blanche, anémiée par les chaleurs et les fièvres de la Côte, pourra monter se retremper avec assiduité, comme elle le fait à l'île Maurice, où cependant les ressources naturelles sont infiniment moindres. L'avenir de l'île est là et dans la protection méthodique de « la population des hauts », beaucoup trop négligée jusqu'ici, même par le service de l'Enseignement public, *a fortiori* par le Service de Santé, à cause de la difficulté des communications et de la médiocrité des efforts et des études pour l'utilisation des parties élevées de l'île. Contrairement à ce que l'on a dit, le créole ne manque pas d'énergie : il manque de santé. La première politique qu'il lui faille est une Politique Sanitaire qui sacrifie beaucoup au développement des sanatoria. Il faudrait organiser lentement l'exode vers les hauteurs, vers leur climats frais; il contribuerait ainsi à sauver l'île de la

(4) Au-dessus de tous citons l'amiral Lacaze et Joseph Bédier.

haïtisation qui menace plusieurs de nos colonies laissées sans direction, à y maintenir une heureuse proportion de race blanche nécessaire à une sauvegarde fraternelle des races noires trop insouciantes et gaspilleuses.

Nos Vieilles Colonies ont encore plus droit que les nouvelles à la sollicitude paternelle de la Métropole, à ses conseils, à son concours, à sa collaboration. Elle ne fait rien pour le développement ni même pour la conservation de la race créole. Celle-ci est cependant si jolie et noble! Peut-être plus élégante et fine que robuste, langoureuse sans mollesse, fouettée par l'intelligence et le sens du devoir. De là, beaucoup de grâce et souvent de beauté. De grands yeux doux et chauds comme café — et le café de l'île est toute liqueur. Des cheveux intenses auxquels il arrive d'avoir la fragrance de la vanille. Mais les blondes semblent aussi nombreuses que les brunes, et c'est très significatif sous cette latitude, indiquant avec les origines la nécessité, dont nous parlions plus haut, de remonter vers les climats européens de l'île africaine.

Qu'on nous permette de nous attarder sur la beauté de la race créole. C'est encore elle le plus beau jardin de ce Jardin-Suspendu. Quelle variété de types émouvants! Vous avez souvent rêvé des Géorgiennes, pleuré sur les belles enfants grecques que les Hugo et les Delacroix sauvèrent enfin du viol turc, déploré les malheurs des Arméniennes et des Russes : cher public, ne soyez pas comme nos hommes politiques indifférents à l'avenir de la race créole, tout aussi belle et dont la France a besoin pour accomplir sans faillite son œuvre mondiale; ce n'est point seulement à cause de son charme physique si réputé qu'il faut l'aimer et la sauver, de cette grâce veloutée et de cette tendresse ineffable si précieuses à dispenser les joies fines et la suavité française à la rude société coloniale qui se forme de tant d'apports; rappelons sa fécondité des deux premiers siècles, et souvenons-

nous que ce fut la petite île de la Réunion encore à peine peuplée qui envoya ses enfants coloniser l'Inde, Mayotte, Nossi-Bé, Madagascar, l'Indochine, et essaima jusqu'en Nouvelle-Calédonie et aux Hébrides. Que ne peut-on attendre d'elle demain, si l'Etat marque enfin quelque reconnaissance pour cette vertu nationale qui est, en même temps qu'une beauté physique, une puissance morale?

MARIUS ET ARY LEBLOND.

VARIATIONS

—

— Robert, veux-tu que je te dise quelque chose?

— Dis.

— Si je n'avais pas aimé Pierre, eh bien, je t'aurais aimé.

— Flatteuse! (Au fond, il n'est pas flatté.)

— Gros bête! Je suis bien chez toi, Robert.

— Eh bien, reste là.

— Viens tout près de moi.

— Voilà. Alors?

— Mets ta tête là; tu vois, le creux de mon épaule, c'est un nid.

— On y est bien, tu sais.

Robert laisse sa tête sur l'épaule d'Irène, sans y penser.

Il y reste parce qu'il est bien.

Irène passe sa main sur le grand front.

Doucement :

— Robert, écoute.

— Quoi donc?

— Je t'aime.

Robert s'est assis, les mains sur les genoux. Il regarde Irène comme s'il la voyait pour la première fois.

Irène sourit : elle l'aime, elle le lui dit, Pierre est oublié, quoi de plus simple?

Elle pose sa main sur celle de Robert. Il ne bouge pas. Elle attend.

Robert tout à coup se frappe le front, sans s'apercevoir que ce geste repousse la main d'Irène.

— Ah! maintenant, je comprends!...

Irène reçoit la gifle sans broncher.

Il est vraiment intelligent, se dit-elle, et elle sourit pour le rendre bête.

— Viens, tais-toi.

Elle appuie contre sa poitrine la tête de Robert.

— Chère tête tant aimée, pense Irène, chère tête laide que j'aime depuis un an. Tu ne voyais rien. Parce qu'aujourd'hui j'ai de la peine, j'éclate, comme un enfant commence à sangloter lorsqu'on le console... Bien sûr, je t'aime.

Mi-conscient, Robert se laissait fondre, moins de tendresse que de reconnaissance et d'étonnement.

— Je passerai mes doigts sur ton front jusqu'à ce que tu t'endormes, noyé.

— Tu m'ensorcelles. Quels gestes secrets sont les gestes de tes mains? Tu as de jolies mains, Irène.

— Tu as de beaux yeux, Robert.

— Oui? C'est vrai, on me l'a déjà dit.

— Qui? dit-elle, espérant avoir à le disputer.

— Qui? je ne me souviens plus.

— Cherche bien.

— Ah! oui, je me souviens, c'était ma sœur.

Irène, encore une fois, appuya la lourde tête sur sa poitrine et ferma les yeux.

Elle entendait son cœur battre. Elle se sentait sourire en dedans; pourtant, ses yeux étaient graves, presque tristes, tant sa tendresse était totale.

Le soir était venu, comme s'il avait toujours été là.

Irène et Robert n'avaient rien appris l'un de l'autre. Déjà moins amis et pas amants.

— Il faut que je te dise quelque chose, Irène.

— Quoi? (Va-t-il se réveiller?)

— Eh bien, j'avais tout prévu ce qui s'est passé ce soir.

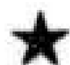
Irène eut une impression de vertige et sentit ses traits se tirer. Elle le fixa.

— Quoi? Qu'est-ce qu'il y a? Explique, dit-il attentionné et stupide.

Elle fit effort pour sourire.

— Je suis lasse, si lasse, pensait-elle.

Elle partit.



Irène, inconsciemment, se déshabille, range tout sur une chaise. Les souliers l'un près de l'autre au pied du lit.

Regarde ses pieds nus, les doigts appuyés l'un contre l'autre, la forme de la chaussure, et, plus rose, le dessin des mailles du bas. Regarde ses mains : les veines saillantes ce soir; les doigts nerveux et minces, pourtant forts.

Lentement elle ouvre le lit, s'assied au bord, s'allonge, se glisse. Le drap frais la réveille. L'oreiller est sans pli, agréable. La chambre harmonieuse. Elle éteint, s'étire et remonte les couvertures. Ce soir, rare fois, elle n'aura pas peur de la nuit. Elle n'a pas vu qu'il était nuit. Elle ferme les yeux. Elle creuse une niche pour son épaule. Puis, comme un chat se met en boule, elle remonte ses genoux jusqu'au menton.

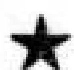
Elle est bien.

Elle ne sait à qui elle pense.

Son histoire, elle se la raconte, comme l'histoire d'une autre. Un vrai chagrin d'amour, tu sais. Alors, elle se sent mollir toute.

Irène soupire et pleure, à petits coups; ça la vide dou-

cement, et si longtemps qu'elle s'endort, apaisée, la bouche un peu ouverte, comme un enfant.



Le lendemain, Irène arrive chez Robert; il n'est pas rentré.

Elle s'assied devant la table. Elle caresse le bois; sa main étudie la forme, le grain des choses qu'il touche chaque jour.

— Je préfère qu'il ne soit pas là.

» Serais-je soulagée s'il ne devait rentrer jamais. Je ne l'aime pas. »

Irène n'est pas ennuyée, mais irritée. Elle n'aime pas s'être trompée.

— Je le déteste.

Tout à coup, elle voit, au coin du bureau, mal repliée, mêlée à d'autres, la lettre qu'il y a quelques jours elle lui envoya de Versailles.

Elle se lève.

Elle a mal.

Comme si elle se trouvait nue au milieu de gens sales.

Il est entré. Elle s'est réfugiée contre lui.

Robert l'embrasse au front.

Il la regarde. Elle ne sait pas qu'elle attend.

Il hésite, puis :

— Fini, nous deux.

— Allons, tant mieux.

Irène a répondu comme on répond une insolence, sans y penser. Puis, elle comprend.

Elle s'appuie à la table.

Tout à l'heure elle ne l'aimait pas...

— J'ai reçu ce matin une lettre de ta tante, Irène. Elle t'a confiée à moi. Ici, c'est moi qui te garde... tu comprends. Je ne peux pas. Et puis, je suis ton cousin, presque ton frère.

— Je t'aime.

— La seule chose propre serait que je t'aime comme tu m'aimes...

— Tu es propre, pensait Irène, regardant les mains de Robert nettes et sèches.

Il hésita. Elle leva la tête et le fixa, pour se mesurer.

— Je voudrais t'aimer, reprit-il. Je comprends que je devrais. Je le comprends peut-être trop, je ne sais, mais je ne peux pas.

Il avait pris, sur la table, un coupe-papier et se tapotait les genoux.

— Il y a trop de choses entre nous, ça me paralyse. Tu me donnes un trésor, mais je ne peux le prendre, je ne sais pas.

— Je t'apprendrai, Robert; tout le monde m'aime, Robert; tout le monde m'aime, tu entends, il n'y a que toi...

— Oui, bien sûr, — moi. Je t'assure que ça m'embête, mais je ne peux pas.

Irène baissa la tête, la gorge serrée.

— J'aurais pu te mentir, Irène.

— Mens donc, pensait Irène, mens vite. L'habitude d'un mensonge le rend sincère, et rien de ce que tu dis, de ce que je dis, n'est entièrement vrai ni faux. Est-ce que je ne mens pas, moi, peut-être?

Elle haussa les épaules.

— Patiente une minute, je pars.

Et, soigneusement, elle essuyait son propre visage, comme on essuie un visage d'enfant.

— Pourquoi partir?

— Qu'ai-je à faire ici?

Elle ravalait sa peine.

— Attends, se disait-elle, tout à l'heure, à la maison, nous déballerons ça.

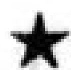
— Irène, puisque je suis ton frère, veux-tu que je te console? Je n'ose avancer.

Elle hésita, puis tendit sa main.

Ils s'assirent l'un près de l'autre, sans se rien dire.

Robert appuya la tête d'Irène contre la sienne, lui prit les mains; elle laissa faire.

Deux naufragés sur une épave. Chacun sa peine.



Irène est seule, les yeux fixés sur un bout de ciel, en face, entre deux maisons. Vide, après une nuit de fièvre, triste sans savoir pourquoi. Elle a en réserve, par derrière, des raisons, mais trop lasse pour regarder.

Elle vit comme on est mort.

Elle chante, doucement, sans s'entendre, ce qu'elle chantait, petite fille sautant à la corde :

Quand Jeanne d'Arc allait garder ses vaches,
Elle était bien plus heureuse,
Plus heureuse...

Elle voit la cour de l'école, des tabliers à carreaux, des jambes nues, et, au milieu, immobile, auréolée et triste, une Jeanne d'Arc qui lui ressemble.

Quand Jeanne d'Arc allait garder ses vaches...

Elle a chanté une heure sans s'en apercevoir.

On a sonné. Irène a regardé la porte.

— Pourquoi sonne-t-on, puisque je n'attends personne?

Et elle a recherché, entre les deux murs, en face, le coin de ciel qui s'assombrit.

On sonne à nouveau.

— Quand on sonne, il faut ouvrir.

Irène se lève.

En se retournant, elle aperçoit sur la cheminée ses gants, et, à côté, son mouchoir.

Elle sent un coup en dedans; une masse noire d'où surgissent, photographiées, deux ou trois images, et quel-

ques mots aussi clairs que si elle les prononçait réellement, et, entre eux, la place où d'autres images, d'autres mots vont sortir et s'enchaîner : « Hier... Robert... »

Et, de peur de se souvenir, elle secoue la tête, d'un bond est à la porte et l'ouvre.

— Jeanne!

Elle sourit à son amie et l'embrasse.

La fait entrer. Jeanne enlève son chapeau.

Jeanne est blonde, cheveux en nattes sur la nuque, figure dont on ne se souvient pas.

Irène aime à l'avoir près d'elle pour scandaliser et se faire admirer.

Elles s'asseyent sur le divan.

— Quoi de neuf?

— Rien. Et toi?

— Rien.

Elles se regardèrent.

— Tu sembles avoir quelque chose, Irène.

— Je n'ai rien, je t'assure.

— Tu as les traits tirés.

— Vraiment? tu crois?

— Mais oui, tu veilles peut-être trop.

Jeanne rougit et ajouta :

— Tu lis si tard le soir!

— Je suis laide?

— Non. (Jeanne avait eu, une seconde, envie de dire « oui » pour voir Irène en colère.) Non, fatiguée.

— Je suis peut-être fatiguée.

— Repose-toi quelques jours.

— Non, je ne peux pas.

— Pourquoi?

— Parce que ce serait pire.

Et Irène éclata en sanglots, la figure dans les coussins, les bras par-dessus la tête.

— Qu'as-tu?

— Rien.

— Voyons, tu as sûrement quelque chose.
— Rien.
— Dis-le-moi.
— J'ai de la peine.
— Ça se tassera.
— Non, cria Irène, redressée et furieuse à l'idée que ça puisse se tasser.
— Bon. Alors? c'est si terrible?
— Terrible! reprit Irène repartie à sangloter.
— Raconte.
— Non.
— Pourquoi?
— J'aime mieux mourir.
— Ne fais pas l'enfant, Irène.
— Ma tante va me tuer.
— Mais elle est en Algérie, ta tante.
— Ça ne fait rien, elle va me tuer.

Irène se fait de plus en plus de peine et se demande où elle va s'arrêter.

— Et pourquoi te tuer?

Irène cherche, puis, prise d'une idée subite :

— Je suis enceinte, crie-t-elle comme on insulte.
— Non?
— Si, je te dis.

Elle trépigne quand on l'oblige à répéter.

Jeanne a mis une minute à comprendre. Elle est scandalisée, fière aussi d'être mêlée à une telle aventure.

— Tu es sûre? (Pourvu qu'elle soit sûre!)
— C'est le médecin qui l'a dit.
— Epouse Pierre.
— Il n'est pas de Pierre.

Jeanne perd pied une seconde, mais se ressaisit.

— De qui?
— J'sais pas...

Et Irène pleure, pleure à gros sanglots interrompus de soupirs comme des changements de vitesse.

Jeanne a retenu un « Oh! ». (A s'étonner toujours, on prend l'air bête.)

— Ce n'est pas un malheur, tu l'élèveras.

Irène, fatiguée, ne lui répond pas, elle pleure doucement.

— Je t'aiderai, je sais faire de jolies petites choses.

— Tu es gentille, murmure Irène en lui tenant les mains, — une vraie amie. Ne parle plus, laisse-moi pleurer...

Jeanne, recueillie, s'approche de la fenêtre, soulève le tulle, et, le front contre la vitre, regarde la rue. Elle plaint Irène et l'envie un peu.

L'électricité allumée cingle Jeanne. Elle se retourne. Irène, assise en tailleur sur le divan, de ses doigts écartés, peigne ses cheveux.

— Ça va mieux, dit-elle d'une voix assurée.

— Bien sûr, chérie, ça s'arrangera.

Irène étonnée s'arrête, ouvre de grands yeux.

— Quoi s'arrangera?

— Oui, cet enfant, son père...

Irène a sauté au milieu de la pièce et ri!, à grands éclats méchants.

— Qu'est-ce qui t'arrive?

— Oh! là là!...

Irène, de joie, grimace et gesticule.

— Tu es malade?

Irène se campe devant Jeanne, contient son rire une minute pour dire :

— Vrai? Tu l'as cru?

Jeanne bat des paupières, avale sa salive et se redresse d'un coup : cette fois, Irène a été un peu fort.

— Je t'assure que je ne te pardonnerai pas.

— Ah! non, hein!... Moi aussi, va, je l'ai cru un petit moment. Y a pas de mal à ça.

— Tu ne me verras plus.

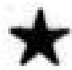
— Pas d'histoires. J'aime mieux que tu me battes.

Jeanne, posément, met son chapeau, enfile ses gants : elle n'aime pas battre.

Elle a ouvert la porte et elle est partie sans bruit, plus déçue que vexée. Irène, essayant d'étouffer son rire dans les coussins, ne l'a pas vue partir.

Au bout d'un moment, délassée, et comme neuve, s'étirant devant la glace, Irène pensait :

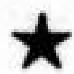
— Ces accouchements, tout de même, ce que ça vous repose !



— Il suffit que j'invente quelque chose pour que ça devienne vrai, pensait Irène. Est-ce que je n'invente pas que j'aime, et qui j'aime? Escarpolette de mon cœur que je lance de l'un à l'autre. Robert, Marc ou Jean?

Et elle s'amusait à préférer chacun à tour de rôle. C'était une gymnastique coutumière où elle excellait.

Lorsque, épuisée, elle sortait pour voir les gens vivre, les images réelles lui semblaient hallucinantes, et des deux mains elle s'accrochait aux bancs, sur le quai du métro, pour ne pas sauter sous la rame.



Irène a un ami d'Alger, Marc, qui est à Paris, aux Langues Orientales. Elle le connaît depuis longtemps. Il l'aime. Elle le sait. Elle sait aussi qu'il ne le dira jamais.

Ils se rencontrent souvent.

Ils ont passé l'après-midi ensemble. Ils ont parlé d'Alger. Marc a évoqué le phono qu'on descend les soirs d'été sur la plage, et Irène les bains, la nuit, où la mer noire est épaisse et tiède, où les algues frôlent comme des poulpes, et où la lune s'écrase, toujours plus loin.

Mais l'un et l'autre pensent à autre chose, et ils se sont tus.

Marc voit Irène secrète. Irène pense à Robert.

Elle se sent orpheline. Elle s'approche et pose sa main sur celle de Marc.

Marc hésite. Puis serre la main. Irène le regarde et sourit.

Marc embrasse la main. Irène le laisse faire.

Il s'approche d'elle, et de son bras l'entoure. Irène encore le laisse faire. (Si c'était Robert!)

Marc est très grand, solide; Irène se sent protégée. Elle appuie sa tête et ferme les yeux.

Le bras de Marc tremble.

Il regarde Irène de tout près.

Les yeux fermés, elle se redresse et l'embrasse. Marc la serre à lui faire mal. Elle étouffe un peu. Alors, elle ouvre les yeux, semble le reconnaître et éclate en sanglots.

— Irène, qu'avez-vous? Irène, dites-moi, me pardonnerez-vous jamais?

— Je veux Robert, répond-elle.

Marc, qui s'était agenouillé près d'elle, s'est redressé d'un bond. Il fait quelques pas dans la pièce, se mord la lèvre.

— Si je pouvais, dit-il sans la regarder, si je pouvais, je vous le donnerais.

Irène s'est levée.

Elle n'a plus de peine, mais débordante d'admiration.

Elle avance. Il recule.

De ses deux mains elle pousse Marc jusqu'au mur.

Puis elle s'appuie entière contre lui, enfantine et consolée.

— Mon Marc à moi!

Irène prend les bras de Marc et les met autour d'elle.

— Faut serrer.

Marc la serre. Irène s'abandonne. Heureuse d'être faible et gardée. Elle rit.

Tout près de l'aimer.

Elle lui tend ses lèvres.

Marc se penche. Les yeux de près semblent inconnus, et pas des yeux.

Marc hésite, puis, durement, embrasse Irène et la rejette, assise, sur le divan.

— Quoi donc?

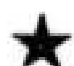
— Eh bien, et Robert?

— Si je l'aime, Robert?

— Oui.

— Je ne sais plus, moi, à la fin.

Et Irène s'arrête, inquiète, car une maille à son bas est en train de filer.



Irène et Robert sont en métro, assis l'un en face de l'autre.

Ils ne se parlent pas.

Près d'eux, un jeune homme regarde Irène en connaisseur. Robert a surpris ce regard. Il est vexé qu'un autre fasse ce qu'il ne sait faire.

A son tour, il regarde Irène comme faisait l'autre, pour découvrir... Il voudrait tant. Il sait que les raisons qu'il donne à Irène n'en sont pas. Il ne peut pas, c'est tout.

— Pourquoi? pense-t-il. Pourquoi?

Il souffre de ne pas comprendre pourquoi.

— Pourtant, si j'étais sûr...

Il est ému et gêné de voir Irène tourmentée à cause de lui. Il cherche une phrase à dire, une phrase gentille. Quand il en trouve une qui ferait presque l'affaire, il se la répète deux ou trois fois. Alors, elle lui paraît si bête qu'il se tait. Il en cherche une autre et ça recommence. Depuis déjà cinq ou six stations, Irène, immobile, se sent méchante.

Elle est dans sa méchanceté comme dans une forteresse où l'on a trop à épier l'ennemi pour souffrir.

Si elle se laissait aller, une seule minute, elle ne pourrait plus remonter le fleuve, et se noierait de désolation et de tendresse.

Et ça, elle ne le veut pas.

A travers la vitre, elle suit les « Dubonnet » noirs sur jaune, les ampoules électriques nues sur les murs de cave, les petites niches régulières, sans saint ni cierge, la station que l'on devine aux lumières et qui jaillit à un tournant.

En regardant plus près, dans la vitre même, elle voit reflétée, décolorée un peu, la tête de Robert, figure intelligente, inquiète et laide. Et, tout à côté, identique, la vraie tête de Robert qui regarde.

Ces deux figures jumelles l'écœurent comme une monstruosité.

Elle serre les lèvres, puis éclate de rire.

Robert a l'impression qu'elle ressuscite, il est soulagé. Et, pour que cela continue, il dit gentiment :

— Qu'as-tu, petite?

— Je te regarde.

Une dame, à côté, sourit.

Quand il comprit, il eut une seconde de rage. Puis, à son tour, il regarda dans la vitre l'image d'Irène, image méchante qui allait lui rendre la paix.

— Un peu folle, pensa-t-il.

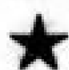
» Je ne suis pas beau, c'est un fait certain, mais cet incident est stupide. Elle n'a pas de milieu. Surtout autoritaire et orgueilleuse. Je l'avais vu depuis longtemps, et c'est pour cela que je ne l'aimais pas. J'ai vraiment bien raison. »

Son amour-propre était blessé, mais sa conscience était plus claire.

Le voyant calmé, Irène rageait comme devant un coup manqué.

Il la regarda, sourit.

— Nous descendons à la prochaine.



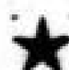
Irène et Robert se voient souvent, comme autrefois. Rien n'a changé.

Irène est si habile que parfois, malgré lui, Robert est pris au charme.

— Alors, Robert, pourquoi m'embrasses-tu?

— Si je le savais, Irène, si je le savais...

Et il s'éloigne d'elle pour le chercher.



Un soir d'été à la campagne, après une journée brûlante et vide.

On commence à peine à respirer, dans le jardin. Les murs, dans l'ombre, restent chauds, comme une bête endormie. Assis, immobile autour de la table, on regarde la lampe qui éclaire le bas des visages, les bras nus, la nappe et écrase par terre une auréole lumineuse où chaque pierre prend un étrange relief.

Parfois, un papillon velu et lourd tombe, baiser répugnant sur la nuque. D'autres papillons ébrèchent leurs ailes à la lampe. Celui qui aperçoit un papillon nouveau dit : « Une lettre pour moi demain. »

Le silence. Au loin une flûte arabe, mélopée insinuante et lisse comme un serpent.

Un chien aboie. D'une autre ferme un chien répond. Dans les coins, cachées, les cigales. Desséchées, des feuilles d'eucalyptus tombent, des branches aussi.

Irène et Jean se promènent dans une allée. Irène a neuf ans et Jean onze. Sans jouer : le soir à la campagne rend graves les enfants des villes.

Ils marchent. Le tablier parfois s'accroche, un rosier égratigne les jambes. Des brindilles mortes, cassées sous le pas, piquent le pied à travers l'espadrille. Les moustiques zigzaguent et cherchent où se poser. On ne voit plus le ciel à travers les arbres.

Ils marchent se tenant par la main, le long de l'allée, puis d'une autre. Puis de celle qui descend vers le ravin où la noria tourne avec un bruit frais d'eau, de chaîne et de godets.

Tous deux regardent à terre. Pourtant, ils connaissent le chemin.

Jean a pris le poignet d'Irène, puis le coude, et serre le petit bras contre son tablier à carreaux.

Ils s'arrêtent.

Irène a levé la tête. Jean, gêné, a lâché le bras.

— Irène, quand nous serons grands, eh bien... Tu sais, Irène, si je te laisse commander toujours quand on joue, c'est que je t'aime beaucoup. Alors, quand nous serons grands, quand nous serons tout à fait grands...

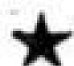
Sa voix, bizarre, l'intimide. Il s'arrête.

Irène se met à rire.

— Ce n'est pas la peine que tu m'expliques... Il y a beau temps que j'ai compris qu'on jouait à l'enterrement!

Cette soirée était restée nette, comme une image, pour Irène, et, lorsqu'elle la regardait en elle, Irène pensait :

— Les enfants ont de ces intuitions!...



Le lundi elle alla le chercher chez lui. Elle était fraîche, dansait en marchant et chantait en elle : « Mon petit Robert, je vais l'enlever — et vais l'emmener — pour un grand voyage, — tout le tour du monde. »

En arrivant elle l'embrassa. Il se laissa faire, fraternel et condescendant.

Au sortir de l'escalier, ils furent saisis par la lumière. Il faisait beau. Irène riait. Robert avait classé, rangé dans des chemises, avec agrafes, ses notes. Ennuyé de perdre une après-midi, il était cependant content de lui.

Le bateau blanc, jouet d'enfant, accosta.

Le moteur semblait respirer comme une bête essoufflée.

Robert s'était assis au bout du banc. Il regarda les gens assis devant lui : jeune femme qui tricote, enfant qui dort, vieux monsieur triste qui fume. Puis il regarda Irène.

Irène debout regardait au loin.

— Je pars, se disait-elle doucement, je pars sur un bateau blanc qui aurait des ailes...

Le bruit de l'eau ouverte qui se referme. Le sillage blanc qui s'ouvre jusqu'aux berges, comme deux bras qui se tendraient sans rien atteindre. Le sillage blanc, en triangle, comme un vol de cigognes quittant la ville arabe, à Constantine.

Irène sourit.

Robert voit, entre les lèvres, briller les dents. L'éclat des dents est une de ces choses qui le touchent. Il s'approche d'Irène, lui prend la main.

Elle sursaute, le regarde. Les paupières battent comme lorsqu'on cherche à préciser un souvenir.

— Ah! oui, dit-elle au bout d'un instant.

Il serre la petite main. Elle laisse faire, pour voir... Elle regarde sa main dans l'autre, elle regarde l'autre main : des doigts secs, tortueux, inquiets, des ongles nets, sans élégance, une paume carrée et dure, un poignet velu.

— On dirait une bête maigre et un peu malade, pensa Irène.

Puis elle essaya de regarder au loin à nouveau. Mais l'enchantement était rompu.

Le moteur continuait à battre comme les temps un jour de fièvre. Elle ferma les yeux :

— Rentrer, dit-elle.

Lui, contre elle, rajeuni et un peu sot, souriait.



Irène a jeté ses robes sur son lit. Elle cherche la tenue qui sied à une visite de condoléances.

Le père d'une de ses amies vient de mourir. Elle attend et redoute l'atmosphère où elle va se plonger. Elle s'y prépare, consciente du soulagement que sa présence va apporter.

Vêtue de bleu marine, coiffée de noir, elle achète en chemin un bouquet. Des fleurs serrées, qui déjà sentent le cimetière. Ses doigts se crispent sur les tiges cassantes et humides à travers le papier glacé.

Elle monte l'escalier, lentement. L'escalier par où tout à l'heure descendra, cahin-caha... Elle s'arrête un instant devant la porte, frappe. (Frappez doucement.)

— Si j'allais le réveiller?

On ouvre, Une odeur de cuisine la blesse, comme une grossièreté. Irène entre au salon. Le salon riche et bête est identique à lui-même. Seul sur le piano, un chapeau de crêpe dont le voile frôle le tapis, indique que quelque chose a dû se passer.

Et là, derrière ce mur... Irène, émue jusqu'au malaise, n'ose s'asseoir.

Sans bruit Odette est entrée. Elle se précipite vers Irène et l'embrasse.

— O ma pauvre Irène, qui l'aurait dit?

Irène est un peu étonnée d'être consolée par Odette. Pourtant, voyant dans la glace, en face, son visage pâle, à côté du visage soigné et frais d'Odette, elle se sent presque malheureuse.

— Assieds-toi donc, Irène. Ah! quel coup! Je suis sûre que j'ai vieilli de dix ans!

— Comment est-il mort?

— Oh! très vite! Je n'étais pas là. Pauvre père! Je n'aurai pas eu ton dernier sourire...

Et Odette se mit à pleurer.

Irène imagina le dernier sourire du pauvre père, un gros vieillard gâteux, bavant un peu, toujours assis dans un fauteuil de velours rouge, près d'une fenêtre...

Elle regarda Odette bien en face, croyant à une scabreuse plaisanterie. Odette pleurait.

— Où étais-tu?

— J'étais, depuis deux jours, chez des amis, quand j'ai reçu le télégramme. Tu sais, mon sang n'a fait qu'un tour. Et si j'étais morte sur le coup, vrai, ça ne m'aurait pas étonnée.

Irène l'écoute, les yeux brillants. Elle s'est redressée sur sa chaise. Elle commence à se sentir tout à fait à l'aise, réconfortée.

— Alors, reprend Odette, comme je te le disais, je l'avais juste laissé deux jours, et voilà qu'il...

— ...en a profité pour mourir.

— Eh oui, répond machinalement Odette tout occupée à relever le coin de son voile qui risquait de s'abîmer. Et puis, tu imagines le travail que j'ai avec mon deuil, toutes mes robes à faire teindre, et, à la teinture, c'est fou ce que ça rétrécit. Tout sera à retoucher.

Odette montre à Irène sa malle à demi défaite, dans un coin du salon. Elle en sort une gerbe multicolore de robes qu'elle jette sur un fauteuil.

— Regarde cet ensemble rouge. Qu'est-ce que tu en dis?

Et, l'appliquant contre elle, sur sa robe noire, Odette cambre la hanche pour qu'Irène admire la forme savante :

— N'est-ce pas pitié de faire teindre ça?

Un coup de sonnette. D'un geste Odette a rejeté les robes dans la malle et rabattu le couvercle. Seule, une manche rouge dépasse et pend, comme un bras mort de poupée-fétiche.

La porte du salon s'est ouverte lentement. Une vieille

dame entre. Elle a l'air d'aller à confesse. Odette va vers elle, tombe en larmes dans ses bras.

— Ah! madame, madame! qui l'aurait dit!... Ce pauvre papa, il vous aimait tant!

— Ayez du courage, chère petite, les vivants sont plus à plaindre que les morts.

La vieille dame s'assied au bord d'une chaise. Elle hésite. Puis, se penchant vers Odette, les yeux allumés de curiosité et d'angoisse :

— Peut-on le voir?

— Allez, chère madame; vous connaissez bien la maison.

Et Odette pleure.

— Pauvre papa, pauvre papa! sanglote-t-elle deux ou trois fois.

Cette plainte absorbait toute sa peine et l'en délivrait.

Quand le pas de la vieille dame se perdit au fond du couloir, Odette se tourna vers Irène, qui ne disait rien.

— Tu as vu ce chapeau, et cette robe. As-tu remarqué son ombrelle noire qu'elle ne quitte jamais, mais jamais!

— Faudra qu'on l'enterre avec, répondit Irène.

Et elles se mirent à rire toutes deux.

— Puis-je te rendre quelque service?

— Vrai, Irène, ça ne t'ennuierait pas?

— Mais non.

— Eh bien, va voir Paul. Tu sais, Paul. Tu lui raconteras ce qui m'arrive. Et tu lui feras comprendre qu'il ne faut pas qu'il vienne ces jours-ci. Les gens sont tellement méchants! Tu comprends, par lettre, j'ai peur de le vexer. Dis, tâche de ne pas te faire trop jolie. Déjà qu'il te trouve bien! (Et Odette se mit à rire doucement. Elle se passa la langue sur les lèvres.) C'est avec lui que j'étais en voyage. Je ne l'ai dit à personne, bien sûr. On s'est amusé comme des fous. Je te raconterai ça.

Un coup de sonnette. Odette s'est tue. La bonne ouvre la porte et dépose, sur la malle fermée, une immense cou-

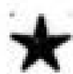
ronne de perles noires et mauves : « A mon père bien-aimé. » Au dessous, la manche rouge pend.

— Pauvre papa, soupire Odette, ce n'est pas que je l'oublie, mais je n'y pense pas.

Irène part consolée. Elle descend l'escalier en arrangeant ses cheveux sous son chapeau.

La rue est gaie. Sur le trottoir, des enfants jouent.

— Pourquoi fait-on de la mort quelque chose de triste?



Ils sont allés au Luxembourg un matin.

Une joie de naissance flotte, et le vent, sur le bassin, strie l'eau.

— Robert, fais-moi un petit bateau.

Robert regarde Irène et soulève les sourcils.

— Oui, un petit bateau de papier.

— Mais, mon petit, je ne sais pas.

— Donne-moi un bout de papier. Moi, je sais. Je vais t'apprendre. Je sais faire des cocottes aussi, à l'école on appelait ça du « papier pliage ».

Robert fouille dans ses poches, en tire une feuille de papier. Il y a dessus quelques notes. Il lit pour voir si ce n'est pas trop important.

— Donne, chéri, ça ne fait rien ce qu'il y a; donne.

Robert tend la feuille en souriant. Le despotisme et les caprices d'Irène l'enchantent, car ce sont des choses qu'il ne prévoit ni ne comprend.

Il s'assied au bord du bassin, face à Irène, jambes très proches. Irène, appliquée, plie, aplatit de l'ongle, replie, retourne et développe un petit bateau.

— Maintenant, il faut lui donner un nom.

— A qui?

— Au bateau, voyons.

— Donne-le, toi, Irène.

Irène prend le stylo, l'ouvre et médite, le petit bateau posé sur les genoux. Robert se penche pour lire.

Alors, lentement elle écrit. Sa plume frôle le papier sans laisser de trace. Devinant le dessein, Robert peut lire : « Je t'aime », qu'elle n'a pas écrit.

Il la regarde. Rencontre deux yeux fidèles. Il sent qu'elle dit vrai. Il en éprouve, physiquement, un trouble pas désagréable.

Gêné, ébloui un peu, il prend le stylo, pour écrire, lui, le nom du bateau, et que l'on parle d'autre chose.

Il cherche, ne trouve pas. Il regarde Irène. Sa main s'énerve. Alors, machinalement, il écrit un grand « J » simple et net, un petit « e ». Il s'arrête, surpris par l'autorité de ce début. La figure d'Irène frôle la sienne. Il met un « t », puis l'apostrophe. Il hésite. Puis, vite, comme on boit d'un coup pour se donner du courage ,il finit sa petite phrase.

Irène, tendrement, a pris le bateau dans le creux de sa main et le contemple, comme un miracle.

Robert, lui, commence à y croire.

Il reprend le bateau des mains d'Irène, leurs doigts s'effleurent. Ils se sourient.

De l'autre côté, il écrit « Irène-Robert », doucement pose l'esquif sur l'eau; trop près, car, rejetée contre le bord, l'instable chose chavire. Il la reprend et, bras tendu, la pose le plus loin possible.

Elle vogue.

Au bout de quelques instants, la coque mouillée se ramollit. L'encre déteint en veines bleues. Puis le petit bateau alourdi se couche et se déplie.

Robert regarde.

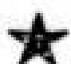
Irène se lève et tire Robert par la main.

— Partons vite.

Robert la suit, cherchant son visage.

Elle savait que le navire allait sombrer.

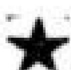
Ne pas le voir en écarterait le présage.



Ils commencent à faire connaissance en gens qui s'aiment.

Elle lui raconte combien de fois « avant » il a pu être méchant. Attentif, ému, il demande gentiment pardon. Une fois tout dit et pardonné, afin de le voir plus longtemps humble et tendre, Irène cherche quelles rancœurs seraient encore possibles.

— Je pourrais en inventer, pensait-elle, mais il serait bien capable de dire que ce n'est pas vrai.



Irène est tourmentée de ne pas être heureuse. Robert l'aime, ou presque, et cette laborieuse victoire ne la comble pas.

— Je crois qu'au fond, pense Irène, je n'aime ni Robert, ni Pierre, ni Jacques. Ce que j'aime, c'est désirer qu'on m'aime. Qui j'aimerais? Un amant mort. Une trame d'éternité où accrocher mes fantaisies.



— Tu te souviens, Robert, quand nous étions petits, nous jouions au cerceau ensemble.

— Mais voyons, Irène, j'étais grand quand tu étais petite, et puis...

— Qu'est-ce que ça peut faire? Si on s'en souvient, c'est vrai tout de même.

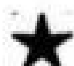


— Le premier homme que tu as aimé était marié, Irène?

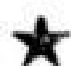
— Non.

— Comment, non. Tu me l'as dit.

— Tu m'agaces. Si je te l'ai dit, c'est que c'était vrai; maintenant, je ne sais plus. Pourquoi vouloir que je me souvienne?



— Lorsque je veux un compliment, pense-t-elle, il faut que je le mette sur la voie. Quand, enfin, il y est arrivé, j'ai l'impression que moi, j'aurais bien mieux dit.



Irène traverse la place Saint-Sulpice. Elle s'arrête près d'un banc.

Une femme pauvrement vêtue est assise. Irène voit son dos et ses deux épaules trembler au rythme d'un désespoir. Irène fait le tour du banc, lentement, comme on fait le tour du lit d'un mort pour voir s'il a beaucoup changé.

C'est une toute jeune femme, et qui pleure.

Son visage est un visage d'enfant de village, rose et craintif. Elle pleure, les yeux ouverts et fixes. Sur ses genoux, posé, comme oublié, un tout jeune enfant endormi. Petit et rouge, répugnant un peu, avec de grosses paupières de moineau.. Par terre, près du banc, un sac de toile cirée plein à craquer. Graves et doux, près d'elle, se promènent, par deux ou trois, des pigeons gris. Leurs petites têtes semblent acquiescer à chaque pas, comme celle de certains ânes de crèche.

C'est pour Irène une détresse jamais rencontrée, si totale qu'elle dépasse toute pitié.

Intrigué, un agent s'approcha de la jeune femme et lui parla. D'abord, elle ne répondit rien. Elle le regarda. Il était jeune, avec, lui aussi, un teint de paysan. Alors, elle répondit. (Irène n'entendit pas quoi.) Puis elle se leva, serrant son enfant contre elle, et s'avança en tremblant. L'agent l'aidait, la guidant par le coude. Irène vit à l'agent une alliance toute neuve, étincelante

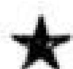
comme un bijou faux. De l'autre main, l'agent portait le sac. Du sac dépassait un biberon. L'enfant réveillé se mit à crier comme un chat la nuit.

Brusque rafale : les pigeons inquiets s'envolèrent jusqu'aux tours de Saint-Sulpice.

Irène regarda la femme s'éloigner, puis s'assit. Sa main rencontra sur le banc une tétine abandonnée, et elle se vit, elle, Irène, assise sur ce banc avec un enfant sur les genoux.

Elle se leva et courut d'une traite chez elle.

Le lendemain, elle faisait ses malles et partait pour Alger.

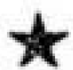


Port-Vendres.

Habituelle symphonie du départ : sirènes, chaînes, roulis, cale qu'on ferme, phrases d'adieu, bruit de la mer et du navire qui s'éveille et se balance comme s'il commençait seulement à flotter. L'eau du port, obscure et sale, sous laquelle on sent peu à peu sourdre l'eau plus tumultueuse du large.

Levant l'ancre, le bateau détache Irène de ses souvenirs.

— Je quitte Robert et je suis heureuse. L'ai-je aimé?... Ai-je jamais aimé personne dont je n'aie pu, par fantaisie, me détacher?... Douze heures de train et un cœur neuf.



Le chien endormi au soleil tire sa chaîne en chassant ses mouches.

Alanguie, assise près de la fenêtre, Irène tricote une brassière.

Devant la table, son mari lit.

On entend dans l'écurie frapper le sabot du cheval harcelé. Au loin, du bled assoupi, filtre, pure et inlassable, une flûte arabe.

Sans mot dire, la servante, pieds nus, est entrée et a posé sur la table le courrier : une grande enveloppe bordée de noir.

Il a pris l'enveloppe, l'a ouverte, et a lu.

Irène a lâché son ouvrage et attend.

— Irène, c'est ce pauvre Robert...

Irène s'est levée, et a éclaté d'un rire aigu.

— Mais, Irène, es-tu folle?

— Tu sais bien, chéri, qu'un rien m'amuse.

RENÉE LEMAIRE.

CRÉOLERIES

POÈMES MARTINIQUAIS

—

QUE OU VLE... QUE OU PAS VLE
ou LE PONT D'AMOUR

Manzèle-là qui ka passé là, — ka senti bon con réséda, — qui ti ni bel foula brodé — gran cossé con femmes « béké », di moin ti tac si cé tout ça — qui ka fai vous poté tête ou — con couleuvre qui ka passé d'leau?

Manzèle-là, chè, ou va bo fai — magré toute flapp flapp *jupon vou — fiété on pa ké duré guè : pié ou chaussé, rivié pas loin.*

Moin ja ka cueilli patchouli — pou moin froté assus cô moin — pace que ou vlé, que ou pas vlé *manzèle-là, chè, moin ka di vous : — cé deux bras moin, ou peu couè moin, — qui ka lé sévi ou pont — pou fai ou passé gro d'leau là.*

[QUE TU LE VEUILLES... QUE TU NE LE VEUILLES PAS OU LE PONT D'AMOUR. — Hé! la demoiselle qui passes là! — qui embaumes le réséda, — portes un beau foulard brodé, — un grand corset comme les femmes « chic », — est-ce d'être si joliment parée — qui te rend donc tellement fière?...

Chère, malgré toutes tes manières, — ton dédain ne tiendra guère. — Va, tu as d'élégantes chaussures, — et la rivière ne coule pas loin.

Déjà, je cueille le patchouli — pour m'en parfumer le corps — car, que tu veuilles, ou ne veuilles pas, ce sont mes bras, belle demoiselle, — qui seuls te serviront de pont — pour traverser l'eau tumultueuse.]

—

CHACUN SON TOU

Hiè c'étai ou, — jodi cé nous. — Pa jalou chè : — en ce bas monde, — chacun son tou! — Quan ou té jeune — pa té

ni con-ou — pou té brenné cô dans biguine — et pou té chaud en canaval.

Si sang ou fouédi dans veine ou — cé pa raison pour nous qui jeunes — nous trouvé nous dans même l'état. — Puisqu'jeunesse poko quitté nous — pouqui ou lé nous quitté li! — Non, chè, l'heu nous poko sonné — poù nous chanté miserere *— fai* « c'est ma faute, ma très grande faute! » — *Ça bon pou ça qui j'a flétri :* — La fleur fanée ne renaît pas! — *Consolé-co-ou bo bénitier — épi côté confessionnal. — Hiè c'étai ou, jodi cé nous; — chacun son tou en ce ba monde!*

[CHACUN SON TOUR. — Hier, c'était toi, — aujourd'hui, nous. — Il ne faut pas être jalouse : — en ce bas monde, — chacun son tour. — Il paraît qu'en ton jeune temps, — on te citait à la *biguine* — pour tes mouvements provocants. — Nulle, plus que toi, au carnaval, — n'était fringante dans le plaisir.

Si aujourd'hui ton sang se glace, — jeunesse pour cela n'est point morte, — et puisqu'elle nous demeure encore — pourquoi lui dirions-nous adieu! — Notre heure, à nous, n'a pas sonné — de chanter le *miserere* — et de nous frapper la poitrine d'un « *c'est ma faute, ma très grande faute* ». — Laissons cela aux visages flétris : — *La fleur fanée ne renaît pas!* — Console-toi près des bénitiers — et au bord des confessionnaux. — Aujourd'hui toi, et demain nous: — chacun son tour en ce bas monde!]

—

ADIEU BONHEU!

Zombi boué dans canari-moin! — adieu bonheu! fini l'amou! — Moin blié li dérho la nuit, — la pluie tombé, rempli li d'leau, — zombi passé, bouè adan li, — pa ni plaisi pou moin enco!...

Cé dépi ça, belle z'amie-moin — ka touné tête pou pa vouè moin — li poutant qui té aimé moin — con jadin aimé la rosée, — jodi, trouvé y rhaï moin, — con chauve-souris rhaï gran jou!... — Ça moin fai bon Dieu, magré ça! — pou li laissé zombi vini — la nuite, bouè dans canari moin!

Yo ka di moin « Bon cœu-r conça! — allé plutôt voué z'affai vous — au lieu ou rété malheureu — con li z'ouézo qui sans papas, — Ester fragile, lavande ambrée, — pa ka manqué toutes sotes bagages pou ramené l'amou vini. »

Esse moin té besoin sotilège — pou té rouvé cœur z'amie moin! — esse moin jamai ba li bouè philtre — afin fai li fai moin zieux doux! — Estèr fragile, lavande ambrée, — gadé pou zottes, remèdes con ça. — L'amou moin lé, cé pa tou ça — l'amou, moin lé, en véité! — cé yon l'amou sans zinglin-glin, — cé bon l'amou bon Dieu créé.

Zombi bouè dans canari-moin! — Adieu l'amou! adieu bonheu!

[ADIEU BONHEUR! — Le lutin a bu dans mon *canari*! — Adieu bonheur! fini l'amour! — Je l'avais oublié dehors, — où il resta toute la nuit, — le lutin passa et but dedans : — pour moi, jamais plus de plaisir!

C'est depuis, que ma belle amie — détourne la tête quand elle me voit. — Elle, qui pourtant m'aimait jadis, — comme le jardin aime la rosée! — aujourd'hui, voilà qu'elle me hait — comme la chauve-souris la lumière. — Qu'ai-je fait au bon Dieu, tout de même, — pour qu'il ait laissé boire le farfadet — toute la nuit dans mon *canari!*

Les gens me disent : « Tu es bien bon! — Au lieu de rester en détresse — comme un petit oiseau orphelin — va plutôt voir à tes affaires. — L'ester fragile et la lavande — sont des plantes qui ont des vertus — pour ramener l'amour parti. »

Ai-je eu besoin de sortilège — pour m'ouvrir le cœur de ma mie! — lui ai-je jamais donné un philtre — pour qu'elle me regarde tendrement?... — Ester fragile, lavande ambrée!... — gardez pour vous tous ces remèdes, — l'amour que je veux, croyez-moi, — c'est un amour sans maléfices — le bon amour créé par Dieu.

Le farfadet a bu dans mon *canari*. — Adieu l'amour! Adieu bonheur!]

—

PHILTRE D'AMOUR

Moin trouvé dans fond potiche moin — yon philtre d'amou, l'amou metté! — Ou save, poutant chè l'amou moin — plus bon philtre là, ou save li bien, — cé pa ta qui dans potiche là, — plus bon philtre-là, cé deux zieux vou — qui ka ranne moin con papillon — devant chandelle qui ka clairé!... — cé belle cheveure, chè tréso moin! — qui prend cœu-r moin — con yon filet ka prend poisson; — qui vloppé li con soie maïs — ka emmailloté z'épi-li! — Plus bon philtre là, tanne, l'amou

moin! — cé baisers vou qui dou pon bouche — con pomme cannelle pou sucrier... — Cé pa la peine, cé pède temps vou — que metté philtre dans potiche moin. — Châme là cé ou, chez z'amie moin! — pa allé chèché li ailleu...

[PHILTRE D'AMOUR. — J'ai trouvé dans ma potiche, — un philtre d'amour qu'y mit l'amour!... — Tu sais pourtant, tu le sais bien, — le meilleur philtre, mon cher amour, — n'est pas celui de la potiche : — ce sont tes yeux, mon cher amour! — tes deux yeux qui me rendent pareil — au papillon devant la lampe! — c'est ta chevelure qui prend mon cœur — comme le filet prend le poisson! — qui l'enveloppe comme le maïs — se trouve enveloppé dans ses soies. — Le meilleur philtre, mon cher trésor, — c'est ton baiser, dont la saveur — est aussi aimée de ma bouche — que la pomme-cannelle de l'oiseau! — Je te le dis, c'est perdre ton temps — que mettre des philtres dans ma potiche. — Le charme c'est toi, ma bien aimée! — ne va pas le chercher ailleurs.]

—

MIEUX SE VAU MO

Chèl l'amou moin di moin con ça : — « Ou qui ka fai cœu-r moin brenné, — quan moin ka vouè-re, bel tréso moin, — con macata dans vent midi, — si jamai jou-là doué clairé — où ou doué vini moin perfide, — si jamai l'heu-là doué sonné — pou ou trahi pauve z'ami vou — de grâce, pas quitté deux zieux moin — connaîte couleu jou modi-là!

Epi cheveu-re moin tant aimé — qui con la soie, en ba douètes moin — fai yon collier l'entou cou moin — qui ké docile assous la main-re — alosse même que i ké cruelle; — épi serré, jus quan ou vouè — moin fini vive assous regard.

Malgré tout, mort-là ka lé dou — dans cheveu-re ki ké senti bon — et dans cendre qui poko ké fouète — de l'amou nous, à peine fini!

[PLUTÔT MOURIR! — Mon cher amour m'a dit comme cela : — Toi, dont la vue remue mon cœur, — comme la fève du *macata*, — quand passe le souffle de midi, — si jamais, ce jour allait luire — où tu me deviendrais perfide, — si jamais l'heure devait sonner — où tu trahirais notre amour, — ne laisse pas, je t'en supplie, — mes deux yeux connaître la couleur — de ce jour à jamais maudit!

Je veux qu'avec tes chers cheveux — doux à mes doigts comme

la soie — tu fasses à mon cou docile — même sous tes mains, alors cruelles — un collier que tu serreras — jusqu'à ce que s'en aille ma vie — que, sous ton regard, je trépasse!

Douce quand même me sera la mort — dans ta chevelure qui m'embaumera — et dans les cendres, à peine éteintes, — de notre amour qui se termine!]

DRASTA HOUEL.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM

COQUELIN CADET, « LE CHAPEAU CHINOIS » ET LE « SECRET DE L'ANCIENNE MUSIQUE »

—

Le sentiment artistique était grand, très grand, chez Villiers, on le sait, et en voici une preuve nouvelle.

Au temps où fleurissait le monologue, Villiers en commit un, lui aussi, sous le titre : *Le Secret de l'ancienne musique.* Il le vendit à un éditeur qui, d'accord avec l'auteur, le communiqua à Coquelin Cadet.

Celui-ci, séduit, en tripatouilla le texte et le titre, et cela devint *Le Chapeau Chinois,* monologue avec lequel Coquelin Cadet obtint un gros succès.

Après lecture des premières épreuves, Villiers adressait la lettre suivante à l'éditeur :

11 mars 1878.

Monsieur Coquelin Cadet m'a remis pour la première fois hier au soir les épreuves du Secret de l'ancienne musique.

Je m'empresse de vous les rendre ci-jointes.

J'ajouterai, cependant, que plusieurs lignes, indispensables, *ayant été omises, je compte sur toute votre obligeance pour vouloir bien faire corriger l'épreuve ci-jointe et me la renvoyer corrigée (pour que je puisse donner le bon à tirer).*

Je ne pourrais vraiment pas donner le bon à tirer sans ces corrections.

Recevez mes civilités empressées.

A. DE VILLIERS DE L'ISLE-ADAM,
46, avenue de Malakoff.

Au moment de publier, l'éditeur opta pour la version de Coquelin Cadet, et lorsque Villiers vit les secondes épreuves remaniées il écrivit aussitôt à l'éditeur ceci :

16 avril 1878.

Je reçois à l'instant votre lettre, au moment où, selon nos conventions, je revenais à Paris pour corriger l'unique épreuve du Secret de l'ancienne musique.

Je vous dirais que, travaillant depuis vingt-deux ans pour l'exclusif amour de cette absurdité qu'on appelle l'Art littéraire, il ne me convient pas, d'abord, qu'on se permette de demander des conseils à des gens de métier pour contrôler ou modifier ce que j'écris, — même quand il me plaît d'écrire des babioles; et ensuite, que je ne commencerai pas aujourd'hui (ni demain) à souffir que l'on imprime sous mon nom des choses dont je ne puis accepter la responsabilité.

Bref, on ne me parle pas sur ce ton-là.

Je refuse mon bon à tirer : Le Secret de l'ancienne musique *me sera envoyé chez moi* ou ne paraîtra pas. *Je n'ai pas demandé à ce qu'on le prenne! Je n'écris pas des dictées; je n'accepte les conseils de personne. Tant pis pour moi, soit! mais c'est ainsi. Ce que je fais est définitif et on doit le lire comme je l'écris. Il me semble que j'ai assez subi d'infamies pour ne pas avoir droit encore à celle d'être « corrigé » par le premier venu.*

Je n'aime pas le succès et je n'en veux sous aucun prétexte, s'il faut l'acheter à ce prix, d'écrire ou de signer des farces de foire qui sont ou peuvent être seulement *bouffonnes.*

Le Secret de l'ancienne musique *ne doit être et n'a jamais été dans ma pensée une* simple *farce; — et permettez-moi de vous dire que vous l'avez acheté sans l'avoir lu tel qu'il doit être, ni entendu, à ce qu'il paraît; — la fin n'en étant nullement* amusante. *Je vous l'ai vendu sur votre affirmation* AVEC CE TITRE-LA*;* non pas avec un autre. *Et je m'oppose à ce qu'on le change, sinon je fais saisir l'édition; je vous en donne ma parole.*

Les « salons » s'en passeront : eux et moi seront contents. Et voilà tout.

Recevez mes civilités.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

Nouvelle lettre à l'éditeur, le 17 avril 1878 :

Vous recevrez, dans la quinzaine, les quarante francs que vous me réclamez, comme prix de la nouvelle en question. Généralement les journaux me les payaient cent francs; j'en ai publié trente-trois; je vais publier celle-ci, puisque vous voulez bien accepter de rompre notre marché et, sur le prix qui m'en sera donné, je réserverai, à la caisse du journal, les quarante francs qui vous sont dus.

Si, même, vous voulez bien me faire passer le montant du prix des corrections d'imprimerie (que je n'ai ni vues ni faites), comme il ne me semble pas juste que vous en supportiez tous les frais, — ainsi que je vous l'ai déjà dit verbalement, — je les réglerai de même.

Toutefois, comme mon temps m'est précieux et que je me suis dérangé déjà plusieurs fois à propos cette nouvelle, je me verrai probablement privé du plaisir de vous apporter moi-même cette somme; vous pourrez donc envoyer au journal l'un de vos commis, car je laisserai des instructions en conséquence.

Recevez mes salutations empressées.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

P.-S. — *Si je ne vous envoie pas ci-joints les quarante francs en question, c'est que le fait de vous avoir vendu la nouvelle,* inédite, *m'ayant empêché de la placer, il est juste que vous attendiez, également, le délai spécifié plus haut, pour rentrer dans vos débours.*

Quant au reste je sais qu'il n'y a nullement de votre faute et que tout ceci n'est qu'un simple malentendu, — fâcheux, — mais, enfin, terminé comme il devait l'être.

A. DE V.

Puis le 20 avril, nouvelle lettre :

Je ne m'étais justement irrité que du mépris avec lequel tous les écrivains doués d'un peu de conscience se trouvaient traités, en moi, dans ce fait que l'un d'eux pouvait voir l'une de ses œuvres, si minime qu'elle fût, imprimée avec des coupures et des ajoutés qui en dénaturent le sens et le style, et ceci sans qu'il lui fût même permis d'en voir une seule épreuve. C'est à cause de ce fait anormal que j'avais protesté — comme vous l'eussiez fait vous-même à ma place.

Mais en ce moment où il m'est avéré que vous n'êtes pour rien dans le fait de m'avoir traité de la sorte, et que vous étiez même prêt à m'offrir un dédommagement de ce malentendu, — c'est tout différent; — s'il se trouve que, sans nuire à des innocents, je ne puis empêcher ce qui est fait, je m'incline devant une contrariété, voilà tout.

Quant au dédommagement que vous me proposez, il serait absolument injuste et indélicat de ma part de l'accepter. J'ai traité avec vous pour 40 francs; je n'irai pas abuser d'un contretemps qui n'a aucun rapport avec l'affaire matérielle *pour vous en prendre soixante autres; vous m'en offririez mille que ce serait exactement la même chose, parce que ce serait injuste.*

Ce qui me paraît équitable, c'est que ce soit M. Coquelin qui paie, alors, les frais des remaniements et des changements qu'il a faits, puisque, lorsqu'on livre un ouvrage à un éditeur on ne doit corriger sur épreuves que les fautes purement typographiques; — ou quelques mots insignifiants, — sous peine de passer pour un auteur indécis. — D'ailleurs, avec le système contraire, il n'y aurait pas de raisons pour ne pas faire traîner vingt ans la publication d'un ouvrage et faire payer quatre-vingt mille francs de corrections d'épreuves à un éditeur qui aurait acheté le manuscrit cinquante centimes. — Il n'y aurait plus d'affaires possibles.

Maintenant, permettez-moi de remarquer avec vous la dernière phrase de votre lettre du 19 courant. Vous me dites : « N'ayant aucun intérêt *à me nuire, je pense, Monsieur, que vous voudrez bien... (etc). »*

Et quand bien même j'aurais un grand intérêt à vous nuire, croyez bien que je ne vous nuirais pas, puisque ce serait injuste. Je laisse à d'autres, plus « pratiques » que moi, le soin de nuire par intérêt à des gens qui ne l'ont pas mérité. Quand j'ai fait mon devoir et que ma conscience est tranquille, quelque misère qui puisse m'en advenir, je suis si drôlement bâti que je suis toujours satisfait *et que je souhaite même, du fond du cœur, que ceux qui m'ont nui le soient autant que moi.*

Croyez donc à mes regrets pour ce malentendu, tirez le

« Chapeau Chinois », puisque Chapeau Chinois il y a, — et n'en parlons plus.

J'ai l'honneur de vous saluer.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

P.-S. — Il va sans dire que quand je publierai le volume complet des Contes cruels, *vous me laissez le droit de publier* tel qu'il est conçu *le* Secret de l'ancienne musique.

§

Le Secret de l'ancienne musique parut donc dans le recueil pour lequel il avait été acheté (*Saynètes et Monologues*, 3ᵉ série), dans la version amputée par Coquelin Cadet, et sous le titre de : *Chapeau Chinois*. Le texte inséré dans les *Contes cruels*, en 1883, ne reproduit pas tous les passages éliminés, ni les corrections désirées par Villiers, et quî amélioraient son texte : évidemment, il n'avait plus sous les yeux, cinq ans plus tard, ni manuscrit, ni premières épreuves.

Coquelin Cadet, qui avait eu les épreuves en main, ainsi que l'indique Villiers, avait biffé le titre de Villiers pour y mettre le sien. Villiers annula sa correction et maintint le titre du *Secret de l'ancienne musique*. Il biffa même la dédicace à Coquelin Cadet, pour la rétablir ensuite. Finalement, la nouvelle fut dédiée à Richard Wagner.

P.-V. STOCK.

—

APPENDICE

Aux quatre lettres de Villiers ont été annexées les premières épreuves, par lui relues, du *Secret de l'ancienne musique*, composées d'après son manuscrit, et dont on trouvera ci-dessous le texte intégral. Le faux-titre porte, à la date de mars 1878 : *Première d'auteur*. Sur la feuille qui suit, on lit d'abord : *A mon ami Coquelin Cadet, de la Comédie-Française*. Puis cette indication : « en plus grand ». Ensuite, deleatur pour : *mon ami*. La dédicace, barrée,

est, enfin, rétablie. En confrontant ces épreuves avec les *Saynettes et monologues*, nous avons aisément relevé les suppressions de Coquelin Cadet : nous les indiquons entre crochets. Nous reproduisons en italiques, entre crochets, les corrections marginales de Villiers, dont, sauf indication contraire, il a été rarement tenu compte. Nous avons corrigé, ici, ses corrections de ponctuation ou lettres capitales : Fauteur, Cymbales, Chapeau chinois, Œuvre, Auteur, etc... Nous avons aussi noté, en bas de page, les quelques « ajoutés » de Coquelin et les variantes introduites ultérieurement par Villiers dans la version définitive.

C'était jour d'audition à l'Académie nationale de musique. [Dès la veille, une circulaire directoriale avait notifié au personnel de l'Opéra que] la mise à l'étude d'un ouvrage dû à un certain compositeur allemand (dont le nom, désormais oublié, nous échappe — heureusement!) venait d'être décidée en haut lieu; — et ce maître étranger, s'il fallait ajouter créance à divers *memoranda* publiés par la *Revue des Deux-Mondes*, n'était rien moins que le Fauteur (1) d'une musique nouvelle!

Les exécutants de l'Opéra ne se trouvaient donc rassemblés aujourd'hui que dans le but de tirer, comme on dit, la chose au clair, en déchiffrant la partition du présomptueux novateur. La minute était grave. Le directeur apparut sur le théâtre, et vint remettre au chef d'orchestre la volumineuse partition en litige. Celui-ci l'ouvrit, y jeta les yeux, tressaillit, [ses paupières battirent silencieusement pendant plusieurs secondes, puis refermant le volume, il se leva,] et, [d'une voix ferme,] déclara que l'ouvrage lui paraissait inexécutable à l'Académie de musique de Paris.

— Expliquez-vous, dit le directeur.

— Messieurs, reprit le chef d'orchestre, la France ne saurait prendre sur (2) [*Soi*] de tronquer, par une exécution défectueuse, la pensée d'un compositeur... *à quelque nation qu'il appartienne!...* Or, dans les parties d'orchestre spécifiées par l'Auteur figure... un instrument militaire, aujourd'hui tombé en désuétude, et qui n'a plus de représentant parmi nous. Cet instrument qui fit les délices de nos pères avait nom jadis : le Chapeau chinois. [Et, pour l'exécution d'une Œuvre où

(1) « F, majuscule »; non corrigé dans les *Saynettes*.
(2) Au lieu de : « sur elle »; aucune correction.

les effets harmoniques sont dus à des accouplements de timbres très recherchés, la présence de tous les instruments désignés par l'auteur est rigoureusement *indispensable.*] Je conclus que la disparition radicale du Chapeau chinois en France nous oblige à décliner, quoique à regret, l'honneur de cette interprétation (3).

Ce discours avait plongé l'auditoire dans (4) [*cet état que les physiologistes appellent l'état* comateux] : [tous s'entre-regardaient.] — Le Chapeau chinois!! Les plus anciens se souvenaient à peine de l'avoir entendu dans leur enfance. Mais il leur eût été difficile aujourd'hui de préciser même sa forme. Tout à coup une voix [partie de la droite de l'enceinte orchestrale] articula ces paroles inespérées : « Permettez, je crois que j'en connais un. » Toutes les têtes se retournèrent : le chef d'orchestre se dressa, d'un bond [abaissa la main sur ses yeux, et, scrutant l'obscurité des pupitres :] «Qui a parlé?» — « Moi, les Cymbales! » répondit la voix. — L'instant d'après les Cymbales [— *car c'étaient elles!*] (5) — étaient sur la scène, entourées, adulées, et pressées de vives interrogations. — « Oui, continuaient-elles, je connais un vieux professeur de Chapeau chinois, passé maître en son art, et je sais qu'il existe encore! » Ce ne fut qu'un cri. Les Cymbales apparurent comme un sauveur. Le chef d'orchestre embrassa son jeune séide (car les cymbales étaient jeunes encore!) Les trombones attendris l'encourageaient de leurs sourires; une contrebasse lui détacha un coup d'œil [*venimeux* (6)*; les harpes étendirent vers lui leurs pattes d'araignée*]; la caisse se frottait les mains. — « Il ira loin! » grommelait-elle. Bref, en cet instant rapide, les cymbales connurent la Gloire! Séance tenante, une députation qu'elles précédèrent sortit de l'Opéra, se dirigeant vers les Batignolles, dans les profondeurs desquelles devait s'être retiré, loin du bruit, l'austère virtuose. On arriva. — S'enquérir du vieillard, gravir ses neuf étages, se suspendre

(3) Une dizaine de corrections marginales (ponctuation, majuscules), dont il n'a point été tenu compte dans les *Saynètes et Monologues.*

(4) La première épreuve portait : « dans une sorte de stupeur ». La correction voulue par Villiers a été faite dans les *Saynètes.*

(5) Deleatur; aucun compte. Villiers a corrigé dans la version définitive des *Contes cruels.*

(6) Il y avait : « curieux ». On imprima « envieux »; pour la suite, pas de correction.

à la patte pelée de sa sonnette, et attendre, en soufflant sur le palier, fut pour [nos] (7) ambassadeurs l'affaire d'une seconde (8) : [la prépondérance de l'Art français était en jeu; on ne regardait pas à la fatigue!]

Soudain, tous se découvrirent : un homme d'aspect vénérable, au visage entouré de cheveux argentés qui tombaient en longues boucles sur ses épaules (9), se tenait debout sur le seuil et paraissait convier les visiteurs à pénétrer dans son sanctuaire. — C'était lui! L'on entra (10). [*Modeste était la demeure de ce patriarche d'un art oublié.*] La croisée encadrée de plantes grimpantes [*aux festons versicolores*] était ouverte sur le ciel, en ce moment empourpré des merveilles de l'occident (11) : [c'était le soir d'un beau jour!] — Les sièges étaient rares, la couchette du professeur remplaça, pour les délégués de l'Opéra, les ottomanes et les poufs [*ces causeuses, qui, chez les musiciens d'aujourd'hui, abondent, hélas! trop souvent.*] (12). Dans les angles s'ébauchaient (13) [*des objets de forme sinistre*;] çà et là gisaient plusieurs albums dont les titres commandaient l'attention. C'étaient d'abord : *Un premier amour!* mélodie pour Chapeau chinois seul, puis *Air religieux,* prière (14) suivie de *Variations brillantes sur le choral de Luther,* concerto pour trois Chapeaux chinois... puis septuor de chapeaux chinois (grand unisson) intitulé : *Le Calme.* Enfin l'œuvre capitale du maître (15) : *Danse nocturne de jeunes filles mauresques dans la campagne de Grenade, au plus fort de l'Inquisition,* grand boléro pour chapeaux

(7) Au lieu de : « les ». Pas corrigé .

(8) Coquelin corrige par « clin d'œil ». Villiers rétablit « seconde », dans la version définitive.

(9) « Une tête à la Béranger, un personnage de romance », complète Villiers dans sa rédaction définitive.

(10) Il y avait ici, sur la première épreuve : « Salut, demeure chaste et pure ». Deleatur de Villiers. Maintenu dans les *Saynettes.* Supprimé dans le dernier texte, par Villiers.

(11) Dans les *Contes cruels* : « couchant ».

(12) Villiers a rétabli cette correction marginale, qui n'avait pas été effectuée.

(13) Les *Saynettes* contiennent le premier texte : « vieux chapeaux chinois ».

(14) Coquelin ajoute : « pour orgue et chapeau chinois »; supprimé par Villiers dans la version définitive.

(15) Dans les *Contes cruels* : « Puis une œuvre de jeunesse, un peu entachée de romantisme ».

chinois (16). Les cymbales, très émues, prirent la parole au nom de l'Académie nationale de musique. [Une sorte de parenté occulte les unissait au chapeau chinois, c'étaient comme les liens du sang. — En quelques mots elles le mirent au fait de la situation.] — « Ah! dit avec amertume le vieux maître, on se souvient de moi maintenant... Je devrais... Mon pays avant tout. Messieurs, j'irai. » Le trombone insinua (17) que la partie à jouer paraissait difficile. « Il n'importe, dit le professeur en les tranquillisant d'un sourire. » Et, leur tendant ses mains pâles, rompues aux difficultés d'un instrument ingrat : « A demain, messieurs, huit heures, à l'Opéra! »

Le lendemain, dans les couloirs, dans les galeries, dans le trou du souffleur inquiet, ce fut un émoi terrible : la nouvelle s'était répandue. Tous les musiciens, assis devant leurs pupitres attendaient, l'arme au poing. La partition de la musique nouvelle n'était plus maintenant que d'un intérêt secondaire. Tout à coup la porte donna passage à l'homme d'autrefois ; huit heures sonnaient! A l'aspect de ce représentant de l'Ancienne musique, tous se levèrent, lui rendant hommage comme une sorte de postérité. Le patriarche portait sur (18) son bras, couché dans un humble fourreau de serge, l'instrument des temps passés!... (19) Traversant les intervalles des pupitres et trouvant sans hésiter son chemin, il alla s'asseoir sur sa chaise de jadis à la gauche de la caisse. Ayant [ajusté l'abat-jour sur ses yeux (20) et] assuré un bonnet de lustrine noire sur sa tête séculaire, il démaillota le Chapeau chinois (21), [puis se mit joyeusement (22) en position.] Mais aux premières mesures et dès le premier coup d'œil jeté sur sa partie, la sérénité du vieux virtuose parut s'assombrir; une sueur d'angoisse perla [*bientôt*] (23) sur son front. Il se pencha, comme pour mieux lire, et les sourcils contractés, les yeux

(16) Enfin, l'œuvre capitale du maître : *Le Soir d'un beau jour*, ouverture pour cent cinquante chapeaux chinois (Version définitive).

(17) Correction ultérieure de Villiers : « ayant insinué ».

(18) Correction ultérieure de Villiers : « sous ».

(19) Correction ultérieure : « qui prenait de la sorte les proportions d'un symbole ».

(20) Correction ultérieure : « un abat-jour vert ».

(21) Correction ultérieure : « et l'ouverture commença ».

(22) Deleatur pour : « joyeusement »; Coquelin supprime l'ensemble.

(23) Deleatur sur les premières épreuves.

rivés au manuscrit qu'il [*feuilletait*] (24) fiévreusement, à peine respirait-il...

Ce que le vieillard lisait (25) était donc bien extraordinaire, pour qu'il se troublât de la sorte!

En effet! Le maître allemand (26) s'était complu, avec une âpreté germaine, une malignité rancunière, à hérisser la partie du Chapeau chinois de difficultés presque insurmontables! Elles s'y succédaient, [s'y accumulaient,] pressées!... ingénieuses!... soudaines!... C'était un défi!... Qu'on juge!... [*Cette partie se composait exclusivement de* SILENCES] (27)

Or, même pour (28) ceux qui ne sont pas [*du métier*] (29) qu'y a-t-il de plus difficile à exécuter que le silence pour (30) un Chapeau chinois?... Et c'était un *crescendo* de silences que devait jouer le vieil artiste.

Il se raidit (31) à cette vue; un mouvement fiévreux lui échappa... mais rien dans son instrument ne trahit les sentiments qui l'agitaient. Pas une clochette ne remua! Pas un grelot! Pas un fifrelin ne bougea. On sentait bien qu'il le possédait à fond. C'était bien un maître, [*lui aussi*] (32) [L'ouverture continuait.] Il joua! Sans broncher! Avec une maîtrise, une sûreté (33) qui frappèrent d'admiration tout l'orchestre! Son exécution pleine de nuances (34) était d'un rendu si pur, si parfait, que, chose étrange! il semblait, par moments, *qu'on l'entendait!* [*Que dis-je! Qu'on n'entendait que lui*] (35)

[Cependant les magnificences orchestrales se déployaient autour du vieillard.] Une indignation sacrée s'allumait dans sa vieille âme de virtuose... (36) [Et, tout à coup, n'y tenant plus,] les yeux pleins d'éclairs, et, agitant avec un fracas effroyable son instrument vengeur qui sembla comme un dé-

(24) Au lieu de : « feuilleta »; non corrigé.
(25) Version définitive : « ce que lisait ».
(26) Version définitive : « par une jalousie tudesque ».
(27) Corrigé dans les *Saynettes*.
(28) Correction définitive : « les personnes ».
(29) Au lieu de : « la partie »; corrigé dans les *Saynettes*.
(30) Correction ultérieure : « pour le ».
(31) Correction ultérieure : « se roidit ».
(32) Absence de correction dans les *Saynettes;* correction rétablie ultérieurement par Villiers.
(33) Ult. : « une sûreté, un *brio* ».
(34) Ult. : « toujours sobre, mais pleine de nuances ».
(35) Deleatur. Corrigé dans les *Saynettes*.
(36) Ult. : « dans l'âme classique du vieux vi[illegible]se ».

mon suspendu sur l'orchestre [arrêté court.] — Messieurs, vociféra l'illustre professeur, j'y renonce!... je ne peux pas jouer! c'est trop difficile! Je n'y comprends rien (37) — Je proteste au nom de Concone (38) [et des maîtres du passé contre ce *hourvari* (39), sans idée où rien ne part du cœur, où l'amour des tours de force remplace la saine inspiration!...] Il n'y a pas de mélodie là-dedans... L'Art est perdu!... [*Adieu!...*]

[Et, au milieu de la consternation générale, résistant à tous les bras qui voulaient le retenir, aux sanglots des Cymbales, aux larmes [*silencieuses*] de la Grosse caisse, le patriarche serrant contre son cœur son instrument fidèle, disparut, emportant [*avec lui*] (cette fois hélas! pour toujours!) le mystérieux *Secret* des charmes de *l'Ancienne Musique*.] (40).

(37) Delcatur sur les premières épreuves; ult. : « je n'y comprends rien. On n'écrit pas une ouverture pour un solo. »

(38) Ult. : « Clapisson ».

(39) Sur les épreuves, au lieu de « charivari ».

(40) Coquelin modifie ainsi le dernier paragraphe : « Et foudroyé par sa propre colère, il tomba mort dans la grosse caisse qu'il creva, et emporta dans le sein du monstre le secret des charmes de l'ancienne musique, en murmurant ces derniers mots : « Je vous enverrai *le Soir d'un beau Jour*, mon ouverture pour 150 chapeaux chinois. » Version définitive de Villiers (tome II des Œuvres complètes, page 184) : « L'art est perdu! Nous tombons dans le vide. Et, foudroyé par son propre transport, il trébucha. Dans sa chute, il creva la grosse caisse et y disparut comme s'évanouit une vision. Hélas! il emportait, en s'engouffrant ainsi dans les flancs profonds du monstre, le secret des charmes de l'ancienne Musique. »

LES ÉTAPES DE JEANNE D'ARC EN NORMANDIE

—

Malgré les nombreux travaux dont l'histoire de Jeanne d'Arc a été l'objet, la question de l'itinéraire suivi par l'escorte anglaise qui emmena la Pucelle du Crotoy à Rouen reste entourée d'obscurité. Une pénurie singulière de documents fait que l'historien n'avance pour ainsi dire qu'à tâtons dans l'étude de cet épisode. Lorsqu'en 1449 les Anglais quittèrent Rouen précipitamment, ils y laissèrent les archives de leur Chambre des Comptes. Celles-ci, transportées à Paris, furent dispersées en 1776. Parmi les nombreuses pièces qui ont été sauvées, on n'en signale aucune qui se rapporte à Jeanne. Trois comptes du Receveur général de Normandie, recueillis au XVII[e] siècle par des collectionneurs rouennais, les Bigot, sont aujourd'hui à la Bibliothèque Nationale. Antérieurs à 1430, ils ne fournissent, on le conçoit, aucun renseignement direct sur la captivité de l'héroïne (1).

Une pièce du Procès de condamnation constate l'arrivée de Jeanne à Rouen. C'est la lettre du Chapitre de la Métropole, qui autorise P. Cauchon à exercer son pouvoir judiciaire comme évêque de Beauvais sur le territoire du diocèse. Elle est datée du 28 décembre 1430 (2). Un intervalle de quelques jours dut s'écouler entre le dé-

(1) Ils ont été analysés par Ch. de Beaurepaire : *De l'administration de la Normandie sous la domination anglaise*, Caen, 1859.

(2) P. Champion : *Procès de condamnation de Jeanne d'Arc*. Paris, H. Champion, 1920, I, p. 16, « postmodum ad hanc civitatem Rothomagensem adductam ». La traduction de ce passage au t. II, p. 14, « ensuite on l'a conduite hors de cette cité de Rouen » est infidèle.

pôt par Cauchon de sa requête et la réunion du Chapitre qui l'examina. Cela reporte le voyage de la prisonnière vers le 20 décembre (3) et son arrivée dans la capitale du duché à la veille de Noël.

Entre Le Crotoy et Rouen, le transfèrement de Jeanne doit avoir eu lieu en grand mystère et certainement parmi l'indifférence de la population. Nulle part en Normandie n'apparaît soit chez les chroniqueurs, soit dans la tradition orale, le moindre souvenir du passage de la Pucelle. Seul un mémorialiste picard du XVII[e] siècle fournit un renseignement. J. Sanson, en religion le P. Ignace de Jésus-Maria, mentionne le séjour de Jeanne au Crotoy. Il note que, lors de son départ, elle dut passer la Somme en bateau, et il ajoute : « Elle ne s'arrêta pas en la ville de Saint-Valery, car ses gardes la conduisirent droit à la ville d'Eu et de là à Dieppe, puis enfin à Rouen (4). »

Faut-il faire crédit au P. Ignace? S'il romance parfois, c'est, au demeurant, un historien autorisé. Il a pu recueillir dans la tradition conservée soit au Crotoy, soit à Abbeville, cette description du trajet de Jeanne. Elle n'est pas seulement très vraisemblable, elle trouve dans quelques documents contemporains un appui indirect, mais très fort.

Penchons-nous sur la carte routière de la Normandie au XV[e] siècle. Vers le milieu du duché en remontant vers le Sud s'offre à nous « le droit chemin de Rouen à Abbeville », comme écrit Monstrelet (5). C'était la route d'Hesdin, résidence favorite du duc de Bourgogne, et celle de Calais, le port préféré de l'envahisseur. Quelle sécu-

(3) C'est la date adoptée par le D[r] Eug. Lomier dans *Les dernières étapes de Jeanne d'Arc, le Crotoy, Saint-Valery, Rouen* (Extrait de la *Revue des Etudes Historiques*, 1929), eu égard à l'heure de la marée et aux conditions dans lesquelles s'effectuait la traversée de la baie de Somme.

(4) *Histoire généalogique des comtes de Ponthieu et maïeurs d'Abbeville*. Paris, 1657, p. 490. Je n'ignore pas l'existence de traditions locales par exemple à Eu, mais elles n'ont été notées qu'au cours du XIX[e] siècle .J'estime pour ma part qu'elles ont pris leur essor dans les feuillets de l'*Histoire généalogique*.

(5) Chronique, éd. Douët d'Arcq, IV, p. 114.

rité offrait-il en 1430? Précaire, autant qu'on en peut juger d'après certains indices. Monchaux, Gamaches, « villes » proches de cette voie, Neufchâtel, qui dans la circonstance eût dû servir d'étape, sont appelées vers cette date « forteresses des frontières (6) ». Ces frontières, il est vrai, se trouvaient, par la prise d'Aumale, reculées jusqu'aux lisières du Beauvaisis. Mais, si les garnisons royales étaient assez éloignées, il restait les compagnies de partisans (7). Celles-ci, pendant toute la période de l'occupation, purent, grâce à l'abri que leur donnait la forêt d'Eu, circuler invisibles, détrousser les voyageurs et les courriers et donner aux forces anglaises des alarmes continuelles.

Le convoi de Jeanne, au départ du Crotoy, pouvati rejoindre à Abbeville « le droit chemin ». Pour gagner Rouen, il lui fallait, entre Blangy et Neufchâtel, traverser en largeur la forêt d'Eu, région propice aux embûches.

Il pouvait aussi choisir Eu comme première étape et, de là, passer à Neufchâtel. Dans ce cas, il devait traverser en longueur ou côtoyer la forêt. Le danger était aussi grand.

Le trajet Eu-Dieppe signalé par le P. Ignace empruntait des chemins découverts. Nous voyons Bedford le suivre en 1425 (8) et Henri VI en sens inverse pendant l'hiver de 1431 (9). Il était aussi court que les précédents et pouvait être abrégé. On trouve, en effet, dans les documents contemporains un itinéraire Eu-Arques qui, de plus, offrait comme gîte de sérieux avantages.

(6) Lettre du Conseil de Normandie au lieutenant du bailli de Caux, 5 octobre 1429. J. Stevenson : *Letters and papers illustrative of the wars of the English in France during the reign of Henri VI*. London, 1864, II, p. 122.

(7) G. Lefèvre-Pontalis : *La guerre de partisans dans la Haute-Normandie (1424-1429)*, dans la *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*, *t.* LIV (1893) et LV (1894).

(8) A. Quesnot : *Jeanne d'Arc est-elle venue à Dieppe?* Rouen, Lestringant, 1929, p. 14.

(9) P. Le Cacheux : *Actes de la Chancellerie d'Henri VI concernant la Normandie sous la domination anglaise*. Rouen, Lestringant, 1907, II, p. 371.

Une circonstance particulière de la captivité de Jeanne incline à penser que le cortège de la prisonnière a suivi l'un de ces deux derniers itinéraires. Je vais l'exposer brièvement. On ne sait exactement qui reçut la Pucelle des gens de Philippe le Bon. Fut-ce sir John Gray, désigné comme son garde par Bedford et confirmé dans cette fonction par P. Cauchon au début du procès? Ne fut-ce pas plutôt sir Ralph Butler, capitaine du Crotoy (10)? Ce dernier est un fameux chevalier de ce temps, homme de guerre et aussi conseiller écouté du Régent, qui l'avait fait son chambellan et chargé de missions diverses. Déjà il avait eu en garde un prisonnier de marque, Jean II, duc d'Alençon, qui s'était rendu à la bataille de Verneuil et qui avait été envoyé au Crotoy (11). Depuis près de dix ans, l'activité de sir Ralph Butler s'était exercée sur les marches de Picardie et en cette région du littoral. Henri V en 1421 lui avait donné le domaine de Pontrancart à Ancourt, confisqué sur Louis de Braquemont (12). En 1422, on le trouve à Eu comme gouverneur du comté (13) et de 1423 à 1429 au château d'Arques, dont il est capitaine (14). L'était-il en décembre 1430? La chose est incertaine, mais importe peu. A cette date il est bailli de Rouen, et c'est lui qui, le 30 mai suivant, ordonnera de conduire Jeanne au bûcher. S'il ne fut pas chargé du transfèrement de la prisonnière, il fut certainement consulté sur la route à suivre. On voit assez comment la connaissance des lieux et du personnel utilisable pour la for-

(10) Monstrelet écrit le plus souvent Raoul Le Boutillier. Cela concorde assez avec un sceau décrit par Demay. *Inventaire des sceaux de la collection Clairambault*, n° 1418. M. de Beaurepaire écrit Raoul Bouteiller et fait de ce personnage un Français. Le 24 juin 1423, d'ordre de Bedford, sir Ralph Butler avait mis le siège devant le Crotoy et après sa reddition, le 3 mars 1424, en avait été fait capitaine. Il l'était encore en 1435. De Beaurepaire, *op. cit.*, p. 45; Stevenson, *op. cit.*, II, p. 434.

(11) De Beaurepaire, *op. cit.*, p. 47.

(12) Carte *Catalogue des rôles.... conservés dans les archives de la Tour de Londres...* Paris, Barois, 1743, I, p. 350.

(13) *Ibid.*, p. 371. S. Deck : *La ville d'Eu*, Paris, Ed. Champion, 1924, p. 37.

(14) Carte, *op. cit.*, II, p. 256; de Beaurepaire, *op. cit.*, p. 31; Deville, *Histoire du château d'Arques*, Rouen, 1839, pp. 190 et 195.

mation des escortes lui conférait une autorité et devait l'inciter à choisir comme parcours ces chemins voisins de la mer, éloignés des frontières et, sauf sur une très courte étendue, écartés des forêts.

Dieppe et Arques étaient alors deux villes pro-anglaises où le passage de Jeanne devait tout au plus éveiller la curiosité des passants. Si l'on compare leurs deux garnisons, on constate que celle de Dieppe était en 1430 la plus faible et que celle d'Arques, qui venait d'être doublée, pouvait aisément fournir un secours en hommes d'armes et en archers (15). Considère-t-on en outre la topographie de la ville maritime, on est porté à croire que l'arrêt se fit à Arques. L'entrée de Dieppe en venant d'Eu était incommode, dangereuse même. Il fallait passer en bateau la rivière et les accidents étaient fréquents (16). Si Jeanne, enchaînée sur un cheval, était entourée d'une cinquantaine de cavaliers (17), mieux valait éviter cet obstacle, et comme à une lieue et demie de là le château d'Arques offrait un abri très vaste et très sûr, y prendre gîte pour la nuit.

Entre la région dieppoise et la ville de Rouen, il est plus difficile d'établir le trajet du convoi. Plusieurs parcours se présentaient, en effet, entre lesquels le choix est aujourd'hui malaisé.

En laissant Arques, le cortège pouvait se diriger vers Neufchâtel, où il aurait rejoint « le droit chemin » déjà mentionné. La proximité des grands bois de l'Aliermont

(15) S. Deck, *op. cit.*, p. 42, n. 10; p. 43, n. 2.

(16) A. Quesnot : *Notes sur un mandement de Henri VI au bailli de Caux touchant la construction d'un pont à Dieppe*, dans la *Revue des Questions historiques*, nº 1 de 1930.

(17) Je me fonde pour avancer ce chiffre sur des cas similaires. En 1431, une somme de 4.000 l. envoyée de Winchelsea à Dieppe sur deux navires est gardée par cent archers. Nº 1383 des *Rôles normands* [tirés] des *Archives de Londres* par Bréquigny dans *Mémoires de la Société des Antiquaires de Normandie*, t. XXIII; Robert Jolivet, abbé du Mont-Saint-Michel, et deux autres conseillers d'Henri VI, mandés de Rouen à Paris, ont une escorte de dix lances et de trente archers. P. Champion, *op. cit.*, II, n. 591.

hantés par les « brigands » ne permet guère d'envisager qu'il ait pris cette direction.

Entre Dieppe et Rouen jusqu'en 1435 exista un trafic notable de numéraire et de chevaux pour le gouvernement anglais, de vivres, de poisson frais et salé pour les besoins de l'armée et de la population civile (18). Quelle voie empruntaient ces transports? Nous sommes réduits sur ce point aux conjectures. Le parcours Tôtes-les Cambres, qui aboutissait au faubourg Cauchoise de la grande cité, semble infiniment probable. Une lettre de rémission de 1425 signale des « marchans chasseurs de marée » sur cette voie aux alentours du Mont-aux-Malades (19). Il est certain qu'au XVI[e] siècle, c'était la route que suivaient les messagers. Elle traversait au départ de Dieppe une région pacifiée en 1430 par la reprise du château de Torcy. Les abords de la capitale normande étaient moins sûrs. De Beauvais, les royaux menaçaient l'envahisseur (20). Au début de 1432, Ricarville prit le fort Bouvreuil. Le maréchal de Boussac et ses gens l'avaient accompagné sans être inquiétés jusqu'à une lieue des remparts (21). La forêt de Lyons abritait des groupes d'irréguliers en liaison avec ceux des frontières de Picardie. Pour obvier au danger d'un coup de main, le gouvernement anglais disposait de la garnison de Rouen. Elle s'élevait à cinq cents hommes (22). Bedford pouvait

(18) Charles VI et Bedford favorisèrent le transport et le commerce à Rouen du poisson de mer. *Ordonnances des rois de France*, XIII, p. 182.
(19) P. Le Cacheux, *op. cit.*, I, p. 208.
(20) « A. Colin, trompète de Granville, pour avoir été [de Torcy] à Beauvaiz savoir et enquérir de la venue des ennemis ». Mandement du bailli de Caux au vicomte d'Arques. 29 juin 1430. Stevenson, *op. cit.*, II, p. 146.
(21) Monstrelet, *op. cit.*, V, p. 12. Je ne mentionne pas La Hire, capitaine général de Normandie et maître de Louviers, parce qu'il opérait sur la rive gauche de la Seine.
(22) M. P. Champion, *op. cit.*, II, n. 52, dit que cette garnison paraît n'avoir été qu'une simple garde de police. Il cite à ce sujet une pièce de 1436 qui a trait à la garde de la ville. Si l'on utilise les chiffres donnés par M. de Beaurepaire pour 1429, on trouve cent un hommes pour la garnison proprement dite. Il faut, aux termes d'une ordonnance de 1433 qui constatait un état de fait (Stevenson, *op. cit.*, II, p. [542]), y joindre la garde du Régent composée de cent lances et de trois cents archers.

envoyer aux endroits périlleux une portion de cette troupe. C'était donner l'éveil et rien ne témoigne qu'il l'ait fait.

On trouve dans les documents contemporains un itinéraire Dieppe-Caudebec qui, s'il allongeait le trajet, offrait une sécurité appréciée des voyageurs de marque, Raoul Lesage, seigneur de Saint-Pierre, le principal conseiller de Bedford en 1425 (23), trois commissaires d'Henri VI à la Conférence d'Arras dix ans plus tard (24). Caudebec, chef-lieu du bailliage de Caux, se vantait jadis de l'importance de ses routes. La région était paisible (25), et dans cette ville « pour être plus seurement », comme dit une quittance de 1438, on faisait accord avec un batelier qui vous menait jusqu'à Rouen (26). Cette navigation sur la Seine fut très en faveur durant l'occupation. Quelques semaines après l'arrivée de Jeanne dans la capitale du duché, Bedford s'embarquait pour gagner Paris avec une escorte de cent lances et de trois cents archers à cheval (27). En 1445, Marguerite d'Anjou, fiancée d'Henri VI, accompagnée d'une suite nombreuse, descendit le fleuve à partir de Mantes, sur deux baleiniers et deux barges envoyés de Rouen (28). Ses voitures et son écurie avaient été amenés de Caudebec, par eau, dans cette ville (29). En quittant Rouen, elle fit voile jusqu'à Chef-de-Caux. Si l'escorte de Jeanne vint à Cau-

M. Boucher de Molandon, *L'armée anglaise vaincue par Jeanne d'Arc sous les murs d'Orléans*, Paris, Baudoin 1892, pp. 94 et suivantes, observe que le gouvernement anglais évita de dégarnir la ville de Rouen au profit des forces combattantes. Le chiffre de cinq cents hommes me paraît pour décembre 1430 bien près de la réalité.

(23) De Beaurepaire, *op. cit.*, p. 10.

(24) Stevenson, *op. cit.*, II, p. XXII, nº 2. La note indique seulement le passage de ces commissaires au Tréport où ils arrivèrent par mer, et à Caudebec, où ils prirent la voie d'eau.

(25) « Protunc patria circumjacens fuit pacifica. » Etat des garnisons anglaises de Normandie en 1433. Stevenson, *op. cit.*, II, p. [542].

(26) Quittance de Gilles de Duremort, abbé de Fécamp, 30 juin 1438. Il revenait de Vannes avec plusieurs conseillers d'Henri VI. Ils prirent un « vaissel » à la Bouille, toujours escortés de deux hommes d'armes et de vingt-sept archers. Stevenson, *op. cit.*, II, p. 298.

(27) Stevenson, *op. cit.*, II, p. 424.

(28 et 29) Stevenson, *op. cit.*, I, pp. 449 et 451.

debec, elle dut trouver dans ce port des vaisseaux envoyés par le Régent pour assurer son passage.

Lors des préparatifs de son attaque sur Dieppe, en 1442, lord Talbot emprunta les deux derniers parcours. L'artillerie fut apportée par des voituriers rouennais. Une partie des troupes passée en revue à Jumièges (30) partit de Caudebec (31). Quant aux chemins suivis par la Pucelle, si l'on se place au point de vue de la sécurité et de la discrétion, l'itinéraire Arques-Caudebec-la-Seine semble le plus probable. Des circonstances inconnues de nous ont pu, il est vrai, amener les geôliers de l'héroïne à choisir un autre trajet. Cela exclut, en définitive, toute affirmation tranchante.

Que pensait-on vers 1430 dans les milieux urbains, ceux où vivent les chroniqueurs, de la Haute-Normandie, touchant la mission de Jeanne? Avant l'invasion anglaise, les villes comme Rouen et Dieppe étaient bourguignonnes. Abandonnées par les conseillers de Charles VI, elles se rallièrent aussitôt au vainqueur. Le traité de Troyes confirma leur manière de voir. Bedford était conciliant et favorisait le commerce. Il obtint du clergé instruit dans les doctrines de l'Université de Paris un concours actif. Il serait injuste de prêter aux bourgeois de Rouen et d'ailleurs les sentiments des chanoines de la cathédrale ou des assesseurs du procès. La *Chronique* de Pierre Cauchon les reflète, mais atténués. Elle n'est pas hostile. Elle respire l'indifférence et le doute. L'indigence de notre information tient aux raisons indiquées en tête de cette étude et aussi à cette disposition des esprits. L'une et l'autre sont aujourd'hui pour les Normands un sujet de confusion et de peine. Elles les pressent d'apporter de toute leur âme à la sainte la réparation qui lui est due.

AUGUSTE QUESNOT.

(30) Stevenson, *op. cit.*, II, pp. 463 et 557, n° 2.
(31) Alain Chartier. Bibl. Nat. ms fr n° 2596 f° 141, cité par Sarrazin. *Jeanne d'Arc et la Normandie au XVe siècle.* Rouen 1896. p. 428.

EXCLUSION DE L'ABBÉ GRÉGOIRE
DE LA CHAMBRE DES DÉPUTÉS
A L'OCCASION DU CENTENAIRE DE SA MORT

—

« Après avoir longtemps occupé dans l'Eglise et l'Etat des postes éminents auxquels, sans les avoir cherchés, l'appelait la confiance de ses concitoyens, un homme dont la vie défie la médisance vivait paisible, inoffensif, retiré du monde, dans sa studieuse solitude. » Cet homme était l'abbé Grégoire, qui, en signant ses multiples écrits, ajoutait toujours à sa signature : *a. é. d. B.*, ce qui voulait dire : *ancien évêque de Blois* et, d'après les dires de ses antagonistes : *antique ennemi des Bourbons* (1). Ancien curé d'Embermesnil, en Lorraine (dép. de la Meurthe), député aux Etats Généraux, membre et à certains moments président de l'Assemblée nationale et de l'Assemblée constituante, évêque de Blois conformément à la constitution civile du clergé, membre et à maintes reprises président de la Convention, commissaire de cette dernière chargé de l'organisation de la Savoie nouvellement réunie à la France, membre du Conseil des Cinq-Cents, du Corps législatif qu'il présida durant un certain temps, sénateur à l'époque de Napoléon malgré le désir du chef de l'Etat et de quelques nouveaux dignitaires qui, assagis et anoblis, ne voulaient pas d'« un fanatique », membre de l'Institut dont il fut un des fondateurs et de plusieurs Académies en France et à l'étranger, Grégoire professait des opinions républicaines. Au Sénat, sous Napoléon, il fut toujours du nombre de quelques opposants aux projets du grand maître, il se pro-

(1) *La Quotidienne*, n° du 9 octobre 1819.

nonça avec énergie et vota contre « l'impérialité » ; deux ans avant la chute de l'Empereur, il avait rédigé un projet d'acte de déchéance, et c'est lui qui, le 31 mars 1814, la proposa avec force et la fit accepter. Avant que le Sénat se rendît en corps auprès du lieutenant-général du Royaume, le futur Louis XVIII, il demanda que le roi acceptât les bases d'une constitution libérale, ce qui fut rejeté. La première Restauration l'exclut de sa Chambre des Pairs. Les Cent-Jours vinrent, il vota contre l'Acte additionnel et fut éliminé de la Chambre de ce gouvernement. Les Bourbons revinrent, les troupes alliées occupèrent le territoire de la France. « La grâce de Dieu et l'épée des cosaques le trouvèrent aussi inflexible que le sabre de Napoléon (2). » On l'élimina de l'Institut avec vingt de ses collègues, dont Monge, Carnot et Guyton de Morveau; malgré la loi du 9 novembre 1814, qui allouait une pension à tous les ex-sénateurs, on la lui retira, de sorte qu'il fut réduit à vendre ses livres pour vivre.

Il n'aimait pas les Bourbons. « Ces Bourbons, écrivait-il dans une lettre à M. Constancio, ancien ministre portugais en Amérique, qui établirent leur tyrannie sur la déception, le parjure et qui voulaient la continuer sur des cadavres sanglants (3). » Mais sous la Restauration il ne donna pas libre cours à son animosité, il s'écarta de la politique. C'est lui-même qui a écrit la phrase qui figure au début de cette étude (4). Il s'établit à Auteuil, « docte et paisible demeure que les grands hommes du siècle dernier, Molière, Boileau, Helvétius, semblent avoir habitée de préférence », nous renseigne un biographe contemporain (5). Il y vivait, dans une retraite volontaire, entouré de livres, recevant un nombre restreint

(2) Charles Dugast : *Essai sur la vie et les ouvrages de Grégoire.* Préface à l'ouvrage : *Grégoire, Histoire patriotique des arbres de la liberté*, Paris, 1833, p. 108.

(3) H. Carnot : *Notice historique sur Grégoire.* Préface aux *Mémoires de Grégoire*, t. I, Paris, 1837, p. 255.

(4) *Lettres de M. Grégoire, ancien évêque de Blois, l'une adressée à tous les journalistes, l'autre à M. le duc de Richelieu*, Paris, 1820.

(5) Charles Dugast, *op. cit.*, p. III.

d'amis et d'admirateurs. Il collaborait à la *Chronique religieuse* avec son vieux collègue le comte de Lanjuinais, ancien conventionnel, Berthier, ancien évêque de Rodez, Agier, président à la cour royale de Paris, etc. (6). Il avait sur le chantier plusieurs travaux historiques et religieux et poursuivait une correspondance suivie avec des personnages éminents de presque tous les pays du monde. M. Hippolyte Carnot, son ami, son confident et son biographe, nous raconte que sa maison, grâce à sa renommée européenne, était le rendez-vous de tous les étrangers qu'attirait à Paris le désir d'étendre leur savoir en quelque branche que ce fût (7).

Chaque soir, quelques-uns des amis venaient goûter le charme de sa conversation pleine de feu, d'enjouement et d'une érudition dont il prenait plaisir à dispenser les richesses. Il s'informait de leurs occupations, leur donnait des conseils, et jamais, dans ses immenses lectures, il ne tombait sur un document peu connu sans le transmettre aussitôt à ceux qu'il pouvait intéresser; il n'est aucune des personnes, ajoute M. Carnot, qui se sont trouvées en relations avec lui, qui n'ait reçu de sa part quelque service de ce genre. Il aimait surtout à encourager, au début de leur carrière politique ou littéraire, les jeunes gens que sa bienveillance ne tardait pas à lui attacher comme des fils.

Une dame anglaise, lady Morgan, qui lui rendit visite à cette époque, nous en a laissé un récit touchant. Introduite dans le cabinet de l'abbé Grégoire, elle le trouva « parfaitement analogue à son caractère, à ses vues et à ses habitudes ». De tous les côtés on voyait des livres de théologie et de philosophie morale; un crucifix était suspendu au pied de son lit; sur une table, près de lui, était un modèle des vaisseaux construits pour la traite des nègres, ouvrage personnel de Mirabeau. Quant à l'abbé lui-même, il y avait, écrit lady Morgan, dans son air,

(6) *La Renommée* du 23 septembre 1819.
(7) H. Carnot, *op. cit.*, p. 246-47.

dans ses manières, jusque dans ses expressions, « une sorte d'originalité, un je ne sais quoi qui sortait de la ligne d'un caractère ordinaire, et qui avait un attrait irrésistible pour un esprit un peu las des lieux communs de la société ». Il parlait avec volubilité; tout ce qu'il disait avait fraîcheur et simplicité. « Une sorte de bienveillance infatigable cherchant toujours à soulager ou à guérir, à alléger ou à améliorer, se remarque dans sa conversation (8). »

Cette paisible et laborieuse existence fut brusquement troublée, dans l'été de 1819, par une proposition inattendue. Le moment du troisième renouvellement sur cinq de la Chambre des députés s'approchait; l'ordonnance du 18 août avait fixé les élections au 11 septembre. On devait élire 52 députés. L'Isère se trouvait parmi les départements qui, cette année, renouvelaient leur députation. « Aucun département n'avait enduré plus de maux », dit M. de Vaulabelle (9). Pour les *ultras*, c'était un repaire de révolutionnaires, « le département où a éclaté la première insurrection dirigée contre le pouvoir légitime », rappelait *la Quotidienne* (10). Pour les libéraux, c'était le département-martyr, « où le sang fut versé à grands flots, où un enfant de quinze ans, pour lequel on demandait grâce, périt sous le fer du bourreau, où les parents des victimes invoquèrent les autels de la justice », affirmait *la Minerve française* (11). Tout cela était vrai. La première conspiration contre les Bourbons, celle de Paul Didier, en 1816, s'était produite à Grenoble. La première organisation politique *secrète* sous la Restauration avait été fondée dans la même ville par Joseph Rey, l'ancien magistrat devenu ensuite avocat à Paris, un répu-

(8) Cousin d'Avalon : *Grégoireana ou résumé général de la conduite, des actions et des écrits de M. le comte Henri Grégoire*, Paris, 1821, pp. 81-89.

(9) De Vaulabelle : *Histoire des deux Restaurations*, t. VI, Paris, s. d., p. 88.

(10) N° du 28 septembre 1819.

(11) Décembre 1819, p. 263.

blicain de principe (12). L'insurrection dauphinoise avait été impitoyablement réprimée par le général Donnadieu, qui avait fait condamner à mort et exécuter vingt-quatre accusés. Le pacificateur, orgueilleux de la victoire remportée, avait écrit au ministère : « Vive le Roi ! Les cadavres de ses ennemis couvrent tous les chemins à une lieue de Grenoble... Les troupes de Sa Majesté se sont couvertes de gloire... »

Dans ces conditions, il était tout naturel que dans l'Isère, dès l'ouverture de la campagne électorale, on pensât à la candidature de l'abbé Grégoire.

Les électeurs de l'Isère, expliquait *la Minerve Française*, organe de Benjamin Constant, avaient cru trouver en lui un défenseur énergique pour un département qui, plus qu'un autre, a besoin de repousser d'infâmes calomnies et de faire enfin luire la vérité sur toutes les horreurs calculées dont il fut trop longtemps victime (13).

Une candidature de l'abbé Grégoire dans l'Isère semblait tellement logique et adéquate aux circonstances locales que la première idée ne venait même pas des milieux de Grenoble : les premiers promoteurs en étaient MM. Comte et Dunoyer, rédacteurs au *Censeur*, journal quotidien de Paris, et amis personnels de l'abbé Grégoire. Après eux, la même idée vint, à Grenoble, à MM. Bérenger (de la Drôme), ancien principal confident de Joseph Rey, et à l'avocat Duschesne, représentants de l'Isère à la Chambre des députés à l'époque des Cent-Jours. Au nom d'un grand nombre d'habitants de ce département, ils firent des propositions à l'ermite d'Auteuil (14). Il ne répondit pas. On lui envoya d'autres lettres sur le même sujet. Parmi les personnes qui lui écrivirent pour lui démontrer la nécessité de poser sa

(12) G. Weill : *Histoire du parti républicain en France (1814-1870)*, Paris, 1926, p. 9.
(13) *Ibid.*, p. 263.
(14) H. Carnot : *op. cit.*, p. 209; Viel-Castel : *Histoire de la Restauration*, t. VIII, Paris, 1863, p. 112.

candidature se trouvait le général Lafayette, son ami de longue date. Comme il se plaignait, lui aussi, de ne pas avoir de réponse, Grégoire lui fit savoir la raison de son silence.

Je préfère, disait-il, le tort apparent d'être ingrat ou de manquer aux procédés plutôt que de faire la moindre démarche pour appeler sur moi les regards. S'agit-il de faire élire des hommes désignés par l'estime publique? J'y concours de toutes mes forces... mais quant à ce qui m'est personnel, je tiens invariablement à l'habitude de rester passif.

Il ne voulait pas donner le moindre prétexte de dire qu'il convoitât le mandat de représentant de la nation (15).

L'abbé Grégoire avait d'autant plus raison de rester dans l'expectative qu'au sein même des libéraux sa candidature ne réunissait pas tous les suffrages. Certains membres en vue du parti la considéraient comme très gênante, capable d'irriter la droite outre mesure et de gâcher les rapports qui commençaient à se nouer avec le ministère. M. de Viel-Castel rapporte le bruit d'après lequel Benjamin Constant travailla aussi un moment dans ce sens (16), ce qui paraît vraisemblable, étant donné certaines allusions de la *Renommée,* dont la direction politique lui était confiée (17).

Les arguments des partisans de la candidature de Grégoire l'emportèrent pourtant. On sut d'autre part calmer ses scrupules, et son nom fut porté sur la liste des candidats dans le département de l'Isère. *Le Censeur, La Bibliothèque historique* et *L'Indépendant* la publièrent *in extenso;* par contre, *La Minerve, Le Constitutionnel* et *La Renommée,* fait observer M. Viel-Castel, y rayèrent le nom de l'abbé Grégoire (18). L'Isère élisait en tout

(15) H. Carnot : *op. cit.*, p. 209-211.
(16) Viel-Castel : *op. cit.*, t. VIII, p. 113.
(17) N° du 7 décembre 1819.
(18) *Op. cit.*, t. VIII, pp. 113-114.

quatre députés; les trois autres candidats de la gauche, outre Grégoire, étaient MM. Savoye-Rollin, Français de Nantes, et Sappay.

Puisse ce choix honorable, écrivait de Grenoble le correspondant de *la Renommée,* ne rencontrer d'obstacles que dans les efforts des ministériels et des ultras (19).

Le candidat ministériel, au début de la campagne électorale, était M. Rogniat, préfet, mais, afin de désarmer l'opposition par une transaction, le gouvernement fit sienne la candidature de M. Savoye-Rollin, puis celle de M. Sappay.

Nous manquons de détails sur la campagne électorale, les documents nécessaires manquant aux Archives nationales. Nous savons que Benjamin Constant et Lafayette appuyèrent la candidature de l'abbé Grégoire par des recommandations écrites. M. Joseph Rey, dont nous avons parlé plus haut, se transporta à Grenoble pour la campagne. Dans une lettre adressée le 16 août de cette ville à la rédaction du *Journal des Débats,* on disait que depuis deux mois déjà des émissaires parcouraient les villes, les bourgs et les hameaux « pour travailler la matière électorale en faveur de Grégoire (20) ». Un de ses admirateurs, M. J. Lavaud, fit paraître une *Notice sur Henry Grégoire,* où on lisait :

Habitants de l'Isère, Grégoire secourut et défendit toujours le malheureux et l'opprimé. Electeurs des campagnes, Grégoire défendit vos droits, et protégea l'agriculture. Electeurs des villes, Grégoire défendit l'industrie et contribua à l'améliorer. Electeurs religieux, Grégoire adora et servit toujours le Dieu de la justice... Electeurs instruits et éclairés, Grégoire portégea toujours les lettres, les sciences, les arts, l'instruction publique; il servit toujours les principes, il défendit toujours nos droits et aima toujours la liberté. Habitants de l'Isère, Grégoire est digne d'être votre député (21).

(19) N° du 10 septembre 1819.
(20) N° du 30 août 1819.
(21) *Op. cit.* p. 91.

Le préfet de l'Isère faisait des tournées dans le département spécialement pour combattre la candidature de Grégoire.

Les élections eurent lieu les 12 et 13 septembre. Sur le total des membres du collège électoral, soit 1.293, 1.019 votants se présentèrent; la majorité absolue était donc de 510. Le nombre des suffrages obtenus au premier tour fut : Savoye-Rollin, 801; Français de Nantes, 718; Sappay, 707; Grégoire, 480; Rogniat, 350, et Planelli de la Vallette (candidat royaliste), 220. Les trois premiers furent donc déclarés élus. Le lendemain, on procéda au ballottage. M. de Vaulabelle affirme, dans son *Histoire des deux Restaurations,* que ce second jour les électeurs se présentèrent en même nombre que la veille, que pas une voix ne se trouva perdue, que Grégoire recueillit 548 voix, Rogniat 362 et Planelli de la Vallette 110. De cette répartition il déduit que les cent voix perdues au deuxième tour par le candidat royaliste (il dit qu'au premier tour celui-ci avait obtenu 210 voix) allèrent renforcer, au nombre de 88, la position de Grégoire et au nombre de 12 seulement celle du candidat ministériel, c'est-à-dire que les royalistes assurèrent l'élection de l'abbé Grégoire pour s'en faire ensuite une arme dans la lutte contre le ministère (22).

Les chiffres cités par M. de Vaulabelle sont erronés. En réalité, comme il ressort des procès-verbaux du collège électoral de l'Isère pour l'année 1819 qui se trouvent aux Archives nationales, le nombre des votants, le 13 septembre, fut de 997 et non pas de 1.020, comme le prétend l'éminent historien. Grégoire obtint 512 suffrages et non 548. D'après M. de Vaulabelle, Grégoire eut, au second tour, 88 voix de plus que la veille; en réalité, son gain ne fut que de 32 (512 — 480). A supposer que ces nouveaux suffrages provinssent tous de royalistes, en guise de manœuvre électorale, leur appui ne fut, en tout cas,

(22) *Op. cit.*, t. VI, pp. 89-96.

pas aussi considérable que le croit M. de Vaulabelle. On peut toutefois penser que le 13 septembre se sont présentés au scrutin des électeurs qui, pour diverses raisons, n'avaient pas eu la possibilité de venir la veille et qui étaient des partisans de Grégoire. Il ne faut pas non plus oublier qu'au second tour la majorité absolue était seulement de 499, de sorte qu'il suffisait d'ajouter au nombre des voix obtenues par Grégoire, au premier tour, 19 voix seulement pour assurer son élection (23). M. Hippolyte Carnot était plus près de la vérité que M. de Vaulabelle quand il écrivait que quelques royalistes seulement avaient voté en faveur de Grégoire.

Que cette manœuvre électorale ait eu lieu, cela ne fait pas de doute; les biographes de l'abbé Grégoire, ses contemporains, en parlent; les journalistes royalistes en ont fait aussi l'aveu. L'un d'eux déclarait que l'élection de Grégoire était *l'heureux prétexte* (24) pour combattre le ministère; un des électeurs royalistes de Grenoble fit cette confession : « Nous avalons Grégoire pour faire vomir le préfet (25). » C'est à cette occasion que Chateaubriand dit chez la duchesse de Duras : « Il est indispensable de faire avaler au Roi quelques Jacobins pour lui faire rendre les ministériels qu'il a dans le ventre (26). »

La nouvelle de l'élection de Grégoire combla de joie les larges masses de la population de l'Isère; on vit paraître à cette occasion une multitude de feuilles volantes en prose et en vers félicitant le nouvel élu. Ecrite en patois l'une d'elles se terminait ainsi :

Grenoble sara députa
Choisi nomma pe notra villa,
Tou sou zefan zen son gloriou,
Grenoblo n'et piu malérou (27).

(23) *Archives Nationales F IC III, Isère 4. Procès-verbaux du collège électoral du département de l'Isère pour l'année 1819.*
(24) H. Carnot : *op. cit.*, p. 216.
(25) Ch. Dugast : *op. cit.*, p. 114.
(26) P. Thureau-Dangin. *Le parti libéral sous la Restauration.* Paris, 1876, p. 98, note.
(27) *Carnot, op. cit.*, p. 215.

Le pauvre préfet de l'Isère fut au désespoir : toutes ses tournées électorales dans le département étaient restées vaines; il risquait de perdre son poste qui était une prime pour l'échec de Grégoire; il frissonnait lorsqu'il entendait prononcer ce nom redoutable (28).

A Paris, l'impression produite par la nouvelle venue de Grenoble fut énorme. Les résultats des élections pour le gouvernement et la droite furent, en général, désastreux. Dans un article sur ce sujet, publié dans le *Journal des Débats* dix jours avant le scrutin public, Chateaubriand, chef reconnu des royalistes, écrivait que « quel que soit le résultat des nouvelles élections, il aura une influence marquée sur le sort de la France ». La victoire du ministère devait être fatale, d'après lui, pour les royalistes. « Si les élections sont démocratiques, disait-il, nous sommes encore menacés de périr, mais avec violence. » Un succès de son propre parti, si infime fût-il, lui semblait peu probable (29). Comme on sait, les électeurs de droite s'abstinrent de prendre part au scrutin ou perdirent leurs voix sur des candidats n'ayant aucune chance de succès. Les candidats ministériels furent presque partout battus. La victoire de la gauche fut éclatante. Dans ces circonstances, l'élection de Grégoire revêtit le caractère d'un symbole de l'écroulement de tout le régime de la Restauration.

Grand fut le désarroi dans le monde politique de Paris. La presse ministérielle accusa la presse royaliste de l'élection de Grégoire : « Messieurs de *la Quotidienne,* des *Débats* et du *Conservateur* ont recueilli ce qu'ils avaient semé; leur joie doit être grande », écrivait le *Journal de Paris.* Les royalistes se défendaient avec acharnement.

Quel est donc l'homme assez vil pour commander de pareils

(28) *Le Censeur Européen* du 14 septembre 1819.
(29) *Journal des Débats* du 2 septembre 1819. Le vicomte de Chateaubriand : *Des élections.*

mensonges, d'aussi basses impostures? s'écriait avec indignation le *Journal des Débats*. C'est nous qui avons fait nommer Grégoire! nous qui n'avons cessé de faire la guerre à l'homme et à ses pareils; nous qui notamment dans notre feuille du 31 août avons mis sous les yeux des électeurs de l'Isère et de la France entière les crimes qui ont signalé la vie de ce député de la révolte... Non, ce n'est ni le *Journal des Débats*, ni les autres écrivains royalistes qui ont fait nommer M. Grégoire!... Non, mille fois non, ce n'est point le *Journal des Débats* qui a semé M. Grégoire (30).

Un ministère assez fou pour faire accuser les écrivains royalistes d'avoir provoqué l'élection de M. Grégoire, répliquait à la déclaration de la feuille ministérielle la *Quotidienne* (31).

Rejetant l'accusation du ministère, la presse royaliste la porta contre le gouvernement. Ainsi *la Quotidienne*, dans un article sur les élections dans l'Isère, affirma que ç'avaient été les électeurs ministériels qui avaient voulu que l'abbé Grégoire fût député. On y lisait même que tout prouvait qu'il aurait voté et qu'il voterait comme « le candidat avoué des ministres (32) ». La plume peu habile d'un journaliste *ultra* fit de la sorte passer Grégoire pour un agent du gouvernement. Plus circonspect, le *Journal des Débats* alla au fond des choses et écrivit :

M. Grégoire est né tout naturellement de cette fatale loi des élections que l'on pouvait modifier sans violence et sans secousse (33).

La *Gazette de France* révéla la pensée secrète de son parti en faisant observer dans un éditorial :

Si l'on rapporte la loi des élections, on sauve la monarchie, mais le ministère est obligé de se retirer; si on maintient cette loi, le ministère reste, et la monarchie aura encore une année à vivre (34).

(30) *Ibid.*, n° du 16 septembre 1819.
(31) N° du 28 septembre.
(32) N° du 3 octobre 1819.
(33) N° du 16 septembre 1819.
(34) N° du 21 septembre 1819.

L'abrogation de la loi du 5 septembre 1816 et la démission du ministère : voilà où tendaient les efforts de la presse royaliste; l'affaire Grégoire n'y fut qu'une arme de combat.

Quant à Grégoire lui-même, la tactique de ses adversaires politiques ne varia pas non plus. D'un commun accord, on affirma, malgré toutes les dénégations, qu'il avait voté le verdict de mort de Louis XVI, qu'un *régicide* n'avait pas droit de siéger dans la Chambre des députés de Louis XVIII. Le vicomte de Chateaubriand, dont les articles furent publiés simultanément dans plusieurs feuilles royalistes, s'exprimait ainsi sur Grégoire :

M. Grégoire prêta serment à Louis XVI. A-t-il tenu ce serment? Tiendra-t-il celui qu'il fera à Louis XVIII? Comment se lèvera-t-il dans la Chambre des Députés? Comment prononcera-t-il entre les mains royales les trois mots : *Je le jure*? Le premier, il a provoqué la mise en accusation du *juste couronné*; il a sollicité le premier l'abolition de la monarchie. Peut-il sans manquer à ses principes reconnaître pour Roi le frère de celui dont il demanda et obtint la tête (35)?

La *Gazette de France* publia, pour l'édification de ses lecteurs, une biographie de Grégoire, d'où il ressortait qu'il était un ennemi des papes, que son système religieux consistait principalement à considérer Jésus-Christ « comme le chef des révolutionnaires sans-culottes et l'Evangile comme le code de la liberté et de l'égalité des Jacobins ». « C'est un homme fort instruit, disait la feuille royaliste, mais chez lequel l'érudition paraît avoir troublé le jugement (36). » Pour *le Conservateur,* organe créé pour contrebalancer l'influence de *la Minerve,* Grégoire était « un démagogue furieux », pour *le Drapeau blanc* « un exécrable régicide », pour *la Quotidienne* « un hypocrite sanguinaire ». On ne lui ménageait, dans ce

(35) *Journal des Débats* du 25 septembre 1819.
(36) N° du 24 septembre 1819.

clan, ni les épithètes outrageantes, ni les accusations les plus fantaisistes.

La presse ministérielle et modérée tâcha d'éviter le problème brûlant du jour : Grégoire était un élu de la gauche, en haut lieu on était assez disposé à flirter avec elle. Acculé au mur par les moqueries de la presse royaliste, *le Courrier,* qui soutenait le ministère, avoua timidement son mécontentement de l'élection de Grégoire.

Les libéraux étaient sur la défensive. Mais leur tactique ne fut pas uniforme. Certes, en face des attaques ennemies contre Grégoire on le défendait unanimement : pour *la Renommée* il était « le noble espoir de la cause libérale » ; pour *la Minerve,* « un constant défenseur des droits de la nation » ; pour *l'Indépendant,* « un respectable prélat » ; pour *le Censeur Européen,* organe de MM. Comte et Dunoyer, amis personnels de l'abbé Grégoire, « un vertueux républicain ». Mais il y avait des nuances. Les chefs du parti libéral, ceux qui menaient le gros des adhérents et dictaient leur ligne de conduite politique, furent fort mécontents de la candidature et davantage encore de l'élection de Grégoire. On y concevait alors les plus vifs espoirs.

Je le dis sans crainte, déclarait, dans *la Renommée,* Benjamin Constant. Depuis le 5 septembre nous marchons en amélioration permanente. Depuis le 5 septembre nul n'a intérêt à rien renverser; et si beaucoup reste encore à faire, beaucoup a été fait, tout peut être espéré (37).

Dans ces conditions, l'élection de Grégoire était très gênante.

Depuis longtemps, avoua ensuite *la Renommée,* un grand nombre de députés libéraux pensaient que la discussion qui allait s'élever sur la nomination de M. Grégoire, réveillant toutes les passions, fournissant des prétextes à la rage d'un parti qui veut tout détruire et pouvant réunir à ce parti des

(37) N° du 24 septembre 1819.

hommes qui d'ailleurs sont des amis sincères de la liberté et de la Charte, était une véritable calamité pour la France (38).

Dans les milieux libéraux, on était sûr que Grégoire n'avait pas voté la mort de Louis XVI, mais les fragments de lettres, les phrases éparses et mutilées tirées par les royalistes des écrits de l'abbé, rendaient l'opinion perplexe.

Tout autre était la conduite de l'extrême-gauche, des organes comme *Le Censeur, La Bibliothèque historique, Les Lettres Normandes*. Ils étaient résolument en faveur de Grégoire et repoussaient vigoureusement les attaques ennemies.

Entre temps, l'abbé Grégoire fit paraître une lettre à ses électeurs. Il y déclarait qu'il « voit de sang-froid s'accumuler l'ample collection de libelles dirigés contre lui pour avoir défendu les Juifs, les Africains et tant d'autres opprimés ». Il y réfutait l'accusation d'être un régicide, exposait son programme électoral et terminait par ces mots :

> Si par l'âge, les travaux et les chagrins ses forces sont affaiblies, son courage ne l'est pas. Dans l'accomplissement de ses devoirs, sa bonne volonté n'aura pour limites que l'impossibilité (39).

Le jour de l'ouverture de la Chambre des députés s'approchait. La présence de Grégoire dans ses murs semblait, dans certains milieux, absolument inadmissible. Tandis que la presse royaliste espérait atteindre son but par un redoublement d'attaques, le gouvernement choisit d'autres moyens d'action. On fit faire des recherches aux Archives nationales afin de retrouver des documents compromettants pour le nouvel élu. Cette tentative ayant échoué, on eut recours à d'autres procédés. « Tout raconter serait impossible, disait à ce sujet l'abbé Grégoire, on

(38) N° du 7 décembre 1819.
(39) *Lettre de M. Grégoire, ancien évêque de Blois, aux électeurs du département de l'Isère*, Paris, 1819.

se perdrait en d'innombrables détails », d'autant que les plus importantes révélations ne pouvaient être livrées à la presse « que par delà le Pas de Calais ou l'Atlantique (40) ». « Les persécutions, les calomnies, les promesses et les tiraillements se succédaient sans interruption » : par tous les moyens on tâcha de lui arracher sa démission de député. Les personnes venues le voir au nom du ministère essayaient de le séduire tantôt par la promesse de lui rendre sa place à l'Institut, tantôt par l'espoir d'obtenir le retour des proscrits politiques, dont plusieurs étaient ses meilleurs amis, tantôt en lui promettant la proclamation de l'intégralité de la Charte; on alla jusqu'à tenter de le gagner par l'appât de l'argent (41). Faut-il dire que tout cela fut peine perdue?

De leur côté, les libéraux procédèrent dans la même intention. On tenta plusieurs démarches auprès de Grégoire pour le déterminer à les tirer d'embarras en donnant spontanément sa démission. On lui écrivit des lettres dans ce sens. Une, celle de M. A. de Stael, le mécontenta fortement. Son correspondant l'assurait qu'une participation à la lutte de partis était incompatible avec son état « de prédicateur de l'Evangile ». L'abbé Grégoire ne lui répondit pas; en marge de la lettre de M. A. de Stael il nota : « Erreur, il y a le banc des évêques au Parlement anglais (42). »

Une délégation composée de cinq membres en vue du parti libéral, à savoir MM. d'Argenson, Manuel, Caumartin, Dupont de l'Eure et Martin de Gray, se rendit chez lui pour lui exposer le désir de plusieurs de leurs collègues et leurs propres vœux quant à la nécessité de sa démission. Mais ce n'était point le désir de tous les membres du parti; comme nous l'avons dit, les opinions

(40) Grégoire : *Seconde lettre aux électeurs du département de l'Isère*, Paris 1820, p. 3.
(41) *Ibid.*, pp. 18-19.
(42) Magglio : *la Vie et les œuvres de l'abbé Grégoire*, Nancy, 1873, p. 96.

étaient partagées. Lors de la discussion du problème à une réunion préalable, quatre députés se prononcèrent contre l'envoi de la délégation : c'étaient MM. d'Argenson, Corcelles, Beauséjour et Demarçay (43). Lafayette fut aussi contre la démission. Si M. d'Argenson adhéra à la députation qui se rendit chez l'abbé Grégoire, ce n'était pas pour appuyer la demande de la majorité du parti. Nous possédons une lettre de cet homme politique à Grégoire, où il lui écrivait au sujet de la démarche projetée par les leaders du parti :

Je n'ai sûrement pas la prétention de donner un conseil à celui dont je respecte éminemment les lumières et le zèle patriotique; mais j'ose me flatter qu'il ne me saura pas mauvais gré de lui adresser mon vœu qu'il résiste aux insinuations dont je viens de parler (44).

A la députation libérale, d'après *la Gazette de France*, Grégoire avait répondu qu'il avait passé la nuit à chercher le Seigneur et qu'il avait pris dans ses prières la résolution et la force de souffrir toutes les tribulations que Dieu lui réservait dans cette journée (45). A M. d'Argenson, il écrit :

Si je ne consultais que mon goût pour la retraite et le désir d'achever quelques ouvrages qui depuis longtemps sont sur le chantier, je préférerais de ne pas rentrer dans la carrière politique; mais, en ce moment, donner ma démission serait un acte de lâcheté et j'ose croire que jusqu'ici une tache de cette nature n'a jamais flétri mon caractère (46).

« Je suis comme un granit, disait-il dans une lettre au duc de Richelieu; on peut me briser, mais on ne me plie pas (47). » « Tête de fer », disait de lui Michelet. Une fois sa résolution prise, rien ne put le faire reculer. *Le*

(43) Ch. Dugast : *op. cit.*, p. 123 .
(44) Carnot : *op. cit.*, p. 223-24.
(45) N° du 8 décembre 1819.
(46) Carnot : *op. cit.*, p. 224.
(47) Cousin : *op. cit.*, p. 158.

Censeur, qui était bien au courant de ses projets, annonça le 29 novembre :

Décidé à remplir, autant qu'il sera en son pouvoir, le mandat qui lui a été confié, M. Grégoire a déposé ses titres à la questure de la Chambre.

Le lendemain, eut lieu l'ouverture du parlement, la séance royale. Grégoire n'y fut pas convoqué parce que, comme l'affirme M. Lubis, historien royaliste de la Restauration, Louis XVIII s'était opposé à sa présence. On s'attendait à ce qu'il arriverait quand même. Carnot enregistre un bruit selon lequel des ordres avaient été donnés aux portes de la salle pour qu'il ne fût point admis. Des fanatiques ou des courtisans se proposaient de l'insulter, dit le biographe de Grégoire; il fut même sérieusement question de poignards (48).

Le 2 décembre, la Chambre des députés procéda à la constitution des bureaux pour la vérification des pouvoirs. On tira d'un carton les noms des députés; celui de Grégoire sortit un des premiers. Tous les membres de la droite se dressèrent. Des cris partirent de tous côtés : « Il n'est pas député ! il n'a pas prêté serment ! Il ne peut remplir aucune fonction ! » Le comte Marcellus domina le tumulte en vociférant : « Pas de régicide dans la Chambre ! » Enfin, sur la proposition de M. de Villèle, on ajourna la nomination de l'abbé Grégoire jusqu'à la vérification des pouvoirs (49).

L'ajournement n'était que de quelques jours. Les bruits les plus invraisemblables circulaient dans la ville. On redoubla les démarches auprès de Grégoire, on espérait toujours obtenir sa démission à la dernière minute. Illusions !

Quoi qu'il en soit, déclarait *le Censeur,* bientôt initié aux intentions de l'abbé, M. Grégoire est fermement résolu à venir exercer à la Chambre les fonctions qui lui ont été confiées.

(48) Carnot : *op. cit.,* p. 228.
(49) *La Quotidienne* du 3 décembre 1819.

Et le journal de la gauche libérale d'ajouter cette phrase, qui en disait long :

La décision de cette importante question [de l'admission de Grégoire à la Chambre] nous apprendra quel cas le gouvernement fera encore de la volonté nationale légalement exprimée; nous saurons s'il désire nous entraîner de nouveau dans la route des révolutions (50).

La vérification des pouvoirs eut lieu le 6 décembre. Il fut décidé d'avance que l'abbé Grégoire serait expulsé. On discutait sur le mode de l'élimination : les royalistes insistaient sur le motif d'*indignité*; le centre et une partie des libéraux préféraient, comme raison, *une irrégularité électorale.* Invoquant l'art. 42 de la Charte, on voulait annuler l'élection de Grégoire parce qu'il n'habitait pas l'Isère. M. Decazes, chef du gouvernement, se prononça aussi pour l'exclusion, mais opta pour la formule atténuée.

Nous ne ferons pas le récit de cette séance, on le trouve dans tous les ouvrages sur la Restauration. Ce fut une grande journée parlementaire, pleine de mouvement, d'épisodes dramatiques (51). A cause d'un tumulte indescriptible, le président fut obligé de suspendre la séance. On profita de l'intervalle pour frapper de nouveau à la porte de l'abbé Grégoire et essayer de lui extorquer sa démission au nom du salut de la patrie. Il resta inébranlable. Dans une lettre qu'il expédia ce même jour à son ami Lambrechts, ancien ministre de la Justice sous le Directoire et ancien sénateur, il écrivait :

Quelles raisons pourraient la [démission] motiver?

L'illégalité? C'est à la Chambre à juger cette question, et d'ailleurs il serait absurde de se démettre d'un titre illusoire, d'une élection frappée de nullité.

L'indignité? Ce mot seul est un outrage, comme celui d'*épu-*

(50) N° du 1er décembre 1819.

(51) *Le Moniteur* du 7 décembre 1819; Vaulabelle, t. VI, pp. 99-101; Viel-Castel, t. VIII, pp. 192-206.

ration. Je les repousse avec indignation. Celui qui pendant 25 ans a défendu les *droits* de la nation a droit, sans blesser l'humilité, de se croire digne de se défendre encore.

Une démission n'aboutirait donc qu'à masquer la faiblesse et, parlons franchement, la lâcheté de certains libéraux qui ne suivent qu'en tremblant l'exemple de quelques hommes énergiques placés à la sommité du côté gauche. Il est utile que la nation connaisse ceux à qui elle doit accorder ou refuser son estime, et la séance d'aujourd'hui lui donnera la mesure de bien des gens. Quant à moi, rendu à la vie privée et paisible, je sais déjà à quoi m'en tenir (52).

La séance se renouvela dans le désordre et un échange de discours violents. Lainé, de la Bourdonnais, Corbière, Benjamin Constant, Manuel, enfin Pasquier, le nouveau ministre des Affaires étrangères, montèrent successivement à la tribune. Les orateurs de la droite demandèrent que Grégoire fût *chassé* comme indigne et comme régicide. Benjamin Constant, renonçant à ses craintes de la veille, défendit Grégoire en appelant la protection de la Charte et en rappelant aux royalistes que Fouché, un vrai régicide, avait siégé dans le conseil du Roi sur la demande de Louis XVIII lui-même. Pasquier essaya de lui répondre par un *distinguo* mal habile : le roi, disait-il, en appelant auprès de lui Fouché, a donné « un grand exemple de clémence », « mais les électeurs de l'Isère n'ont certainement pas le droit de faire ce qui appartient seul à la majesté royale ». La discussion dévia dans le gâchis général; le président saisit le moment pour soumettre au vote la motion suivante : « Que ceux qui sont d'avis de ne pas admettre M. Grégoire veuillent bien se lever. » Les députés ministériels et les royalistes, las de combat, se levèrent alors en masse; à la contre-épreuve, les libéraux restèrent assis, sauf un seul, Lambrechts (53).

La répercussion de la séance dans la presse fut rela-

(52) Carnot : *op. cit.*, p. 225.
(53) Lubis : *op. cit.*, t. V, p. 182-3.

tivement faible; on aurait pu attendre une discussion plus animée. Les journaux royalistes eurent l'air de ne pas attacher d'attention aux débats passionnés de la veille dont ils avaient tant parlé jusqu'à ce jour. *La Renommée* consacra, le 7 décembre, un éditorial à l'affaire Grégoire pour exposer, sur un ton académique, son histoire et constater, en résumé, ce qui du reste était absolument juste, que le tumulte qui avait régné à la Chambre n'avait pas permis de savoir sur quoi on avait voté, que la Chambre n'avait point consacré le motif d'indignité. *La Minerve* traita l'événement avec plus d'attention. M. J.-P. Pagès analysa, en tous ses détails et fort spirituellement, les arguments des orateurs royalistes, en particulier ceux de Lainé et le discours mal réussi de Pasquier, pour conclure comme suit :

Cette séance consacre un déplorable triomphe, c'est la victoire de la majorité, c'est le droit du plus fort... Les hommes monarchistes ne poursuivaient pas en M. Grégoire un crime qu'ils savaient bien qu'il n'a pas commis, et qu'ils virent sans horreur en M. Fouché. Ce qu'ils poursuivaient, c'est la loi des élections; cette loi qui eût empêché la contre-révolution, qui eût maintenu la Charte, les libertés nationales, la stabilité du trône. Ils veulent tout détruire; ils se hâtent de créer le despotisme des majorités (54).

L'écho de la séance parlementaire dans la presse de la gauche libérale fut autrement violent. *Le Censeur* et *la Bibliothèque historique* furent unanimes pour exprimer leur étonnement de ce que les calomnies adressées par les orateurs de la droite contre l'abbé Grégoire n'aient donné lieu à aucune contre-attaque méritée sur les bancs du côté opposé. « Le public a été fort étonné qu'il ne se soit trouvé dans le côté gauche aucun homme qui ait osé faire entendre la vérité », constatait *le Censeur*. « Lorsqu'à la tribune nationale M. de Marcellus accusait M. Grégoire de régicide, pourquoi une voix n'a-t-elle pas

(54) *Op. cit.*, t. VIII, p. 280.

interrompu l'orateur? » demandait *la Bibliothèque historique.* Pour cette partie de l'opinion publique, la leçon de la séance du 6 décembre ne fut pas douteuse.

La séance du 6 décembre, disait la *Bibliothèque,* a dissipé tous les doutes, fixé toutes les incertitudes, détruit toutes les illusions de ceux qui croyaient vivre en France sous un régime constitutionnel (55).

Si on le [Grégoire] forçait de sortir de la Chambre des Députés, déclarait *le Censeur,* les principes en sortiraient avec lui, et on ne les remplace jamais.

Ainsi l'expulsion de Grégoire de la Chambre eut pour effet de rejeter une partie de la gauche dans une opposition irréconciliable au régime et à la dynastie. Dans ses articles sur la séance elle le disait bien clairement en s'adressant à l'opinion publique et à la postérité.

Et l'abbé Grégoire? Il fut blessé jusqu'au fond du cœur. Ah! il connaissait bien la plupart de ces députés qui si complaisamment avaient voté son exclusion. Il était âgé de 69 ans. Au cours de sa longue vie il avait traversé beaucoup de crises, connu beaucoup de gens. Les maîtres de la situation étaient, d'une part, les émigrés, de l'autre les transfuges, anciens adulateurs de la Révolution et de l'Empire. Avec les premiers il n'avait aucune attache, c'étaient pour lui les habitants de l'autre rive du fleuve. Mais les seconds, « tristes débris de nos assemblées politiques » (selon l'expression de Grégoire), il les connaissait parfaitement. Certes, il n'avait que du mépris pour eux : « Ils ont tant fois suivi toutes les bannières, arboré toutes les couleurs et professé toutes les doctrines (56) ! ». Mais même de la part de ces gens il ne s'attendait pas à cette bassesse. Ils l'expulsaient pour *indignité* à la suite d'une *fausse* accusation de régicide, parce qu'il avait fait partie de la Convention et professait des opinions républicaines. Or, Lainé lui-même n'avait-il pas,

(55) *Op. cit.,* t. XI, p. 317.
(56) Carnot : *op. cit.,* p. 258.

en qualité de maire de Cadillac, proclamé la République en 1793? le comte Dupont, n'avait-il pas été général républicain en 1797? Camille-Jordan, Cardonnel, Rouchon, Dubruel et Siméon, n'avaient-ils pas jadis juré le serment de haine à la royauté? Mais tant d'autres n'avaient-ils pas siégé avec les vrais régicides dans le Corps législatif, dans la Chambre des Cent-Jours, à la Cour de Cassation et dans plusieurs autres institutions? Il connaissait assez bien la biographie politique de Molé, Bonald, Pasquier, de Villèle pour être sûr de leur mauvaise volonté, de la fourberie de leur vote. La plus grande partie de la Chambre avait siégé antérieurement avec les régicides, plusieurs de ses membres avaient juré haine à la royauté, quelques-uns même avaient voté la mort de Louis XVI, et maintenant tous ces messieurs le proclamaient *indigne* de siéger avec eux, lui qui avait proposé à la Convention d'abroger la peine de mort afin que Louis XVI pût le premier en profiter!...

La conduite d'un homme, Decazes, l'affligea particulièrement. Chef du gouvernement au moment de l'exclusion de Grégoire, il avait été jadis un de ses amis, il avait été admis à sa table, lui avait juré amitié et vénération filiale. Carnot a trouvé dans ses papiers une note « dont le décousu atteste la sincérité :

Ego, lié avec lui et *subito,* brusquement rompu. *Quare? Nescio*; il a de belles qualités, *sed.*

Il y s'agissait de M. Decazes (57). Comme tout cela était triste! Il écrivit dans la *Seconde lettre aux électeurs de l'Isère* qu'il termina le 1er janvier 1820, aussitôt après son exclusion de la Chambre :

L'étude des hommes apprend que l'estime est une des choses dont il faut le plus économiser la dépense... Il est affligeant de savoir qu'en général, on est entouré de lâches, de fourbes, de pervers... (58)

(57) Magglio : *op. cit.*, p. 97.
(58) *Op. cit.*, p. 27.

M. Paul Thureau-Dangin, qui a écrit un ouvrage spécial sur *le Parti libéral sous la Restauration,* n'a pas saisi le caractère historique de l'expulsion de l'abbé Grégoire de la Chambre des députés. « Il ne restait donc rien de cette campagne électorale » (de l'année 1819), écrit-il en guise de résumé; le maximum qu'il consente à y voir, c'est un échec de la réconciliation libérale inaugurée déjà en 1816 par le duc de Richelieu. L'abbé Grégoire fut plus perspicace, bien qu'il fût le contemporain et le héros principal des événements que nous avons exposés. Nous avons cité sa lettre à Lambrechts, où il oppose l'extrême-gauche libérale aux leaders timorés du parti. Il sut comprendre que son cas produirait une scission au sein des libéraux. Carnot, son confident, en parle en termes précis. Très justement, il affirme que l'exclusion de Grégoire (ainsi que l'expulsion de Manuel) sont des faits « de la plus haute gravité dans l'histoire de la Restauration » : à côté d'une opposition purement parlementaire, il s'en dessina une autre qui, imbue des principes de la Grande Révolution, fut promotrice des mouvements de 1830 et de 1848.

Nous ne pouvons terminer cette étude sans dire que l'abbé Grégoire n'a point tiré seulement des considérations pessimistes de son avatar à la suite des élections de l'Isère. Sa *Seconde lettre aux électeurs* de ce département résume tout l'incident. La leçon qu'il en tire, il la résume en ceci : « Aimer nos semblables, quelles que soient leur couleur, leur origine, leur religion; plaindre ceux qui sont ou que nous croyons être dans l'erreur, mais leur faire du bien. Ces réflexions, écrivait-il, je les adresse à cette jeunesse qui, imprégnée de la sève de la liberté, promet de les conserver, d'accroître et de transmettre aux générations suivantes... car elles sont aussi de la famille, ces générations qui dorment encore dans le néant et qui arriveront à la vie quand nous dormirons dans le tombeau. »

S. POSENER.

« *FIGURES* »

MARIUS ET ARY LEBLOND

—

C'est avec les yeux dont les hommes imbus des idées de 48 voyaient, sous l'Empire, la République que — de leur lointaine île de la Réunion — MM. Marius et Ary Leblond ont admiré la Métropole avant d'y aborder, quand ils avaient vingt ans.

Si elle les a déçus, d'abord, au moins par son aspect, comme ils l'ont raconté dans *En France,* s'ils ont découvert, même, au régime sous lequel elle vit, quelques imperfections, le culte qu'ils entretenaient pour elle était trop profond pour qu'ils s'en déprissent. Ils ont seulement rêvé, sinon de devenir ses réformateurs, ce qui eût été trop ambitieux, du moins de l'éclairer de leurs conseils ou d'aider à sa renaissance... Et sans doute n'ont-ils pas été étrangers aux progrès de son administration coloniale, au témoignage qu'elle a donné, au lendemain de la Grande Guerre, de son intelligence des aspirations des petites nationalités. Et c'était un peu le triomphe de leurs idées que l'on célébrait, voilà trois ans, quand on inaugurait place de l'Alma la statue de Mickiewicz, puisque, autour de ce chef-d'œuvre de Bourdelle, ils avaient constitué, dès 1912, un comité dans leur revue *La Vie,* avec la foi en la résurrection prochaine de la Pologne.

Disciples des Encyclopédistes, en philosophie; de Saint-Simon, de Fourier et de Proudhon, en politique, c'est de Chateaubriand, de Balzac, de Michelet et des Goncourt qu'ils procèdent en littérature. Les effets du Symbolisme et du Décadentisme ne les ont pas atteints quand ils faisaient leurs études au lycée de Saint-Denis, préservés,

d'ailleurs, qu'ils étaient par le bouclier d'airain de Leconte de Lisle.

Mais je ne pense pas que, pour des romanciers, il y ait quelque chose à retenir de Mallarmé et de Rimbaud. En tout cas, à l'âge des enthousiasmes, MM. Leblond trouvaient bien plus stimulant que celui de ces écrivains en vers l'exemple de M. J.-H. Rosny qu'ils venaient de découvrir, et qui joignait dans ses œuvres puissantes, à l'étude des problèmes sociaux les plus récents, l'évocation de la faune et de la flore les plus anciennes de la planète, répondant ainsi à la dualité de leurs aspirations ou satisfaisant les curiosités divergentes de leurs natures.

Car celles-ci n'ont pas, il me semble, ou n'ont qu'incomplètement accompli leur fusion. Leur écart me paraît quelquefois sensible. Au rebours des frères Tharaud, les frères Leblond n'écrivent pas avec une seule plume, et il m'arrive, en les lisant, de me piquer au jeu de deviner à quels endroits chacun a posé ou repris la sienne... Est-ce à dire que soient en conflit, chez eux, la raison et le sentiment?

Non, certes. Et je crois, au contraire, qu'ils y font excellent ménage. Mais, peut-être, une idéologie un peu chimérique, à tout le moins verbeuse dans l'expression de sa générosité, alourdit-elle ou entrave-t-elle, de-ci, de-là, dans leurs œuvres, l'élan d'une extrême sensibilité. D'autre part, il arrive qu'au charme tout spontané de leur style, un souci de raffinement ajoute je ne sais quoi qui lui donne un air apprêté ou factice...

N'importe. Il y a la nouveauté de ce qu'ils ont introduit dans la littérature. Il y a qu'ils sont les inventeurs du roman colonial, à proprement parler, c'est-à-dire d'un genre qui a eu, depuis vingt-cinq ans, l'extraordinaire fortune que l'on sait. Où ils ont puisé les principes de ce roman-là, personne ne l'ignore, et que depuis Bernardin de Saint-Pierre, pour ne pas remonter plus loin, la tra-

dition n'a jamais été interrompue, ici, du romanesque d'inspiration exotique. Mais si M. Louis Bertrand a composé, en 1899, le premier des livres où il devait exalter notre Afrique du Nord autant en humaniste qu'en réaliste, c'est bien avec *Le Zézère,* qui parut en 1903, que MM. Leblond ont inauguré le récit qui, dans le cadre d'un pays lointain, étudie non seulement les mœurs, mais les âmes des indigènes de ce pays.

Obéissant au génie de la France qui les commandait, c'est — à l'inverse des Anglo-Saxons, incapables de se mêler à la vie des peuples qu'ils colonisent — par la sympathie qu'ils sont parvenus à comprendre la population de leur île natale, si bizarrement mélangée d'Indiens, de Chinois, de Cafres et de Malgaches.

Une sensibilité toute différente de l'humeur sportive des évocateurs vigoureux d'outre-Manche, plus amusés et excités que séduits par les naïves et obscures consciences des hommes de couleur, caractérise, en effet, l'œuvre de MM. Leblond et lui confère le mérite d'être bien de chez nous. Ce n'est jamais en amateurs d'émotions violentes, brutales même, que ces écrivains partent à la découverte des peuples, et si leur curiosité se nuance de pitié, leur pitié est toujours contenue et contrôlée par un sens artiste et critique très vigilant.

Rien, chez eux, des artifices dont on a pu faire reproche à notre littérature exotique; aucun de ces *plaquages* de fausse « couleur locale » par lesquels il est indéniable qu'elle a trop souvent trahi son insuffisante connaissance des pays où elle prétendait nous transporter. Le souvenir alimente l'inspiration de MM. Leblond. Ils ne décrivent pas pour décrire. Ils nous font voir ce qu'ils ont vu. En observateurs d'abord, en poètes ensuite. Je dirai, plutôt, en observateurs-poètes dont l'imagination sait poursuivre la vérité par delà les apparences décevantes.

Car, romanciers de mœurs avec *Le Zézère,* déjà nom-

mé, *La Sarabande* et, si l'on veut, *Les Sortilèges* et *Ulysse Cafre,* MM. Leblond, qui sont aussi romanciers psychologiques avec *Anicette et Pierre Desrades* et *Le Miracle de la race,* se révèlent surtout conteurs avec *L'Ophélia, Fétiches* et *Etoiles.* Les aimé-je moins quand ils se font historiens de la vie parisienne (*En France, Les Jardins de Paris*), ou de la vie provinciale (*Les Martyrs de la République,* d'une si forte observation cependant), c'est que j'éprouve pour leurs récits sans intention ou désintéressés une prédilection particulière. Sociologues, moralistes, esthéticiens même — (ils ont, d'ailleurs, à leur actif une œuvre importante de critique d'art), — MM. Leblond ne le sont jamais de façon indifférente. Mais pour en revenir à la remarque que je faisais plus haut, quelque didactisme risquerait de me gâter certains de leurs livres, si je n'y trouvais toujours le détail vrai qui me ravit, l'impression toute fraîche qui m'enchante. Ils sentent la nature avec une intensité, ils la comprennent avec une tendresse que je ne retrouve que chez le Michelet de *La Montagne* et de *La Mer,* ce grand lyrique.

Un insecte, un oiseau, une fleur; l'enroulement d'une draperie bariolée sur un corps de femme; la mobilité des ombres dans les bois, des lumières sur les eaux, autant de thèmes où s'exalte leur joie pure de musiciens des formes et des couleurs. Ils savent la féerie du monde à la fois terrestre et céleste, et ils nous en rendent perceptible le mystère. Nous leur devons quelques-unes des joies les plus exquises que l'art d'écrire puisse nous procurer.

JOHN CHARPENTIER.

LES AMANTS HASARDEUX [1]

—

XXV

LE CABARET DE KHRYSIS

Il y avait, dans la campagne encore, mais presque à l'entrée de la ville, un petit cabaret aux murs aimables, couleur de rose, et dont la porte s'ouvrait sous une treille dorée. Là se réunissaient, après le travail, des artisans des faubourgs, des jardiniers, des laboureurs, et la tenancière, une vieille femme, nommée Khrysis, accueillait aussi les voyageurs à qui des ressources modestes ne permettaient pas les lourdes dépenses.

Le soir venait quand deux jeunes hommes et une jeune femme s'arrêtèrent devant le cabaret. Khrysis les aperçut, et, en hôtesse prévenante, leur parla doucement.

« Vous semblez las, mes amis. Vos vêtements sont tout poudreux, vos sandales sont déchirées, on devine que vous avez marché longtemps. Asseyez-vous ici. Vous pourrez vous reposer chez moi plusieurs heures, plusieurs jours même, s'il vous convient. »

Les voyageurs acceptèrent l'invitation de Khrysis. Aussitôt entrés, ils se laissèrent aller sur un banc, devant une table.

« Vous avez faim, sans doute, vous avez soif, reprit la vieille. Voici du fromage, des olives et des figues. Mangez et buvez. »

La jeune femme avait gardé, malgré la fatigue, un air de courage que n'avaient point les hommes. Elle remercia Khrysis d'un sourire. Elle mangea, elle but. Elle recouvra la force de parler.

(1) Voyez *Mercure de France*, nos 788, 789 et 790.

« Imite-moi, Leukôn, dit-elle. Mange, bois. Montre un peu de vaillance. Et toi, Akontios, ne va pas au désespoir. Nous touchons peut-être au terme de nos malheurs.

— Rhodè... », soupira faiblement Akontios.

Mais il ne put dire rien de plus. Il secoua tristement la tête, et il pleura des larmes amères.

« Des larmes! s'écria Rhodè. Pleure, Akontios. Tes larmes m'effraient moins que ton muet désespoir. Ecoute-moi et réfléchis. Les dieux nous ont envoyé un faux présage, ils nous ont imposé de vaines souffrances. Peut-être aussi ai-je été coupable; peut-être, là-bas, à la vue de l'épervier et de la colombe, ai-je parlé à l'étourdie. Je ne crains pas de m'accuser : il vaut mieux s'accuser soi-même que d'accuser les dieux. Mais rappelle-toi les discours du paysan à qui nous avons dû vendre nos chevaux pour nous procurer quelque argent. Cet Harpax, dont nous avons appris les méfaits, cet Harpax est, à n'en pas douter, le ravisseur d'Anthéia. Et cet Harpax habite Antioche, et nous sommes enfin à Antioche. Nous le trouverons, cet Harpax, et, s'il refuse de te rendre Anthéia, nous le traînerons devant les juges, qui le condamneront. Nous irons, s'il le faut, jusqu'au roi Séleukos, qui ne pourra manquer d'être juste. »

Rhodè, peu à peu, s'était animée, elle avait haussé le ton, et la vieille Khrysis, cédant à sa curiosité naturelle, s'était lentement approchée d'elle et l'avait écoutée.

« Jeune femme, dit Khrysis, on ne s'entretient dans la ville que d'une aventure singulière où est mêlé, de loin, il est vrai, Harpax, le fameux marchand d'esclaves. »

Et, aussitôt, elle commença son récit :

« Il y a quelques jours, Harpax vendait une esclave à un roi indien qui, pour l'instant, séjourne dans Antioche. La femme était si belle que, sur-le-champ, son nouveau maître fut vaincu par le tout-puissant Erôs, et le roi résolut d'épouser l'esclave, sans tarder, suivant les rites de son pays. Hier, la cérémonie nuptiale se poursuivait,

quand la fiancée tomba, morte, aux pieds mêmes du fiancé. »

Rhodè ne retint pas un cri d'horreur. Akontios, attentif, maintenant, aux paroles de la vieille, sanglota, et on l'entendit murmurer :

« Anthéia! Anthéia! Etait-ce toi, Anthéia? »

La vieille continuait déjà son récit :

« Vous ignorez encore, mes amis, le plus étrange et, je crois, le plus triste. Je ne saurais vous décrire la douleur du pauvre roi. Il décida que la bien-aimée recevrait, dans la mort, les honneurs royaux, comme elle les eût reçus dans la vie. Elle fut exposée à la porte de la maison, sur un lit magnifique, vêtue de robes et de voiles admirables, parée de joyaux éblouissants. Deux serviteurs avaient ordre de la veiller. Les malheureux s'endormirent, et, quand l'aube les éveilla, la morte avait disparu. Des voleurs ont passé sans doute, la richesse des étoffes et des pierres les a tentés, et, pour gagner du temps, ils ont tout emporté, corps, habits et parures.

— Quel sacrilège affreux! dirent, ensemble, Leukôn et Rhodè.

— Mon Anthéia! Mon Anthéia chérie! » répétait en gémissant Akontios.

Deux habitués du cabaret entrèrent. Khrysis leur servit du vin et les interrogea :

« Y a-t-il du nouveau?

— Non.

— On n'est pas sur la trace des voleurs?

— Je ne le pense pas, dit l'un.

— J'en serais étonné, dit l'autre.

— Les gens de la police manquent parfois d'adresse, ajouta un survenant.

— Il arrive souvent que les voleurs l'emportent en ruse sur les archers du roi », jeta en s'asseyant un quatrième buveur.

Il faisait nuit, maintenant. Le cabaret s'était empli, et

Khrysis l'avait éclairé d'une torche fumeuse. Les buveurs causaient à voix haute de l'événement qui intriguait toute la ville. Ils émettaient des suppositions diverses, mais ne concluaient à rien et n'étaient d'accord que pour railler la police d'Antioche. Les voyageurs écoutaient les conversations. Akontios se persuadait que la morte disparue était sa chère Anthéia, Leukôn et Rhodè s'efforçaient d'en douter encore.

Tout à coup, un personnage qui tranchait de l'important parut à la porte du cabaret, et, parmi les buveurs, courut un rapide murmure :

« Périlaos! Le gardien de la paix! »

Khrysis, obséquieuse, s'empressait auprès de Périlaos.

« Seigneur, ta présence honore mon humble cabaret. Que pourrai-je pour te satisfaire?

— Vieille, dit Périlaos, je sais que ton cabaret est fréquenté par des gens de mauvaise mine.

— On t'a trompé, seigneur. Tu ne verras ici que d'honnêtes citoyens.

— Tais-toi, reprit Périlaos. Je viens observer ta clientèle. Donne-moi de ton meilleur vin, et allume une seconde torche. Il faut que je suive l'effet de mes paroles sur toutes ces figures d'ivrognes. »

Khrysis obéit, et, quand Périlaos se fut assis devant une table, il regarda l'assemblée et parla pour tous, feignant d'ailleurs de ne s'adresser qu'à la cabaretière.

« Vieille Khrysis, j'ai fait depuis ce matin de graves découvertes. J'ai appris le nom de la morte. L'Indien traînait parmi ses serviteurs un interprète hellène. Je l'ai mis à la torture.

— A la torture! se récria la vieille, pourquoi?

— Il faut toujours faire preuve d'autorité. J'ai donc mis cet Hippothoos à la torture, et il a révélé le nom de la femme. Elle s'appelait Anthéia. »

Akontios voulut se lever. Rhodè lui saisit le bras.

« Reste et prends patience, dit-elle tout bas. Ecoute, écoute encore.

— En outre, je surveillais, depuis quelques jours, deux individus assez louches. Ils se prétendaient égyptiens. Ils avaient laissé, à l'embouchure du fleuve, un petit vaisseau d'où ils étaient descendus. Ils vendaient je ne sais quoi dans les quartiers populaires. Aujourd'hui, ces individus ne sont plus dans Antioche, et des pêcheurs de nuit m'assurent qu'un peu avant l'aube leur vaisseau a fait voile, et, semble-t-il, vers l'Egypte. »

Périlaos se tut pour juger de l'impression produite par son discours. On était étonné. Certains, parmi les auditeurs, étaient déçus. Quelques-uns étaient frappés de l'émotion que ne pouvait cacher Akontios. Rhodè, du regard, interrogeait Leukôn : elle brûlait de poser une question à Périlaos.

Un homme qui buvait à l'écart rompit le silence.

« Ainsi les voleurs se sont échappés? » dit-il d'une voix gouailleuse.

Périlaos ne répondit pas.

« Et tu te glorifies? reprit l'homme.

— Deux voleurs se sont échappés, mais n'avaient-ils pas des complices? »

Il fronça le sourcil, et, appuyant sur les mots, il acheva :

« Des complices que nous démasquerons, et qui seront durement châtiés. Et les railleurs alors se tiendront cois. »

Il se leva majestueusement et regarda une dernière fois les buveurs.

« Personne n'a tremblé », dit-il à demi-voix.

Il se dirigeait vers la porte. Rhodè, cependant, s'était levée aussi. D'un geste, elle l'arrêta.

« Es-tu sûr que la femme soit morte? demanda-t-elle.

— Quoi? Tu dis? balbutia Périlaos, tout surpris.

— Je te répète ma question : es-tu sûr que la femme soit morte?

— Très sûr. Elle est tombée pendant la fête nuptiale. Elle avait perdu ses couleurs. Elle était froide. Elle était morte, bien morte.

— Elle n'était peut-être qu'endormie. Il y a de puissants narcotiques qui donnent au sommeil toute l'apparence de la mort. N'est-il pas étrange qu'on n'ait pas retrouvé le corps de la femme?

— Les voleurs l'auront jeté à la mer.

— Des voleurs, pressés de fuir, se seraient embarrassés d'un cadavre!

— Ce que tu dis n'est pas sans raison. La femme aura fui avec les voleurs. Aurait-elle été leur complice? »

Akontios, qui écoutait avec passion Rhodè, bondit aux paroles outrageuses de Périlaos. Leukôn, pourtant, réussit à le contenir. Et Rhodè reprit :

« Pourquoi la supposer complice des voleurs? Non. Les voleurs l'ont emmenée, captive. Ils craignaient qu'elle ne courût les dénoncer, et ils espèrent la vendre en Egypte, comme les bijoux.

— Soit! » dit seulement Périlaos.

Et, sans remercier Rhodè, sans saluer personne, il sortit.

« Il ne m'a même pas payé le vin qu'il a bu! » s'écria la vieille Khrysis.

Le cabaret, peu à peu, se vidait. Les voyageurs, bientôt, y furent seuls.

« Bonne Khrysis, dit Rhodè, nous avons besoin de repos. Loge-nous cette nuit, et, demain, nous nous remettrons en route. »

XXVI

LE DÉPART POUR L'ÉGYPTE

« Je crois vraiment, dit Rhodè, alors que, le lendemain, à l'aurore, ils allaient tous les trois vers la mer, je crois

vraiment qu'Anthéia n'est pas morte. Hier, si j'ai parlé comme j'ai fait, c'était d'abord, Akontios, pour te rendre un peu d'espoir, et je craignais aussi que le gardien de la paix ne commît quelque erreur de justice. Il voulait, à tout prix, trouver des complices aux voleurs de bijoux, et peut-être eût-il, par la torture, arraché des aveux à de pauvres innocents. Je crois donc Anthéia vivante. Elle a usé d'un moyen hardi pour éviter le mariage dont elle était menacée. A-t-on essayé de lui voler ses bijoux? A-t-elle, s'éveillant d'elle-même, dans la nuit, cherché à prendre la fuite, seule? Elle n'avait où se cacher dans une ville qu'elle ne connaît point, en somme. Il est possible que les marchands égyptiens l'aient emmenée, et qu'elle soit maintenant, captive ou non, sur leur vaisseau. Mais où vont-ils? Les renseignements que, sur la foi des pêcheurs, nous a donnés Périlaos manquent de précision. A quoi nous résoudre?

— Oh, dit Akontios, j'ai déjà pris une résolution. Je vais en Egypte. Leukôn et toi me suivrez ou non. Agissez à votre guise. Pour moi, je veux retrouver Anthéia. »

Ils allaient vers la mer. Ils étaient tristes. Ils pensaient que le Destin les frappait et les raillait avec une cruelle persévérance. S'ils étaient arrivés dans Antioche un jour plus tôt, ils y retrouvaient Anthéia. Et maintenant, séparée de tous ses amis, que faisait-elle, la malheureuse? Oui, le Destin était cruel.

Après que, d'un ton si net, Akontios eut annoncé à Leukôn et à Rhodè sa résolution, ils marchèrent quelque temps en silence. Leukôn parla le premier.

« Sur quels faibles indices tu vas chercher Anthéia chez les Egyptiens! Périlaos, dont la grossière assurance est d'un esprit plus vaniteux que perspicace, Périlaos lui-même n'ose affirmer que les marchands aient gagné l'Egypte. Et tu pars, à la légère, pour une contrée où tu ne rencontreras aucun ami! Tout, d'ailleurs, est conjec-

ture en cette douloureuse affaire : le vol, le réveil, la fuite, l'enlèvement. »

Akontios l'interrompit :

« Tu parles en sage, et la sagesse t'est permise, à toi que ne fait point souffrir l'absence de la bien-aimée. Mais, moi, qui suis-je? Un être misérable, à demi-mort déjà, et qui ne peut plus obéir à la raison. Un pressentiment me pousse vers l'Egypte : je vois Anthéia sur les flots, je l'entends qui m'appelle. Il faut que je la suive, il faut que je la délivre. Je pars, Anthéia! Bientôt, je serai près de toi, tu me rendras la vie, et pour nous renaîtra le bonheur! »

Et, comme il restait les yeux perdus en une vision lointaine, Rhodè, tout bas, dit à Leukôn :

« Ne crois-tu pas que le mieux soit de le laisser à son pressentiment?

— Mais ses propos sont d'un fou!

— Ah, si nous nous opposons encore à son dessein, j'ai peur qu'il ne devienne vraiment fou. »

Akontios s'était calmé. Il avait un regard naturel. Il dit :

« Je vous ai fait peur, mes amis. Pardonnez-moi et plaignez-moi. Si je suis fou, n'essayez pas de me guérir de ma folie : elle m'est douce. C'est en Egypte que m'attend Anthéia. »

Leukôn, pourtant, voulut tenter un dernier effort pour détourner Akontios d'un projet hasardeux.

« Ecoute-moi sans t'emporter, Akontios. Que des marchands égyptiens l'aient ou non enlevée, Anthéia songe à revoir Ephèse, et il n'y aura pas de moyen qu'elle n'emploie pour y réussir. C'est à Ephèse que tu dois attendre Anthéia.

— Tu auras beau dire, répliqua, d'une voix ferme, Akontios, tu ne me décideras pas à prendre avec vous le chemin d'Ephèse. Car, je le devine, vous brûlez tous les

deux de rentrer dans Ephèse. Et je ne puis vous en blâmer.

— Non, dit à son tour Rhodè avec un sourire mélancolique, non, cher Akontios, nous ne t'abandonnerons point : nous t'accompagnerons où tu voudras.

— Je vous ai imposé trop de pénibles aventures. Vous êtes las. Je dois accomplir seul un voyage que je suis seul à juger nécessaire. Nous atteindrons bientôt Séleucie. Là, nous trouverons sans doute à nous embarquer, moi pour l'Egypte, vous pour Ephèse. Croyez-moi, mes amis : la sagesse exige que vous alliez m'attendre dans la ville bien-aimée. Vous voyez que je ne suis pas fou : je vous parle au nom de la sagesse. Je ne tarderai guère à vous rejoindre, et avec mon Anthéia. »

Ils débattirent quelque temps encore. Akontios réussit enfin à persuader Leukôn et Rhodè. Arrivé à Séleucie, il chercherait un vaisseau qui le portât en Egypte, et eux un autre qui prît la route d'Ephèse.

Ils étaient au bord de l'Oronte. Ils aperçurent une barque où s'apprêtaient à ramer deux pêcheurs. Comme, malgré la nuit passée chez Khrysis, ils restaient las, ils appelèrent les pêcheurs.

« Ne consentiriez-vous pas à nous conduire à Séleucie?

— C'est à Séleucie même que nous nous rendons, voyageurs, et nous serons heureux de vous y conduire. »

La barque descendait le fleuve. Les pêcheurs, discrets, n'avaient point interrogé les voyageurs, mais ils causaient entre eux.

« Je t'assure, disait l'un, que ces brigands emmenaient une femme.

— Peut-être, disait l'autre. J'y vois mal, la nuit. Je sais seulement que des gens sont montés dans ce vaisseau mystérieux et sont partis rapidement, comme ceux qui s'enfuient.

— Je t'assure, répéta le premier, qu'ils emmenaient une femme. »

Ils se turent. Les voyageurs les avaient entendus avec émotion, et Akontios avait murmuré :

« O Anthéia! »

Leukôn et Rhodè s'étaient regardés, et ils pensaient que rien, maintenant, ne détournerait Akontios de gagner l'Egypte.

« Pourquoi, reprit le second pêcheur, n'as-tu point parlé de cette femme à Périlaos?

— C'est à la réflexion seulement que je me suis souvenu d'elle. Et d'ailleurs on en dit toujours trop à Périlaos.

— Tu es prudent.

— Certes. Je ne tiens pas, mon cher, à être torturé. »

XXVII

LA CHIENNE

A l'ordre du vieil Araxe, les matelots carguèrent la voile et prirent les rames : on approchait de Péluse.

« Cher étranger, dit Araxe au jeune homme qui s'était embarqué à Séleucie dans son petit vaisseau, nous touchons à cette terre d'Egypte où tu as si grande hâte d'arriver : tu ne m'as point caché pourquoi. Puissent les dieux te seconder dans ta recherche! Puissent-ils te réunir bientôt à la femme que tu chéris! »

Le passager remercia le vieil Araxe :

« Puissent les dieux t'entendre et me guider vers la demeure de mon Anthéia! »

Akontios avait rencontré Araxe à Séleucie. Araxe était un vieux matelot qui, de l'argent qu'il avait su épargner, avait acheté un vaisseau modeste. Tantôt il faisait la pêche au large de l'Egypte, tantôt il transportait en Syrie de légères marchandises. Parfois, il recevait à son bord un ou deux passagers. Il avait été heureux d'accueillir Akontios.

Leukôn et Rhodè, cependant, avaient trouvé place sur un gros navire qui s'en allait vers Ephèse.

Araxe reprit :

« Si, comme tu le crois, ta femme est en Egypte, je ne doute pas que tu ne la retrouves. Mais, avant de réussir, il te faudra peut-être une longue patience. Tu devras, après Péluse, visiter les villes de la côte, Tanis, Saïs, Canope et la puissante Alexandrie. Je t'y aiderai : quand j'irai à la pêche, tu monteras dans ma barque. Quand je ne sortirai pas, ou quand je partirai pour quelque lointain voyage, mon voisin Ægialée t'emmènera : il est bon et sage, et, comme moi, il sera ton ami. Tu vas, pendant ton séjour à Péluse, loger dans ma demeure, et ensuite, que je sois ou non présent, tu y reviendras aussi souvent qu'il te plaira. Chez moi tu seras toujours chez toi. »

Akontios écoutait le vieillard qui lui parlait en ami. Il fit de nouveaux remerciements, mais il ne voulut point taire les scrupules qu'il aurait à user d'une trop libérale hospitalité.

« Non, dit alors Araxe, tes scrupules sont vains. Un hôte est toujours un envoyé des dieux. Ne me refuse pas une joie pieuse. Tu verras ma femme : elle est ma servante, elle deviendra la tienne. Elle est beaucoup plus jeune que moi : je l'ai épousée sur le tard. Je ne prétends point qu'elle soit belle, et elle se montre parfois d'assez mauvaise humeur. Mais elle ne répugne pas au travail, et, grâce à elle, ma maison est propre et ma table généreuse. Que faut-il de plus à un vieux matelot qui, malgré l'âge, se plaît encore à errer par le monde? »

Le vaisseau avait traversé les lagunes et les marais de Péluse. On aborda, et Akontios laissa le doux Araxe le guider vers sa demeure.

La maison était agréable d'aspect, mais Akontios aperçut, debout au seuil, une femme dont la mine l'effraya. La taille épaisse, les bras lourds, le front bas, la face

plate, le nez camard, le menton gros, elle avait le regard vairon; ses cheveux, d'un roux incertain, pendaient, raides et rudes comme une crinière, et de sa bouche trop grande sortaient des dents longues, aiguës, pareilles à des crocs.

« Cher hôte, dit Araxe, la voici, celle qui soutient ma vieillesse, celle qui prend toute la charge de ma maison. Quand tu séjourneras ici, elle mettra tout son zèle à te servir. »

La femme eut un sourire qui n'était qu'une grimace, et, de ses lèvres grasses, s'échappèrent des sons rauques et brefs qui semblaient des aboiements.

« La malheureuse! pensait Akontios. Je ne m'étonne point qu'elle n'ait trouvé qu'un vieillard pour l'épouser! »

Et il la plaignait de sa disgrâce.

Akontios, las de son voyage, dormit. Il eut des rêves aimables : il se voyait rentrant à Ephèse, avec Anthéia, plus belle que jamais, et leur vie amoureuse était plus sainte que la vie des dieux.

Le lendemain, il était déjà prêt à courir les rues de Péluse, quand Araxe l'arrêta.

« Cher hôte, allons d'abord chez le pêcheur Ægialée. Sa maison est près d'ici, et, comme il est souvent en mer, il te donnera peut-être d'utiles renseignements. En outre, pendant mes absences, il te guidera volontiers, je te le répète. »

La maison d'Ægialée était petite. Araxe frappa la porte du marteau. Il frappa longtemps. Ægialée tardait à ouvrir.

« Il est sans doute dans son réduit secret, dit Araxe à demi-voix.

— Dans son réduit secret?

— Oui. La femme d'Ægialée est morte, il y a quelques années. La nuit, lui-même, il brûla le corps, puis il dressa, au fond de sa demeure, une cloison qui réservât une

chambre étroite. Dans cette chambre il ne permet à personne de pénétrer. Peut-être s'y livre-t-il à des pratiques de magie. Peu importe. Il est le meilleur des hommes, il est incapable de nuire à qui que ce soit ! »

Ægialée ouvrit enfin. Il était du même âge à peu près qu'Araxe. Il gardait un air de noblesse qui portait à la confiance. Aussi Akontios, dès qu'on fut entré dans la maison, n'hésita point à lui raconter ses aventures, et lui demanda s'il n'avait pas appris qu'eussent débarqué, à Péluse ou dans les environs, Anthéia et les deux brigands.

« Comment te répondre? dit Ægialée. Je ne reste pas toujours auprès de Péluse. Je pêche tout le long de la côte, je pousse même jusqu'au port d'Alexandrie. Je ne me souviens d'aucune voyageuse qui ressemble à Anthéia, et tu ne peux pas me décrire des brigands que tu n'as pas vus. Mais je ne suis pas partout à la fois. Nos voyageurs, peut-être, ont débarqué à Péluse tandis que j'étais à Tanis, à Tanis tandis que j'étais à Péluse. Cherchons-les d'abord dans les quartiers de la ville où nous sommes. Araxe, aujourd'hui, rendra des comptes, sans doute, à ceux qui lui avaient confié des marchandises. Je t'accompagnerai. »

Akontios, avec Ægialée, s'en alla par les rues de Péluse. Parfois, Ægialée arrêtait un passant de ses amis et l'interrogeait; parfois, il entrait dans une maison dont il connaissait les habitants. Aux questions posées tous faisaient la même réponse : on n'avait pas vu Anthéia ni ses ravisseurs.

Ægialée était las d'avoir marché. On passait devant un cabaret. On s'y reposa. On causait.

« Araxe t'a logé chez lui, dit Ægialée. Donc, tu connais la Chienne.

— La Chienne?

— C'est le nom qu'on donne à la femme d'Araxe.

— Sa laideur le lui a valu, je pense.

— Non pas seulement sa laideur.

— Quoi? Cette femme sans beauté ni grâce manquerait-elle de retenue?

— La plus vile des prostituées l'emporterait sur elle en chasteté. On ne sait d'où Araxe l'a tirée. Il l'a épousée au cours d'un voyage. Sans l'aimer peut-être, il est jaloux d'elle. Quand il est à Péluse, elle se surveille, elle a peur. Mais, dès qu'il est absent, elle s'abandonne à toute son ardeur. Elle poursuit les passants, elle mendie leur amour, elle se livre au premier venu, n'importe où, chez elle, chez lui, au bord d'un chemin. C'est une chienne. »

Et comme, en l'écoutant, Akontios n'avait pas cessé de marquer son étonnement, Ægialée ajouta :

« Les plus laides sont souvent les plus âpres en amour. Leur passion est d'autant plus furieuse qu'on les désire moins. Prends garde à la Chienne, ami. »

A ces mots, Akontios secoua la tête et sourit tristement. Il avait évité les pièges amoureux de Mantô, qui avait quelque beauté : pouvait-il craindre une insensée dont on avait peine à subir la misérable présence?

Ce jour-là, et le lendemain, la course d'Akontios fut vaine. Il se convainquait avec chagrin qu'Anthéia n'avait jamais paru dans Péluse.

Le soir, quoiqu'il lui plût peu de la regarder, il observait la Chienne. Dès que son vieux mari avait le dos tourné, elle s'essayait à jouer de la prunelle, et sa bouche se tordait en d'affreux sourires. Ægialée n'avait pas menti. Qu'importait, après tout? Anthéia, si lointaine qu'elle fût, défendrait toujours Akontios.

Des jours passèrent. Tantôt en compagnie d'Araxe, tantôt d'Ægialée, seul aussi quelquefois, Akontios errait par des villes et des villages. Il ne bornait pas son enquête aux villes de la côte. Il avait remonté le Nil jusqu'à Bubaste, sans découvrir aucune trace d'Anthéia. Maintenant, il revenait à Péluse.

Ægialée, devant sa maison, réparait les mailles d'un filet.

« Qu'as-tu appris? demanda-t-il. As-tu quelque heureuse nouvelle?

— Non.

— Pauvre Akontios!

— Pourquoi me plains-tu? Je ne perds pas l'espoir. Je n'ai point vu Canope ni Alexandrie, la grande ville. Il est temps que je voie Alexandrie. Dès demain, je prierai Araxe de m'y conduire.

— Araxe ne te conduira pas demain à la grande ville. Il a quitté Péluse ce matin. Il est allé vers la Syrie.

— Vers la Syrie? N'aura-t-il pas le vent contraire?

— Il est bon marin. Ne sois pas inquiet pour lui. Quant à toi, tu verras Alexandrie demain : c'est moi qui t'y conduirai. »

Et il acheva en riant :

« Si, du moins, la Chienne le permet.

— Oh, dit Akontios, la Chienne peut aboyer tant qu'elle voudra. Je serai sourd à ses cris.

— Prends garde à la Chienne. »

Akontios alla vers la demeure d'Araxe. La Chienne, à son ordinaire, était sur le seuil.

Quand elle aperçut son jeune hôte, elle tordit sa bouche en un de ces sourires qu'elle voulait séduisants, et elle adoucit au possible le son rude de sa voix.

« Je te salue, ami, dit-elle. Je suis heureuse de te voir aujourd'hui dans Péluse. »

Malgré la répugnance qu'il éprouvait en la compagnie de la Chienne, Akontios eût rougi de lui adresser des paroles désobligeantes. Il lui rendit son salut, et il ajouta qu'en l'absence d'Araxe, il craignait d'être pour elle le plus importun des hôtes.

« Toi, un hôte importun! répondit-elle. Non, non. Un dieu nous favorise. Araxe est loin d'ici. Nous n'avons

point à redouter la colère de ce vieux jaloux. Entre. Notre nuit sera belle. »

Elle ricanait. Akontios recula.

« Non, femme, je n'entrerai pas chez toi, dit-il. En t'obéissant, je manquerais à l'hospitalité, je manquerais aussi à l'amour ! Je pars. »

La Chienne bondit. Elle le saisit au bras.

« Tu crois que je te laisserai partir, cria-t-elle. Non, tu ne partiras pas. On n'échappe pas à la Chienne, quand elle est amoureuse. Du jour où Araxe t'a conduit dans cette demeure, je t'ai aimé, je t'ai désiré. Il faut que tu m'étreignes, il faut que tu me possèdes, toute, m'entends-tu? toute, toute. »

Elle était affreuse à entendre, et plus affreuse encore à voir. Elle frémissait de rage. Elle se mordait les lèvres, et de ses crocs s'échappait une bave sanglante. Ses griffes déchiraient le bras d'Akontios, qui s'efforçait vainement de s'en dégager. Il était prisonnier d'une bête furieuse, et il se sentait entraîné peu à peu vers la maison.

Tout à coup, on entendit une voix tremblante :

« Malheureuse ! Que fais-tu? »

Lâchant Akontios, la Chienne courut dans la maison, et, aussitôt, en ressortit. Elle brandissait un large couteau. Elle frappa au cœur celui qui survenait, Araxe. Il tomba.

Akontios, penché sur le pauvre corps d'Araxe, pleurait. Il n'avait pas la force de parler. Hagarde un instant, la Chienne s'était ressaisie bien vite : elle gémissait horriblement, du plus profond de la gorge. Au bruit, des voisins paraissaient. Ils s'approchaient, et, à la vue du mort, ils se taisaient, comme s'ils étaient pris de quelque peur étrange.

La Chienne, maintenant, hurlait.

« Mon mari ! Mon mari ! On a tué mon mari ! »

Une femme s'enhardit à jeter :

« Il faudrait prévenir des archers de police. »

Des enfants, zélés, couraient déjà les rues du quartier. Ils criaient haut :

« Au meurtre! Au meurtre! Des archers! Des archers! »

Un gros d'archers passait. On les conduisit au lieu du meurtre. Le chef demanda :

« Quel est l'assassin de cet homme? »

La Chienne désigna, d'un geste haineux, Akontios, et, interrompant sa grossière lamentation, elle proféra :

« Nous avions, de nos économies, acheté cet esclave. Il était audacieux, il devint amoureux de moi, il voulut m'embrasser, m'étreindre, me posséder. Mon mari arriva, il allait me défendre, quand l'esclave, affolé, le frappa au cœur! »

Les archers entourèrent Akontios.

« Elle ment! Elle ment! » s'écria-t-il.

Et une voix s'éleva, dans la foule :

« Oui, elle ment, la Chienne! »

Ægialée s'avança. Il s'était mêlé aux curieux. Le chef des archers l'interrogea :

« Pourquoi affirmes-tu que cette femme accuse à faux cet homme d'avoir tué son mari?

— Ecoute, archer. Je les connais tous les deux. L'homme n'obéit qu'à des pensées généreuses, quoique, depuis longtemps, le poursuivent la misère et la douleur; la femme est de ces brutes féroces dont la justice divine devrait délivrer la terre. Elle ment, d'abord, quand elle le donne pour un esclave : il est un citoyen libre. Je le sais incapable d'une action mauvaise. Elle, cependant, mène une vie infâme. Elle s'offre à tous, et, pour assouvir sa passion malfaisante, elle était prête au crime. Regarde-la donc, archer! La vois-tu qui pâlit? la vois-tu qui frissonne? Ses genoux flageolent, ses yeux s'égarent, ses mains se crispent. Sa détresse n'est-elle pas l'aveu de son funeste mensonge? »

La foule s'était faite toujours plus nombreuse. De cris divers, elle approuvait Ægialée.

« Oui, oui, le vieillard a raison.

— Elle ne vaut rien.

— Oh, qu'elle est laide!

— Et elle court après tous les hommes!

— Elle a menti.

— Elle a tué son mari!

— Et il était bon pour elle!

— Elle a menti, elle a tué la chienne! »

Un enfant ramassa une pierre et la lança contre la femme. Elle fut atteinte à la joue. Alors, vaincue, désespérée, elle s'abandonna, et l'on entendit sa voix rauque, brisée maintenant par la faiblesse et l'angoisse.

« Ne me tuez pas, ne me tuez pas! Je dirai tout .J'ai frappé... J'ai frappé...

— A mort! A mort! criait la foule.

— A la prison! » ordonna le chef des archers.

Elle ne pouvait plus marcher, et deux archers vigoureux durent l'emporter.

XXVIII

THELXINOË

Ægialée avait prié Akontios de le suivre dans sa demeure.

« Sois mon hôte désormais, avait-il dit. Ma maison n'est pas grande : nous saurons pourtant y vivre à deux. Et d'ailleurs les dieux bienveillants abrégeront sans doute ton séjour en Egypte. »

Ils entrèrent. Akontios était triste. Il pensait au meurtre d'Araxe. Il pensait aussi à la fureur populaire.

« Oh, cette foule, Ægialée, cette foule ! J'entends encore ses cris de mort. Certes, la Chienne était une misérable, une criminelle, mais on l'eût frappée sans jugement, dans un sursaut de colère.

— Oui, Akontios, il arrive que la foule soit cruelle. Elle exige parfois une justice rapide, violente, qui n'est pas la vraie justice. Et cependant il ne faut pas médire de la foule. Je l'ai vue, au flanc de l'Acropole, sous la lumière sacrée qui semblait descendre du Parthénon, écouter avec une joie sereine les vers impérissables qu'à Sophocle et à Euripide a dictés Pallas-Athèna. Je l'ai vue frémir aux nobles accents d'Antigone, je l'ai vue trembler aux douleurs farouches de Médée, et elle aurait chanté, comme les Bacchantes, la splendeur de la terre aimée de Dionysos. Non, il ne faut pas médire de la foule : elle sent le juste et le beau, et, s'il est des heures où, perdant la mesure, elle penche à la brutalité, la faute en revient aux maîtres qui l'ont mal instruite et qui lui ont vanté les fausses victoires de la force et de la haine. »

Akontios leva les yeux. Il demanda :

« Crois-tu donc à la bonté naturelle de l'homme?

— L'homme naturel n'est, je crois, ni bon ni méchant. Il est sans doute le jouet des sens et des passions. Mais nous ne pouvons plus connaître l'homme naturel. Il y a des siècles qu'on a entrepris de modérer, par l'éducation, ses transports. Les peuplades les plus sauvages, même, ont déjà reçu des leçons qui ont corrigé leur nature. Ah, ils sont bien coupables, les éducateurs qui admirent les seuls exploits des conquérants, et ceux qui confondent justice et vengeance! Des barbares nombreux vivent encore parmi nous et se plaisent à des doctrines affreuses. Que ne s'accorde-t-on à ne célébrer jamais que la vertu et la beauté de l'amour? »

Akontios eut un long soupir. Ægialée reprit :

« Je sais pourquoi tu soupires. Tu songes à ton Anthéia. Tu ignores la puissance divine de l'amour. Elle vaincra ton inquiétude : elle vainc la misère, elle vainc la douleur, elle vainc la vieillesse, elle vainc la mort. N'a-t-elle pas soutenu, jusqu'ici, ton courage? Elle te rendra la femme chérie. »

Sa voix devint grave.

« Ecoute mon histoire, Akontios. Tu es le premier à qui je la raconte. Je te sens digne de l'entendre.

— Tu as eu des aventures, Ægialée?

— Je n'ai eu qu'une aventure, la plus belle des aventures et la plus heureuse. Elle se prolonge encore. Elle ne prendra fin qu'avec ma vie.

— Je t'écoute.

— Je te parlais tout à l'heure des foules que j'ai vues dans Athènes.

— Tu connais Athènes?

— J'y suis né, et jamais je n'en oublierai ni la lumière ni le parfum. Mes lèvres d'enfant ont goûté le miel radieux cueilli par les pures abeilles au penchant violet de l'Hymette, et mes yeux d'adolescent ont admiré, sous la clarté légère du ciel, les lignes harmonieuses du Pentélique et du Parnès. Et c'est dans la ville adorable, dans la ville de la sagesse, que j'ai rencontré celle qui, pour moi, est, aujourd'hui encore, la meilleure et la plus belle des femmes, celle que j'ai aimée, que j'aime, que j'aimerai toujours. Elle s'appelle Thelxinoè.

— Ne m'a-t-on pas dit...

— Je te prie de ne pas m'interrompre, ami. Elle s'appelle Thelxinoè. J'étais d'une bonne famille, et qui avait du bien. Tout jeune, je connus l'amour. Les parents de Thelxinoè habitaient une maison voisine de la nôtre. J'aimai la jeune fille, je fus aimé d'elle. Un dieu nous protégea. »

Il se reprit aussitôt.

« Un dieu? Non : le Dieu, Erôs. Que faisons-nous tous, nous, les hommes, que font les autres dieux, que font les bêtes des champs et des bois, que font les oiseaux du ciel et les poissons de la mer, que font les arbres, que font les pierres même, sinon obéir à ses lois souveraines, et depuis l'origine d'un monde que sa toute-puissance a formé? Erôs, le Dieu, nous protégea. Un soir de fête, il

nous unit, et nous échangeâmes les plus doux et les plus beaux des serments : jamais Ægialée ne serait qu'à Thelxinoè, Thelxinoè jamais ne serait qu'à Ægialée. Quelques mois passèrent : nous nous voyions en secret, et, chaque jour, nous étions plus heureux de nous aimer. Soudain, Thelxinoè m'apprit une affreuse nouvelle. Elle s'était décidée à parler de moi à ses parents : à mon nom, ils avaient ri et m'avaient traité d'enfant à la mamelle. Puis ils l'avaient avertie qu'un jeune homme, d'âge sérieux déjà, Androklès, l'avait demandée en mariage. La demande d'Androklès était, dès lors, agréée, et Thelxinoè, sous peu, deviendrait sa femme. Le coup était terrible pour nous deux. Nous convînmes d'abord qu'elle trouverait mille raisons de retarder le mariage et elle y réussit quelque temps. Mais Androklès s'impatientait, et aussi les parents de Thelxinoè : un jour enfin fut fixé pour les noces. Nous résolûmes de fuir Athènes, tous deux ensemble. Je donnai à Thelxinoè des habits à moi, je lui coupai les cheveux, et, la nuit, nous sortîmes d'Athènes. A l'aube, nous nous cachons; au soir, nous reprenons notre route. Nos parents nous cherchèrent-ils? Nous ne l'avons jamais su. Que nous importait leur colère ou leur mépris? Nous nous suffisions l'un à l'autre. »

Ses yeux brillaient. A l'écouter, Akontios se sentait moins triste. Il continua :

« Nous arrivâmes enfin à Nauplie. Un petit vaisseau partait pour l'Egypte, nous nous y embarquâmes. Nous nous étions voués à la pauvreté, mais nous étions heureux. Dans ce pays, nous avons, péniblement parfois, gagné notre vie. Je pêchais, Thelxinoè filait. Nous n'avons jamais connu les larmes, et, sans que nous nous en fussions aperçus, la vieillesse vint pour nous, bonne et paisible : notre amour était aussi jeune qu'à la première aurore. »

Il fit un assez long silence. Akontios le devinait tout

entier au charme de ses souvenirs, et, quand il parla de nouveau, sa voix était très douce et très tendre, presque secrète.

« Un matin, quand je m'éveillai, je la trouvai, déjà froide, à mon côté. Elle était morte dans un sourire. Pourquoi la mort nous eût-elle séparés? Plus que par le passé, désormais, elle serait à moi : seul, j'aurais la joie de la contempler. Je dressai une pile de bois, sur laquelle je posai des hardes cousues dans un linceul, et j'allumai le feu. Tous les voisins crurent que je brûlais le corps de Thelxinoè. Non. J'avais appris d'un Egyptien l'art antique d'embaumer les corps. Ma bien-aimée est là, dans cette chambre discrète, et c'est auprès d'elle que court le meilleur temps de ma vie. Tu vas la voir, Akontios. »

Ægialée ouvrit une petite porte, et Akontios fut introduit dans la chambre où reposait Thelxinoè.

« Mon aimée, dit le vieillard, je t'amène un hôte qui est digne d'être reçu par toi, car, ainsi que nous, il sert noblement Erôs. »

La femme était vieille, mais elle avait de grands restes de beauté et elle gardait aux lèvres un sourire amoureux.

« Qu'elle est belle, disait Ægialée, et qu'elle est jeune encore! Hier, c'était fête; hier, nous nous sommes unis à jamais; hier, nous avons quitté Athènes; hier, nous avons débarqué à Péluse. Tu m'entends, Thelxinoè, tu m'entends, je le sais, et je t'entends aussi, qui me réponds. »

Il se tourna vers Akontios.

« Regarde-nous, Akontios, et tu croiras à la force de l'amour. »

Et Akontios, réconforté, murmurait :

« Alexandrie... Alexandrie... Anthéia... Demain... »

XXIX

ALEXANDRIE

Anthéia, ranimée au souffle frais de la nuit, se dressa

sur le lit funèbre. Les serviteurs qui devaient la veiller s'étaient endormis. Elle regarda autour d'elle : le lit était devant la porte de la maison; elle en descendit légèrement, et erra dans Antioche, au hasard des rues.

Bientôt, elle entendit des pas derrière elle. Les serviteurs, peut-être, s'étaient éveillés et l'avaient suivie à la trace. Elle précipita sa marche, on fit comme elle. Elle courut, on courut aussi, et deux hommes ne tardèrent point à la dépasser. Ils lui barrèrent le chemin.

« Tu es bien imprudente, dit l'un.

— Tu t'en vas, seule, la nuit, par la ville, dit l'autre.

— Et tu es parée comme une déesse.

— Tu ne crois donc pas aux voleurs? »

Ils rirent d'un rire épais. Anthéia fut prise de peur. Elle parla d'une voix tremblante.

« Ne me faites pas de mal. Qui que vous soyez, prenez tous ces bijoux, je vous les abandonne avec joie. »

Sans perdre de temps, les hommes arrachèrent les bijoux.

« Maintenant, femme, tu es libre. Nous n'en voulons pas à ta vie. »

Ils s'éloignaient déjà. Anthéia, cependant, retrouvait quelque courage. Elle leur cria :

« Amis, amis! »

Les hommes se retournèrent. Elle dit, et elle essayait de sourire :

« J'ai été bonne, soyez bons à votre tour. Je ne suis pas d'ici. M'indiquerez-vous le chemin qui conduit à la mer?

— A la mer?

— Oui. Je cherche à regagner ma patrie.

— Viens donc avec nous. Non plus que toi, nous ne sommes d'ici. Mais nous connaissons le chemin de la mer. »

Ils sortirent d'Antioche, tous les trois. Anthéia se demandait si elle avait agi avec sagesse : devait-elle se

fier à des hommes qui, elle n'en pouvait douter, vivaient de vols et de brigandages? Que risquait-elle, après tout? Elle avait donné ses bijoux, elle ne serait plus volée. On lui avait laissé la vie, et, en effet, pourquoi, maintenant, la tuerait-on? Ses compagnons avaient la mine un peu farouche, mais ils n'avaient point le regard de ceux qu'entraîne le désir. Elle était certaine qu'ils ne la rendraient pas à Sandrakottos, et rien ne lui importait plus. Elle tenait à se rassurer elle-même.

Ils marchèrent assez longtemps sans parler. Un des hommes, enfin, dit à Anthéia :

« Femme, tu veux revoir ta patrie?

— Oui.

— Et quelle est ta patrie? »

Elle hésita d'abord à répondre, puis elle s'y décida. Pourquoi cacher le nom de sa patrie à ces hommes? A quoi bon les mécontenter, peut-être, eux qui ne semblaient pas méchants?

« Je suis d'Ephèse, mes amis. »

La conversation tomba. Les hommes, un instant, ralentirent le pas, et laissèrent Anthéia s'en aller devant eux. Ils échangèrent quelques mots à voix basse, et ils la rejoignirent. De nouveau, on marcha en silence.

L'homme qui, tout à l'heure, avait interrogé Anthéia rompit encore le silence.

« Nous pourrions, femme, te conduire à Ephèse.

— Vous me conduiriez à Ephèse?

— Oui, dit l'autre homme. Nous avons une grande barque qui tient solidement la mer. Je crois les vents favorables : nous nous rendrons vite à Ephèse. »

Anthéia ne réfléchit pas très longtemps avant d'accepter la proposition qu'on lui faisait. Elle avait une telle hâte de revoir Ephèse! C'est là que bientôt, peut-être, la rejoindrait Akontios.

« Et même, pensa-t-elle tout à coup, il est possible qu'il m'y ait devancée. »

Elle essayait de calculer le temps exact qui avait passé depuis leur séparation; elle essayait aussi de calculer les distances de Tyr à Antioche, de Tyr à Ephèse, et, pour se persuader que son bonheur était prochain, tantôt elle abrégeait, tantôt elle allongeait le temps et les distances.

« Oui, oui, se dit-elle enfin, oui, il m'a devancée à Ephèse. »

Sa marche devint plus légère. Que ses compagnons étaient lourds et lents! Elle les pressait de questions : n'arrivait-on pas à la mer? la traversée serait-elle rapide? n'avait pas de tempête à redouter ? Les hommes répondaient que le ciel serait clément, et qu'on atteindrait Ephèse sans tarder.

Anthéia les écoutait, sans aucune défiance, maintenant. Ils flattaient son espoir, et elle se perdait doucement en les rêves qui la charmaient.

On fut à la mer un peu avant la pointe du jour. La barque était là. Les hommes y poussèrent Anthéia, brusquement. Elle ne s'en étonna point, tout d'abord : il fallait profiter de l'heure où soufflait un vent propice. La voile fut hissée. On partit.

Anthéia, étendue au fond de la barque, regardait vaguement les étoiles, qu'effaçait une à une la blancheur tranquille de l'aube. Une brise attendrie gonflait la voile, et, des ondes, montait une chanson amoureuse. Elle s'abandonnait au bien-être du moment, elle allait s'assoupir.

Et elle entendit qu'on riait auprès d'elle, et d'un rire assez rude. Elle passa la main sur ses yeux, comme pour chasser un songe, et s'assit. Les homme se la montraient du doigt, et ils avaient la bouche railleuse. Elle s'inquiéta. Elle se mit debout, et, appuyée au mât, elle s'efforça d'observer la route de la barque : elle n'en crut pas la proue tournée vers Ephèse. Elle se sentit troublée, et, la voix hésitante, elle dit :

« Amis, ne vous seriez-vous pas trompés?

— Oh, que non, lui fut-il répondu.

— Nous allons bien vers Ephèse?

— Vers Ephèse? »

Les hommes donnaient les marques de l'humeur la plus grossière. L'un, de ses larges mains, se frappait les cuisses; l'autre, les poings sur les hanches, secouait sans fin son ventre et ses épaules. Et ils se renvoyaient des propos cruels pour Anthéia.

« Hein? Tu l'as entendue, la petite? Elle parle d'Ephèse.

— S'imagine-t-elle que nous ayons du temps à perdre?

— Avant que nous allions à Ephèse, la belle, les feuilles tomberont, les feuilles renaîtront, et elles tomberont encore.

— Ah, il t'attendra longtemps, ton amoureux!

— A te guetter, il apprendra le bon et le mauvais de toutes les saisons.

— Mais il s'impatientera.

— Et, pour se consoler, il en prendra une autre.

— Toi aussi, tu te consoleras.

— Et avec d'innombrables amants.

— Tu seras recherchée. »

Ils continuèrent longtemps. Anthéia ne voulait pas les écouter. Elle était retombée au fond de la barque. Elle cachait son visage. Elle avait des larmes de douleur et de honte. Quelle avait été son étourderie! Comment avait-elle pu se fier à des brigands? Un dieu ne l'avait-il pas frappée d'une folie subite? Erôs offensé la poursuivrait donc toujours de sa colère?

Les hommes ne riaient plus. Ils feignirent de la prendre en pitié.

« Allons, ma petite, il ne faut pas pleurer. Il y a des gens riches en Egypte. Tu es assez bien faite pour séduire quelque gros négociant, qui t'entretiendra.

— Et pourquoi même un seigneur, ami de Ptolémée,

ne s'éprendrait-il pas de toi? Je ne te plains pas. Tu seras heureuse. »

Elle rougissait d'entendre, malgré elle, ces consolations outrageuses. Il lui était nécessaire, pourtant, de connaître les projets de ses persécuteurs. Elle réussit à se maîtriser. Elle parla.

« Vous me conduisez donc en Egypte? »

Sa voix était encore mal assurée.

« Ah, ah, tu t'apprivoises. Oui, nous te conduisons en Egypte. Tu nous as donné des bijoux, et nous t'en restons fort reconnaissants. Mais tu es belle, tu es très belle, et nous aurions manqué de sagesse si nous n'avions pas tiré profit de ta beauté. »

Anthéia frémit. Elle comprenait à quoi la destinaient les brigands. La mort seule la délivrerait d'une infâme captivité. Elle regarda la mer. Elle se pencha sur le bord de la barque. Les brigands l'observaient.

Le soleil jouait dans les flots. Il semblait parfois, en légers traits de lumière, y dessiner un visage. Peu à peu, Anthéia vit le dessin se préciser. Akontios était là. Il souriait. Il invitait à la vie Anthéia, la bien-aimée. Il parlait :

« Ne cède jamais au désespoir. Les dieux nous ont éprouvés, la fin de nos épreuves est prochaine. Je ne suis pas loin de toi. Bientôt, nous serons réunis, et, désormais, rien ne pourra nous séparer. Je t'aime, mon Anthéia, je t'aime comme tu m'aimes. »

Anthéia souriait à la vision. Un nuage blanc voila le soleil. La vision s'effaça. Anthéia n'était plus triste. Comment s'y serait-elle trompée? C'étaient les dieux mêmes qui lui annonçaient, avec la plus tendre et la plus prévenante adresse, le terme de ses souffrances. Elle ne mourrait pas. Elle n'était plus penchée sur le bord de la barque. Elle ne regardait plus la mer. L'onde la berçait. Elle s'endormit.

« Elle est calmée. Elle sera docile. C'est bien », dit un des hommes.

On débarqua dans le port d'Alexandrie. Les hommes, par des rues étroites, entraînèrent Anthéia dans un quartier obscur. Là, sur le pas des portes, des femmes fardées, les bras et le cou lourds de bijoux vulgaires, essayaient d'attirer les passants par des grâces convenues. Les unes prêtaient aux jeunes comme aux vieux d'aimables surnoms, d'autres chantaient, d'autres affectaient un silence de bon ton et se bornaient à sourire. Certaines, à coup sûr, connaissaient les ravisseurs d'Anthéia : elles les accueillaient de saluts amicaux ou les poursuivaient d'invectives et de moqueries. Sans répondre à aucune, ils se hâtaient et ne souffraient point que leur captive se laissât aller à la fatigue.

Ils s'arrêtèrent enfin devant une maison de meilleure apparence que les voisines. Près de la porte étaient assises des femmes parées avec soin. Elles étaient jeunes et agréables à voir. Une vieille, de mise décente, les surveillait.

La vieille fut interrogée.

« Strabax est-il dans la maison? »

Elle regarda les hommes.

« Ah, ah, c'est vous, dit-elle, c'est vous, affreux coquins! Quel méfait avez-vous commis encore?

— Tu devrais dire : de quel nouveau bienfait nous favorisez-vous? Voici ce que nous apportons à Strabax. »

Les hommes poussèrent Anthéia vers la maison. La vieille l'examina.

« C'est du gibier de choix, dit la vieille. Entrez, vous trouverez Strabax dans la grande salle : il y boit avec quelques amis. »

Strabax était un gros homme, au poil roux. Il se leva et, en apercevant Anthéia, il ne put retenir un cri d'admiration :

« Oh, la belle caille! »

Les hommes clignèrent des yeux avec satisfaction. Strabax comprit son imprudence. Quel prix n'allait-on pas lui demander d'une si rare beauté? Il fallait maintenant qu'il dépréciât la marchandise offerte.

« Belle! Belle! Est-elle si belle, après tout?

— Regarde-la! Regarde-la, de la tête aux pieds. Tu ne lui trouveras pas un défaut.

— Tu exagères, mon ami, je n'en doute pas. »

Strabax prit Anthéia par l'épaule et la fit tourner, puis retourner sur elle-même. Il lui tâta les bras, les jambes, les seins, les hanches. Elle dut se dévêtir.

La vision qu'elle avait eue sur mer l'avait longtemps tenue dans une joie enchantée. Elle s'imaginait, au débarquer, voir Akontios qui l'attendrait, et tous deux, réunis, ne redouteraient plus les méchancetés du sort. Akontios, pourtant, ne la guettait point sur le port : elle en fut un peu déçue, mais elle eut bientôt repris tout son espoir. Akontios allait surgir au détour d'une ruelle, et, toujours perdue dans son rêve amoureux, elle avait suivi les brigands sans leur résister ni les craindre.

Maintenant, aux gestes impudents de Strabax, elle se réveillait. Sa mémoire, en se ranimant, lui rendait des spectacles qu'elle avait à peine remarqués : les rues sans éclat, les femmes sur les portes. Elle savait où les brigands l'avaient conduite. Elle s'indigna d'être nue devant tous ces hommes dont les yeux s'enflammaient. Elle se revêtit rapidement, mais elle éprouvait de la honte et du remords, et son visage était tout triste.

« Vous la prétendez sans défaut, dit Strabax, vous n'êtes pas difficiles. Elle a un défaut, le pire de tous pour le métier auquel vous la condamnez, mes amis : car je n'admettrai jamais qu'elle soit ici de son gré.

— Cela, Strabax, c'est notre affaire, et non la tienne. Et quel défaut lui trouves-tu donc?

— Elle est triste. »

Les brigands protestèrent. Ils l'avaient vue sourire. Si

quelque souvenir pénible lui causait une tristesse passagère, Strabax n'avait point à s'en alarmer. Quelle femme résistera jamais à un amant de bonne mine? Et qu'elle le sache noble, riche, et libéral, elle se jettera même à son cou.

« Vous faites bien valoir votre marchandise, honnêtes voleurs, s'écria enfin Strabax. Je la prends, la malheureuse, je la prends malgré son défaut. Fassent les dieux qu'elle s'en corrige! »

Et il ordonna, d'une voix rude, à Anthéia :

« Va t'asseoir, là-bas, dans ce coin! Et tâche de ne pas geindre! »

Elle obéit, et, bientôt, elle vit Strabax compter des pièces d'or aux brigands. Ils eurent l'audace, en sortant, de lui adresser un salut amical.

Elle pensait :

« Vendue! Vendue encore! Et à qui, cette fois? Oserais-je l'avouer? Erôs, Erôs, je t'ai jadis offensé, mais que ta vengeance est cruelle! Les honneurs que je te rends ne t'apaiseront-ils pas? Et pourtant, Akontios me cherche. Il n'est pas loin d'ici, sans doute. Je l'ai vu dans les flots. Je l'entends qui m'appelle. Erôs, Erôs, ne sois pas inflexible! Je t'implore humblement! Protège-moi! »

XXX

RHÈNAIA

Strabax appela la vieille qui surveillait les femmes assises devant la maison.

« Staphylè, en voici encore une que je te confie.

— Elle est belle, dit Staphylè.

— Elle me coûte cher. Il faudra qu'elle travaille.

— Je l'habillerai du mieux que je pourrai. Je la parfumerai. Tu la verras tout à son avantage.

— Et surtout, qu'elle soit gaie! Qu'elle boive, s'il est

nécessaire, qu'elle s'enivre! Mais qu'elle rie, je veux qu'elle rie! »

Il s'éloigna.

Le soir venait. De temps à autre, une femme traversait la salle, entraînant dans sa chambre un amant de passage. Quelques-unes, craignant l'ombre, ne restaient point dans la rue, et, pour attendre la fortune, s'asseyaient sur des bancs ou s'accroupissaient sur des nattes. Elles bavardaient et, parfois, lançaient à Anthéia des regards curieux, des regards, souvent, pleins d'envie et de méchanceté.

Staphylè, à son tour, l'avait examinée.

« Vraiment, disait la vieille, tu seras la plus fière parure de notre maison. Je te réserverai pour les amateurs sérieux. »

Elle tâtait la robe.

« Ta robe est d'un tissu délicat. Elle était précieuse. Par malheur, tu as voyagé, et les voyages l'ont salie, froissée, déchirée. Pourtant, nettoyée, reprisée, elle pourra te servir encore. Mais une seule robe ne te suffira pas. Il faudra que je t'en donne une autre, et qui soit harmonieuse. Il faudra aussi que je trouve des bijoux qui te siéent, des bijoux élégants et discrets. »

Anthéia gardait un silence obstiné. Staphylè en fit la remarque.

« On ne t'accusera pas de trop parler. Tu es fatiguée sans doute. Mais, si tu veux réussir dans le métier, tu devras tenir aux amants, jeunes ou vieux, des discours qui séduisent. Ne charme pas seulement par la beauté du corps, cherche à plaire par l'intelligence. Tu n'as pas à philosopher comme Aspasie ou à versifier comme Sapphô. Mais, d'un ton langoureux, dis un mot tendre; jette, sur un mode enjoué, une flatterie légère; fredonne, quelquefois, une chanson joyeuse ou mélancolique. Pour ce soir, je te permets de te reposer : tu peux te coucher, et seule! »

Staphylè conduisit Anthéia dans une chambre assez spacieuse, agréablement décorée. Deux lits y étaient dressés. Anthéia, les montrant, demanda :

« Aurai-je donc une compagne, ici?

— Oui, mon enfant, répondit Staphylè. La maison est grande, mais les femmes y sont nombreuses, et je suis obligée d'en loger deux, trois, quatre et jusqu'à cinq, parfois, dans une même chambre. Tu partageras celle-ci avec Rhènaia.

— Pourtant!...

— Je sais ce que tu vas me dire. Toutes les nouvelles me posent la question. Quand tu auras quelqu'un, tu tireras le rideau que voici, et les regards téméraires ne te gêneront pas dans tes amours. Tu n'es pas tombée dans une de ces maisons grossières où l'on encourage des vices méprisables : nous respectons la pudeur de nos femmes. »

Staphylè sortit. Anthéia était lasse. Elle s'étendit sur un des lits. Malgré son trouble et son chagrin, ses yeux se fermèrent, et elle resta immobile, prise d'une torpeur voisine du sommeil. Soudain, elle perçut qu'elle n'était plus seule, et qu'elle était observée. Elle ouvrit les yeux, lentement. Une femme, toute jeune, était debout, près du lit, une petite lampe à la main.

« Oh, je t'ai réveillée, dit-elle en voyant Anthéia les yeux ouverts. Je t'ai réveillée, et tu dois être si lasse! Pardonne-moi. »

La femme était toute mince, toute frêle, les épaules et les bras encore enfantins. Elle avait de jolis yeux, le visage clair, et sa voix était douce.

« Non, lui répondit Anthéia, je n'ai rien à te pardonner. Je n'étais pas endormie.

— Merci de ta bonté. Tu ne veux pas que j'aie du remords.

— Rassure-toi. Je n'étais pas endormie, je te le répète. »

Et Anthéia eut un long soupir :

« Ah, quand dormirai-je? Quand dormirai-je d'un sommeil paisible? d'un vrai sommeil? »

La jeune femme posa la lampe sur une table, et prit un siège bas.

« Laisse-moi m'approcher de toi », dit-elle.

Elle s'assit à la tête du lit.

« Quand je t'ai vue dans la salle, reprit-elle, je t'ai devinée malheureuse. Et je craignais d'avoir ajouté à ta peine, en te réveillant. On a, dans le sommeil, des rêves qui consolent. Quand je dors, je rêve parfois que je suis aimée.

— C'est toi qui t'appelles Rhènaia?

— C'est moi.

— Tu es jeune, tu es gracieuse, et tu n'as rencontré personne qui t'aime?

— Aime-t-on celles qui vivent dans ces maisons-ci? Toi, on t'a aimée, et on t'aimera. Je ne sais quel accident t'a conduite chez Strabax : tu n'y resteras pas. Tu n'es pas faite pour rester avec nous.

— Puissent t'entendre les dieux! »

Cette parole venait de lui échapper qu'Anthéia s'en repentait. Les yeux de Rhènaia s'étaient emplis de larmes.

« Ne pleure pas, petite fille, car tu n'es qu'une petite fille, dit tendrement Anthéia. Si l'on n'aime point dans cette maison, tu la quitteras un jour. Tu es digne d'être aimée, Rhènaia.

— Tu es bonne, oh, que tu es bonne! »

Et Rhènaia saisit la main d'Anthéia, et, longtemps, la garda serrée dans la sienne.

Ce fut Anthéia qui, cette fois, parla la première.

« Comment, petite amie, es-tu venue dans la maison de Strabax?

— Je n'ai que de tristes souvenirs. Je n'ai guère connu ma mère. Elle pleurait souvent, et je ne l'ai jamais vue

rire. Mon père, sur le port, aidait les matelots à décharger les navires. On le payait en boisson plutôt qu'en monnaie, et, quand il était ivre, il injuriait ma mère et la battait. Un jour, elle tomba malade : c'était de coups qu'elle avait reçus. Elle était trop pauvre pour appeler un médecin qui la soignât, elle mourut. Mon père me laissa vagabonder par toutes les rues. Un soir, un vieillard, d'aspect vénérable, me rencontra : j'ai su depuis qu'il occupait une charge importante auprès du roi Ptolémée. Il m'offrit des gâteaux et des bonbons. Il m'emmena dans sa demeure, qui était riche : j'y couchai dans un vrai lit. Je l'amusai quelque temps, puis il me renvoya. Ai-je besoin de te raconter la suite de mes aventures? Mon père fut tué dans une rixe. Staphylè passa. Et voilà comment je suis venue dans la maison de Strabax. »

Anthéia écoutait ce récit avec émotion. Rhènaia se tut.

« Entends-moi, enfant, dit alors Anthéia. Tu ne mérites pas ton sort. Si jamais je recouvre la liberté, je te ravirai à ton mauvais maître. Tu m'accompagneras dans ma patrie, et tu y seras heureuse : je t'en fais la promesse.

— On m'aimerait? On m'aimerait? Oh, tu es bonne, tu es bonne. »

Et les deux malheureuses s'embrassèrent.

A.-FERDINAND HEROLD.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTÉRATURE

Marcel Batilliat : *Emile Zola* (Les Maîtres des littératures), Rieder. — Denise Le Blond-Zola : *Emile Zola raconté par sa fille*, Fasquelle. — Denise Le Blond-Zola : *Œuvres choisies d'Emile Zola*, Delagrave. — Bertrand de Jouvenel : *Vie de Zola*, Valois. — Jean Ajalbert : *Clemenceau*, Librairie Gallimard. — Jean Pommarès : *Déclaration de guerre, 1930.*

En M. Marcel Batilliat, Emile Zola a trouvé un biographe doué de charme, de tact et de goût. Dans un volume assez mince, il a su condenser une riche matière sans que cet effort de resserrement nuise le moins du monde à l'aisance du mouvement, à la clarté des chapitres et à la fraîcheur des impressions. Voilà un livre qui unit de toute évidence la richesse à l'agrément. Il a le bonheur d'intéresser son lecteur et il a le bonheur plus rare de se faire aimer.

Lisez donc le livre de M. Batilliat, il vous apportera plaisir et profit. Et maintenant, comme un critique se doit conformément aux lois du genre d'être un tantinet méchant (la méchanceté vraie ou feinte est le sel de la critique, plaignez les critiques!) hâtons-nous de distribuer quelques ombres légères... (Auteurs, souhaitez que le critique ait l'air de vous chercher noise, il éveillera les instincts belliqueux du lecteur qui achètera votre livre pour se chamailler à son tour avec vous ou pour se chamailler avec le critique.) Donc, par acquis de conscience, pour obéir au dessein prémédité de chercher à M. Batilliat un brin de querelle, je dirai que j'aurais souhaité çà et là quelques discussions un peu plus serrées des problèmes que pose le roman de Zola; je dirai encore que j'aurais désiré aux profondeurs du caractère de Zola quelques coups de sonde supplémentaires (en dépit de nombreuses études, ce caractère reste encore assez flou)... L'impression laissée par le livre de M. Batilliat est très agréable : ce sont coloris frais et vibrants, — mais je voudrais çà et là pour évoquer Zola quelques couleurs plus crues et

plus percutantes... Allons, j'ai le cœur en paix, — j'ai mis dans un plateau mes louanges et dans l'autre mes réserves... Le premier plateau l'emporte de beaucoup sur le second, je m'en réjouis... Le critique est un épicier qui pareil à la Justice devrait avoir pour emblème des balances... Il est vrai que souvent les balances sont truquées et que les poids sont faux, mais je ne suis pas sûr que les balances et les poids de la Justice soient de meilleure qualité... J'élève même quelques doutes sur la qualité du matériel dont se sert la fameuse Justice immanente!

M. Batilliat replace d'abord Zola dans l'entourage de sa famille, esquisse avec bonheur les années d'enfance parmi cette Provence qui ne s'effacera pas de sa mémoire. A l'aide de fragments de lettres caractéristiques, il peint d'une manière émouvante ce qu'il nomme « les années de misère et d'incertitude »...

Le dénûment est complet. Par la suite, Zola a confié à Guy de Maupassant qu'il avait vécu pendant une saison de pain trempé dans de l'huile d'olive dont il avait reçu d'Aix une petite provision. A Paul Alexis, il a raconté qu'il dînait le plus fréquemment d'une pomme ou d'un morceau de fromage, parfois aussi de pain sec. Par un froid terrible, il fut contraint de porter au Mont-de-Piété son unique paletot, et rentrant chez lui en manches de chemise, de passer les jours suivants au lit, enveloppé de couvertures... Il lui arriva même de prendre au piège, sur un toit, des moineaux qu'il faisait rôtir au moyen d'une tringle.

Mais dès cette époque, quelle foi en son génie, quelle opiniâtreté, quel cran, quelle volonté de ne jamais désespérer! On lira avec un intérêt très vif les pages où M. Batilliat évoque les premiers poèmes de Zola :

Allez, allez, mes vers! Bons ou mauvais qu'importe!
Si du monde idéal vous m'entr'ouvrez la porte,
Si vos grelots d'argent me rappellent parfois
Le bal mystérieux des Sylphides des bois...

Evidemment, cela n'annonce point, mais point du tout l'*Assommoir!*

En compagnie de l'aimable guide qu'est M. Batilliat, vous

verrez à travers ces débuts difficiles se dessiner assez rapidement la réussite; vous verrez Zola abordant avec décision et courage journalisme, critique et roman... Vous le verrez saluant le premier avec audace ces maîtres d'avenir qu'étaient Manet, Cézanne, Claude Monet et Pissarro. Et puis les grands romans, les théories naturalistes, l'épopée gigantesque des Rougon et l'affaire Dreyfus...

M. Batilliat conclut en saluant dans l'œuvre de Zola non point cette exacte transcription du réel qu'il s'était proposé d'accomplir, mais une prodigieuse épopée... Et là-dessus tout le monde est d'accord. N'oublions jamais la marge considérable qui existe presque toujours entre les théories et les œuvres, entre ce que l'intelligence se fixe comme fins et ce que le tempérament profond réalise. Sachez aborder les œuvres en oubliant totalement les buts que s'est fixés l'auteur, en laissant de côté ses doctrines : vous êtes sûrs que vous aurez des surprises et que vous découvrirez le plus vivant et le plus décisif. Une des données les plus solides que m'a apportées l'exercice de la critique a été de me montrer que neuf fois sur dix les théories conçues par un écrivain se placent comme un écran trompeur entre son œuvre et le lecteur... Il faudrait étudier à fond cette tragédie (qui est aussi une comédie) des rapports entre les théories et les œuvres. Il en est souvent des théories que se forge un artiste comme des motifs que nous imaginons pour nous expliquer nos actes. La conscience qu'un artiste prend des buts de son activité est fréquemment une duperie de lui-même par lui-même. Tout grand créateur est doté d'un tempérament profond qui déborde de beaucoup son intelligence et qui parfois est tout à fait incompris de son intelligence... L'esprit a fixé quelques buts à atteindre, mais quand la création s'opère, le tempérament entre en jeu avec toutes ses richesses insoupçonnées et les fins qu'on avait envisagées peuvent être ensevelies sous une floraison tout à fait imprévue et de nature toute contraire. Prenez le cas d'un écrivain aussi intelligent que Stendhal. En voilà un qui conçoit clairement et voit avec netteté ce qu'il veut faire. Son intelligence se propose de peindre en Julien Sorel le plébéien aigri et révolté dont son temps lui offrait l'image, mais en cours de route le tempérament profond de

Stendhal verse au cœur de Julien Sorel tout le rêve héroïque qu'il portait au fond de lui-même et sans doute à son insu.

Je suis certain que les doctrines de Boileau nous cachent la vraie nature de son tempérament poétique tissé de fantaisie, épris de nouveauté, toujours désireux de jouer des coups difficiles, de tenter le paradoxe et d'aborder les chemins « du vulgaire ignoré »... Et ce qui est vrai pour Boileau le serait pour bien d'autres écrivains!...

Mme Denise Le Blond-Zola (**Emile Zola raconté par sa fille**), est toute particulièrement désignée pour nous donner sur son père des renseignements pris aux meilleures sources. Son livre est naturellement dicté par la piété filiale; il est une volontaire et sincère apologie, et ce n'est pas à ce livre qu'il faut demander des réserves sur tout ce qui touche au romancier des Rougon.

J'ai aimé ce mot de Zola, critique d'art à l'*Evénement*, que sa brutale franchise l'obligea à quitter : « je serai toujours du parti des vaincus ». Voilà qui révèle un caractère! A vingt-huit ans, le jeune romancier avouait des intentions de moraliste. « Les niaiseries indécentes tuent parfois une société, disait-il, les vérités nues, jamais ». La formule est bien frappée, qu'elle aille bien loin dans les profondeurs de ce qui est, c'est une autre question... Je doute fort que la volonté de vérité soit à la base de la vie... On vit, on a vécu et l'on vivra toujours à l'aide d'étranges mixtures de vérités et de fictions... Ce que chacun de nous serait disposé à nommer des vérités essentielles pourrait peut-être s'appeler tout aussi bien des fictions essentielles.

La philosophie de Zola était d'une admirable simplicité; il en était tout de même pour ses conceptions scientifiques. A ses yeux le monde et l'homme fonctionnaient à l'aide de quelques grosses roues dentées qu'on saisissait facilement... Pendant longtemps, les hommes de science admirent le postulat que derrière la complication en apparence inextricable du monde, gisaient quelques lois simples. Aujourd'hui, ils se disent que la Nature n'a jamais songé à s'assujettir à la simplicité. L'Univers de Zola était tissé de vérités généralement dénuées de complications. Cette « épopée pessimiste de la vie animale », comme la définissait Lemaître, est en

réalité dessinée avec les quelques gros traits d'une vision d'enfant ou de primitif Les conceptions de l'Univers et de l'homme qu'on peut découvrir dans les livres d'Homère sont complexes auprès de celles qui animent les romans de Zola. Contrairement à ce que l'on croit, les vrais cerveaux primitifs ne se trouvent pas à l'aube des civilisations ni chez les gens dépourvus de toute instruction — les vrais primitifs faits comme ce primitif théorique qu'imaginent nos esprits sont apparus au XIXe siècle au moment où l'on substitua à la directe et individuelle expérience du réel, la volonté de regarder le monde à travers quelques principes dits scientifiques. Le primitif est un produit de la civilisation moderne. Il a été créé par la vulgarisation scientifique... Le XIXe siècle est le vrai siècle primitif, et c'est pourquoi il est entre tous le siècle épique... De plus en plus, la contemplation de ce qui est me donne le vertige, un vertige d'ironie...

Le livre de Mme Le Blond vous apportera une multitude de renseignements sur la composition et la naissance de chacun des livres du grand romancier. J'ai pris un vif intérêt au chapitre qui présente les relations de Flaubert et de Zola. Flaubert était évidemment séduit par certains aspects du génie de Zola, mais parfois il se sentait fort loin de lui... Flaubert déclarait que le mot « réalisme » est « une ineptie » et que le mot « naturalisme est « vide de sens ». Il ajoutait : « Henry Monnier n'est pas plus vrai que Racine »... De toute évidence, il faudrait se demander : qu'est-ce que le réel? Il ne serait pas surperflu d'ajouter : qu'est-ce que le réel pour un homme de science et qu'est-ce que le réel vivant pour les hommes en chair et en os? Ces deux « réels » sont-ils de même ordre? Si l'on voulait définir ce réel qui est l'étoffe de nos vies, on verrait qu'il est tissé en grande partie de « valeurs » au sens nietzschéen du mot, c'est-à-dire qu'il est au moins pour les trois quarts fantasmagorie et féerie... Tout n'est pas absurde dans la boutade de Valéry affirmant qu'il est deux moyens pour un artiste de fausser le réel : s'efforcer de faire beau et s'efforcer de faire vrai... Faire vrai, signifiait pour Zola : voir le réel (qu'il observait d'ailleurs avec probité, — Zola est un artiste puissant et probe) à travers quelques notions scientifiques qu'il croyait certaines. Malheureusement,

la théorie de la dépendance parfaite entre l'homme et le milieu que Zola prenait pour une explication incontestable du réel humain était dans la manière où elle se présentait à son esprit plus fausse que vraie, elle était un très bon instrument d'erreur. Au vrai, Zola se représentait assez mal ce qu'il faut appeler travail scientifique. Il crut faire œuvre scientifique en partant de quelques principes qu'il croyait acquis pour expliquer toute la diversité du réel. Cette méprise était d'ailleurs celle de Taine. Il ne sut pas que l'esprit scientifique est essentiellement un esprit de critique et de recherche qui ne tient pas aux théories les plus chèrement acquises et les remet sans cesse en question en les confrontant aux aspects les plus variés de la réalité!

Pour en revenir aux rapports de Flaubert et de Zola, je ne puis m'empêcher de vous citer ce jugement de Flaubert sur Zola : « Je maintiens que vous êtes un joli romantique. C'est même à cause de cela que je vous admire et vous aime. »

Comme on peut s'y attendre, — les pages où Mme Le Blond rapporte les amours de Zola et d'Adèle Rozerot, — l'idylle de la cinquantaine chez l'homme qui s'était cloîtré jusqu'ici dans son labeur, — sont écrites avec ferveur et tendresse. Elles sont à lire.

Mme Le Blond a publié par surcroît un livre d'Œuvres choisies d'Emile Zola... Naturellement, le choix est ainsi fait qu'il nous fait apparaître un Zola un peu édulcoré... Contre le pharisaïsme de notre époque où existent toujours des Père-la-Pudeur prêts à s'élever contre toute franchise de plume, — il faut défendre le droit de l'artiste à la peinture intégrale du réel dans toutes ses tares et toutes ses monstruosités... Non, je ne reproche pas à Zola ses peintures les plus osées, — mais je trouve que sa gamme d'humanité est un peu étroite... Je voudrais qu'il eût vu s'entrelacer dans les êtres les plus grossières impulsions à d'étranges délicatesses; j'aurais voulu qu'il vît mieux l'horreur de vivre déchirée d'échappées féeriques... Songez à Shakespeare, vous verrez ce que je veux dire.

Dans les écrits théoriques de Zola que ce livre nous remet sous les yeux, on trouvera à côté de doctrines qui ne tiennent plus un bon nombre de vues qui restent intéressantes...

Quittons Zola pour entrer, grâce à M. Ajalbert, en tête-à-tête

avec Clemenceau. Je manque de place pour vous détailler mes impressions. Je me contente de signaler que M. Ajalbert a connu intimement Clemenceau pendant de nombreuses années. Collaborateur du redoutable polémiste à *la Justice,* il a pu l'observer de près en son privé. On verra la régularité d'habitudes de Clemenceau, et en dépit de certains bruits, la sobriété à tous points de vue de cette existence. On lira avec une curiosité palpitante les pages où M. Ajalbert nous montre Clemenceau à 52 ans, en apparence abattu définitivement, faisant l'apprentissage du métier de journaliste, domptant une langue peu faite pour la chronique et toujours gêné par le trop de choses à dire. « Il faisait trop long, trop compact, pour la chronique au jour le jour. » Et l'on s'interrogera sur l'énigme de cette âme fermée, durement fermée, sur l'implacable solitude que cet homme traîna toujours avec lui, sur son mépris des hommes sans distinction et sur ce nihilisme sans espoir qui lui faisait dire à Claude Monet : « J'en suis à cette période de la vie où l'on ne croit plus en rien et où, en vertu de la force acquise, on continue. »

Je ne suis pas sûr que M. Jean Pommarès, qui se donne comme un adolescent de 1930 (**Déclaration de guerre**), soit moins nihiliste que Clemenceau au déclin de sa vie. Son livre est une sorte de confession écrite avec détachement, humour et cynisme, où se peint le jeune homme de 1930. Un tel adolescent, débarrassé de toute croyance et même allégrement débarrassé de son âme, accueille la vie sans la moindre illusion et cependant avec toute la ferveur de ses sens aiguisés, car il s'est décidé une fois pour toutes à se passer de morale, de Dieu et de toute aspiration à l'immortalité. M. Pommarès écrit avec force gentillesse :

Libres, nous sommes libres de toute inquiétude métaphysique. La guerre mondiale nous instruisit à jamais. Les révolutions, les scandales que chaque matin nous apporte ne nous étonnent même pas. Souples et vêtus de blanc, nous ne croyons plus à rien.

Il écrit encore :

Heureux les garçons qui ont vingt ans aujourd'hui ! Libres de toute discipline, spontanés, barbares, sans âme, nous sommes les dieux de cette anarchie éclatante !

A entendre M. Jean Pommarès, les jeunes gens de 1930 ne s'inquiètent même plus à la pensée que l'humanité de demain sera mécanisée par la tyrannie des machines. Il s'écrie sans se frapper le moins du monde :

Tu verras, nous finirons par rejoindre nos frères : les moteurs, les chronomètres, les gramophones.

En vérité, M. Jean Pommarès est une âme de bonne volonté. Espérons qu'au moment où il lui faudra s'enrôler pour la prochaine dernière guerre, il conservera cette philosophie souriante.

GABRIEL BRUNET.

LES POÈMES

Victor-Emile Michelet : *La Descente de Vénus aux Enfers*, Albert Messein. — Victor-Emile Michelet : *Introduction à la Vie ardente*, Albert Messein. — Marie-Louise Dromart : *L'Allée aux Fantômes*, « La Revue des Poètes ». — Gérardot de Sermoise : *Le Voile Errante*, « Librairie de France ». — Georges-Louis Garnier : *Le Songe dépouillé*, « Le Divan ». — Louis-Carle Bonnard : *Corps Féminin*, « Librairie de France ». — Louis-Carle Bonnard : *Notre Seigneur*, « Librairie de France ».

La Descente de Vénus aux Enfers, *dont cy,* est-il ajouté au titre, *est reproduit le manuscrit,* l'auteur, Victor-Emile Michelet, y a enclos le plus sûr de sa science, le plus pur de son ardeur. Comme l'était *le Tombeau d'Hélène* précédemment, c'est un poème savamment composé, sobre et développé avec rigueur dans le sens de sa donnée. La déesse, navrée au cœur par le trépas brutal d'Adonis, a résolu d'aller le reprendre aux Enfers; aveuglée par son dessein, elle consent à l'abandon de toutes les parures, de tous les charmes qui lui assurent la toute-puissance, et ainsi parvient-elle en la présence de Perséphone. Adonis, décide la souveraine impératrice, sera à celle qu'il aura préférée, et jusque-là Vénus dépouillée qui s'est livrée à elle, demeurera sa prisonnière. Mais les dieux olympiens l'appellent à eux, la délivrent, et, depuis lors, à la splendeur de la beauté s'attache en secret un élément désenchanté, il n'est plus de splendeur sans amertume ,et l'amour même tend à la mort. Je serais surpris de rencontrer chez un poète une fiction dont l'ingéniosité soit ainsi sans se disperser ou se dédire soutenue jusqu'à la fin, si je ne me souvenais que Victor-Emile Michelet a eu la gloire de compter au nombre des

fidèles et des amis de notre grand Villiers de l'Isle-Adam, à qui, du reste, il a voué une étude précieusement évocatrice et pieuse. Villiers de l'Isle-Adam, curieux de toute philosophie jusqu'à travers les paradoxes le plus souvent spécieux, aventureux, des sciences, comme on les appelle, occultes, n'a pas manqué de communiquer ce goût à la plupart de ses proches et de ses disciples. Si le titre du nouveau recueil que vient de publier Victor-Emile Michelet dans la belle collection *La Phalange* qu'a créée et que dirige avec un discernement parfait, chez M. Albert Messein, Jean Royère, est fait exprès pour qu'on se souvienne d'un ouvrage célèbre de méditation dévote; **Introduction à la Vie ardente,** les poèmes qu'il présente sont beaucoup pénétrés, selon l'occurrence, d'amour et de magie, l'espoir y est souvent merveilleux, ou se dilue parfois aux imaginations les plus vaporeuses de quelque système ésotérique. Cela n'empêche nullement, et c'est l'essentiel d'un livre de vers, le poète de manier avec aisance et sûreté l'instrument de son art, de créer des images et d'assurer l'existence à ses rêves par le moyen enlaçant du rythme et du mot musical. Je déplorerai tout juste la tendance à abandonner parfois la recherche, l'emploi du mot sensible pour l'adoption de termes désuets, spéciaux à des vocabulaires d'initiés, à préférer l'abstraction à la suscitation plastique ou harmonieuse de son idée. Par bonheur, ce n'est pas néanmoins un système ou un parti-pris; je regrette seulement que la rencontre ait, à mon gré, trop souvent pour résultat de mettre des taches obscures dans la texture généralement fluide et nette de plusieurs poèmes; je suis gêné dans la sympathie et dans l'admiration. Au hasard, je cite deux poèmes pour l'agrément que, entre maints autres, ils m'ont procuré, *Nuages*, et, pour nous rapprocher des tristes réalités de nos jours, *la Colère de Vénus*, outragée par le lamentable sacrifice que les femmes ont consommé de leurs chevelures!

Je me souviens des beaux poèmes lumineux, des paysages délicieusement forestiers que Mme Marie-Louise Dromart avait appelés *le Bel Eté*. Cette fois, l'inspiration, fortifiée de plus de recueillement intime, sans rien abandonner de la tendresse discrètement émue de ses sentiments familiaux, prend une teinte plus assombrie et marque même, vers la fin, une ferveur

docile aux enseignements et aux résignations d'une religion traditionnelle. **L'Allée aux Fantômes**, l'allée du souvenir s'ouvre sous les nuages troubles de l'automne qui se succèdent et passent tandis que déclinent et meurent la rose et l'amour, où jadis on s'était tant plu. Musique, symphonie, lieds aimés, et l'art en ses visages multiples enchantent d'hallucinations encore ardentes l'âme désormais endolorie et en soi-même recluse. Mais le rêve même n'affranchit pas de la vie, l'inquiétude persiste, trop de recherches à la fin ont lassé! La foi console; existe-t-il contre soi-même d'autre refuge?

L'art de Mme Dromart apparaît dans ce livre non moins que dans les précédents un art de sincérité, un art de conscience; voix du cœur, certes, et d'un esprit voilé de mélancolie dans sa bonté, un art qui, d'emblée, s'il n'emporte pas en des régions insoupçonnées et enivrantes, conquiert la complète estime et le respect du lecteur. Il se donne comme il est, ne songe pas à emprunter ailleurs des parures qui lui conviendraient peu, ni à paraître autre qu'il n'est. Et puis une facture du vers qui n'esquive rien, qui se ploie au sentiment et à la vision, art de droiture non moins que de beauté grave et émue.

La Voile Errante de Gérardot de Sermoise, des bords de la Meuse, du rivage armoricain ou normand l'emmène au gré des occurrences vers le golfe d'Antibes, le golfe de Naples ou en vue d'Alger. Chemin faisant le poète rend hommage au génie divers de maint poète, de Fernand Mazade, d'Ernest Reynaud à Jean Lebrau et à Maurice-Pierre Boyé, ou bien il a l'esprit hanté de nostalgies par quoi il se rapproche encore du souvenir des poètes, Mazade et Gérard de Nerval, Chénier, La Fontaine, Ronsard et Virgile. Jamais satisfait quand se réalise un de ses souhaits toujours trop beaux, l'illusion de l'espoir accompli et de la réalité des promesses n'assouvit point son cœur; jamais il ne s'arrête, il va plus loin sans cesse chercher mieux et autre chose, et, dit-il,

> Et même aux instants où ma lèvre chante,
> Je sens que mon sein se gonfle de pleurs.

De Georges-Louis Garnier les poèmes publiés en 1924, *La Grève du Sang*, avaient conquis l'attention par le ton si émou-

vant de la confession qu'ils renferment. Ce n'est pas sans raison qu'en en parlant Guy Lavaud évoquait, aux côtés de Verlaine, de Guérin, de Samain et de Jammes, le haut souvenir d'Alfred de Vigny. Non certes qu'il y eût eu de l'un de ces poètes influence directe sur celui-ci, mais une atmosphère de pensée et de sensibilité douloureuse comme autour d'eux s'étendait sur lui. Maintenant l'acceptation s'est faite plus sereine, non moins méditative certes, ni moins douloureuse; avant l'automne, la saison d'aimer s'est flétrie, les morts s'unissent à s'imposer au souvenir, la mort ne peut être loin. Mais quelle est-elle? **Le Songe dépouillé** se continuera en elle, qui déjà se poursuit durant la vie, avec sa beauté, entre les neiges et les flammes.

Je ne sais de poème pareil à ce songe qui est le sien, aussi dépouillé de complications superflues et d'affectations puériles ou morbides. Mais ce qu'il écrit, dans la langue la plus châtiée, la plus sûre, la plus prenante, toujours si pure au point d'en apparaître rare, est essentiel, et pénètre l'âme. Ainsi atteint-on, sans l'avoir préconçu, cette grandeur où parvint dans les *Stances* Jean Moréas. S'il évoque la sainte et superbe mémoire de Bourdelle, n'est-ce en songeant aussi au vers de Georges-Louis Garnier que l'on pourra écrire un jour :

Dans un vers de marbre un rythme de flamme
    Sous les cieux mouvants,
C'est tout ce qui reste ici-bas de l'âme,
    Sœur fière des vents.
Mais quel sortilège au bloc du poème
    En fixe l'éclair,
Quand, ivre de nuit, ce fulgurant thème
    Illumine l'air?
Esprit! l'art n'est rien, sinon la mesure
    — Au souffle de Dieu
Merveilleusement ressaisie et pure
    De ton sacré feu!

Assurément serait-il inconcevable qu'on pût trop élever vers le **Corps Féminin** le tribut des louanges. En lui réside toute harmonie comme toute volupté; de lui naît le désir comme aussi l'élan le plus pur de la pensée; il est corps et il est pensée; il est immatériel et caressant; il est l'ivresse et l'exem-

ple. Malheureux l'homme de qui les aspirations, la joie, le destin et le rêve s'emplissent d'une autre image. Il donne, en repos comme en mouvement, la sensation universelle du rythme, c'est de lui que toute lumière émane, à lui que le feu de tous les regards se reporte. Et M. Louis-Carle Bonnard a eu raison d'élever la voix en sa faveur. Les visages, les yeux, les mains, les bras, les cheveux, les seins, les jambes et le pied, les fesses aussi religieusement que dans Verlaine, ce « sadinet » célébré par Villon sont tour à tour loués par lui, et lui-même je ne l'en saurais trop louer. O simple paraphrase de ces vers célèbres qui suggèrent tout :

Corps féminin qui tant es tendre
Poly, souëf, si précieux...

et peut-être est-ce seulement d'un ton trop analytique que M. Bonnard en détaille, plutôt qu'il n'en suscite, les beautés et l'essence? Mais qu'importe, les officiants, plus ils sont nombreux, chacun à sa manière, plus ils nous enchanteront et plus nous nous joindrons à leur fier et fervent hommage.

Le temps passe. Les livres se multiplient. A peine ai-je pu rendre compte d'un livre de M. L.-C. Bonnard, un autre apparaît. Celui-ci est dédié dans la plus grande ferveur à Notre Seigneur; il dit la divine mission du Messie, la Passion, en serrant d'aussi près que possible le texte des Evangiles, comme l'ont tenté bien d'autres poètes, je songe entre autres à Haraucourt; comme y a, dans la *Fin de Satan*, prodigieusement excellé Victor Hugo. M. L.-C. Bonnard ne se montre pas inférieur à la plupart de ses devanciers, c'est le point important. Son œuvre est digne et grave.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Jean Sarment : *Lord Arthur Morrow Cowley*, E. Fasquelle. — Charles Maurras : *Quatre nuits de Provence*, E. Flammarion. — Henri Bachelin : *Le sergent Valentin*, Nouvelle Revue Critique. — Raymond de Rigné : *Mariage nul; Encyclique de S. S. Innocent XIV sur la morale conjugale*, La Renaissance Universelle. — Claude Chauvière : *On m'a volé mon amour*, E. Flammarion. — Gaston Chérau : *Le flambeau des Riffault*, E. Fasquelle. — Marguerite Grépon : *Maxence, vierge faible*, J. Férenczi et fils. — Marmouset : *Mal Loti*, Librairie Gallimard.

C'est le roman qu'un auteur dramatique pouvait écrire,

et un roman très séduisant, très spirituel, dont la mélancolie a de la profondeur, que celui de M. Jean Sarment : **Lord Arthur Morrow Cowley.** Un jeune homme (qui ressemble assez à M. Jean Sarment) rencontre, en été, sur une plage de l'Atlantique, une jeune femme dont il se toque, aussitôt. C'est Soledad — une Espagnole, comme son nom l'indique. Elle est affligée d'un monsieur sur le retour : c'est Lord Arthur Morrow Cowley — un Anglais, comme son nom l'indique, également. Notre jeune homme lie connaissance avec Cowley pour entrer en relations avec Soledad. Mais Soledad lui bat froid, et c'est Cowley, au contraire, qui lui fait mille grâces. Ce Cowley est le type même du Britisher de race (un type, on dirait par trop conforme au canon classique : le héros de M. Sarment devrait se méfier); et il boit comme un Polonais. Il est bavard, de surcroît, mais sentimental avec une puérilité attendrissante et qui se moque du qu'en dira-t-on. Bref, s'étant avisé que son jeune ami a du goût pour Soledad, il s'efface discrètement, et l'inévitable se produit : Soledad devient la maîtresse du Ménechme de M. Sarment. Elle ne lui avait fait grise mine que parce qu'elle le soupçonnait de se moquer d'elle... Comment? En la traitant comme une Espagnole, car elle n'est pas du tout fille de Tolède, de Séville ou de Barcelone, en dépit de son sein bruni, de ses longues jambes et de son « coup de reins », comme eût dit Barrès, mais une petite poule de France, et qui exerçait sa profession avenue des Champs-Elysées. Déception! bientôt suivie d'une autre, car Lord Cowley n'est ni lord ni Cowley, mais Durand, Moreau-Durand, un brave bourgeois de chez nous, donc, et qui la cinquantaine atteinte en a eu, tout à coup, par-dessus la tête de son existence raplapla, de sa femme et de ses affaires. Il est entré dans la peau d'un gentleman britannique comme le clown du poème célèbre fait le saut du tremplin. Il s'est accordé un mois de vacances, un mois de grande vie, et il a choisi Soledad (pardon! Olga, Olga des Champs-Elysées) pour compagne de noce. Hélas! il l'a aimée et il est devenu malheureux... Plus jeune, son rival désenchanté est moins à plaindre. On devine qu'il se consolera. Mais cela ne fait pas moins, dans le roman de M. Sarment qui comporte deux coups de théâtre, une paire de bonheurs manqués... Il est bien, pour

cette raison, de notre époque où l'on affectionne, aussi, un autre thème qu'il traite : celui de l'évasion. Pauvre cher Lord! Pauvre cher Monsieur Joseph-Gustave Moreau-Durand! Mais lisez le récit de M. Sarment. Il est alerte, pimpant, et nonchalant avec impertinence, malgré son tour elliptique. Vous y verrez se fondre harmonieusement, comme les sept couleurs du spectre, les nuances d'une fantaisie qui part de Musset, de Heine et de Jean-Paul, passe par Banville et Laforgue et aboutit à MM. Paul Morand et Jean Giraudoux.

Les souvenirs d'enfance que M. Charles Maurras nous offre dans **Quatre nuits de Provence** tiennent, à la fois, du conte et du poème par leur forme. On sait que M. Maurras qui est poète, est aussi conteur, et de qualité. Précieux, à cause des renseignements qu'ils fournissent sur son caractère, et que ne manqueront pas d'utiliser ses biographes futurs, les récits qu'il intitule *L'enthousiaste, Chœur des étoiles, Les degrés et les sphères, Météores marins* ont donc, en outre, le mérite de satisfaire les esprits amateurs des belles-lettres. On ne saurait trouver expression plus pure, plus classique, d'idées et de sentiments personnels. Aucun poncif, en effet, dans ces récits très simples, si riches de pensée, pourtant, et d'une subtilité d'impressions telle qu'elle étonne quand on songe à la raison qui la surveille ou la contrôle... M. Maurras révèle cette bonhomie qui, chez les hommes vraiment supérieurs, est l'équivalent de l'aisance chez les gens bien nés, et témoigne, comme, de la part de ceux-ci, de l'habitude des bonnes manières, de la familiarité avec les hautes spéculations. Son éloquence atteint au sublime, sans qu'il la force, et il le *pénètre* comme en se jouant, sans se guinder avec des airs de parvenu, de même qu'il pénétrait la nuit toute flamboyante d'astres quand il était gamin. Il en redescend vers nous les mains pleines de trésors, à la façon des dieux, vers ces Grecs qui lui ont enseigné la sagesse.

Indifférent et large, divers et plan, tel est le chemin de la vie, nous dit-il, par exemple. Quelque attention exagérée que le désir des hommes accorde à leur réussite ou à leur échec, ces vicissitudes ne tiennent à leur bien et à leur mal que par un lien fortuit, lâche et léger. Peu importe à chaque personne son destin! L'Esprit s'en affranchit : il peut même en jouer jusqu'au point d'exceller à tirer

le bien de son mal, fût-ce du plus cruel, selon les deux leçons de l'*Epreuve qui définit* et du *Sacrifice qui régénère*.

Langage admirable, n'est-il pas vrai? et qui restitue à la lucidité tout son héroïsme.

Le sergent Valentin, qui fait son service militaire à Nevers et prépare Saint-Maixent, appartient à une bonne famille de petits bourgeois. Il a passé par le Séminaire, en outre, et fait un excellent soldat, jusqu'au jour où le hasard des fréquentations le pousse à s'acoquiner avec une fille, et à négliger non seulement ses devoirs religieux, mais la maison du commandant Lamarre dont « la demoiselle » lui plaît, et la boutique de Mlle Désirée à qui il plaît, encore qu'elle croie, étant pieuse, n'avoir d'autre souci que son salut... Valentin est faible ou timoré, et il faut que sa maîtresse le plaque — on ne saurait s'exprimer autrement — après l'avoir incité à commettre des folies (pensez! il a été jusqu'à emprunter à un usurier et lui doit la somme énorme de 1.125 francs) pour qu'il se refasse une conduite... Grâce à Désirée, il rentrera en faveur auprès du commandant et il épousera sa fille, quand il sera devenu sous-lieutenant. M. Henri Bachelin nous conte avec bonhomie cette simple histoire où — comme dit la « prière d'insérer » — on pourra deviner « l'alliance du sabre et du goupillon, du képi et de la barrette » (cela se passe en 1895). On le pourra, mais on aura tort. C'est que M. Bachelin n'a eu souci d'aucune thèse en composant ce roman qui atteste, une fois de plus, ses qualités de peintre curieux de réalisme jusqu'à la minutie. Transposez ses personnages ou haussez leur condition de deux ou trois degrés sur l'échelle sociale, jusqu'à un milieu mondain, vous retrouverez la médiocrité de leurs pensées et de leurs préoccupations, et leurs sentiments ne changeront guère. M. Bachelin n'a pas souci des êtres extraordinaires, et c'est à la reproduction la plus fidèle possible de la vérité moyenne qu'il vise. Mais il n'est pas dupe, on le sent à son humour, et il y a de la mélancolie dans sa lucidité. De la poésie, dirai-je aussi. A preuve, le caractère de Désirée, amoureuse de Valentin mais aussi préoccupée de ses intérêts terrestres que du salut de ce brave garçon, jusque dans le geste qu'elle fait pour le tirer de l'embarras dans lequel il s'est mis.

M. Raymond de Rigné qui est l'auteur d'une *Jehanne d'Arc* où il s'efforce de prouver que le Pucelle ne fut pas la patriote que l'on a fait d'elle, mais « l'héroïne du droit et de la légitimité », publie, aujourd'hui, un roman, **Mariage nul,** bien caractéristique de l'indépendance et si l'on veut, de la singularité de son esprit, mais qui ne saurait, pour cela même, laisser indifférent.

Il n'y est question de rien de moins que de l'incompatibilité de la loi civile et de la loi religieuse, en matière conjugale, et des conséquences désastreuses qui peuvent en résulter pour les consciences. Que le cas de son catholique qui épouse une protestante soit exceptionnel, il n'importe, en la matière. Ce qui nous frappe, ici, et nous retient, malgré que nous en ayons, c'est la rigueur de la dialectique de M. de Rigné. Cet écrivain — dont le propos est d'écrire, sous le titre général de « La cité vivante », une ample comédie de mœurs, dans le genre de celle de Balzac — se préoccupe moins d'approfondir les âmes de ses personnages que de leur assigner une place dans un ensemble. Ils ne sonnent pas par eux-mêmes; ils doivent consonner... M. de Rigné a de hautes ambitions, et il ne craint pas, notamment, d'imaginer un pape et de se substituer à lui pour lui faire adresser au monde chrétien un message : *Encyclique de S. S. Innocent XIV sur la morale conjugale* (29 juin 1941), afin d'appuyer la thèse de son roman... Ne sourions pas. Il y a de belles et sages choses dans cette enyclique, comme il y a une pressante force d'argumentation dans *Mariage nul...* M. de Rigné est de ces apôtres que l'ardeur de leur conviction exalte au-dessus d'eux-mêmes, et qui continueraient de prêcher, comme l'autre, dans le désert, s'ils n'étaient pas suivis.

Une déception sentimentale : tel est le sujet du nouveau roman de Mme Claude Chauvière, **On m'a volé mon amour.** Il va de soi que la victime de cette déception est une femme. L'homme ne sait pas aimer, c'est entendu. Mais le problème se pose de connaître s'il agit toujours aussi goujatement qu'Henri, le héros de Mme Chauvière. Cet arriviste, en effet, après avoir uni sa misère à celle de Renée, non seulement la trompe aussitôt que sa situation s'améliore, mais l'oblige au divorce pour pouvoir faire fortune en se remariant... Le récit de

Mme Chauvière, qui est alerte et s'inspire de la réalité, à travers l'impressionnisme de Mme Colette, m'a paru surtout remarquable dans sa première partie. Non que la seconde soit conventionnelle, mais elle ne laisse pas de donner dans l'arbitraire. De charmant qu'il était, au début, dans sa légèreté et son égoïsme même, Henri devient par trop brutalement cruel à la fin, il est vrai. Et comme son ambition est vaine!...

Pour que le domaine qu'il a fait prospérer ne soit pas, un jour, partagé, et donc pour en assurer la transmission à une descendance qui porte son nom, un vieux propriétaire terrien favorise l'adultère de sa bru avec un de ses serviteurs... Ainsi, son fils qu'il a eu la douleur de savoir impuissant transmettra à un héritier **Le Flambeau des Riffault.** Le récit de M. Gaston Chérau, qui continue la tradition du naturalisme, a de la grandeur. Le portrait du père Riffault que l'amour de la terre incite à commettre une infamie, en déborde le cadre; mais ce cadre — le marais poitevin — le met remarquablement en valeur.

Mme Marguerite Grépon étudie dans **Maxence, vierge faible** le cas d'une demoiselle de province, qui pauvre ne peut se résigner à la médiocrité de sa condition, et, plutôt que d'épouser le jeune homme quelconque qu'on lui présente, préfère travailler et prendre un amant. Un temps, seulement... Après un timide essai d'amour clandestin à Grenoble, elle revient dans sa petite ville se marier avec le prétendant qu'elle avait naguère évincé. Elle le trompera, du reste, avec le joli garçon qui l'a initiée... On trouve des théories sur la situation pénible des jeunes filles sans dote, le mariage et l'union libre dans le roman de Mme Grépon, et ces théories, qui ne sont pas nouvelles, ne sont pas convaicantes, non plus. C'est aussi que le cas de l'héroïne de ce roman — une bourgeoise déclassée — n'est pas aussi commun que Mme Grépon semble le croire. En effet : les demoiselles sans le sou, intelligentes, ardentes, mais prisonnières de principes fossiles, sont une minorité. Le problème qui les préoccupe ne se pose non seulement pas pour les paysannes et les filles d'ouvriers, mais pour les filles de petits employés ou de fonctionnaires qui continuent de gagner leur vie, une fois mariées. Et l'on sait, d'autre part.

que les idées de la bourgeoisie elle-même ont évolué. Il y a de l'observation pourtant, de l'esprit, de jolies formules dans le récit de Mme Grépon qui est digne de nous donner une œuvre plus réfléchie ou décantée d'idéologie que celle-là.

Mal loti de M. Marmouset, est l'histoire d'un brave ouvrier qui, las de payer trop cher son logement de deux pièces avec cuisine, à Ménilmontant, achète un terrain en banlieue et fait bâtir. Il a des ennuis, car chacun sait quelle vie précaire ont menée les malheureux dupes des vautours du lotissement, forcés qu'ils étaient de patauger dans des voies sans écoulement ni égouts et transformées en marais, dès les moindres pluies... Mais Nénesse, le héros de M. Marmouset, a du cran, et malgré la venue de deux jumelles (il avait bien besoin de cela, ayant déjà un gosse), il finit par s'en tirer — non sans sacrifices. Le roman de M. Marmouset est documenté, honnête, et plein de bonne humeur.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Exhibition intégrale de Mme Georgette Leblanc (littérature, diction, chant) présentée par « l'Effort », salle de l'Ecole Normale de Musique. — *Aglavaine et Sélysette*, de M. Maurice Maeterlinck.

La salle qui a servi d'écrin à la présentation personnelle de **Mme G. Leblanc** dans ses œuvres et ses talents est une sorte de boîte en bois naturel très heureuse aux yeux. Les gradins sont en amphithéâtre. Au bas, comme une petite piste de cirque, terre-à-terre, mais également en bois, se trouve le plateau. Une table, une chaise, une lampe blanche en forme d'olive, un grand abat-jour blanc.

Voici Mme G. Leblanc dont le programme annonce qu'elle se manifestera en une sorte de récital.

C'est une dame d'âge canonique, aimablement désuète, mais désirant séduire avec une bonne volonté sans trêve et sans fard. La moindre petite claque qui l'appuiera sera accueillie par elle avec une mimique accentuée de remarque et de reconnaissance.

Elle a un visage long (rappelant quelque peu celui de Mme Marthe Brandès), maquillé plutôt à la mode d'hier qu'à celle d'aujourd'hui, des yeux chinois aux sourcils rasés et rem-

placés par d'autres très hauts, jetés d'un trait de crayon gras sur le front. Les lèvres au large sourire gracieux et avenant s'épanouissent sur une denture éclatante de jeunesse. Perruque blonde à la Sarah Bernhardt. Intonations également empruntées, les fins de phrase à Sarah, les *r* à de Max. Assise à la table, puis plus tard debout et ondoyante, un fin mouchoir rouge à sa main ne cessera d'être pétri doucement et promené. De l'or, de l'argent scintillent sur la soyeuse robe violette et aux chaussures. Mme G. Leblanc apparaît ainsi comme toute semée de ces poudres de l'écritoire dont on sèche l'encre fraîche.

Mme G. Leblanc a été, durant vingt ans, l'amante de M. Maurice Maeterlinck, et elle a voulu en débattre, d'abord par le livre (1) puis sur le tréteau, avec le premier venu qui donne son écu.

Le directeur de *l'Effort*, M. André Robert, informa le public que Mme Leblanc était disposée à répondre à toutes les curiosités, tandis qu'elle se promenait ondulante et maniérée comme un mannequin. La surprise passée, on l'interpella, et naturellement sur des détails de l'intimité de M. Maeterlinck qu'elle avait si bien connu. La première question fut d'un quidam qui voulait savoir si, comme on l'avait dit, la danseuse Isadora Duncan avait demandé à M. Maeterlinck de lui faire « une pétite enfant ». Mme Leblanc confirma la chose, et que ce fut d'abord à elle-même que la danseuse s'était adressée pour autorisation. Nous eûmes ensuite les détails de l'audience que le poète accorda, « sans aucune suite, d'ailleurs », etc., etc.

Auparavant, Mme Leblanc avait longuement commenté son livre. Durant l'entr'acte on le vendait, et largement, car chaque acheteur pouvait porter aussitôt son acquisition à la signature de la belle Egérie.

Mme Leblanc renonça à chanter. Elle s'excusa, arguant d'un enrouement que trois heures de lecture publique et de répliques en bonne voix n'avaient pas dénoncé. Nous fûmes ainsi privés du plus plaisant probablement du programme. En compensation Mme Leblanc nous a longuement — un peu trop longuement — récité de ses vers :

(1) *Souvenirs*, Grasset, éditeur.

Conçue les racines en l'air, ma vie (*etc...*)

J'ai toujours eu la particularité de m'informer des choses et des gens avec mes yeux, et c'est pourquoi j'étais content d'aller voir cette dame s'agiter et parler au gros public dans cette position d'une amante agressive, et qui croit bon — à mépris de se confier au tribunal civil, ou au silence — d'établir du geste, de la voix, de l'écriture, ses aigreurs, ses récriminations assaisonnées à la crème doucereuse de sa bonté sans cesse proclamée.

Naturellement les impressions que l'on prend à ce spectacle sont moralement assez pitoyables, assez macabres, assez complexes aussi. Car il y a sous ces apprêts mondains de la personne, sous ces sourires stéréotypés dans le désir de plaire, dans tout cet équipage périmé et factice, dans cette exhibition en vérité inconsciente et lamentable, il y a une incommensurable amertume, une révolte vainement contrainte à composer, qui ne tardent pas à percer clairement aux traits du visage.

Avant de la voir exposée si bénévolement sur scène, je m'étais fait selon ses *souvenirs* un certain portrait de Mme Leblanc, et j'étais curieux de le confronter avec sa personne même, puisqu'elle voulait tellement nous instruire à son propos qu'elle ajoutait cette addition complémentaire à tous ses autres étalages.

Oh! il est bien certain que Mme Leblanc est, dans ses intentions, dans ses démarches de l'existence, et vis-à-vis de sa conscience, une excellente femme, et toute généreusement bienfaisante. En fait, nous savons à quoi aboutit, bon gré, mal gré, le vouloir du bienfaiteur sur son objet : à une incessante, lancinante et têtue tyrannie, avec — pour ce qui est particulièrement de Mme Leblanc, — une poursuite et un siège constants et insinuants. Dès le début de sa liaison avec M. Maeterlinck,elle veut absolument influencer, sans songer que, le peu qu'elle a dans le tour de la rêverie et de l'esprit, elle le tient de la lecture répétée, attentive, passionnée des ouvrages de celui dont elle se propose de devenir le précepteur. Tout de suite « j'entre en lutte, en discussion, dit-elle, sans cesse je l'épiais. Parfois un simple geste me renseignait sur l'œuvre en train ». Charmante partenaire! Elle fit bien de ne pas tar-

der à s'encastrer dans la pensée et le travail du poète dès le temps de ses feux, car l'amour dans ce temps-là se plie aisément aux pressions dont un esprit qui a son but essaie de le diriger. Or Mme Leblanc, toujours et dès le plus jeune âge, a été dévorée du désir d'écrire et de publier : « Ecrire! écrire! » c'était sa passion à cette dame. Cette passion, à ses débuts dans la réalisation pratique, lui fit choisir un écrivain et auteur dramatique (n'était-elle pas comédienne aussi) pour compagnon. Compagnon à qui Mme Leblanc a dû sa propre célébrité, son relief d'autrefois. Elle lui doit encore de pouvoir aujourd'hui — par ses gestes actuels, si révélateurs d'une singulière violence à livrer son amant à la curiosité publique, à faire bruit de son nom et de sa personne — assembler les badauds à sa bruyante et provocante excentricité, à la fois si comique et si pénible.

L'aventure est des plus banales, tracée par la narratrice intéressée, et qui ne dispose d'aucun pouvoir d'exposer logiquement son cas d'une manière originale ou attachante. On sent trop que, consciemment ou non, tout cela est ingénument arrangé, truqué, tronqué, avec pour elle-même une faveur, une ferveur sans malice, et envers son amant ancien une aigreur tenace, vindicative, d'autant plus visible qu'elle est toute couverte du vain fatras d'une sentimentalité de pensionnat. Pauvres tromperies de femme à elle-même sur elle-même, et dont l'effort d'expression est décevant. En somme, ce débat si commun est celui d'un homme à réduire; lequel, passif et maître de soi, prend ce que positivement on le contraint de prendre (et qui, du point de vue littéraire, n'est d'ailleurs que sa propre sève passée dans une femme qui s'y est appliquée), mais ne se laisse pas entamer. Pourquoi ce galant homme et cet esprit curieux aurait-il repoussé le spectacle et refusé l'audition que cette femme s'était acharnée à lui soumettre? Il y a laissé d'être tellement imaginatif : le profit ne fut pas si mince.

§

M. Maeterlinck, dès qu'il eut expérimenté et compris ce qui lui était advenu, déchiffra l'énigme et fit promptement pour lui la somme d'une aventure qui, pour Mme Leblanc, allait traîner un quart de siècle et aboutir à ses manifestations

d'aujourd'hui, pleines de rancœurs, vindicatives, revendicatrices, navrantes et du plus mauvais goût théâtral.

Donc, dès 1896, M. Maeterlinck écrivait son drame : **Aglavaine et Sélysette.**

La fable d'*Aglavaine et Sélysette* est très simple. Dans un château sur le bord de la mer. Méléandre et Sélysette y vivent depuis quatre ans. Survient Aglavaine (veuve d'un frère de Sélysette). Coup de foudre réciproque entre elle et Méléandre. Toutefois, au bout de huit jours, il ne s'est encore rien passé, sauf tirades et embrassades. Sélysette s'en aperçoit vite, et (quoique Aglavaine, qui n'a pas mauvais cœur, se dispose à partir et le lui ait annoncé) elle pousse la grandeur d'âme, l'esprit de sacrifice jusqu'à se suicider, en se précipitant dans la mer, du haut de la tour. Elle s'est arrangée pour que l'on crût à un accident, mais Méléandre et Aglavaine ne peuvent douter du suicide, et bien que l'auteur ne le dise pas expressément, cette mort, dont ils ont été la cause involontaire, semble les séparer pour toujours.

On ne comprend guère comment Mme Leblanc peut se plaindre d'avoir été personnifiée dans Aglavaine. Celle-ci est très bien traitée, mais, il est vrai, Sélysette est représentée sous des traits extrêmement flatteurs. Il est à remarquer que la beauté d'Aglavaine et celle de Sélysette, tout en étant constamment célébrées, ne font jamais l'objet d'une indication précise. Les femmes de Maeterlinck sont presque incorporelles.

Cet ouvrage résume la situation morale entre le dramaturge et sa compagne. Il comprenait celle-ci comme l'opposition formelle aux petites princesses de ses imaginations antérieures. On est bien obligé de constater que toute la gratitude que M. Maeterlinck manifestait à Mme Leblanc au cours de l'été où il écrivait son drame, et tout son bonheur qu'il lui exprimait lui étaient venus du fait qu'elle était pour lui l'objet même qui avait obligé l'effort et le redressement de sa pensée jusqu'à la nécessité de combattre un contact hostile. Je crois que cette interprétation de ce moment-là est quasi incontestable. D'ailleurs voici comme Mme Leblanc apprécie elle-même cette Aglavaine dont elle savait qu'elle la représentait :

Il [Maeterlinck] avait voulu créer une héroïne qui me plût et

cette femme soi-disant clairvoyante exerçait sa force sans discernement sur deux êtres incapables de la supporter. Finalement sa bonne volonté n'engendrait que le malheur et cela sous un amas de belles paroles, de discours nobles et de principes généreux.

La dernière phrase est la légende même qui convient au portrait véridique de Mme Leblanc. Ainsi éclate aujourd'hui que le poète avait vu juste. Mme Leblanc, avec ses récentes manifestations, l'a confirmé.

ANDRÉ ROUVEYRE.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Docteur Goulay : *Bric-à-Brac;* préface de M. le Professeur Cadiot, Editions de la revue « Nos animaux ». — Docteur Jean Lhermitte : *Le Sommeil,* Collection Armand Colin. — L'opinion de M. Lapicque sur la vivisection.

Bien curieux livre que celui du Dr Goulay intitulé **Bric-à-Brac,** il fera plaisir aux amis des Chiens et certainement à notre collègue Léautaud.

Le Dr Goulay, ancien élève de l'Ecole vétérinaire d'Alfort, condisciple de Renaudel et d'Auger, le regretté poète de la fameuse « ballade», a toujours aimé « vagabonder dans les plates-bandes des lettres et des arts ».

La science ne nous apprend-elle pas tous les jours que ce qui était hier encore réalité n'est qu'illusion? Je ne sais pas où gîte la vérité permanente, à moins que ce ne soit dans l'imagination et dans la création artistique...

Le Dr Goulay, malgré ses préoccupations artistiques, est devenu un médecin très réputé des Chiens; un « médecin » et non « vétérinaire », car le Dr Goulay traite les Chiens non comme des « choses», mais comme de véritables « personnes ».

La vie humaine étant inestimable, la médecine qui essaie de la sauver, quand elle est en péril, est morale; le médecin n'a jamais à envisager l'éventualité de tuer son malade.

En médecine vétérinaire, on répare les « machines animées », mais à la condition que les frais ne dépassent pas la valeur, toujours limitée, des animaux.

Depuis 1921, le Dr Goulay a mené une vigoureuse campagne de propagande pour *traiter* les Chiens contre la rage, au lieu de les tuer. En 1918, au moment des Gothas et Berthas, il paraît qu'on massacrait par dizaines de mille les Chiens, « sous le prétexte illusoire de mettre le public parisien à l'abri de la rage »; en en aurait tué ainsi 100.000. Le Dr Goulay de protester :

Au lieu d'abattre les Chiens en masse selon la formule antique et périmée, ne serait-il pas plus conforme aux intérêts des amis des Chiens en général (intérêts solidaires des nôtres en particulier), de soigner nos clients-chiens contre la rage par les procédés Marie et Remlinger?

Actuellement la vie d'un Chien est encore à la merci d'une dénonciation anonyme, d'un témoignage tendancieux.

Il est urgent de mettre la législation en harmonie avec les progrès scientifiques actuels. Vaccin et séro-vaccin doivent aboutir rapidement et beaucoup plus sûrement que l'abatage à l'extinction de tous les foyers de la rage. Vacciner les chiens *avant morsure*, c'est bien, mais insuffisant. Il faut, en outre, pouvoir traiter les Chiens qui ont été mordus par un animal enragé, en leur injectant un, deux ou même trois jours *après la morsure*, deux doses de séro-vaccin Marie, à quinze jours d'intervalle. Le rôle de la police, d'arbitraire et de néfaste qu'il était, deviendra bienfaisant et protecteur; les laisses et les muselières seront reléguées au musée des antiquités.

Nous n'en sommes pas encore là en France; au Japon, la vaccination préventive est devenue annuelle et obligatoire; il en est à peu près de même à Cuba et au Portugal; la vaccination antirabique a fait également ses preuves au Maroc.

Puisque le Dr Goulay est si curieux des choses littéraires, il connaît sans doute l'œuvre de Bernard Shaw, et il a pu lire dans la récente édition française du « *Guide de la femme intelligente* », cette vive sortie contre les méthodes de la médecine moderne.

La vaccination obligatoire et la série monstrueuse d'inoculations dangereuses qui sont pratiquées de force sur les soldats et à certaines frontières sur les immigrants sont des attentats graves à la liberté individuelle. En fait, ce sont des tentatives désespérées pour

supprimer les conséquences de la mauvaise hygiène et de la surpopulation... La crainte des épidémies, c'est-à-dire de la maladie et de la mort prématurée, a créé une tyrannie pseudo-scientifique, tout comme la crainte de l'enfer a créé une tyrannie sacerdotale aux âges de la foi... Quand nous serons débarrassés de la pauvreté, les docteurs ne pourront plus nous faire peur au point de nous imposer, de par la loi, des inoculations pathogènes, qui, dans des conditions de bonne hygiène, tuent plus de gens que les maladies contre lesquelles ils prétendent nous protéger.

Dans les milieux médicaux et à l'Académie de médecine même, on s'inquiète de plus en plus des conséquences fâcheuses possibles de certaines vaccinations ou sérothérapies.

Si les Chiens pouvaient soupçonner ce qui les attend encore! Mais ne sont-ils pas voués fatalement à être sujets d'expérience.

§

En 1913, quand je visitais à Pétersbourg les laboratoires du célèbre physiologiste Pavlov, on y expérimentait sur des centaines de Chiens la « salivation psychique ». Dans ma *Nouvelle Psychologie animale* j'avais donné un exposé d'ensemble de ces recherches; les animaux avaient été le plus souvent dans des conditions de vie favorables. Il y a d'ailleurs plus d'une fois intérêt à s'ingénier de ne pas avoir recours à des procédés cruels. Dans quelques travaux déjà anciens sur les mécanismes du sommeil, on empêchait, pendant une série de jours et de nuits, de toutes sortes de façons, les Chiens de dormir, et, chez les animaux insomniqués, on recherchait ensuite les altérations du sang et celles des cellules des centres nerveux; on créait ainsi des conditions sans doute différentes de celles réalisées dans le sommeil ordinaire.

Dans un livre récent, **Le Sommeil**, le Dr J. Lhermitte, un spécialiste réputé des maladies du système nerveux, est de l'avis que j'avais exprimé dès 1911, que c'est plutôt du côté des expériences de Pavlow et de ses élèves qu'il faut chercher le mécanisme du sommeil.

Nous devons signaler, toujours en suivant l'expérimentation de Pawlow, que la répétition monotone et prolongée d'une même excitation corticale aboutit à l'irradiation de l'inhibition à toute la sur-

face des hémisphères. En voici un exemple : dans un endroit déterminé qu'il ne connaît pas, l'animal se livre à l'investigation, c'est-à-dire au repérage plus ou moins soigneux de l'endroit où il est placé : c'est ce que Pawlow désigne du nom de « réflexe d'investigation », qui peut s'appeler, chez l'homme, l'instinct de curiosité. Celui-ci détermine, comme tous les réflexes corticaux, une excitation cérébrale et, puisqu'il s'agit d'une excitation et d'une excitation répétée, on peut supposer que la prolongation indéfinie du réflexe d'investigation doit aboutir, en dernier terme, à l'irradiation du processus inhibiteur cortical et, par conséquent, à l'endormissement. Or, les recherches de Pawlow établissent qu'il en est bien ainsi.

Un élève de Pavlow, Rosenthal, a pu observer que, chez un Chien soumis à une excitation indéfiniment répétée, l'état d'inhibition ou de somnolence est précédé par un état d'excitation. Et ceci est d'un intérêt réel pour les médecins. On sait en effet, et l'expérience journalière leur en apporte des exemples, qu'« il est quantité de sujets qui ne peuvent s'endormir qu'après avoir présenté préalablement une phase d'excitation caractérisée quelquefois par de l'anxiété, de l'angoisse ou de l'agitation motrice ».

§

Dans une étude qui fait partie d'un livre dont je parlerai prochainement, *l'Orientation actuelle des sciences*, M. Lapicque, professeur à la Sorbonne, aborde la question de **La Vivisection.**

La vivisection heurte une sensibilité qui s'est développée tard, mais que, pour ma part, je considère comme un progrès. Le spectacle de la douleur est pénible, et je trouve juste d'étendre cette sympathie aux animaux...

Plus je vais, plus la vivisection m'est pénible, et plus je l'évite tant que je peux...

Le chien, compagnon de l'homme depuis l'âge de la pierre, le chien, qui considère l'homme comme un dieu, et qui sait si bien exprimer son adoration par le regard : ce n'est pas seulement un animal hautement évolué, un mammifère avec un fort coefficient cérébral, c'est un ami... Si mon regard s'est croisé avec celui du chien, c'est fini, je ne pourrai pas mettre le scalpel dans sa chair.

Et cependant il y a encore des physiologistes qui font des expériences bien cruelles sur les Chiens : qu'il me suffise de citer ici celles sur la tête isolée : On maintient en vie une tête coupée de Chien, comme on maintient en vie un cœur isolé, en entretenant artificiellement dans ses vaisseaux une circulation; on observe ses réactions...

On a beau se dire que des expériences de cet ordre ne sont pas sans intérêt pour la physiologie du système nerveux. Il n'est même pas certain que l'intérêt soit très grand, capital; il n'est pas certain non plus que les problèmes que l'on cherche à résoudre par les expériences de « tête isolée » ne puissent être résolus par quelque autre procédé, moins offensant pour la « sensibilité ».

GEORGES BOHN.

GÉOGRAPHIE

Institut océanographique de Monaco, *Carte générale bathymétrique des Océans*, 2e édition, revisée par MM. Bourée, E. de Margerie et G. Schott. 24 feuilles en couleurs, au 1/10.000.000 à l'équateur. Monaco, 1930. Prix : 500 fr. — P. Privat-Deschanel et M. Zimmermann, *Océanie et régions polaires australes* (tome X de la *Géographie universelle*), 1 vol. in-8°, Paris, A. Colin, 1930. — Mémento.

Les dernières feuilles de la **Carte générale bathymétrique des Océans** publiée par l'Institut océanographique de Monaco ont paru en 1930. La première porte la date de 1912. On peut penser qu'un délai de publication de dix-huit années est beaucoup trop long, même pour une œuvre de cette importance. Non seulement les renseignements des premières feuilles risquent de paraître surannés et même périmés quand paraissent les dernières, dans un ordre de recherches où affluent sans cesse les nouveautés; mais les procédés de fabrication, surtout en ce qui concerne les teintes, se modifient à mesure que les contingences économiques et industrielles se modifient elles-mêmes. De là un certain manque d'harmonie dans l'ensemble. On s'en aperçoit là où la carte est exposée toute entière dans ses feuilles principales, entre les 72e degrés de latitude nord et sud, comme on peut la voir au Musée océanographique de Monaco. Il faut même admirer que le manque d'harmonie ne soit pas plus sensible. On le remarque; mais il n'est pas choquant.

Bien que nos connaissances sur la topographie sous-marine se développent à une allure accélérée avec l'emploi des nouveaux procédés de sondage, je crois pouvoir affirmer que la Carte générale des Océans, tableau aussi exact que possible de nos connaissances actuelles, conservera sa valeur scientifique d'ensemble pendant longtemps encore, peut-être un quart de siècle, malgré les nombreux détails nouveaux que nous apprenons tous les jours. Je vais dire pourquoi, en peu de mots.

Jusqu'à l'année 1860 ou environ, nous ne connaissions de la topographie sous-marine que ce qu'il était possible d'apprendre à l'aide de courtes lignes de sonde, aux abords immédiats des rivages et pour les besoins pratiques de la navigation. Sur les mers du large, les mers profondes, nous ne savions rien, faute d'appareils sondeurs adéquats.

Lorsque des appareils de cette espèce furent inventés, et lorsqu'ils reçurent une utilisation immédiate du fait de la pose des grands câbles transocéaniques, alors commencèrent et se multiplièrent bientôt les sondages par fil en mer profonde ou *sondages océanographiques,* tandis que les sondages utiles à la navigation se poursuivaient sur toutes les côtes, à mesure que celles-ci étaient relevées, avec une précision croissante, par les hydrographes de toutes les nations maritimes.

Les sondages par fil, sur les petits fonds, sont devenus tellement nombreux, qu'ils nous permettent de considérer comme satisfaisantes, au point de vue scientifique, nos connaissances sur le relief et surtout sur les limites de ce qu'on appelle le *plateau continental* (de 0 à 200 mètres de profondeur) et le *talus continental* (de 200 à 500 mètres).

Mais les neuf dixièmes des Océans ont plus de 500 mètres de profondeur. Sur cette immense étendue, nous n'avons que les sondages océanographiques, inexistants il y a soixante-dix ans, multipliés depuis, mais pas assez multipliés pour atteindre, nulle part, la densité des sondages hydrographiques : car le sondage par fil en mer profonde est une opération difficile et longue, qui demande au moins six heures pour les grands fonds de plus de 6.000 mètres.

Malgré cela, l'ardeur de recherche, stimulée par la pose des câbles, fut telle qu'après un demi-siècle, il parut possible de

dresser la carte du relief sous-marin par courbes de niveau (*isobathes*). Ce fut la première édition de la Carte générale bathymétrique, suivie, à partir de 1912, de la seconde, très améliorée grâce aux efforts de M. Bourée, E. de Margerie et G. Schott. La représentation du relief des continents, par courbes de niveau d'altitude (*isohypses*) fut ajoutée au relief sous-marin, et la comparaison entre les deux fut facilitée par l'adoption d'une même équidistance entre les courbes, qui sont celles de 200 mètres, de 500 mètres, de 1.000 mètres, puis de 1.000 en 1.000 mètres. Sans doute, les lacunes de nos connaissances nous obligent de tracer, pour le fond des mers, des courbes d'interpolation parfois hypothétiques. Toutefois, ce n'est que pour les mers australes (au Sud du 40° lat. S.) et pour les mers glacées, que ces courbes paraissent trop arbitraires, tant les observations sont rares : aussi les courbes sont-elles figurées en pointillé dans les parages les plus douteux.

Les choses en étaient là, lorsque l'invention et les applications diverses des sondages acoustiques, il y a une dizaine d'années, permirent de multiplier les sondages d'une manière inespérée, et même d'enregistrer graphiquement le profil du fond sur lequel passent les bateaux. Bien que la technique de ces sondages soit encore matière à discussion, leur exactitude générale, confirmée sur bien des points au moyen de sondages par fil, n'est pas douteuse.

Les sondages acoustiques pratiqués depuis quelques années par les bateaux hydrographes de France, d'Angleterre, d'Allemagne, des Etats-Unis et d'autres nations maritimes, et parfois sur des zones fort peu connues jusqu'alors, m'ont permis, en ce qui concerne la Carte générale bathymétrique, d'arriver aux conclusions provisoires suivantes.

La Carte est authentifiée, jusque dans les détails, sauf exceptions, pour les zones de petite profondeur.

En mer profonde, les grands accidents du relief, tels que la Carte les dessine, sont confirmés, dans leur allure d'ensemble, par les sondages acoustiques, exception faite des mers australes et des mers glacées. La topographie générale du Pacifique, de l'Atlantique, de l'Océan Indien et des mers secon-

daires peut être regardée comme fixée dans ses grandes lignes, telles qu'une Carte au 1/10.000.000ᵉ peut les donner.

Ce sont les détails qui changent et qui changeront. Plus les sondages acoustiques se multiplient, plus le relief sous-marin paraît accentué et diversifié là où on le regardait déjà comme tel, et moins uniforme là où on le regardait comme très uniforme. La Carte actuelle demeurera le canevas, réellement exact dans son ensemble, où s'encadreront les détails nouveaux. Elle sera à refaire par la base dans vingt ou trente ans. Jusque là, elle conserve sa valeur, qui est très grande.

§

Les mers ne tiennent guère de place, dans la *Géographie universelle* publiée chez Colin, que par rapport aux terres qui les bordent, surtout quand les terres encadrent des mers secondaires. Cependant, le tome X de cette collection fait aux Océans une part plus large. Il était impossible qu'il en fût autrement, ce tome étant consacré à **l'Océanie** et aux **Régions polaires australes.** La partie *Océanie* a été rédigée par Paul Privat-Deschanel, la partie *Régions polaires australes* par Maurice Zimmermann.

Dans l'étude de l'immense étendue de mer que comprend un tel cadre, les descriptions des deux auteurs chevauchent naturellement l'une sur l'autre. Privat-Deschanel étudie le Pacifique qu'il appelle du vieux nom de Grand Océan; Zimmermann expose nos connaissances sur les mers antarctiques. Mais entre les deux masses océaniques existe la ceinture marine ininterrompue qui fait le tour de la planète, entre les pointes Sud des continents et la banquise antarctique, et que j'ai appelée l'Océan Austral. Je n'ai pas inventé le nom; je crois avoir été le premier à définir le fait, dans les revues géographiques, d'une manière à peu près complète. Privat-Deschanel accepte la notion de l'Océan Austral à peu près sans réserve; Zimmermann trouve la limite que je lui ai donnée vers le Nord (35° lat. S.) trop sommaire et schématique. Il aurait raison sans doute, s'il fallait prendre cette démarcation au pied de la lettre. Mais j'ai entendu n'en faire qu'une base commode de référence : la limite vraie vers le Nord est une large zone à oscillations, tout comme, du côté sud, la frange

de la banquise qui sépare l'Océan Austral des mers antarctiques, et qui dessine une ligne festonnée avec des variations saisonnières ou périodiques d'une grande amplitude, comme je l'ai indiqué dans un article récent du *Bulletin de l'Institut Océanographique.* Au reste, Zimmermann, comme Privat-Deschanel, reconnaît que de nombreux caractères concordants permettent de dégager d'une manière très nette l'individualité de l'Océan Austral.

Les pages consacrées par Privat-Deschanel à l'Australasie britannique (Australie et Nouvelle Zélande) sont la partie la plus originale et la plus vivante de son travail. On reconnaît là, une fois de plus, cette observation directe et ce contact immédiat des choses que rien ne remplace. L'auteur a vu et parcouru les pays dont il parle. On aura plaisir à le suivre à travers cette Australie, singulier vieux continent à la topographie usée, dont « les bords palpitent d'une vie intense », qui contraste avec le« cœur de pierre » de l'intérieur, privé à peu près de toute communication de drainage vers la mer, pour une proportion de 64 0/0 de la superficie. Moins désertique, en apparence, que le Sahara, l'intérieur de l'Australie est en réalité moins pénétrable, à cause des terribles végétations épineuses, *mallee-scrub* et *spinifex.* L'auteur réfute des préjugés courants, qui, comme tous les préjugés, survivront sans doute à sa réfutation. Il parle avec sympathie des indigènes australiens si décriés; on s'est certainement trop pressé d'annoncer leur prochaine et complète disparition. La population blanche de l'Australie n'est pas stationnaire; elle s'accroît, non par l'immigration que rend presque impossible la politique sociale des gouvernements australiens, mais par l'excédent des naissances sur les décès; il est vrai que l'accroissement est faible; l'Australie, surtout près du monde jaune qui pullule, ne représente pas une grosse masse numérique et sans doute n'en représentera jamais une. Un accroissement de 118.000 par an, pour un continent si vaste, c'est bien peu de chose. Cela est dû avant tout aux tendances morales, sociales et économiques du *Labour party* dominant en Australie. Cependant, Privat-Deschanel estime que la politique socialiste actuelle est expliquée et légitimée, en Australie comme en Nouvelle Zélande, par le milieu géographique.

Les conditions actuelles de la production, du travail et des échanges, ainsi que la situation de l'Australasie dans la communauté des nations britanniques, sont exposées avec toute la précision désirable. Je note une petite lacune. Le développement si rapide de l'aviation commerciale en Australie s'explique en partie par des conditions géographiques exceptionnelles : hautes pressions stables, ciel clair, facilités générales d'atterrissages et d'envol.

On suivra aussi avec intérêt la description des archipels océaniens. Privat-Deschanel insiste avec raison sur ceux qui sont à nous et qui ont une valeur économique positive, Nouvelle-Calédonie et Nouvelles-Hébrides (celles-ci en *condominium* avec l'Angleterre). Ces exposés, très riches de choses, de faits et de chiffres, deviennent parfois un peu secs par l'accumulation de notions positives pas assez ventilées; défaut peut-être inévitable, qui se fait sentir aussi dans les nombreuses pages où est étudiée l'Australasie.

La description des mers antarctiques et de l'Antarctide, due à Zimmermann, débute naturellement par la passionnante histoire de l'exploration antarctique, commencée par Cook au XVIIIe siècle, continuée glorieusement dans la première moitié du XIXe par Wilkes, Ross et Dumont d'Urville, interrompue par une longue pause, puis recommencée, un peu avant 1900, pour aboutir à la découverte du continent antarctique, à la conquête du Pôle Sud en 1912 et aux nombreuses explorations où l'investigation aérienne s'est fait récemment une place avec Byrd et Wilkins. Malgré tant de travaux, la géographie de l'Antarctide, aujourd'hui encore, est faite de quelques notions positives mélangées à beaucoup d'obscurités, de doutes et d'hypothèses. Le phénomène étonnant des colossales Barrières de glace flottantes juxtaposées au continent, dont la plus connue est la Grande Barrière de Ross, commence à nous livrer ses secrets; on connaît assez bien la genèse, la marche et l'évolution des grands icebergs des mers antarctiques et de l'Océan Austral. Mais la géologie, la climatologie et la biologie (celle-ci si réduite) de l'Antarctide ont encore beaucoup à faire. L'Antarctide fut, de la fin du primaire au début du tertiaire, « un foyer biologique capital »; comment expliquer le fait dans une région qui est de beaucoup, aujourd'hui, la

plus froide du globe? Au point de vue météorologique, on n'est même pas certain de la réalité du grand anticyclone antarctique nettement affirmée par Hobbs et Simpson; cet anticyclone paraît pourtant nécessité, en quelque sorte, par la zone de basses pressions permanentes qui le ceinture partout vers le nord, entre les 40° et 55° de latitude, et qui contribue à individualiser si vigoureusement l'Océan Austral.

MÉMENTO. — Les *Etudes Rhodaniennes* de décembre 1930 contiennent une étude précise d'Yvonne Janicot sur *Trévoux et la côtière de Saône*, et une note préliminaire d'André Allix sur le tragique éboulement de Fourvière. — Dans la *Revue du Pacifique* de 1930, M. Lapicque démontre que le choix de Haï-phong comme port du golfe du Tonkin a été une grosse erreur qui ne peut se perpétuer; le seul emplacement qui convienne est celui de Hongay ou Port-Courbet en baie d'Along. — *Essai de géographie préhistorique de la Tchécoslovaquie*, publié en 1930 dans l'*Anthropologie* par Pierre Deffontaines. — M. Russo, bien connu par ses travaux sur la géologie et la géographie physique du Maroc, publie des *Observations et considérations nouvelles sur la morphologie et la tectonique de l'Afrique du Nord et en particulier du Maroc*, dans la *Revue de géographie marocaine* de septembre 1930; selon lui, le Riff est un « morceau d'Europe » accolé à l'Afrique.

CAMILLE VALLAUX.

ETHNOGRAPHIE

Stephen-Chauvet : *Musique nègre, considérations, technique, instruments*
de musique, recueil de 118 airs notés, Paris, 4°, Société d'éditions mari-
times et coloniales. — *Travaux et Mémoires de l'Institut d'Ethnologie*,
gr. 8°, ill.; t. VII, Labouret et Rivet, *Le royaume d'Arda et son évangéli-*
*sation au XVII*e *siècle;* t. VIII ,Maurice Leenhardt : *Notes d'ethnologie néo-*
calédonienne; t. XI, Albenino : *Verdadera relacion delo sussedido enlos*
Reynos e prouincias de Peru..., Sévilla, 1549, avec introduction de Jose
Toribio Medina; t. XII, Marcel Griaule : *Le livre de recettes d'un dabtara*
abyssin; t. XIV, R. P. Charles Tisserant : *Dictionnaire Banda-français.*

Si, dans le livre sur la **Musique nègre** du Dr Stephen-Chauvet les reproductions des photos étaient meilleures (les originaux étaient excellents), si la bibliographie était plus complète (il manque des ouvrages fondamentaux, comme l'*Arbeit und Rythmus* de Buecher, les ouvrages et cartes de Frobenius, de Maes, de Stuhlmann, de Rese et bien des monographies où se rencontrent des faits et des opinions à étudier), nous aurions en France un ouvrage fondamental; mais

sans doute l'auteur médite-t-il une édition plus complète. Il lui faudra utiliser aussi les nombreux textes et mémoires sur les chants, la musique et les instruments des nègres des Etats-Unis publiés par l'American folklore society et divers particuliers. Mais tel quel, destiné au grand public, le livre aura le mérite de lui ôter l'idée que les nègres ne font que de la musique de jazz. Ce qui m'ennuie fortement, mais ceci ne concerne plus M. Stephen-Chauvet, est que la plupart de nos témoins sur les musiques nègres (je mets le pluriel exprès, sinon, c'est comme si on disait : la musique européenne) ne sont pas à considérer comme de bons appréciateurs d'une musique quelconque. Parmi les noms d'explorateurs que cite l'auteur, il y en a plusieurs que j'ai connus personnellement et dont on n'aurait pu obtenir une opinion sur les chansons populaires de leur propre province. Jamais Delafosse, par exemple, n'a rien compris aux chansons du Berry (il était de Sancergues); a-t-il compris quelque chose à la musique du Dahomey, de la Côte d'Ivoire, etc.? Il faudra que je demande à Gide de me chanter un petit air populaire ou savant pour me rendre compte de son oreille; car Stephen-Chauvet cite avec admiration des passages de son journal de route. Quand un homme, fût-il Gide, vient vous dire que les Sara ne chantent jamais « juste », c'est qu'il évalue avec un diapason européen; et je me méfie; un paysan non plus, chez nous, ne chante pas juste. Mais si! La voix des Sara est « juste »; mais leur gamme est plus riche que la nôtre et leurs accords peuvent être paratoniques. De même, si M. Audoin-Dubreuil, de la *Croisière Noire,* avait voulu noter les chants qui le « ravissaient », il aurait dû inventer un système de notation spécial.

Le chapitre suivant est consacré à la description des instruments de musique; elle est faite avec soin et bien illustrée; pour une documentation plus complète, voir le mémoire de Montandon (Archives suisses d'Anthropologie, 1919).

Le chapitre sur les airs de musique est le plus intéressant, ou tout au moins le plus neuf parce qu'on y trouve utilisés des documents récents et dont on est sûr, entre autres les enregistrements de Joyeux, avec commentaires explicatifs. Quand on a des disques, on constate la difficulté de transcrire ces airs dans notre notation; on y est arrivé à peu près et l'auteur

donne quelques transcriptions des airs recueillis par Joyeux; mais je me méfie fortement des notations plus anciennes, sans possibilité de répétitions nombreuses identiques. Du moins le choix de M. Stephen-Chauvet donnera-t-il une idée approximative de la richesse musicale de quelques tribus; car ici n'est pas représentée la trentième partie de ce qu'il y a là-bas en réalité; les instruments reproduits sur les planches proviennent d'un plus grand nombre de tribus; mais il y en a beaucoup dont la provenance est vague : « Congo français » ne veut pas dire grand'chose; « Ouest africain anglais » encore moins! Les plus beaux font partie de la collection de l'auteur.

§

L'Institut d'Ethnologie conserve sa remarquable activité. Coup sur coup ont paru plusieurs volumes, tous fort bien illustrés, et qui constituent chacun une monographie importante.

La publication du catéchisme espagnol-arda, ouvrage rarissime reproduit en phototypie et analysé par Rivet et Labouret, met fin à une curieuse méprise; on avait d'abord situé le **Royaume d'Arda** sur le haut Amazone ; mais l'américaniste Rivet n'acceptait pas la langue du catéchisme pour américaine; l'africaniste Labouret y a reconnu une langue du Dahomey, du sous-groupe éwoué. Des cartes, l'une ancienne, l'autre actuelle, situent ce royaume, dont l'évangélisation par les Jésuites est décrite ici tout au long.

Sous le nom de **Notes d'Ethnologie Néo-Calédonienne**, le P. Maurice Leenhardt nous donne enfin la monographie tant attendue sur cette île si peu connue; il y a passé vingt-cinq ans et dans ces conditions il a pu rectifier ses premières impressions, qui sont toujours fausses. Tour à tour sont étudiés, avec le plus grand soin : l'habitat, les industries, la guerre, la monnaie, la société, les cultures, les rites d'initiation, le célèbre pilou-pilou, les totems, les dieux, la magie et la répartition des langues; deux cartes et 36 planches excellentes, dont plusieurs en couleurs, terminent le livre; c'est certainement

l'une des meilleures monographies ethnographiques de langue française.

La **Verdadera Relacion,** ici rééditée en entier d'après des photos, intéresse surtout les spécialistes de l'histoire hispano-américaine; le seul exemplaire imprimé connu se trouve à la Bibliothèque Nationale; le texte paraît bien dater de 1548.

On a si peu de renseignements sur les pratiques médicales primitives que tout document nouveau est toujours le bienvenu; ici ce n'est pas un document isolé, mais un véritable *livre de recettes,* un manuscrit rapporté d'Abyssinie par M. Griaule. D'abord vient le texte abyssin, avec sa traduction; puis un commentaire donne l'explication de ces textes, en exposant sur quelles croyances reposent les pratiques médico-magiques décrites; enfin un vocabulaire, également avec explications, facilite davantage encore l'usage de ce volume, dont je recommande l'acquisition à tous ceux qui s'occupent d'histoire de la pharmacie et de la médecine.

Le *Dictionnaire Banda-Français* du R. P. Charles Tisserant n'est pas une simple liste de mots, mais chacun de ceux qui ont un sens religieux, magique, économique, technologique, social, est accompagné de descriptions et de commentaires détaillés. Avec un peu de patience, en reportant sur fiches et en classant par catégories les documents ainsi épars, on peut acquérir une idée à la fois détaillée et exacte des mœurs et coutumes des Banda et contrôler les publications antérieures, où se rencontrent souvent des interprétations prématurées. Je rappelle que les Banda habitent dans la région de l'Oubanghi-Chari.

A. VAN GENNEP.

LES REVUES

La Nouvelle Revue Française : Charlot et Deburau, par M. Albert Thibaudet. — *Nouvel Age :* le Premier Mai chanté par Maïakowsky, MM. Henri Guilbeaux, Tristan Rémy et Norman Macleod. — *La Revue de Paris :* Mérimée et le collège Stanislas. — Naissance : *Rupture* : appel; nouvel appel; sentiments haineux; poème d'un enfant de 10 ans. — Mémento.

M. Albert Thibaudet consacre ses « Réflexions » de la **Nouvelle Revue Française** (1er mai) à « Charlot ». On a beaucoup écrit sur l'extraordinaire Charlie Chaplin, reçu en Europe d'une façon quasi triomphale. Ce que nous lisons ici est

excellent. Charlot descend de notre Deburau. Son art simplifie. C'est pourquoi il a gagné, sans déchoir, d'être universellement populaire. Si nous ne buvons pas là un « grand vin », disons que le grand mime américain nous offre un vin naturel savoureux, riche, un peu rude parfois. Le bouquet des grands crus lui manque. Il possède et communique la force.

Nous devons à Charlot la source de comique la plus pure qui coule aujourd'hui sur notre pauvre planète. Et je ne veux pas parler, croyez-le bien, d'un comique pur qui s'essayerait dans la glace critique de la fameuse poésie pure. C'est moralement que le comique de Charlot est pur, pur comme le ciel ou le fond du cœur d'un héros, pur de méchanceté, pur de ce minimum d'agressivité et d'injustice dont nous traînons tous avec nous un lambeau. On s'en rend compte quand on le compare à Guignol, son contraire. Le rire Guignol initie chaque année à la cruauté quelques milliers de petits d'homme. Le rire Charlot est un rire sans venin, dont le public va des fines cervelles aux petits enfants.

La prodigieuse réussite de Charlot provient — ainsi naguère celle de Deburau — de ce « qu'ils s'absorbent dans un personnage, se jettent dans un personnage, comme nous vîmes Jarry se jeter dans Ubu. » A cette si juste remarque de M. A. Thibaudet, ajoutons que c'est là une des inspirations du génie. Le Pierrot créé par Deburau et dépouillé par Champfleury des complexités de son origine italienne, est un « méchant » et il « vient du comique, qui est dur. » Charlot est « un bon », un produit « de l'humour, qui est doux ». Tous deux se ressemblent par leur malchance. Le critique les situe exactement.

Il rappelle cette histoire de Deburau, saisissante :

Un jour qu'il se promenait dans un quartier populaire, Deburau fut reconnu, applaudi, interpellé, bien que la foule fût moins grande qu'autour de Chaplin. Un ivrogne ou un imbécile se mit à le suivre de près, à l'assaillir de familiarités importunes, jusqu'à ce que Deburau, rendu enragé, levât sur lui sa canne, qui était plombée, et l'abaissant sur la tête du drôle, le tuât net. Tout Paris apprit le lendemain avec stupeur que Deburau avait tué un homme. Il fallut la croix et la bannière pour lui éviter la cour d'assises, et, timide et doux de son naturel, le pauvre mouton enragé mourut de chagrin. N'empêche qu'il avait joué à la ville ce Pierrot assassin, si souvent son triomphe aux Funambules, et qu'il avait tiré au

naturel, sous forme de bâton plombé, l'épée avec laquelle il tuait le marchand d'habits dans celle de ses pantomimes qu'a fait durer un feuilleton pas assez célèbre de Gautier. Il porta la peine d'avoir suscité sur le théâtre les parties meurtrières qui dorment plus ou moins en chacun de nous. Deburau fut dévoré ce jour-là par Pierrot. Il ne semble pas que Chaplin ait rien à craindre de Charlot.

M. A. Thibaudet suggère un film où Charlot mimerait Deburau « sans oublier la fin, Deburau qui tue », ce qui nous donnerait « le poème de l'art muet, le mime du mime ».L'idée, « bulle de savon qui sort d'un stylo », ou, plutôt : bulle d'encre, est ingénieuse.

§

Nouvel âge (mai) nous montre — fortuitement — le désaccord parfait des lyres révolutionnaires.

D'un « Premier mai » du poète Maïakowsky, nous recopions ce fragment :

1er mai.
vive décembre!
Il est trop tôt encore
pour nous laisser amollir
en mai.
Vivent le froid et la Sibérie!
Le froid qui a acéré la volonté.
Le bagne
par les pierres de ses cachots
a fait pousser
mieux que tous les printemps
les forêts des bras.
Dans ces bras
nous élevons le drapeau de mai :
vive décembre!
1er mai.
A bas la tendresse!
Vive la haine!
La haine des millions contre les centaines.
La haine qui a soudé la solidarité.
Prolétaires!
Sifflez avec des balles :
— vive la haine! —

1er mai.
A bas le luxe insensé de la terre!
A bas le hasard des printemps!
Vive le calcul des forces de l'univers!
Vive l'intelligence!
L'intelligence
qui sait tirer
des hivers et des automnes
un mai éternel.

Voici maintenant quelques échantillons d'un «Premier mai» de M. Henri Guilbeaux qui eut, un temps, la confiance de Lénine :

Joli muguet, beau premier mai,
jour crépitant de clair soleil,
ciel sans averse printanière,
et sur la terre qui se colore,
large duvet vert et frisé,
joli muguet, beau premier mai.
. . . .
Premier de Mai,
fête du printemps, fête du travail,
bourgeons, fleurons, muguet, violettes,
sèves, éclosions, sucs et couleurs,
bourgeron, serpe, marteau, truelle,
rivets, châssis, haubans, hélices.
Premier de Mai, soleil et joie;
relâche des bras à Chicago,
croisement des mains à Paris,
arrêt du moteur à Berlin,
cortèges et spectacles à Moscou,
aéroplanes survolant la Place Rouge,
élévation des sèves et des forces prolétariennes.
. . . .
l'asphalte parisien exhale l'âme de la ville;
à l'infini s'étagent les briques de Londres;
dans Rotterdam gisent les bateaux amarrés.
Et sur les places et dans les rues,
joli muguet, églantine robuste,
rythmes puissants, rythmes d'acier,
transmondiaux bougent les flots du peuple.
Joli muguet, beau premier Mai,

allégresse, fête, recueillement,
joli muguet, églantine robuste,
soleil, force, multitude et labeur,
poussée de toutes les forces prolétariennes,
puissant hourra multitudinaire,
Premier de Mai,
fête de printemps, fête de travail,
premier de Mai, labeur et joie,
premier de Mai, allégresse et splendeur.

Un « Premier mai » de M. Tristan Rémy est moins idyllique. On y voit couler le sang. Un autre, de M. Aiguesparse, se termine par ce vers :

Immense bulle fardée de nuages cents!

Il y a bien plus de force et de vérité dans ce poème concentré d'un Anglais, M. Norman Macleod :

CHANT DES MASSES

Les corps des machines sont noirs,
sombres comme le destin d'une race d'Afrique,
mais l'avenir de l'industrie communiste
est un soleil qui éclaire le monde,
et que la peau de l'homme soit blanche
ou noire, le chant des masses
est, dans l'ombre, une lueur rouge.

§

La **Revue de Paris** (1er mai) contient la IIIe série des lettres de Prosper Mérimée à « la famille Delessert ». Cette correspondance est l'une des plus attrayantes. On sait maintenant ce que fut Mme Delessert à l'écrivain. Il montre souvent un cœur très tendre et inquiet, au lieu de la sécheresse qu'on prêtait au prestigieux conteur.

Une de ces lettres, datée de juin 1854, montre Mérimée fort diplomate. C'est à propos du collège Stanislas, alors en mauvaise posture, du point de vue financier. On le prie d'intervenir, il ne le fait pas directement. Le jeu est remarquablement bien mené. Cela est exprimé dans ce style qui semble n'en pas être et possède mille grâces. Une note de l'éditeur rappelle que l'abbé Goschler dirigea Stanislas de 1846 à 1854

et qu'au moment de sa démarche l'établissement longtemps fameux réunissait « à peine une centaine d'élèves ».

Madame — écrit Mérimée — j'ai reçu ce matin un ambassadeur de l'abbé Goschler qui venait me prier de remettre à l'Impératrice une certaine pétition adressée à l'Empereur. J'ai répondu que je ne savais quand je verrais l'Impératrice et que je n'étais guère en position de lui recommander des gens d'église. J'ai envoyé la lettre à M. Mocquart avec une explication de l'affaire et la prière la plus instante de la montrer au Maître.

Vous savez ou vous ne savez pas que le conseil municipal a refusé d'adopter l'établissement de l'abbé Goschler. On dit que l'Empereur en est fort irrité, mais ne sait qu'y faire. L'abbé a trouvé ce remède :

Certain philanthrope a laissé à la ville de Paris 1.200.000 francs pour fonder un lycée sur la rive droite. L'argent est à la caisse des dépôts. Or, l'abbé demande qu'un décret fasse du collège Stanislas un lycée, et qu'on lui ordonne de passer sur la rive droite aussitôt que possible pour profiter ensuite du legs. Comme vous le voyez, il n'y a pas la moindre dépense pour le trésor; il ne s'agit que de décréter.

Je pense, Madame, que si vous aviez occasion de voir l'Impératrice avant son départ, vous pourriez lui conter cela. La seule difficulté, c'est de trouver une occasion pour expliquer à l'Empereur combien la chose est simple.

J'ai dîné avant-hier à Saint-Cloud. L'Impératrice était souffrante, couchée sur une chaise longue, se plaignant de migraines et de maux de cœur. L'empereur tortillait sa moustache.

§

Naissance :

Rupture — déjà ! — est une revue mensuelle née en mars à Marseille, 505, rue de Paradis, et qui a pour rédacteur en chef M. Charles Magol.

« Appel », en mars, exprimait les intentions de la revue :

Notre Revue recherche les idées vivantes et exècre les formules toutes faites. Ce sera notre seul mais absolu parti-pris. Que tous les véritables jeunes, tous ceux qui ont foi dans leur puissance, nous apportent sans fausse modestie leurs productions les plus personnelles, dans quelque domaine que ce soit, et nous tâcherons de brasser le mélange, d'examiner si le cerveau de l'homme n'est plus qu'une machine à faire les additions, ou bien quelque chose de plus encore.

« Nouvel appel », qui, dans le numéro d'avril, fait face à l'annonce de cette enquête : « Assistons-nous à la faillite de la démocratie? », renchérit sur le premier appel :

Le but de notre revue n'est pas uniquement le plaisir de nous faire connaître, mais aussi et surtout de tenter une évaluation, une mise au point de l'état d'esprit bouleversé des temps modernes. Aussi ne nous estimons-nous pas satisfaits d'avoir reçu, de quelques points de la France, des œuvres et des critiques généralement remarquables, et dont quelques-unes paraissent dans ces pages mêmes. Nous voulons encore que beaucoup de jeunes hommes, quelle que soit leur classe dans la société, nous écrivent et nous aident. Nous nous refusons à croire que la veulerie et la stupidité de la majorité des bourgeois et des ouvriers ne soient pas assez ignobles pour ne pas déterminer des réactions chez les individus robustes et sains.

Etc., etc.

M. Roger Schropff déclare :

Nous ne secouerons pas le cocotier où s'agrippent les pontifes. Nous ne serons jamais des ratés car nous ne nous arrêterons pas.

M. Jean Lartigue affirme :

Les prostituées sont douces, passives et résignées.

Il en est — même à Marseille — de violentes, d'actives et de révoltées.

M. Jean Lartigue dit ses mépris et ses haines. C'est un arrière-petit-neveu de Rolla, au fond. Pour la forme, jugez :

...Et je ne parle pas de la garce qui épouse les millions de Monsieur Machin, constructeur d'automobiles, et de la même maquerelle qui la conduit béatement à l'autel.

Décidément, la bourgeoisie est pourrie à donner la nausée. Le jour où nous en aurons assez de cette boue, où nous nous déciderons à faire le geste purificateur, ce n'est pas sa face que nos coups rencontreront, mais un sexe dévoré de chancres, sali de tous les stupres de la terre.

Ailleurs, M. Marcel Pailloux regrette bien gentiment :

...Ah! que la haine, à présent, ne dirige-t-elle ma vie?

Plus loin, M. Charles Magol, s'adressant aux « riches femmes

fardées », dans leurs « voitures luxueuses », et aux « messieurs élégants et hautains », les renseigne, puis les interroge, en ces termes :

Vous savez que les ouvriers convoitent votre luxe, et que les petits bourgeois se privent et s'acharnent pour se payer à chaque fête les repas que vous dédaignez chaque jour. Mais savez-vous qu'il y a contre vous des haines plus dangereuses encore, plus lucides?

Quant à M. Jacques Villiers, voici qui tombe de sa plume :

Qu'est-ce qui naîtra du frottement, de l'entassement de tous ces imbéciles, de tous ces snobs, de tous ces abrutis, de tous ces employés de bureau? Nous écouteraient-ils seulement, si nous leur disions : « Vous êtes en possession de tous vos sens, dans la plénitude de votre vie. Voulez-vous ne pas vous contenter de parler ou de perdre votre temps, mais nous aider à chercher *quelque chose*? Voulez-vous tenter de sortir de vous-mêmes? ou du moins de vous grandir, de vous fixer une de ces lignes d'arrivée qu'il faut une réelle et puissante gymnastique, et toute une vie pour atteindre? Voulez-vous montrer et prouver aux vieillards qu'ils ont fait leur temps, que c'est à vous d'être les maîtres? Voulez-vous être jeunes, et avoir conscience de votre jeunesse?...

(Quelle sera la réponse? Je ne veux pas terminer en faisant le pessimiste, et je préfère ne rien dire.)

Il y a plus de candeur, dans tout ce que nous venons de citer, que dans celui-ci de cinq poèmes que l'on nous dit l'œuvre « d'un enfant de dix ans » et qui, en somme, est l'élément le plus remarquable de *Rupture* :

Le petit mousse est sur le navire.

C'est le matin. Le petit mousse se lève et commence son travail.

Il tire les grosses cordes gelées. Il ne fait pas chaud, pauvre petit mousse.

Les parents sont pauvres, et on l'a embarqué sur un grand navire.

Puis il faut laver les planches, enrouler les cordes et arranger le mât.

Temps en temps la grosse voix du capitaine dit : « Hardi, petit mousse. »

Mémento. — *La Grande Revue* (avril) : D'Arnold Bennett : « Le temps de la réflexion ». — « Moines bretons », par M. Joseph Créach. — « Le vrai sens d'Axël », par M. E. Drougard.

Cahiers bleus (25 avril) : « Bilan du théâtre 1930 », par M. Raoul Leclercq.

La Revue française (26 avril) : Bien curieux chapitre des « Souvenirs » de M. Henri Massis, relatant la mort de Charles Demange, le neveu de Barrès.

Etudes (20 avril) : « La cour de Rome et les nullités de mariage en 1930 », par M. Yves de la Brière.

Revue de l'Amérique latine (mai) : « La danse au Mexique », par M. G. Jimenez.

Les Humbles (avril) : Poèmes de M. André Poulle.

L'Année Politique (avril) : X*** : « Le problème de la paix organisée ». — « Fascisme et Société des Nations », par M. Silvio Trentin.

Cahiers du Sud (avril) : « L'Eloge du Vin », par Ibn al Faridh. — « Elégie », de M. H. D. Thoreau. — Poèmes de M. Maurice Henry.

La Revue mondiale (1er mai) : « L'homme et la science », par M. le professeur Riezler.

La Revue de France (1er mai) : Général Gamelin : « Réflexions sur le Chef ». — Mme d'Escola : « La vie à Angora et la nouvelle Turquie ».

La Revue universelle (1er mai) : Mémoires inédits (4 septembre 1870), de Ch. Chesnelong.

La Revue des Vivants (mai) : « La Russie a un plan. La France en a-t-elle un? » par MM. de Monzie, Cavillon, J. Lyon, Eliacheff, H. Rollin. — « A Russie nouvelle ,Europe nouvelle », par M. H. de Jouvenel.

La Revue nouvelle (avril) : « Hans de seize ans », par M. J. Premsela. — Mme Marie Dujardin : « Le bonheur au Schweizerhof ». — « Hildrith »,par Mme Prudence Van Tine.

Revue des Deux Mondes (1er mai) : « En Méditerranée », par M. Henri de Régnier. — « Lettres de Tunisie », de Paul Cambon (1882-83). — « Alphonse XIII et la France en 1914 », par M. Albert Pingaud.

Le Divan (avril) : « Trois dédicaces », de P.-J. Toulet. — Poèmes de Pierre Frayssinet et de M. Robert-Edward Hart. — « L'œuvre de Jean Dominique », par Mme Jeanne Plateau.

Europe (15 mai) : « Le grand troupeau », beau début d'une œuvre nouvelle de M. Jean Giono. — « Siècles », remarquable poème de M. André Spire. — « Le plan russe » (fin), de M. Michel Farbman. — « Symbolique réunion », où M. Jean-Richard Bloch rend justice à Jean Jaurès.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

ART

Le Salon des Artistes français. — Le Salon de la Société nationale.

Les Artistes français. — Les routes de l'art sont toujours encombrées : autos et pataches; techniques à la dernière vitesse; souvenirs de musée bien accommodés. Les autos ne vont guère plus vite que les pataches et les berlines d'où descendent tant de dames bien parées dont certaines de la seule beauté de leur nu. Le nombre toujours croissant des femmes peintres se démontre au luxe croissant des éléments de natures-mortes. En lieu et place du gigot et du litre mi-vidé sur nappe froissée d'antan, ce sont vases chinois et coréens, cloisonnés, Sèvres, chimères vertes et rouges et les plus beaux essais des soieries de Lyon à rivaliser avec la nature. Un certain bon sens se généralise à éviter l'anecdote et la contorsion. Rien de plus raisonnable que la fantaisie de ces artistes. On remarque Carrera pour avoir mêlé dan son *Tir* le nu et l'habillé et avoir considéré sans indulgence ses pimpants modèles. Les portraits mondains sont assez sages. Faut-il en attribuer le mérite à l'influence de ces nombreux portraits qui viennent de Londres et que veloute l'influence de Whistler et qui ne manquent ni de sincérité ni de vérité, soit que Miss Browning les teinte d'ombre claire, soit que Miss Neilson Gray les découpe sur fond blanc avec ce choix dans les tons rares et cette sobriété de dessin qui constituent la distinction? Il y a peu de grands efforts décoratifs, parce que nombre des fauteurs ordinaires de ces pancartes sont occupés à la Coloniale. M. Doumergue ne distribue pas de drapeaux. Il n'y a pas de tableaux de revue du Quatorze-Juillet faisant étinceler les baïonnettes sous les avions. On a laissé tranquilles les caïds marocain. Du moins, tout cela est à Vincennes, dont pourtant l'ordonnateur des fêtes picturales, Fouqueray, nous propose ici un Jacques Cartier qui n'est qu'une esquisse rapide dans ses vastes dimensions. De ceux dont les colonies n'ont pas brusquement accaparé l'attention, quelques belles toiles qui seront marouflées dans les Palais Nationaux et les mairies de Paris, travaux en cours, dont on isole les pages terminées.

Henri-Martin a renoncé pour son panneau au bénéfice de l'ensoleillement dont il tire de si beaux effets. Son hymne au

travail comporte la présence de dépaveurs sur la place de la Concorde. Inutile de dire que ces travailleurs sont étonnamment dessinés dans la plastique la plus vraie. Au premier plan, ils provoquent par leur machine une étonnante nature-morte de morceaux d'asphalte grumeleux, presque diaprés dans leur gris sale relevé de points brillants. Au fond, devant le ministère de la Marine, tendu de temps gris d'où se détachent des drapeaux, c'est un étonnant paysage parisien d'autos en station, en vitesse, d'agents et de groupes de passants traités en bouquets qui mettent là de l'agrément de couleur et dont aussi les démarches et le passage, agile sinon apeuré, sont observés de près. A côté de ce sacrifice à la vérité des temps aciérés de Paris, Henri-Martin nous montre le seuil d'une maison de campagne du Midi où il a modulé l'or solaire en maître. Sans doute verrons-nous un jour proche l'ensemble de la décoration à laquelle appartient cette notation des terrassiers et comprendrons-nous les raisons d'équilibre de ce panneau dans cette décoration.

Le grand mérite de la décoration de Gaston Balande pour la mairie d'Aubervilliers, c'est le surgissement, en fond de tableau, du canal Saint-Martin avec une forte flottille de cargos, de petits vapeurs aux bandes colorées, sur une eau d'une vérité si précise, dans une telle exactitude de rythme de leur glissement. Balande a donné à ses maçons une belle attitude hiératique. Il les fait travailler pour l'éternité, comme des sculpteurs grecs, c'est-à-dire nus. Les solenniser ainsi est parfaitement d'accord avec l'esthétique décorative. Les mouvements sont d'ailleurs réalisés avec eurythmie, en heureux contraste avec le dentelé du décor urbain.

Il y a peu de toiles en ce Salon qui appellent la discussion. Le piquant, c'est que c'est Georges Rochegrosse qui semble la soulever. Après des années données, sauf exceptions peu nombreuses, à des tableautins athéniens ou mauresques, Georges Rochegrosse revient au grand sujet et tente la traduction picturale d'une œuvre musicale, la *Messe en* si *mineur de Jean-Sébastien Bach*. Tâche difficile sinon écrasante, réalisée avec une simplicité de moyens réalistes que ne rehausse pas une harmonie colorée qui n'est point sans monotonie dans les verts et les roses et les rouges. Par une sorte de lucarne rectangu-

laire pratiquée au centre de la toile, apparaît, dans la lividité d'un jour tragique, le drame du Golgotha : de là irradient en bas des grappes de malheureux, de gens en prières, de supplicateurs qui cernent un groupe de trompettes au costume écarlate, de chœurs de femmes en costume XVIIIe, cantatrices et masses chorales et cela s'évade vers le ciel en volées roses de bienheureux. Il n'y a pas de symbole résumant l'impression de la musique, mais un groupement d'images humaines suggérées par la musique. Dans cette architecture de têtes, on aperçoit des masques tragiques et émouvants. S'il y a chaos, c'est au gré des ondes sonores. C'est un tableau qui sera ou aimé particulièrement ou détesté. Ce n'est pas vignette, cela voisine avec l'affiche, mais cela s'impose par un rythme violent et passionné. Tout le monde ne pourrait pas architecturer ces éléments complexes; ce qui gêne, c'est ce que cette curieuse et noble fantaisie comporte de littéral dans son exécution.

Guillonnet, dans un paysage aux gammes légères et comme de rêve, situe des baigneuses de lignes élégantes. C'est une décoration de tonalités à dessein calmes, une jolie minute nuancée parmi les splendeurs chaudes de l'été.

P.-M. Dupuynote dans l'air limpide à Gravelines le passage d'une procession, avec des porte-croix d'une belle plastique sévère.

En format restreint, Tapissier nous montre une *Eve après la faute* et qui voile sa face de ses longs cheveux. La plastique du nu est agréable. Les animaux, ours et singes, qui parent autour d'elle les pelouses du paradis terrestre, sont à dessein de forme lourde et de couleur grise, sans autre raison discernable que de faire valoir le nu d'Eve. Aubry a une Arcadie de joli aspect, jeunes gens et jeunes femmes, chèvres familières, toile spacieuse d'un artiste qui a montré plus d'ampleur.

§

Les paysages sont nombreux, pages purement naturistes ou paysages animés de figures qu'ils sertissent en accessoires ou avec lesquels les figures font corps en en constituant l'expres-

sion même : paysages de champs, de sylve, de mer ou paysages urbains.

J'ai souvent dit l'admiration que je porte à Victor Charreton pour l'agilité extraordinaire, si souvent dramatique de sa notation, pour ce qu'il donne à la fois d'impression résumée de poète et de description minutieuse d'un peintre qui ne se reconnaît pas le droit d'omettre le détail, c'est-à-dire d'équarrir. Quoi qu'en disent des peintres nouveaux et d'ailleurs de grand talent, la nature a toujours raison. L'arranger n'est point composer. Le tout est de saisir les passages entre les tonalités qu'elle donne et de les noter dans toute leur complexité.

Grosjean, paysagiste d'un talent un peu sévère mais probe, nous montre Paris vu de la terrasse de Meudon et un large plateau silencieux dans le Jura. Pointelin nous rappelle ses poétiques lisières de forêts au crépuscule. Gosselin traduit avec une large simplicité le *canal d'Epizy*. Chasteauneuf a un effet de neige en Auvergne. Villa, d'harmonieuses notations de Locronan. Kotasz a un effet de neige subtilement peint. Maurice Bompard décrit une Venise au jour tombant, un temps frigide d'une intéressante expression; des Bruges de Guillemin d'un calme doux. Pierre-Géringer s'attache au paysage moderne, modifié par les lignes de fer des machines. Désiré-Lucas donne un bon Douarnenez et un crépuscule provençal, de son faire frais et nourri. La maison de Désiré-Lucas apparaît très aimable et encadrée de feuillures sous le pinceau de Marie Réol. Mme Trabucco note avec une savante subtilité la tombée du jour. Michel Colle nous montre la plaine autour de la colline de Sion. C'est un remarquable descripteur du pays lorrain. Cornil est un des bons peintres du Paris actuel. Sa rue Saint-Antoine dans le soir avec l'irisation aux vitrines et sur le sol des lumières électriques s'offre en jolie page. Mme Clémence Burdeau nous montre des bateaux à Triel, pimpants et pavoisés dans la plus claire atmosphère. Mme Pironin, avec des qualités intéressantes d'imagière très sensible, décrit Tréboul. Delauzières affirme sa jeune maîtrise dans un paysage de l'Yonne, avec un pont majestueux. Cahen-Michel va des bords du Loing aux côtes provençales toujours harmonieuses. Notons Baudoin, Caron, Romanet, J.-L. Rigaud, Finez, avec une allée neigeuse d'un vif sentiment poétique.

§

Les paysages animés de figures et dont l'intérêt principal se concentre sur les figures sont nombreux. Ils remplacent presque entièrement dans le goût des peintres le tableau de genre et la peinture d'intérieurs intimes ou pittoresques. Il y a dans ce genre du paysage animé de belles recherches et des réussites sérieuses.

Mais arrêtons-nous d'abord devant les œuvres exposées (et qui sont de cette gamme du paysage animé) d'Ernest Quost qui vient de mourir plein de jours à quatre-vingt-neuf ans et dont on peut dire que le dernier tableau (il date de l'an dernier) présente les mêmes qualités de légèreté de main et d'acuité de vision qu'un tableau de sa jeunesse que l'on présente à la même salle, pour caractériser sa longue carrière. On ne s'explique pas très bien pourquoi Quost, ami des impressionnistes, et qui témoigna de quelque affinité avec Pissarro, demeura aux Artistes français et même ne saisit pas l'occasion lors de la création de la Société Nationale de faire partie de la sélection nouvelle et supérieure où on ne demandait qu'à l'accueillir. Aussi fut-il à peu près seul, de longues années, à représenter avec éclat l'art du paysagiste à la Société des Artistes français, où d'ailleurs ses toiles aux thèmes simples étaient souvent écrasées entre les grandes vignettes historiques naguère à la mode. On a choisi un ancien tableau de lui, *Dimanche au cabaret*, un cabaret des environs de Paris avec des tables de bois vert clair dans un jardin aux arbres frissonnants, égayé de serveuses et de passantes accortes, de la plus jolie impression de liesse d'été tendre sous un soleil bien tamisé et d'ailleurs bénin. L'autre toile, la plus récente, dépeint le boulevard Rochechouart au matin, avec le passage foisonnant sur son terre-plein de jeunes femmes aux jupes courtes, près de la masse vert-clair de roulottes en station. Le vieux peintre qui habitait rue de Dunkerque, près du square d'Anvers, se faisait mener au boulevard Rochechouart et il y recueillit, dans ses dernières années, nombre d'impressions printanières qu'il traduisait avec bonheur. Le Salon donnera, l'an prochain, une salle à la Rétrospective de ce peintre de premier ordre.

Non seulement pour ses toiles de cette année mais pour la

persistance de son effort, Montézin est grand favori pour la médaille d'honneur. (Pour les mêmes raisons, Paul-Michel Dupuy a également des chances). Les deux tableaux de Montézin sont des meilleurs qu'il ait donnés jusqu'ici, sa *Bergère* par la valeur animalière des vaches qu'elle pousse devant elle et surtout par son allure véridique, lourde et ramassée, agile et infatigable d'endurance, malgré la raideur que sa silhouette rude et vigoureuse sans atténuation, dénote. A côté de cette recherche de vérisme doué de style, mais non stylisé, Montézin se souvient de son goût très vif pour les effets fugaces de la lumière et sa fête de Saint-Mammès se peuple de nombreuses et abrégées silhouettes de passants, une esplanade d'ombre dense trouée d'éclats de lumière et baignée de clarté diffuse. Blanche Camus est un peintre charmant du Midi provençal, où elle excelle à peindre auprès de la mer des haltes de jeunes femmes aux claires toilettes d'été et des groupes rieurs d'enfants. Dans son *Matin dans le Var,* parmi le plus aimable sourire du soleil sur les coteaux qui encadrent le rivage, une fillette conduit une chèvre et c'est d'un beau mouvement très libre dans d'ingénieux et justes accords de couleur.

Gustave-Pierre nous montre trois pêcheurs dans un port normand, assis sur le quai, au repos vaguement méditatif où l'étude du caractère très consciencieuse ne dégage point, peut-être, tout l'intérêt que le peintre en pouvait attendre, mais ses trois baigneuses d'*Après le Bain,* cherchées dans ce même souci de vérisme, notées dans l'élégance de leur taille élancée et la figure précisée avec minutie, le teint démaquillé et fouetté encore d'air frais, donnent une impression de réalité fortement comprise et c'est un excellent tableau.

Jules Adler évoque le calme d'une rue de petite ville du Limousin autour de grandes femmes en mantes de deuil. Ces mantes et les volets verts de maisons dans leur crépi gris pâle donnent à ce tableau l'aspect d'un coin de Bruges. Mais la lumière y est un peu plus chaude qu'en Flandre. Les personnages sont décrits avec une extrême simplicité qui les modèle fortement.

Maurice Taquoy évoque toute la liesse et la vitesse éparpillées d'un beau dimanche sportif et y affirme une fois de plus ses qualités de dessinateur précis et son art à définir le mou-

vement très accéléré de la vie de notre temps. Il est à la fois très savant et très à la page.

Montagné, qui a mérité l'heureuse fortune de vivre en Avignon à la tête de l'Ecole des Beaux-Arts, peint le départ pour le marché de deux bonnes vieilles alertes et malicieuses dans le luxe de couleur de leurs légumes. On les sent endurantes au travail et prêtes à la galéjade. C'est du beau travail.

Eugène Foreau peint l'hiver et les heures matinales en pays de Saintonge, en une atmosphère personnelle et curieuse. Il y situe des travailleurs, cette fois des bûcherons; mais le personnage principal c'est toujours cette nature pâle, frileuse et émue dont il dépeint bien la nuance d'inquiétude et la frêle lumière.

Fernand Maillaud est le peintre du Berry et de la Corrèze, du Berry surtout et dans le Berry de la campagne d'Issoudun, ce qui n'empêche point de fructueux séjours en Provence. Mais c'est dans cette nature paisible et large du Berry qu'il aime à figurer, sous de grands arbres dont il peint en maître la couronne radieuse et frissonnante, les repos des travailleurs. Il donne à ses figures un mélange de noblesse de lignes et d'intimité qui est sa marque et le classe parmi les grands peintres de notre moment.

Raoul Carré délaisse la Corse dont il donnait des images si fortement accentuées pour la Savoie et devant ce thème différent se modifie et donne une belle impression de large fraîcheur limpide dans l'atmosphère bleutée. Dabadie délaisse le paysage de Kabylie pour celui de la Bretagne et modèle fortement une paysanne dans une rue de village.

§

L'orientalisme n'occupe que peu de place; la raison en est évidemment que les orientalistes sont occupés à la Coloniale. Néanmoins Paul-Elie Dubois se fait représenter par deux magnifiques Touareg montés sur leurs méharis, et ces cavaliers sont d'une étonnante pureté de lignes. Dabat, qui avait cherché dans une harmonieuse confusion des effets de tapis, serre la nature de près, dans un grand nu souple et velouté. Caputo qui a peint tant de clairs jardins de Provence, où la beauté des femmes apparaît délicieusement sertie par tant de soleil

doux dans les branches et sur les fleurs, a créé un Maroc à la fois exact et diapré, palais de pacha ou groupement en plaine de caravanes. Marius de Buzon nous donne une notation colorée du bain maure et de sa figuration. Bascoulès décrit l'atmosphère désertique du grand Erg. Mlle Ackein descend plus au Sud vers le Soudan et modèle des travailleurs noirs du bord du Niger, d'après l'esthétique de l'art nègre, ce qui, après tout, est défendable. Il faut louer les scènes de fêtes marocaines que décrit Mme Drouet-Cordier avec tant d'intelligence et de goût. Moreteau montre un grand sens du paysage marocain en d'émouvants paysages de l'Atlas. Salomon Bernstein, peintre palestinien, nous évoque l'ancienne Jérusalem avec précision et piété. Mlle Thérèse Grimont a une intéressante étude de *souk* à *Imintanont.* Ponchin, des Tonkinois pittoresques dans des décors de jardins dorés.

Des nus : Paul Chabas et l'annuelle jeune fille dans le fjord, cette fois non seulement frileuse, mais un peu apeurée devant une profusion de phoques aussi nombreux dans cette crique que des statues de sirènes dans un bassin de fontaine publique.

Un nu solide de Joron. Un jeune, Renault, obtient un éclatant succès que lui méritent un nu de baigneuse d'une jolie courbe, et un tableau sportif de joueurs de ballon, nus (ainsi David représentait nus, pour les étudier mieux dans leur structure, des constituants). Nous reverrons ces *joueurs de boule,* de Renault, en costume sportif, mais le peintre a bien fait de nous montrer cette préparation très poussée, poussée jusqu'au tableau.

Une jeune artiste, presque une débutante, Mlle Ody, intitule *Après le bal* une étude de nu de jeune femme aux cheveux poudrés. Un tricorne à côté d'elle indique le déguisement qu'elle a porté et la raison du contraste recherché et obtenu entre les cheveux blancs et la carnation jeune et tendre et la grâce réelle du visage. C'est de très belle qualité et le nom de Mlle Suzanne Ody est à retenir.

§

Des églises : Sabatté peint une chapelle d'une jolie lumière et Rigaud des portails d'église étudiés avec sûreté, netteté,

détaillés et tout de même de très bon style et d'harmonieux ensemble. De Mme Lagarde-Brochot, un Saint-Etienne-du-Mont.

Des fleurs : Une charmante serre ensoleillée de Mathilde Arbey. Mme Ranvier-Chartier montre un jardin agréablement confus, peint avec tendresse, dans une aimable clarté. Des fleurs de Mme Prévost-Roqueplan.

Portraitistes : Etcheverry, Guillonnet, les deux Laurens. Clément Serveau réunit sur la même toile trois garçonnets admirablement définis, d'une ligne harmonieuse. Clément Serveau n'est pas qu'un portraitiste. Il a donné au livre illustré une évocation parfaite de la Gascogne. Il a peint les plus vigoureuses natures-mortes, mais le portrait est un de ses domaines.

Denis-Valvérane est un amoureux du Midi dont il peint remarquablement les scènes familières et le paysage. C'est un artiste doué dont, certes, une exposition particulière alignant les principales œuvres mettrait le talent en meilleure lumière et accentuerait la notoriété. Il a peint brillamment un printanier portrait d'un interprète de Mireille à une fête provençale dans un costume neigeux et fleuri.

Mlle Augusta de Bourgade expose un très harmonieux portrait de jeune fille en blanc; ligne sobre et classique, couleur contenue, excellent ensemble.

De Mlle Yvonne Guffroy un bon portrait d'homme. Je ne connaissais point l'art de Mme Chauleur-Ozéel. Elle nous fait voir, dans la lumière de l'atelier, une jeune femme au clair visage et du plus joli mouvement bien sans apprêts. Mlle Deresenyi, encore une nouvelle, a des portraits de jeunes filles d'une grâce pénétrante, d'une facture très serrée. Mlle Suzanne Masse pare un intérieur de belles qualités de couleur. Hervé donne de Jules Adler un portrait surprenant d'exactitude, visage, allure. C'est un très beau morceau dans une toile d'un ensemble assez disgracieux, Adler étant représenté parmi un groupe de peintres langrois auxquels l'artiste a laissé des attitudes distraites et conventionnelles et qui ne prêtent aucune attention à une femme nue, fort bien peinte, assise à leurs pieds. Evidemment, c'est une minute de repos du mo-

dèle, mais en plein air. L'ordonnance du tableau nuit aux deux excellentes parties qu'il contient.

Zwiller donne un bon portrait de sa fille. Mme Inglessi encadre de soleil pâle, dans un jardin, une dame au châle rouge, peinte avec une réelle distinction. Stoskopf empreint de vérité ethnique un paysan et une vieille paysanne alsacienne avec un art d'observateur subtil. Il y a de bons portraits de Louis Roger, d'Anna Morstadt dont on regrette les brillants orientalismes, de Bettanier, un des doyens de ce Salon, de Léon Glaize, autre doyen dont l'art ne cesse pas d'être robuste.

Des natures mortes. La belle corbeille de fruits de Corlin, les jeux de lumière sur des cuivres et sur les vases chinois de Mme Alice Schœngrun, les pages à disposition un peu monotone de vases en belle matière de Bœwilleswald, la nature-morte peinte avec un goût très sûr par Tastemain.

Bornons-nous, mais non sans signaler les beaux paysages de Provence de Van Maldère, la toile anecdotique mais bien peinte de Cesare Bacchi : le *Sculpteur et son disciple*, les envois de Giot, Renders, Jérôme, Van Hollebecque, les très agréables paysages de Bourgogne de Gabriel Venet, le vieux *Normand* de Jane Lévy, Mme Leuze-Hirschfeld et sa scène bretonne, le large paysage de Rotterdam de Van Mastenbroeck, l'aveugle du Flamand Peiser, les paysages de Schlumberger, Urtin, les *Vieux Saules* d'Enders, des paysages de Fèvre.

DESSINS, PASTELS, AQUARELLES. — Nous avons rencontré au cours de la salle de peinture la plupart des exposants de dessins et ce sont la plupart du temps des préparations de leur œuvre peinte qu'ils nous montrent aux dessins. Exception faite pour Coraboeuf, avec deux portraits de son art si singulièrement précis, un peu préoccupé de tout dire un peu au même plan. Des chrysanthèmes de Suzanne Quost, d'un joli art ému. Une notation de la Cité, très délicate, de René Marca, des fleurs de Mme Ronsin-François, des aquarelles très colorées de Buyko, des fleurs de Fillard, une vieille rue en Bretagne, aquarelle de Capgras, des portraits d'enfants de Bellugue, des aquarelles d'Ouessant de Léon Broquet, un maréchal Pétain à l'aquarelle de Charles Duvent, des roses (pastel) de Jules Grun, des gouaches de Provence d'un joli sourire de soleil de Fernand Maillaud, des dessins de Victor Charre-

ton, remarquables, des pages de Neilson Gray, la *Rivière Saint-Jean,* aquarelle distinguée de M. Vincent Templier.

M. Arya Chaudhuri est connu des lecteurs du *Mercure* par un article pénétrant qu'il a donné ici sur l'Inde et les difficultés actuelles qu'y rencontre l'Angleterre. C'est aussi un peintre et très intéressant. Peinture ou aquarelle sur soie, d'une exécution très personnelle, sur des thèmes de vieilles légendes et de poèmes sacrés de l'Inde, épisodes du Ramâyana traduits avec une logique certaine et le plus curieux caractère ethnique.

La Sculpture. — Jean-Boucher est un des grands sculpteurs de notre moment et, dans son œuvre si considérable et variée, le Victor Hugo qu'il sculpta pour Guernesey occupe peut-être la première place. C'est ce Victor Hugo qu'on nous montre au centre de la rotonde du hall de sculpture du Salon. Le monument étant destiné à Guernesey, il fallait le particulariser sans nuire à l'impression générale, au rappel total de la grande figure d'Hugo. Jean-Boucher présente Victor Hugo au cours d'une de ces longues promenades matinales au bord de la grève où il laissait naître ou traquait l'idée qui devait servir de thème au labeur de la journée. Le poète arrive à un très léger escarpement qui machinalement produit un arrêt dans la marche qui légitime son allure méditative. Le masque est puissant. C'est sans doute l'Hugo le mieux vu que nous ayons. Jean-Boucher se trouve ici en concurrence avec Rodin, qui a si magnifiquement dénudé Victor Hugo en dieu, en dieu paisible plutôt qu'en élément surnaturel. Mais le Hugo marchant, vivant, pensant à quelque difficulté dont on voit bien à son regard rayonnant à la fois et intérieur qu'il l'a résolue aussitôt que posée, ce Hugo marchant en pensant, allant contre le vent, attentif à son génie, forçant l'inconscient, ce Hugo tel qu'il fut tous les jours, les matins de son exil, est plus vibrant, plus représentatif que celui de Rodin. Il est plus grand de nous apparaître plus humain, de surgir devant nous en pleine pensée.

Le souvenir de l'amiral de Grasse, qui commanda des escadres françaises dans la seconde moitié du XVIII[e] siècle, est assez dilué. Landowski nous le présente en homme d'aspect élégant, longuement jeune, bien découplé et vraiment sculp-

tural, mais l'intérêt principal du monument, c'est un bas-relief placé derrière la figure principale, qui explique sa vie et son rôle de chef de ces miséreux, tout nus pour mieux travailler, et parce qu'ils n'ont guère de vêtements, les marins d'alors, la plupart galériens, les autres ramassés sur les côtes, enrôlés de force et pas plus heureux que les galériens. Le bas-relief est de belle allure.

Sicard expose un portrait de Rude, assis, très littéral. Bacqué un Jean Fouquet plausible, mais sec. Hippolyte Lefebvre, d'un gros effort, présente seize figures dépassant la grandeur naturelle. Ce sont des Mères pleurant les victimes de la grande guerre. Le monument a du souffle et les lignes se distribuent bien dans un ensemble ordonné, mais rectiligne.

O'Connor, pour la porte d'une cathédrale à New-York, donne une Descente de Croix d'un réalisme impressionnant. Traverse expose une Eve en onyx, belle matière et jolies courbes. Poncin réalise en pierre le monument des *Quatre fils Aymon*, d'une si belle inspiration littéraire, servie par une plastique intéressante dans son parti pris d'hiératisme.

Bertola sera un de nos meilleurs sculpteurs de grâce. Je ne dis pas cela pour sa Madone au bambin, d'un goût ombrien, un peu ronde tout de même, mais pour son *Chant d'automne*, dont les porteuses de corbeille apparaissent de la plus jolie inflexion de lignes tendres et pures.

Séverac a une baigneuse nue. La chemise qu'elle enlève nous prive de voir sa figure, mais le mouvement est charmant, et le nu est détaillé avec une finesse insistante. C'est une belle étude de plastique et d'une impression très moderniste. Carl Longuet expose un buste très vivant de son père Jean Longuet. Jonchère, un bon buste. Le Bozec, une Bretonne apportant des fleurs au monument d'un sculpteur breton, Le Goff, tué jeune pendant la guerre. Méheut a un bon bas-relief, un berger de style antique. Villon décrit le gracieux mouvement d'une jeune fille guidant sa chèvre familière. Riolo un homme nu, étendu, bonne étude académique. Bernstein, un intéressant buste de jeune fille rieuse. Tous ces jeunes gens sont des élèves à l'Ecole des Beaux-Arts, de Jean Boucher, dont on voit que l'enseignement qui comporte en même temps qu'un incessant rappel à l'antique le contact permanent avec la nature,

donne des résultats vraiment remarquables. Armel Beaufils montre une Bretonne se coiffant, motif de statuette grandi à la statue. De Patrisse un bon buste de femme. Il expose aussi un dispositif d'une sobre élégance, groupe ornemental pour un jardin, deux colonnes réunies à faible distance l'une de l'autre par un socle transversal et ornées chacune d'une tête d'enfant, portraits vus avec justesse. Desruelles ébauche un monument à Desbordes-Valmore. Guillaume donne une intéressante statue d'une aveugle, petite, replète, souriante, l'étude de costume simple et bienvenue. Art anecdotique, art tout de même. Hannaux montre une Hébé exécutée en faïence, de ligne pure et agréable. Moreau-Vauthier d'ingénieux travaux de sculpture décorative. Réal Pedretti est un jeune artiste hanté de grands rêves. Il a de fortes qualités d'imagier; il s'exprime avec un peu trop de grandiloquence. Lorsqu'il fera moins tendu, il touchera aux plus curieuses réalisations. Son *Eques Christianus* en donne l'indication. Tegner nous avait présenté en petit format un Hercule encadré de la dizaine de corps et de têtes de l'hydre menaçante. Voici ce sujet présenté en énormes dimensions. L'impression est assez forte.

La série des bustes est copieuse. Maillard, Benneteau, avec un Haraucourt, Nicot avec un Léon Moreau, Zwoboda, Mme Colinet, Berthe Girardot, Perelman, un buste du peintre Salomon Bernstein.

Animaliers :Gardet, Perrault-Harry avec un majestueux taureau. — Décorateurs : Févola, avec un élégant et simple projet de fontaine. Une Artémise de Mme Suzanne Gaudion, d'une jolie sveltesse.

§

La Société Nationale. — La Peinture. — Les A. F. n'ont qu'une rétrospective, celle d'Emile Renard, qui fut un honnête peintre à la manière de Bastien-Lepage, non sans analogie d'idéal avec Joseph Bail et qui établit de scrupuleux portraits qui lui créèrent sa réputation.

La Société Nationale en a deux : celle de René Ménard et celle de Boldini. La première est copieuse et fournirait tout l'essentiel à une étude sur ce peintre de visions antiques et de paysages solennels.

Le défaut de cet art, c'est une certaine monotonie, non point tant dans le sujet que dans la couleur générale. Les paysages se présentent presque tous à la même heure, la plus recueillie. Des troupeaux de grands bœufs y viennent vers les gués du fleuve, et la noblesse d'exécution de l'artiste peut donner à Fontainebleau des aspects d'Agrigente. Mais il se dégage de cette exposition une impression de force volontaire et de belle intellectualité. Le portrait très vivant de Louis Ménard aux yeux clairs, qui aima jusqu'à l'excès les dieux païens et fut leur dernier prêtre, semble présider à l'œuvre de son neveu et venir alléguer qu'il eut sur son neveu, le peintre René Ménard, une large influence. Les paysages de Provence et d'Egypte qui coupent la série des scènes mythologiques sont d'une belle sonorité sourde, mais représentent moins, dans leur charme à la Corot, l'originalité de René Ménard que sa *Naissance de Vénus* ou ses *Bucoliques*. René Ménard n'est peut-être pas un grand peintre, mais c'est un peintre important.

Les artistes qui ont agencé la petite rétrospective de Boldini ont voulu couper court aux reproches de maniérisme qui ne pouvaient manquer de se produire s'ils avaient montré de ces portraits de femmes, en grand format, tous passablement contournés qui firent le réel et grand succès de Boldini. Sauf le portrait célèbre de Robert de Montesquiou, dont l'allure immobile est tout de même, avec la complicité du modèle et par le prestige de l'art de Boldini, un peu dansante, il n'y a là que de sages études, mieux que sages, perspicaces et savantes, tremplins évidemment à des acrobaties rêvées; mais elles démontrent que Boldini, dans des études de simplicité, savait camper un personnage à mi-corps devant son piano ou un métier à broderie. Que ne s'est-il contenté de ce fond paisible et rationnel de son talent, au lieu de le forcer sans cesse!

§

Parmi les doyens de la maison, Forain, avec de puissants tableaux des malheurs de la guerre, suggestifs plus que détaillés, donc impressionnants sans déclamation, d'une qualité supérieure dans son œuvre picturale. Jeanniot avec de bons

portraits et un grand tableau, ensemble de portraits qui ne semble point de date toute récente, mais de sa meilleure période d'élégance nerveuse. Louis Picard juxtapose un portrait étonnamment vrai d'Hoschedé peint il y a trente ans et de très postérieures rêveries, enrobées des gazes claires d'une lumière d'évocation. Il se plaît à étudier les confins du jour et du crépuscule. Il trouve du clair-obscur limpide à certains moments de l'animation des couloirs de music-hall et avec justesse. Etienne Tournés, dont la recherche dans le clair diapré et voilé paraît parallèle à celle de Carrière dans le brun et le blanc, expose une *Porte fleurie*, de très franche harmonie, et qui prouve que les années n'atteignent pas l'agrément de son art. Eugène Cadel nous conduit comme toujours en Castille. Au jour de Noël, par le dur hiver, des bergers portent un agneau à la crèche du village voisin et lointain. La posada rit de fleurs et de sourires. La couleur de Cadel est savoureuse.

François Guiguet est un grand peintre de jeunes filles et d'enfants dans des gammes blondes et dorées. Rupert Bunny demeure un somptueux évocateur de mythes dans ses renouveaux de thèmes anciens; il dispose des plus émouvants accords de tons rares et fins. Dauchez est un peintre solide de la côte bretonne. David-Nillet est le maître de la Bretagne terrienne dont il excelle à traduire les églises, les calvaires et les vieilles qui devant leurs portes cousent ou filent en marmottant d'obscures prières. Angèle Delassalle peint une foule à une cérémonie au Parvis Notre-Dame et des coins de Seine en vraie lumière. Henry-Désiré est un peintre savoureux de nature morte. Eliot dispose d'une palette toute personnelle et les tonalités de ses paysages le font reconnaître de loin, dès l'entrée de la salle qu'ils ornent. Jaulmes, parfait décorateur dans la grande tradition française, touchée d'hellénisme, imagine un retour de Diane, triptyque d'une ordonnance sobre et majestueuse. Griveau montre de bons dessins de jeunes femmes. Van Dongen nous présente de Mme de Noailles une image peu probable. Le sculpteur Fix-Masseau peint les fleurs avec distinction, on retrouve le sculpteur dans la bonne mise en plan du bouquet. Marie-Gautier montre de séduisantes notations d'Alger. Hubert de La Rochefoucauld modèle une jeune femme, silhouette d'une rare élégance sous le peplum, profil

de grâce émouvante, bon mouvement, et intitule son tableau la *Source*. Osbert peint toujours et de la même distinction des jours pâlissants. Piet nous conduit près des églises et des lavoirs bretons. Raoul Ullmann peint des ports et des volutes de fumée et s'intéresse au jeu pâlement souriant des *éclaircies*. Jean Peské, savant peintre d'arbres, modèle avec puissance les grands noyers centenaires solitaires dans une vallée et les clairs ombrages des jardins de Paris. Alfred Smith nous mène à Crozant, au bord de la Sédelle, et ce voyage est ensoleillé. Claude Rameau peint de larges espaces riants au bord de la Loire. Glehn nous figure l'Age d'Or en tentant d'y concilier la foule antique et les architectures modernes. Les études de nurses et d'enfants de Béatrice How gardent leur charme pénétrant et leur subtile technique. Pierre Villain est un remarquable peintre de l'enfance, gestes et figures.

§

Hugues de Beaumont et Goulinat comptent parmi les plus fermes soutiens de la Société nationale. C'est à Goulinat qu'on doit, cette année surtout, pour la plus grande part l'arrangement ingénieux des salles et la claire disposition des peintures sur les cimaises. Ses paysages sont toujours d'un style noble qui ne craint pas d'évoquer, dans une coloration toute moderne, le paysage historique. C'est d'ailleurs à Rome et à ses monuments qu'il en emprunte les lignes, à moins qu'il ne se plaise aux paysages virgiliens de la Provence; cette année, à Bormes.

Hugues de Beaumont est un des plus littéraires des peintres. Cela n'est pas un défaut quand cela s'appuie, comme chez lui, sur un excellent *métier* de peintre. C'est un satirique âpre et vibrant de justes indignations. C'est sans doute parce que, de l'ombre, une paire de vieillards regardent lubriquement une Suzanne, qu'il pare de grâce ce fruit qui leur est refusé, le corps de la jeune femme; il montre aussi de bons portraits et de remarquables dessins de ton tragique. Guiraud de Scévola donne un bon portrait d'une jeune artiste, Mlle Fournials, et établit des natures mortes de svelte ordonnance sur des fonds clairs.

§

Quelques réalisations de grande peinture. D'abord Mlle Marguerite Carpentier. Mlle Carpentier est aussi sculpteur et graveur, ce qui contribue à la force, à la grâce et à la diversité de son dessin. La couleur est du reste un peu moins harmonieuse. Elle a tenté une besogne difficile avec une *déroute de Centaures*; elle a dû lui communiquer un caractère de probabilité et atteindre au tragique dans l'emmêlement des corps chevalins et dans l'expression des masques humains. Autre toile : trois jeunes femmes au corps harmonieux supportent une grande corbeille de fleurs. Ici rien n'est gênant comme symbolisme direct. C'est de l'étude du nu la plus franche et un des meilleurs tableaux de ce salon.

Yves Brayer, grand prix de Rome, grand travailleur dont nous avons à chaque salon l'occasion de dire les efforts nombreux et les qualités de fougue, de couleur, de mouvement, a noté à Sienne une course de chevaux avec éboulement central d'un cheval et de son cavalier dans un beau tumulte de foule pailletée de carabiniers, et il a de jolies visions populeuses de Venise. Paul Bret expose cette *Amphitrite,* de belle allure statique dans l'empressement des amours qui la dévoilent si élégamment et qu'il nous avait déjà montrée à son exposition à la Galerie de la Renaissance. Il montre aussi de très intéressants portraits, dont celui d'Yves Brayer. Deluermoz figure l'enfance de Mowgli dans une jungle vert sombre très édénique, auprès des loups, de l'ours, de la panthère désormais célèbres. Desurmont décrit avec intérêt une cavalcade japonaise. Paul Coze nous montre les Assiniboines sans nous émouvoir. Antoni décrit la défaite suprême de Jugurtha qui fuit sans armes, dans un bon paysage de bled algérien, muni de cadavres et aussi d'éléphants de guerre, selon les habitudes de l'époque. On peut rapprocher de ces gros efforts de peinture mythologique ou historique la grande toile animalière de Roger Reboussin, sillonnée d'un vol de flamants des plus pittoresque.

§

Le talent très divers d'André Chapuy s'affirme par un nu

de hautes qualités de structure, situé dans un clair décor d'harmonie attrayante, et des scènes de la vie de Deauville autour de la table de jeu, banquiers chauves et somptueuses vieilles dames sous des éclairages violents et dans un décor savoureusement exprimé.

Il y a beaucoup de poésie vraie, dans ce *Gué* de Clémentine Ballot, où revit la simplicité d'un village provincial à un point éloigné de la course des autos, et sa jeune femme se promenant, peut-être dans les rues du même village, sous l'ombre chatoyante d'une ombrelle japonaise est de la plus délicate évocation. Arminia Babaian montre une nature morte aux beaux accords rares et un portrait de jeune femme souriante dans une ombre claire et dorée d'un sentiment profond de la lumière sur les choses et sur le décor.

Roger Casse est un portraitiste de premier ordre et le prouve avec un portrait de femme d'une facture nette et puissante. Il a peint l'intérieur d'Edgar Demange, dont il a donné, il y a quelques années, un très beau portrait. C'est un artiste nerveux et concentré, épris de vérité et qui compte parmi les meilleurs peintres de notre moment.

Un grand nu de Sypiorski prouve sa haute valeur de dessinateur. Ce nu, établi dans des gammes d'ocre, apparaît étendu dans un décor d'étoffes blanches qui en accroît la valeur de modelé sculptural.

De Francisco, bon peintre de rythme et de mouvement, s'est passionné du bariolage de la fête foraine, des jeux de foule auprès des éventaires dont il tire des natures mortes très diverses dans leurs gammes de colorations. Près de ces bouquets de ton, il souligne des allures de passants très nettes dans l'harmonieuse allure générale.

Paulémile Pissarro est l'excellent interprète des silences de la forêt ombreuse, de la majesté des grands arbres auprès des eaux tranquilles, et de plus il fait comprendre tout le charme de l'éveil printanier dans la verdoyance d'un clos normand. Notons le bel éclat des paysages de Bonanomi, et le charme de sa *cueillette des jasmins* au beau pays de soleil. Maurice Busset donne une large sensation agreste dans son *Retour du troupeau*. C'est un peintre ardent de l'Auvergne

dans ses paysages, ses églises et la notation pittoresque de ses vieilles villes et de leurs petites gens de métier. Cosson peint avec acuité des groupes de danseurs et des scènes de cirque avec des chevaux cabrés et immobilisés par le prestige de l'écuyer. Mme Delgobe-Deniker a des portraits de femme de forte expression et d'arrangement heureux. Le bon graveur Gabriel Belot peint d'heureux paysages de Dourdan. Les paysages de Collioure, d'Esther Dumas, de vision juste, voisinent avec d'ingénieux et brillants projets de décoration pour une salle de musique. Thomas-Jean donne à des portraits d'enfants une joyeuse vitalité. Il y a de l'allure dans les études de nu de Simonidy et ses paysages du Midi. Mme Tournès d'Escola saisit toutes les nuances et les subtilités d'un dégel dans un coin de ville normande, noyée d'un ciel blafard dont elle sait dire toute la mélancolie. Ses natures mortes sont tout à fait remarquables par la fraîcheur de leur tonalité et la logique de leurs accords, et le sentiment artiste qui les anime. Notons les fleurs et natures mortes d'Edouard Mahé. Ogui anime de lueurs amusantes une petite place de village avec une impression de gaieté confuse et scintillante. Mme Suzanne Ponge donne d'un coin du parc de Saint-Cloud une impression sereine et forte. Mme Rieunier-Rouzaud tente un effort vers la grande peinture avec une entrée des Hébreux en terre promise assez curieuse, tout de même un peu simple de conception, mais elle a une nature morte éclatante. Mlle Lustrement est bon peintre de fleurs. Omer peint avec solidité le port de Sète et l'affluence des bateaux; Roure les chênes verts de Provence, Speed a un bon portrait de femme. Louis Simon une nature morte de retour de chasse. Willaert, paysagiste de premier ordre, nous conduit au béguinage de Gand et dans de pittoresques ruelles de Veere en Zélande, d'une beauté douce et silencieuse où se joue un soleil pâle. Sumida montre un épisode d'inondation à Paris. Pierre Gatier interprète la majesté âpre des paysages de Dordogne, d'un art classique et sûr. Lépine, coloriste éminent, crible de flèches de soleil de sévères paysages bretons et d'amènes notations du pays basque. De France Leplat une remarquable étude de vieille femme. Veillet peint le charmant paysage de Rolleboise avec un charme réel. Vauthrin empreint

de somptuosité dorée des départs de bateaux thoniers et des moulins isolés dans la vaste plaine. Wagner donne du port de Douarnenez une image tranquille avec d'excellents portraits de marins au repos et conversant paisiblement. Walter Le Wino s'achemine à devenir un des maîtres du paysage moderne qu'après l'avoir, au cours de longs travaux, étudié dans sa stricte réalité, il peint maintenant féerique et varié, dans une belle lumière qui miroite sur les fleurs et y nimbe de très gracieuses silhouettes de baigneuses. Mlle Fournials peint d'agréable paysages de Vaucluse. Robert Delétang, le bon peintre du pays basque, donne un très émouvant portrait de sa mère, pastel de ligne sobre et forte. Notons encore le caractérisme violent de Calsina dont nous avions signalé les débuts aux Surindépendants, les Hercules sur la voie publique de Mlle Goodsir, la bonne nature morte de Louis Cario, les larges paysages de Paul de Castro, le grand tableau où Madrassi nous présente un vieux graveur dans un large décor de toits parisiens et avec une grande vérité souple de mouvements, un bon portrait de Mme de Corsini. Guillermin nous donne des paysages du Dauphiné sous la neige, d'un grand accent sincère, et deux agréables natures mortes. Abel Bertram, des nus remarquablement construits et présentés dans des décors attrayants très librement traités. Clément-Chassagne présente des natures mortes de sonore éclat. Ivanoff montre des portraits expressifs et de savoureuse couleur. Barrière décrit Corté en Corse avec certitude. Tanaka a une foison de nus adroitement présentés dans des décors pimpants. Gumery peint largement un épisode de vie arabe, un exode très habilement présenté et d'accent véridique. Klingsor présente un portrait de jeune femme, très habilement peint, d'une intéressante vivacité. Kamir prend prétexte d'un jardin à Louveciennes pour une page ornementale d'aspect séduisant. De Lassence montre des points de Quimperlé. Gobo, avec la cathédrale d'Albi et un village au bord de l'eau, se montre aussi bon peintre qu'il est bon graveur; Yolande Osbert note avec agrément la vie des fleurs. Signalons les dessins de Gennaro, le square neigeux à Montmartre d'Iker, le Porquerolles de Ferdinand Olivier, des coins d'Espagne de chaude couleur de Dagnac-Rivière.

§

A la gravure, une belle suite sur Venise et des épisodes bretons de Chahine, des types marocains de De Hérain, expert à traduire les gens et les décors de l'Afrique du Nord, les illustrations de Carlègle pour Lysistrata, des eaux-fortes de Daniel Girard, de Decaris, de Mlle Daujat. Charles Jouas illustre remarquablement des textes de Focillon, de Paul Adam et l'*Albert Savarus* de Balzac.

§

LA SCULPTURE. — Une belle *tentation* de Jules Desbois qui expose aussi des pastels; nus de la plus haute qualité, fleurs et fruits, pages de grand artiste; les masques et bustes de femme que Berthoud empreint de tant de grâce moderniste et parisienne, un nu de Popineau, un *Mai* très séduisant d'Henri Vallette, qui a sculpté en toute vérité les bustes d'Hugues de Beaumont et de Goulinat, un bel athlète et de gracieuses danseuses de Vuerchoz, un buste de Pascal et des cow-boys dans cette subtile et nerveuse exécution de Troubetzkoï, des animaux de Mme Piffard, chevaux sauvages et pigeons, une chimère de Giraud-Baillif, des bustes tout à fait vivants de Marguerite Carpentier; une figure aux nobles lignes de Marius Cladel destinée à un tombeau, une tête d'homme en bois de Levet, de pittoresques taureaux de Mme Carl Vielsen, *l'Aube*, œuvre fort intéressante de Chauvel.

Nous parlerons dans un prochain article de l'art décoratif à ces deux Salons, en même temps que de l'Exposition des décorateurs qui va s'ouvrir au Grand-Palais.

GUSTAVE KAHN.

ARCHÉOLOGIE

Fortuné d'Andigné : *Vieux Paris;* G. Grès, 11, rue de Sèvres. — Jules Banchereau : *L'Eglise de Saint-Benoît-sur-Loire et Germigny-des-Prés;* Laurens.

La collection déjà si nombreuse des ouvrages concernant le passé de la capitale s'est augmentée du **Vieux Paris** de M. Fortuné d'Andigné. C'est un volume abondamment illustré et que présente fort agréablement son éditeur, M. G. Grès. On sait

que M. d'Andigné, vice-président de la commission du Vieux-Paris, s'est toujours efforcé de défendre et sauver les édifices ou vestiges monumentaux qui ont de l'intérêt pour le passé de la capitale. Il était donc tout désigné pour parler à son propos et l'a fait avec le plus remarquable intérêt.

L'hôtel de Rohan, dont il est question d'abord et qui tient la place de l'ancien hôtel de Guise, fut occupé jusqu'en 1925 par l'Imprimerie Nationale. A ce moment, la disparition de l'immeuble était imminente, mais il fut sauvé par un mouvement de l'opinion publique et on en entreprit la restauration. Ses parties les plus remarquables sont un haut-relief de Robert le Lorrain et la singerie de Huet; mais le délabrement de l'hôtel est lamentable, et M. d'Andigné nous apporte à ce propos des précisions consternantes. Il propose en même temps de rétablir les jardins, et cette mesure, comme on peut le croire, serait un bienfait pour le quartier. Derrière l'Hôtel de Ville, parmi les travaux et démolitions nécessités par la création d'une nouvelle ligne du métro, on aperçoit la vieille rue de la Mortellerie, qui jamais n'a vu autant de soleil; plus loin, la rue des Nonnains-d'Yères qui garde au n° 5 (le Remouleur) la plus belle enseigne parisienne du XVIIIe siècle. Sur l'emplacement du marché de l'Ave Maria, s'élevait autrefois le couvent qui portait le même nom et remontait au XVe siècle; il fut remplacé à la Révolution par une caserne de cavalerie. On projette de créer un jardin au lieu du marché, et ce serait pour l'hôtel de Sens un voisinage plus intéressant que les constructions actuelles. On parle ensuite de l'alignement de la rue Saint-Antoine, qui aurait pour conséquence la ruine au moins partielle de l'hôtel de Sully, c'est-à-dire d'un des plus beaux ornements de ce quartier; des détails nombreux et différentes anecdotes sont donnés à son sujet. La rage des démolitions a déjà fait sacrifier sottement un des plus rares joyaux du XVe siècle à Paris, le vieil hôtel de la Vieuville, qui s'élevait au n° 4 de la rue Saint-Paul. C'est près de là, paraît-il, que la Brinvilliers aurait eu une de ses sinistres officines. Une des illustrations du volume nous montre le très bel escalier de l'hôtel de la Vieuville, dont la rampe était une des merveilles de la ferronnerie d'autrefois. Au coin de la rue Pavée et de la rue des Francs-Bourgeois, subsiste heureusement, avec sa tou-

relle d'angle, le très bel hôtel Lamoignon, qui garde son portail historié, sa belle façade intérieure avec des carquois et des arcs, des monogrammes et des déesses chasseresses. Les constructions actuelles de la Samaritaine ont privé Paris de tout un vieux quartier riche en souvenirs, — entre autres, le vieux cabaret de la rue de l'Arbre-Sec, l'hôtel meublé des Mousquetaires où aurait habité d'Artagnan, la curieuse impasse des Provençaux, etc. Les magasins de la Samaritaine ont pris le nom du château d'eau qui s'élevait sur pilotis près de la deuxième arche du Pont-Neuf, ainsi appelé à cause du groupe de sa façade représentant Jésus et la Samaritaine. Démolie vers 1813, cette construction fut remplacée par les bains que nous avons connus et que surmontait un palmier de fer servant de cheminée.

Le volume parle ensuite de la Cour du Dragon, dont il fait longuement l'historique; de l'hôtel du baron Gérard à l'angle du faubourg Saint-Honoré, qu'un descendant du peintre de Napoléon habita en 1875; de l'ancienne Maladrerie (XII[e] siècle) dont il ne subsiste que la crypte ogivale et sur laquelle, avec des bâtiments qui datent de saint Vincent de Paul, se trouve maintenant la prison Saint-Lazare; de la rue Berton, à Passy, où habita Balzac; de l'hôtel de Lamballe; de l'hôtel Massa, rue de la Boëtie; de la porte Maillot, de la Muette, du Ranelagh, ainsi que plus loin du Jardin d'Acclimatation, etc.

Le volume de M. Fortuné d'Andigné est attrayant, nombreux, abondant en anecdotes et en curiosités; son illustration est souvent d'un véritable intérêt, il a sa place tout indiquée en nos bibliothèques.

§

Chez Laurens, on trouvera encore une intéressante monographie de l'**Eglise de Saint-Benoît-sur-Loire et Germigny-des-Prés**, par M. Jules Blanchereau. L'église de Saint-Benoît-sur-Loire, qui remonte au VII[e] siècle, est le seul vestige d'une abbaye bénédictine qui fut un sanctuaire vénéré et l'un des centres intellectuels les plus fameux du moyen âge. Elle fut dévastée par les Normands, les Anglais, les protestants de Coligny, et la période révolutionnaire paracheva l'œuvre de destruction du vieux monastère. Sa bibliothèque était une des

principales du temps et s'enrichissait constamment par l'apport des copies des clercs et, nous dit-on, par celles de 5.000 écoliers fréquentant ses classes. L'église actuelle, d'après les textes collectionnés par M. Jules Blanchereau, daterait, pour les premiers travaux, de l'abbé Guillaume (1067-1080). Le chœur et le transept furent achevés et consacrés en 1108 par l'abbé Simon; le corps de saint Benoît y fut alors transféré dans une nouvelle châsse. La dédicace de l'église enfin terminée eut lieu en 1218. Les belles stalles qu'on y peut voir encore aujourd'hui remontent à 1413 et divers embellissements datent du XVIe siècle; mais Odet de Coligny, abbé du lieu, qui avait adopté le protestantisme, fit piller son monastère par les troupes de Condé, le trésor fut emporté, la bibliothèque fut vendue, passa à Christine de Suède et enfin au Vatican, où elle se trouve encore.

La brochure donne une minutieuse et complète description de l'église où nous signalerons seulement : le porche, un double transept, le chœur, dont l'abside est surélevée sur la crypte, le déambulatoire, les chapiteaux dont certains sont signés, le musée lapidaire, le tombeau de Philippe Ier, la nef, les stalles et le chevet, etc.

L'église de Germigny-des-Prés, qui datait du IXe siècle, a dû malheureusement être entièrement reconstruite; mais on y a employé la plus grande partie des matériaux, sculptures et ornements de l'édifice primitif, dont les plans furent scrupuleusement respectés. Telle qu'elle est, elle constitue quand même un intéressant spécimen de l'art carolingien, dont les vestiges sont de plus en plus rares. Une abondante illustration documente cette brochure et lui donne un véritable attrait.

CHARLES MERKI.

CHRONIQUE DE GLOZEL

Le Collier de Glozel. — Querelle des fours de verriers.

Le Collier de Glozel. — L'automne dernier, nos fouilles étant arrivées jusqu'à la partie ensemencée, fortement déclive du champ Duranthon, nous avions dû les interrompre. Puis, les céréales paraissant détruites par la gelée, nous avons pu,

dès le mois de mars, reprendre nos recherches dans la portion cultivée.

Seule la partie située au sud du champ des fouilles — qui s'étendent maintenant sur la pente précédant le terre-plein — continue de se montrer fertile en objets.

« A l'Ouest, écrivions-nous l'année dernière, l'argile sous-jacente à la terre végétale est [sur la pente] de couleur blanchâtre, bien différente de la coloration jaune foncé de la couche archéologique (1). » A l'Est, au contraire, le sous-sol est formé de cailloutis compact. Mais ces deux portions latérales de la déclivité du champ Duranthon ne livrent plus aucun objet, alors qu'en bas, au niveau du terre-plein, elles étaient aussi fertiles que la partie centrale et composées d'argile semblable.

C'est dans cette sorte de prolongement médian, s'étendant au Sud, que nous avons recueilli un certain nombre d'objets, poinçons en os, pointes de silex, une pendeloque, deux spatules, un fémur humain, une portion de crâne appartenant à la série animale, une sculpture en haut relief, à contours découpés, représentant une tête d'homme adulte, et le collier d'anneaux gravés que nous étudions ici.

Précédemment nous avions déjà recueilli, dans une autre portion du champ de fouilles, quatre anneaux semblables.

« Trois beaucoup plus petits, écrivions-nous, ont l'aspect de bagues, mais sont trop étroits pour servir à cet usage. Un d'entre eux porte une inscription sur son pourtour; un autre est décoré de masques néolithiques, le troisième présente une ornementation en ligne ondulée, ponctuée de petits cercles

(1) M. Depéret a démontré que la couche archéologique, de couleur jaune foncé, était constituée par des *argiles de ruissellement*. Par contre, l'argile de couleur blanchâtre est un produit d'altération kaolinique des roches sous-jacentes.

L'argile jaune foncé (couche archéologique) était facile à creuser pour les néolithiques qui ne possédaient qu'un outillage rudimentaire de pics et de tranchets. Ils pouvaient aisément y enterrer des objets funéraires ou votifs et y installer des tombes.

Au contraire, à la période néolithique, les roches qui ont donné l'argile blanche n'étaient encore qu'en voie de désagrégation et auraient opposé trop de résistance. Nous avons pu nous-mêmes nous en rendre compte, car dans la partie Ouest nous sommes tombés, sans pouvoir l'entamer, sur une roche plus superficielle où ce phénomène de kaolinisation sur place s'effectue encore actuellement.

On peut l'observer également dans une petite carrière, ouverte à gauche du chemin dominant le champ de fouilles.

dans les creux et soulignée d'un côté d'une inscription alphabétiforme (2). »

Le quatrième, trouvé à la fin de l'automne dernier, est assez fruste, portant simplement gravés trois signes alphabétiformes, un X, une sorte de lambda et une barre légèrement inclinée.

La trouvaille de ce printemps se caractérise par le grand nombre d'anneaux gravés, réunis ensemble et devant vraisemblablement avoir fait partie d'un même collier. Nous en avons trouvé quarante-deux dans un espace de deux décimètres carrés environ, à 14 mètres au sud-est de la tombe I. Malheureusement deux d'entre eux ont été écrasés par un coup de truelle, au début de la trouvaille. Nous avons ensuite dégagé prudemment les autres avec le doigt.

Nous les représentons ici, en forme de collier, dans un ordre arbitraire. Dans la couche archéologique, ils gisaient épars, sans aucune ordonnance.

Ces anneaux ont été sculptés dans des andouillers de cervidé et dans des portions circulaires d'os de la série animale.

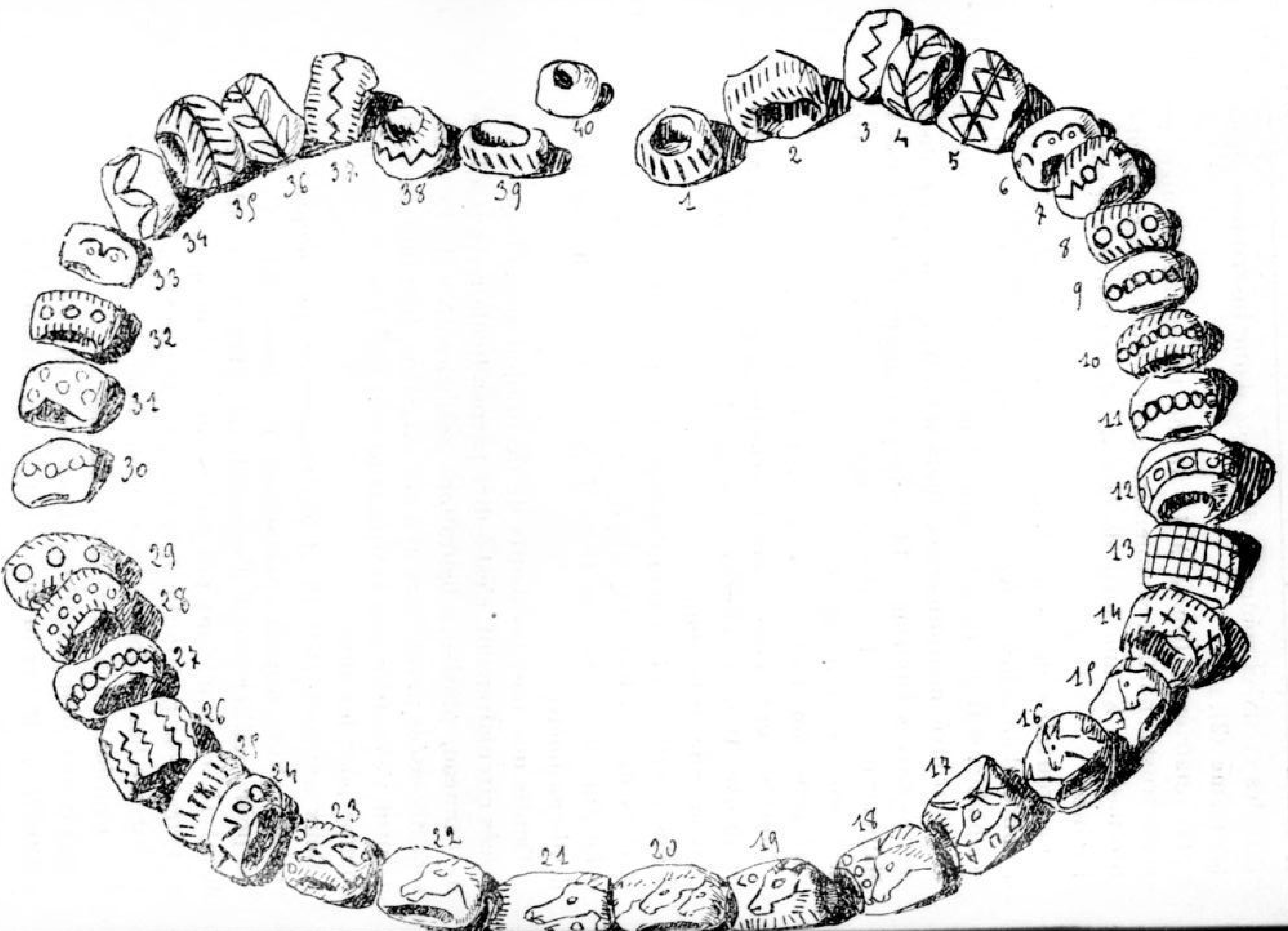
Le plus grand mesure 1 cm. 7 de large et le plus étroit un demi-centimètre.

Tandis que tous les motifs de décoration géométrique sont placés circulairement, c'est-à-dire perpendiculairement à l'axe de l'anneau, plusieurs figurations animales (N°s 17-18-19-21) sont disposées parallèlement à cet axe. Ainsi leur déroulement ne peut s'effectuer que verticalement et non horizontalement comme pour les autres.

Deux anneaux (N°s 18 et 23) présentent, de chaque côté, une figuration animale, inversée par rapport à l'autre. Ce n'est que pour faciliter la vue d'ensemble que, dans le déroulement du n° 18, nous n'avons pas représenté — comme cela aurait dû l'être — le petit animal, la tête en bas par rapport à celle qui est sur l'autre face et dans le déroulement du n° 23, une tête regardant en haut et l'autre en bas.

Quant aux déterminations d'espèces, voici celles que nous proposons pour ces diverses figurations animales.

(2) Voir fig. 149 de *Glozel*.


1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25
26
27
28
29
30
31
32
33
34
35
36
37
38
39
40

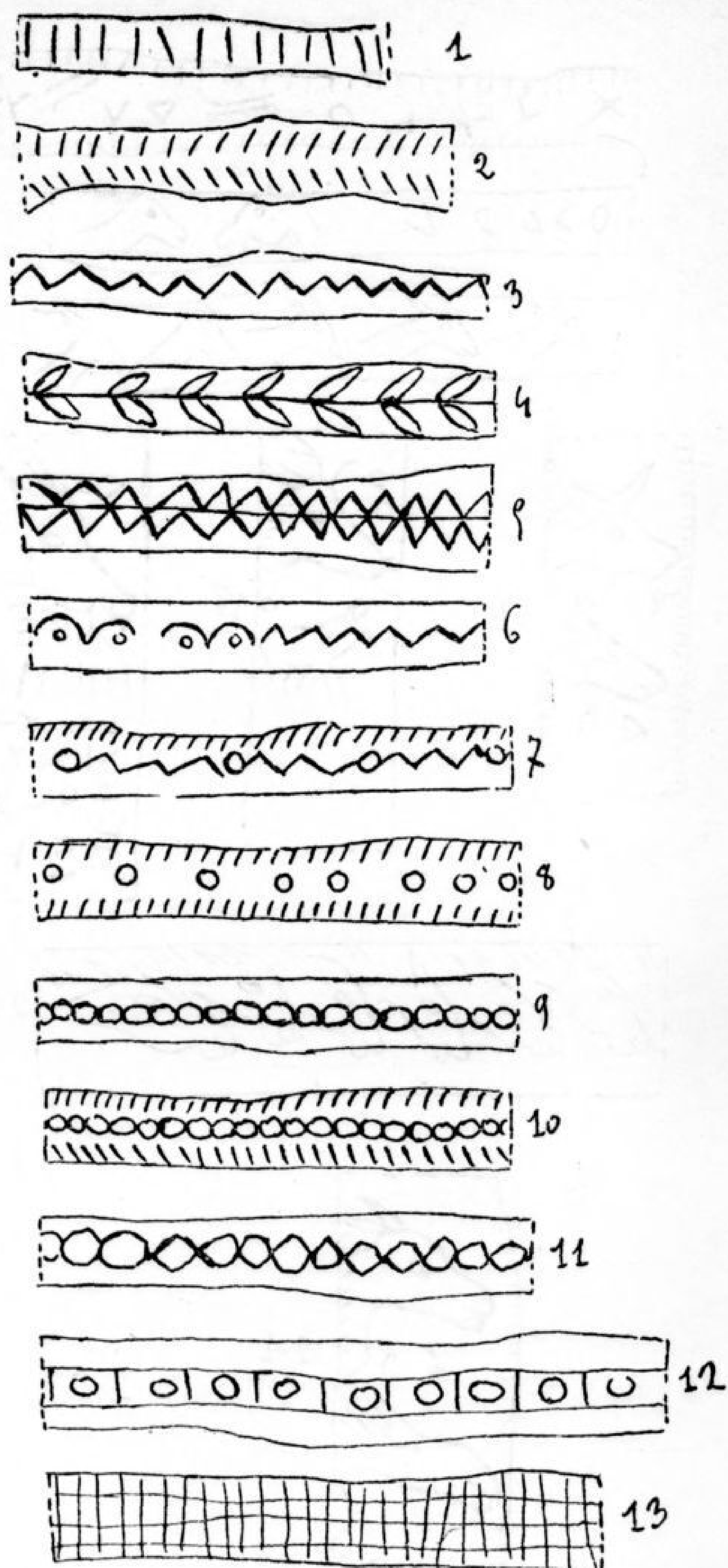


Fig. 2. — Déroulement des anneaux.

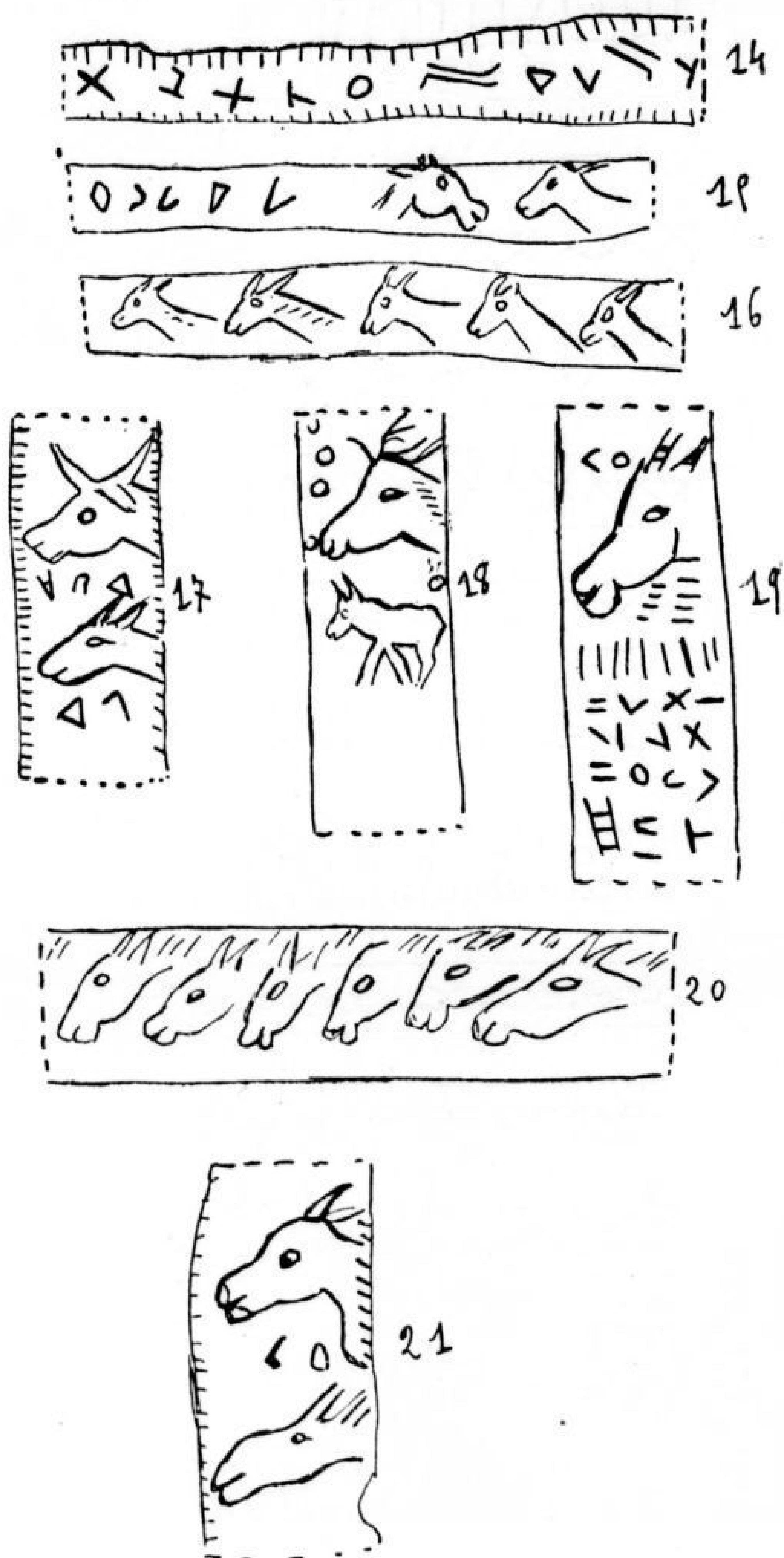
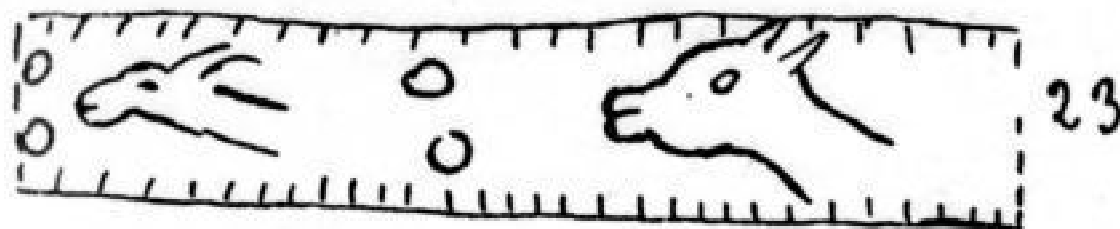
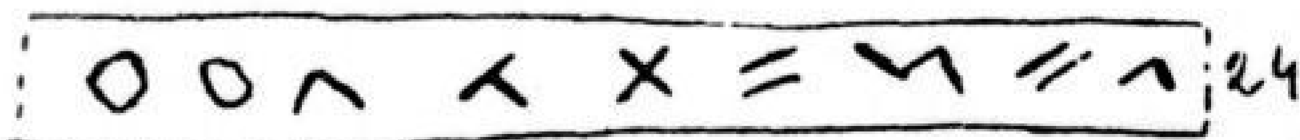
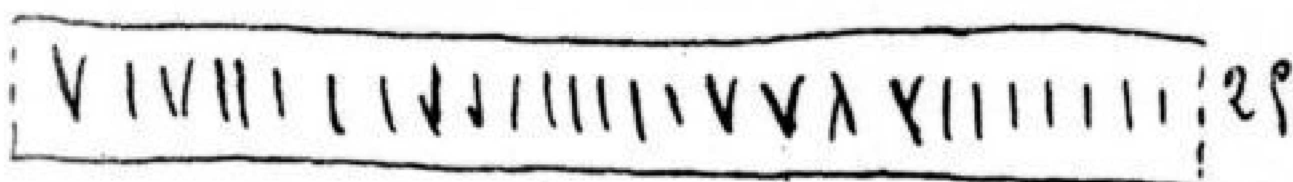


Fig. 3. — Déroulement des anneaux (suite).

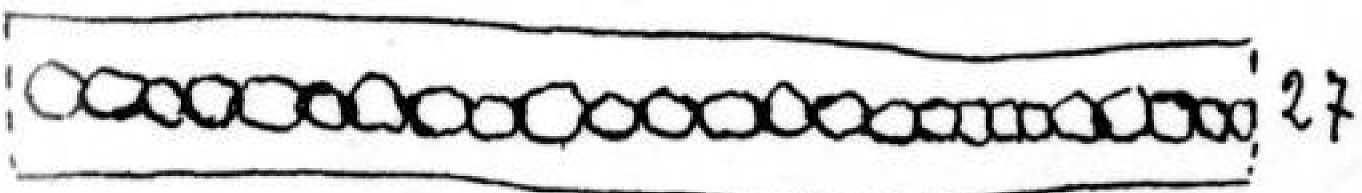


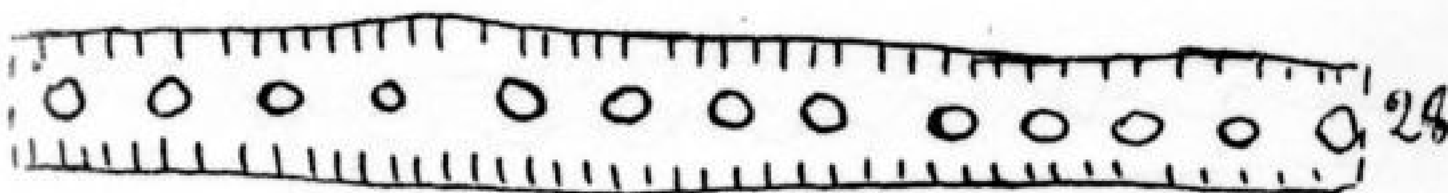


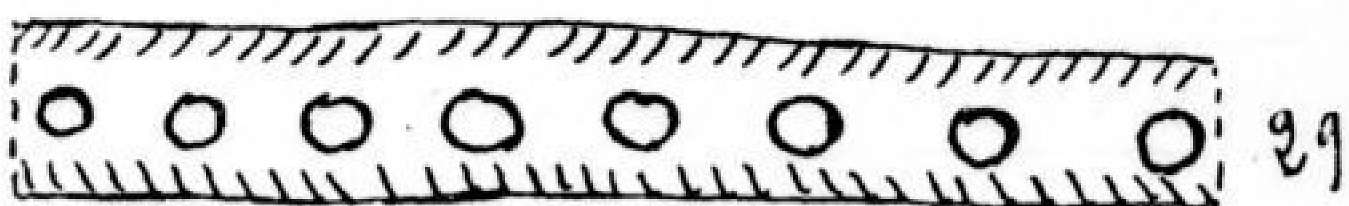


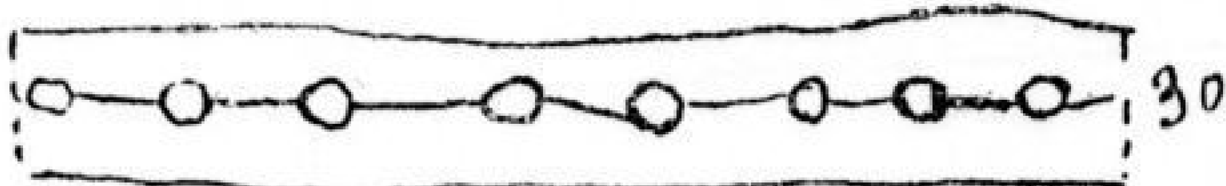












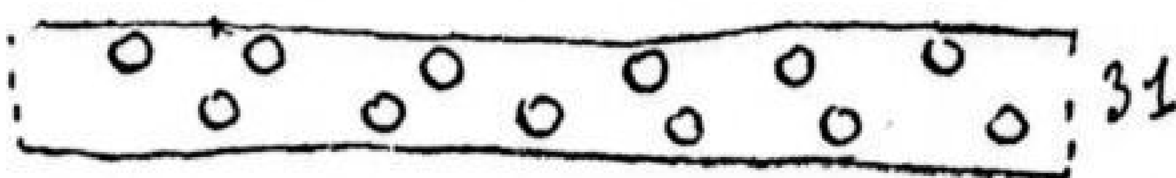


Fig. 4. — Déroulement des anneaux (suite).

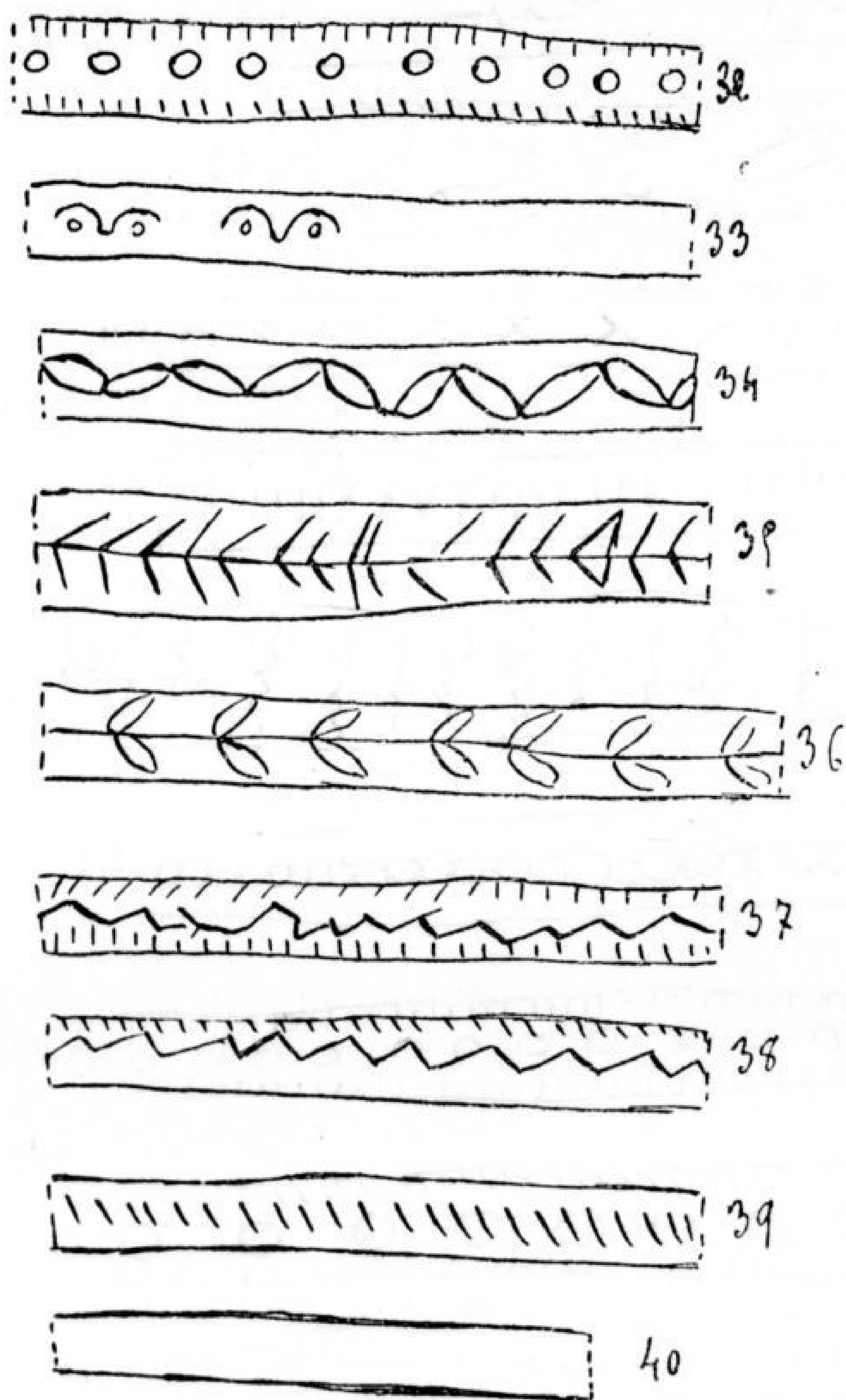


Fig. 5. — Déroulement des anneaux (suite).

N° 15. — Deux têtes de jeunes cervidés, dont vraisemblablement une d'élan.

N° 16. — Bouquetins.

N° 17. — Un bovidé et une tête fruste difficilement déterminable.

N° 18. — Une tête de cervidé adulte, et une gravure d'un jeune animal, vu de profil; peut-être un jeune faon.

N° 19. — Tête d'élan avec début de ramure.

N° 20. — Frise de têtes de chevaux.

N° 21. — Deux têtes de cervidés, dont l'une certainement d'élan.

N° 22. — Tête de jeune cervidé et esquisse d'une tête difficilement déterminable.

N° 23. — Tête de bouquetin et tête de jeune cervidé.

En suivant le déroulement des différents anneaux, on remarquera que deux d'entre eux (N°s 14 et 24) portent sur leur pourtour une inscription alphabétiforme sans représentation animale. Un autre (N° 25) est gravé de traits alternant avec des sortes de V et de lambdas, pouvant se rattacher à un système de numération.

Deux autres anneaux sont ornés de masques néolithiques sans bouche.

Enfin, trois ont une décoration qui semble tirée du règne végétal, avec folioles opposées sur tiges centrales. L'une d'elles paraît être une tige de graminée (N° 35).

Quant aux anneaux, gravés de décors géométriques, ils présentent de petites incisions droites ou obliques employées seules ou associées à d'autres motifs; des lignes brisées; des dents de scie; un dessin quadrillé; de petits ronds accolés, espacés, reliés par des lignes droites ou brisées, alternés, centrant de petits carrés; enfin des ovales assemblés deux à deux, en guirlande (N° 34).

Un seul anneau, le plus petit, ne porte aucun motif de décoration.

La variété de ces décors géométriques, leurs heureuses combinaisons montrent un goût très sûr de l'ornementation. Mais ce sont surtout les minuscules figurations animales de certains anneaux qui nous révèlent la puissance artistique des graveurs glozéliens.

Avec quelques traits, mais tous très justes, ils ont nettement caractérisé l'allure de tel ou tel animal, ses attitudes, ses mouvements. Par la simple délinéation des galbes, ils ont atteint à la vérité, à la vie.

Enfin, nous remarquerons en terminant que certains an-

neaux sont gravés, à côté de représentations animales, d'inscriptions alphabétiformes qui vraisemblablement s'y rapportent. Or, sur deux d'entre eux (Nos 19 et 21), nous voyons un V couché, suivi d'un O, figurant à côté d'une tête d'élan. Ces signes sont-ils la représentation graphique du nom de cette variété de cervidé? Et peut-on espérer trouver ainsi, par l'examen comparatif des inscriptions accompagnant les gravures et sculptures animales, nettement caractérisées au point de vue de l'espèce, une possibilité d'interprétation de certains groupements de signes glozéliens?

Dr A. MORLET.

§

Querelle des fours de verriers. — Le docteur Morlet nous adresse la lettre suivante :

Vichy, le 15 mai 1931.

Mon cher Directeur,

J'ai montré dans les *Mercure* du 15 janvier, 1er mars et 15 avril 1931 que les altérations que le Dr Chabrol a fait subir à mes publications ne peuvent être le fait ni d'un *lapsus calami*, ni d'une erreur typographique, *puisqu'elles sont immédiatement accompagnées de commentaires qui les complètent et utilisées pour les besoins de sa cause.*

Maintenant les lecteurs du *Mercure* peuvent juger.

Veuillez agréer, etc.

Dr A. MORLET.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Un document sur la maison de Marceline. — Les lettrés n'ignorent pas que Marceline Desbordes naquit à Douai le 20 juin 1786; mais peu d'entre eux, sans doute, savent que le 20 juin 1922, en la mairie de cette ville, M. Wagon, président de chambre à la Cour d'appel, détermina le premier avec exactitude la maison où la poétesse des *Pleurs* vint au monde.

Jusqu'ici, une tradition purement orale avait élu le n° 32 de la rue de Valenciennes, anciennement la rue Notre-Dame, à quelques pas de l'église qui porte ce nom. En 1877, une plaque commémorative avait même consacré cette attribution; la municipalité l'a fait enlever, et le n° 36 est maintenant désigné au culte des fervents de Marceline.

C'est une maison du XVIIIe siècle, étroite et simple; on y voit seulement entre les fenêtres du premier étage (comme d'ailleurs aux maisons voisines) une niche ornée jadis d'une Madone. Alors propriété d'un brasseur, M. Duhen, qui la louait à Félix Desbordes pour cent trente livres par an, une pierre encastrée dans le mur de la cave porte la triple initiale mystique, IHS, et l'inscription suivante découverte par M. Wagon : « Je fus posée par Nicolas-Joseph-Dominique Dehen, fils de Nicols Duhen, marchand brasseur. Du 3 avril 1755. »

Cette inscription est d'accord avec les registres municipaux anciens consultés par M. Wagon, ainsi qu'il appert du document détaillé dont j'ai eu communication, grâce à un lettré douaisien, M. Wastelier du Parc, et que je transmets à mon tour au public.

En outre, dans *La Royauté d'un jour*, nouvelle d'un caractère autobiographique où Marceline évoque la fête des Innocents telle qu'on la célébrait dans sa famille, elle appelle M. Duhein — selon la prononciation usitée en Flandre — le riche homme dont ses parents dépendaient; et ce détail inaperçu jusqu'ici corrobore le rapport officiel que l'on va lire.

Reste, il est vrai, pour compliquer la question, un certain puits mitoyen dont il est parlé dans la même nouvelle et qui existe, non pas au n° 36, mais au n° 32 de la rue de Valenciennes. Ce qu'on peut conjecturer, c'est que des jeux se nouaient de seuil en seuil entre les enfants du quartier, que Marceline vit ainsi ce puits chez le boulanger Plaisant, et qu'ayant là aussi des souvenirs, il lui a plu de les partager dans son récit entre la maison paternelle et la maison voisine.

A. MABILLE DE PONCHEVILLE.

DESIGNATION DE LA MAISON OU EST NEE MARCELINE DESBORDES-VALMORE

—

Procès verbal de la commission spéciale

—

L'an mil neuf cent vingt-deux, le vingt juin, à 18 heures 30, les membres de la commission spéciale désignée par M. le Maire sur l'initiative de la Société des « Amis de Douai » pour déterminer avec précision la maison où est née Marceline Desbordes-Valmore, se sont réunis à l'hôtel de ville dans la salle du Conclave.

Etaient présents : MM. Limbour, adjoint au maire, Wagon, président de chambre à la Cour d'Appel, Toussaint, président de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts, de Bailliencourt, président de la Société des Amis de Douai, Rivière, ancien bibliothécaire de la ville, Lanven, Picquet et Wastelier du Parc, représentant la presse locale, Proust, secrétaire général de la mairie.

M. Wagon, après avoir mis sous les yeux des membres de la commission les documents qui ont guidé ses recherches personnelles, fait l'exposé suivant :

« La rangée de maisons de la rue de Valenciennes comprise entre la Terrasse Notre-Dame et la ruelle Pépin se compose de six immeubles portant actuellement les numéros 30 à 40 inclus.

Pour déterminer laquelle de ces maisons a été habitée par Félix Desbordes, nous avons consulté les archives municipales.

Il convient de remarquer que, avant la Révolution et même au début du XIX[e] siècle, il n'existait pas de numérotation fixe : les registres des impôts, comme ceux du recensement, se bornaient à mentionner successivement, rue par rue, toutes les maisons de la ville, avec un numéro d'ordre pour chacune d'elles. D'une année à l'autre, les numéros changeaient suivant l'itinéraire adopté ou le nombre des immeubles.

Pour faire une recherche utile, il est donc indispensable d'avoir un point de repère sûr et précis.

Nous avons pris pour base de notre travail le registre du recensement de la population en l'an XIII (1805), archives, folio 6.

Dans ce registre, les maisons sont numérotées à partir de la Porte Notre-Dame, en passant par la rue Notre-Dame [actuellement rue de Valenciennes] (rangée sud), la ruelle d'Anchin, le cimetière Notre-Dame, et de nouveau la rue Notre-Dame vers la Grand'Place avec une interruption — formant une sorte de parenthèse — pour la ruelle Pépin.

Cette parenthèse est pour nous de la plus grande utilité, car elle nous permet d'identifier d'une façon certaine le propriétaire de l'immeuble situé à l'angle de ces deux rues, connu sous l'enseigne de « L'Homme sauvage ».

Voici, en ce qui concerne les six maisons qui nous intéressent, la reproduction du registre de l'an XIII.

N° 19	— Propriétaire :	Desailly.
— 20	—	Davesnes.
— 21	—	Jacques Duriez.
— 22	—	Prémoleux dit Dartois.
— 23	—	Veuve Bohart.

— 24 — Skalfort.

— 25 ici commence la ruelle Pépin, après laquelle on reprend la suite de la rue Notre-Dame.

Retenons de ce tableau que l'auberge de « L'Homme sauvage » appartenait en l'an XIII au sieur Skalfort.

Prenons maintenant le registre de l'impôt du vingtième en 1790; nous y trouvons les indications suivantes pour la même série de maisons :

N°s	*Occupeurs*	*Propriétaires*	*Montant de l'impôt*
2566	Ambroise Bertout	lui-même	8-0
2567	Gobbe	les filles Prévôt	6-8
2567 bis	Félix Desbordes	le sieur Dehen, brasseur	10-8
2568	Gorrion, sculpteur	M. de la Pierre	25-12
2569	Joseph Plaisant	la veuve Martinage	16-0
2570	le sieur Scalfort	lui-même	24-0

On peut conclure de ce tableau que la maison de Félix Desbordes était la troisième à gauche à partir de celle de Scalfort, qui occupe actuellement le n° 30; il faudrait donc la placer au n° 36.

D'après un arrêté de M. le maire de Douai, datant de 1828, les numéros 19, 20, 21, 22, 23 et 24 de la rue Notre-Dame sont devenus les numéros 40, 38, 36, 34, 32 et 30 de la rue de Valenciennes.

Si nous nous reportons au registre de la capitation pour l'année 1788, nous y voyons :

N°s	*Occupeurs*	*Montant de l'impôt*
102	Ambroise Bertout	5
103	Emmanuel Gobe, ouvrier cordonnier	1
104	Desbordes, mulquinier	6
105	Moment, cabaretier	1
106	Joseph Plaisant, maître boulanger	6
	un garçon	2
107	Le sieur Scalfort, aubergiste	8
	un valet	2

Le registre de la capitation pour 1789 indique :

N°s	*Occupeurs*	*Montant de l'impôt*
98	Ambroise Bertout	5
99	Emmanuel Gobe, ouvrier cordonnier	1
100	Desbordes, mulquinier	6

101	Gorrion, sculpteur, locataire principal; Dartois, carrossier, sous-locataire d'une partie	6
102	Joseph Plaisant, maître boulanger	6
	un garçon	2
103	Le sieur Scalfort, aubergiste	8
	un valet	2

Pour 1784, voici l'extrait du registre de l'impôt du vingtième :

N^os	*Occupeurs*	*Propriétaires*	*Loyer*	*Montant de l'impôt*
2574	Ambroise Bertout	lui-même	300	36-0-0
2575	Gobbe	le sieur Martinage	200	24-0-0
2576	Félix Desbordes	héritiers de la Pierre	230	27-12-0
2577	Thomas Moment	le sieur Duhen	130	15-12-0
2579	La veuve Scalfort	les filles Prévôt	80	9-11-6
2578	P.-J. Delbare	lui-même	100	12-0-0

L'examen de ces trois derniers tableaux ne peut que confirmer les conclusions précédemment déduites du registre de 1790.

A titre documentaire, voici un résumé de l'histoire des trois maisons portant les numéros 30, 32 et 36 de la rue de Valenciennes.

N° 30. — Cette maison, avec une porte cochère, est à usage d'auberge depuis 1737. La famille Scalfort l'a occupée depuis 1747 à titre de locataire, et depuis 1764 jusqu'à 1805 à titre de propriétaire.

N° 32. — Cette maison, rebâtie en 1755 à usage de boulangerie, remplace un ancien immeuble démoli en 1754. Le four était primitivement dans la cave sur la rue; depuis 1894, il est au fond de la cour, derrière l'atelier de boulangerie.

Dans la cave, il existe encore un puits, autrefois mitoyen avec l'auberge Scalfort. L'accès de ce puits par l'auberge a été muré.

Cette boulangerie a eu pour occupeurs successifs :

La veuve Rohart en 1755; Dominique Solle en 1759, 1760, 1761, 1764; Antoine-Joseph Rohart en 1770; Ferdinand Martinage en 1772, 1774; P.-J. Delbarre en 1784, Joseph Plaisant en 1788, 1789, 1790, *tous maîtres boulangers.*

Le propriétaire actuel, M. Coutance-Leclercq, nous a déclaré que son beau-père, M. Leclercq, avait acquis cette maison de M. l'abbé Fournez, aumônier du lycée, qui la tenait en héritage de la famille Rohart, propriétaire en 1805.

N° 36. Cet immeuble fut reconstruit en 1755, sur l'emplacement d'une vieille bâtisse démolie l'année précédente, par le sieur Duhen,

brasseur, qui habitait en face sur le rang opposé de la rue, et qui en était encore propriétaire en 1790.

Il existe au fond de la petite cour de cette maison un quartier de derrière excavé, dont le rez-de-chaussée est contemporain de la construction principale et qui est recouvert d'une plate-forme.

Voici, d'après les registres annuels des impôts, les noms des occupeurs successifs :

Jean-Charles Courtecuisse, graissier, en 1755, 1759, 1760, 1761.

Julien-Joseph Maillet, en 1764.

Olivier Tellier, marchand de grains, en 1770, 1771.

Maison vacante en 1772.

Jean-Baptiste Many, potier, habitait dans la cave, indigent, déchargé de l'impôt en 1773, 1774.

Félix Desbordes, mulquinier, maître peintre et doreur, en 1777, 1781, 1784, 1788, 1789, 1790.

Nous avons vu dans les registres de 1784 et de 1790 mentionnés ci-dessus, que Félix Desbordes demeurait dans une maison appartenant au sieur Dehen, brasseur.

En visitant les caves de l'immeuble portant le n° 36, nous y avons découvert, encastrée dans le mur de la façade, une pierre gravée sur laquelle nous avons relevé l'inscription suivante :

« IHS. Je fus posée par Nicolas-Joseph-Dominique Dehen, fils de Nicolas Duhen, marchand brasseur. Du 3 avril 1755. »

Il est désormais certain que la maison reprise sous le n° 36 de la rue de Valenciennes est bien celle que Nicolas Duhen donnait en location à Félix Desbordes.

L'occupeur actuel, M. Mériaux, cabaretier, nous a déclaré que son propriétaire est M. André, brasseur. »

Après avoir entendu cet exposé, M. Limbour, au nom de la municipalité et de la Commission, remercie M. Wagon de ses intéressantes communications qui sont le résultat de patientes recherches dans les archives de la ville.

La Commission estime qu'il résulte nettement du rapport de M. Wagon qu'une erreur a été commise le 27 avril 1877 lors de l'apposition d'une plaque commémorative sur la maison portant le n° 32 de la rue de Valenciennes. Les documents présentés à la Commission par M. Wagon prouvent d'une manière irréfutable que Marceline Desbordes-Valmore est née au n° 36 et non au n° 32.

En conséquence, la Commission demande que la municipalité

fasse le nécessaire pour replacer au n° 36 de la rue de Valenciennes la nouvelle plaque offerte par « les Amis de Douai. »

Fait à l'Hôtel-de-ville les jour, mois et an que dessus.

Les membres de la Commission :

(*Signé*) WAGON, TOUSSAINT, DE BAILLIENCOURT,	Le Maire
RIVIÈRE, LANVEN, PICQUET, WASTELIER DU PARC,	(*Signé*)
PROUST.	LIMBOUR, adjoint.

LETTRES ANGLAISES

Le goût de la lecture et notre mémoire. — Sir William Rothenstein : *Men and Memories, Recollections*, 1872-1900, Faber. — Jules Derocquigny : *Autres Mots anglais perfides*, Vuibert .— H. W. Fowler : *Concise Oxford Dictionary of Current English*, Frowde. — *The Criterion*, revue trimestrielle dirigée par T. S. Eliot.

Est-il vrai qu'avec l'âge **le goût de la lecture** diminue? On le prétend, et, récemment encore, un chroniqueur dissertait spirituellement sur ce sujet. Si amusants qu'ils fussent, ses arguments n'entraînaient pas une conviction irrésistible. Tout au plus lui accordait-on que, chez certains, la fiction, le roman n'offrent plus le même intérêt qu'au temps de la jeunesse ou même de la maturité. La raison en est, sans doute, que les générations aînées ne sont plus capables de s'intéresser aux problèmes actuels avec la même ardeur, avec la même passion que les jeunes générations. Peut-être sommes-nous un peu blasés, l'expérience nous ayant appris que les plus généreuses initiatives se heurtent à l'inertie de la majorité, et que, selon Renan, la bêtise humaine est la seule chose qui puisse nous donner une idée de l'infini. Et tandis qu'il nous plaît de voir nos petits-neveux se lancer dans la lutte avec une confiance aussi téméraire qu'admirable, nous préférons tourner nos regards assagis et perplexes vers les conjectures de l'avenir ou nous complaire aux souvenirs du passé.

Ceci n'est pas sans mélancolie. Quand on arrive à la période où, jour après jour, mille détails viennent nous rappeler que « notre avenir est derrière nous », on ne se résigne pas sans résistance. Pour se justifier d'être récalcitrant, on se répète qu'on se sent toujours jeune, que les infirmités physiques nous ont épargné, que nos facultés cérébrales n'ont jamais été plus actives et ne nous ont jamais donné autant de satisfaction. Certes! Mais le compte des années s'augmente avec une opi-

niâtre persévérance. Le compte créditeur s'établit en proportion inverse du compte débiteur, et nul ne peut savoir de quel solde il dispose.

Mais par contre nous sommes riches de **notre mémoire.** C'est peut-être là le secret du plaisir que nous prenons à la lecture des biographies, des recueils de souvenirs, des mémoires et de ces fantaisies qu'on a appelées des « biographies romancées ». Ouvrages plaisants quand le « romanceur » a de l'esprit et de l'invention, mais exécrables en ce qu'ils abusent le lecteur et le trompent. Commodes en ce que l'auteur, peu capable d'imaginer un roman original, emprunte un sujet tout trouvé, l'élague, l'ébranche, l'ornemente de détails accessoires, truqués et factices, dissimule sous ces falsifications son manque d'érudition et sa paresse à se documenter de première main, quand il ne se borne pas à piller sans vergogne le travail de véritables historiens.

Nous sommes riches de notre mémoire, ai-je dit. Mais de quoi est faite notre richesse? Il est des mémoires paresseuses, il en est d'infidèles; certaines amassent un fatras de détails, un fouillis de futilités qui se racornissent, se recroquevillent, perdent toute saveur et toute couleur; il y a celles des gens atrabilaires qui ne comptent les jours que par ce qu'ils en retiennent de désagréable; il y a des mémoires confuses, trompeuses, artificieuses, rusées, fourbes, stupides, vaniteuses, pédantes, saugrenues; il n'en est pas à qui on puisse se fier sans réserve. La mémoire choisit et elle élimine à son gré. « J'ai la faculté d'oublier », répète Sir William Rothenstein dans le volume de recollections » qu'il intitule: **Men and Memories.** Peut-être, mais alors sa mémoire est comme son art : elle ne garde que l'essentiel, et elle le lui rend précis, coloré, vivant et singulièrement séduisant.

William Rothenstein naquit en 1872 à Bradford qui est bien l'une des villes les plus atrocement laides de l'Angleterre où elles ne sont pas rares. La relation de ses souvenirs commence avec quelques tableaux du décor où se passa son enfance et il la poursuit jusqu'au lendemain de son mariage, jusqu'en 1900. Il y aura certainement une suite puisque la dernière page du texte porte : « Fin du premier volume ». Espérons que nous n'aurons pas trop longtemps à l'attendre.

Peintre, graveur, dessinateur, Rothenstein est un artiste dont la réputation a été gagnée à la force de son talent. Ses dons ont été servis par une volonté persévérante, par une opiniâtre application : il a bien mérité que sa carrière aboutît au succès. Et voilà que ses mémoires promettent de lui valoir aussi une réputation d'écrivain remarquable.

C'est la réflexion que se fait le lecteur dès les premières pages, — mieux, dès les premières lignes. En quelques traits, le décor de la toute première enfance est campé, construit, sous nos yeux, et on ne doute pas qu'il ne soit réel, ressemblant; les personnages qui le peuplent sont conformes à l'ambiance recréée, ils existent, ils vivent, ils sont ressemblants. La ville sordide, ses tristes environs, la campagne d'alentour, dénudée, sévère, c'est le Yorkshire, avec ses moors, ses vallées encaissées, ses sommets de coteaux balayés des vents, les « wuthering heights » des sœurs Brontë, et Haworth à peu de distance de l'affreuse agglomération industrielle. Quand on n'a été dans cette région qu'un visiteur de passage, on ne s'imagine pas le charme des images qui en restent dans le souvenir de ceux qui y sont nés et qui y ont vécu leur enfance. Rothenstein fait de ce charme une révélation qui émerveille : l'écrivain est un étonnant paysagiste.

Adolescent, il mord peu aux études, obsédé qu'il est par la manie de dessiner. Il n'a pas à lutter longtemps contre les résistances familiales, et le père ne fait guère d'opposition à la vocation de son fils. Très jeune, il entre à la Slade School où Alphonse Legros dispense un intelligent enseignement. Un an après, on le trouve à Paris à l'Académie Julian où il travaille avec assiduité. En même temps, c'est la belle époque de Montmartre : la Nouvelle Athènes, le Rat Mort, l'Abbaye de Thélème, toute une bohème pittoresque dans laquelle il arrive que s'enlisent quelques provinciaux et trop d'étrangers. Mais comme la plupart des Français, le prudent Rothenstein ne s'y mêle que pour s'y distraire passagèrement. Il n'a de passion que son art, et de curiosité que pour ce qui peut parfaire sa technique. Un artiste, dira-t-il, apprend non par les livres ou par les opinions des autres, mais par une lutte incessante, heure après heure, avec les difficultés pratiques du dessin et de la peinture.

Paris l'a séduit; il s'y sent à l'aise, il s'y développe, il se fait des relations qui lui seront utiles; il se crée des amitiés solides, qui lui seront précieuses, et il place à coup sûr ses admirations. Il en est de juvéniles, qui s'affaibliront comme il convient quand se calmera l'enthousiasme qui les suscite, mais les bonnes restent et résistent à toutes les fluctuations de la vogue : Degas, Whistler, Fantin, Manet et quelques autres. Il réussira même à fréquenter ces artistes peu indulgents les uns pour les autres et ne tolérant guère que leurs familiers adorent à plusieurs autels. Il aura des piques et des brouilles avec les uns et les autres, mais avec autant de diplomatie que d'indépendance de caractère, il maintient ses sympathies et ses allégeances.

Chez Julian, il se lie avec Henry Bataille, Charles Duvent, d'Espagnat, Zuloaga, Maurice Denis, Bonnard; il connaît Toulouse-Lautrec, Anquetin, Edouard Dujardin, et le groupe du *Mercure*.

Nous vivions alors, comme à présent, à une époque de transition, écrit-il. Nous condamnions à juste titre le bon ouvrage qui était inintelligent et manquait du sens de la beauté; mais nous étions trop enclins à croire qu'un contour intéressant et une vivacité de main compensaient les défaillances. D'autre part, il était bon de s'écarter de la peinture prétentieuse et voyante du Salon. Du moins, les hommes que je fréquentais essayaient d'exprimer avec leurs pinceaux ce qu'ils voulaient dire. Tandis qu'en Angleterre, les disciples de Whistler, l'élite juvénile se souciaient peu de William Morris et de Burne-Jones, les jeunes peintres français, entre autres Lautrec, Seurat et Gauguin révéraient tous Puvis de Chavannes. Tout en étant profondément influencé par les Grecs et les primitifs italiens, Puvis apportait une vision nouvelle au monde contemporain. Ses peintures murales au Panthéon et à la Sorbonne, son *Pauvre Pêcheur* au Luxembourg étaient acceptés de son vivant comme des classiques. Je me rappelle l'enthousiasme avec lequel ses panneaux de *L'Eté* et de *L'Hiver*, destinés à la décoration de l'Hôtel de Ville, furent reçus quand il les exposa au Champ de Mars. Les œuvres de Puvis avaient cette saveur de naïveté dans la forme et le dessin à la fois que nous commencions à goûter. Gauguin et Van Gogh devaient insister plus encore sur le primitif, sur l'élément passion que le raffinement moderne détruisait, croyaient-ils. Cette insistance sur un aspect partiel et particulier de la pein-

ture ne s'était pas encore manifesté. Les aînés, comme Puvis, étaient capables de reporter sur l'ensemble leur préoccupation des parties. Sans que nous nous en doutions, nous assistions alors au déclin de l'ère des héros. C'était le chant du cygne d'une époque où la discipline et le génie allaient affectueusement bras dessus bras dessous. Je devais les voir se séparer, hélas! et devenir hostiles l'un à l'autre. Bien qu'il soit de l'intérêt de certains, comme c'est toujours le cas dans ces querelles, d'entretenir leur hostilité, tandis que ceux-ci prennent parti pour celle-là et ceux-là pour celle-ci, néanmoins, leur mutuel intérêt, leur besoin ancien et profond l'un de l'autre réuniront encore ces vrais, ces vigoureux amants, sinon tout de suite, du moins demain, ou sûrement avant longtemps.

Voilà un espoir qui va faire plaisir à Camille Mauclair.

Toutefois, Rothenstein résiste au charme de Paris, où la plupart de ses amis, Charles Conder surtout, et Whistler l'engagent à se fixer. Il ne rompra jamais ses attaches avec Paris et on l'y reverra fréquemment, pour des séjours prolongés comme pour de courtes visites, mais il estime qu'il a mieux à faire Outre-Manche, et il regagne Londres. Rapidement, son talent lui ouvre les milieux artistiques et littéraires et le cercle de ses amis et connaissances s'étend. Il est l'une des lumières de la « jeune » école. Mais il n'en prend pas d'outrecuidance, et il continue laborieusement à perfectionner ses moyens.

...Comparés aux géants qui vivaient encore : Watts et Whistler, Burne-Jones et Ruskin, William Morris, Meredith, Hardy et Swinburne, nous étions de petits bonshommes. Considérez ce qu'ont achevé ces hommes, et le rapport dans lequel ils sont à l'égard des grands mouvements sociaux et esthétiques de leur époque. Une génération qui connut ces vétérans se montrait récalcitrante devant Oscar Wilde, Sickert, Beardsley, George Moore et Crackenthorpe qu'on lui proposait comme successeurs. Alors que Sickert, Steer et Beardsley représentaient l'art nouveau, le nom de Le Gallienne était le symoble de la poésie nouvelle, comme celui de Hubert Crackenthorpe était celui du « conte » nouveau. Bien que Kipling eût déjà démontré qu'un Anglais était capable de manier brillamment cette forme de prose, les jeunes auteurs de « nouvelles » se tournaient vers la France, vers Maupassant surtout, non seulement pour le style, mais aussi pour le genre de sujets. Basant ses récits sur Maupassant, Crackenthorpe passait pour un inno-

vateur audacieux et immoral. Pauvre Crackenthorpe! Sa vie fut aussi courte que ses courts récits.

Il est indéniable qu'il y eut, dans ce mouvement, bien des médiocres, des vaniteux, des ratés. Il y en eut un cependant qui, tout en fréquentant ces milieux d'esthètes, ne donna jamais dans leurs fariboles. C'était Bernard Shaw.

Je le rencontrai peu après mon installation à Chelsea, écrit Rothenstein. Il était connu alors surtout comme journaliste, chargé de la critique musicale du *World*, et comme « fabien » tenant de près à Sidney Webb. Déjà il avait d'ardents admirateurs et d'ardents détracteurs. Roger Fry lui trouvait une ressemblance avec le Christ; je ne la voyais pas, mais j'admirais Shaw surtout pour une chose : il n'attendait pas d'être fameux pour se conduire comme un grand homme. En fait, il s'était distingué de bonne heure entre tous comme un individu remarquable. Il possédait déjà cette aisance, cette assurance, cet entêtement qu'il eût tort ou raison, cette franchise insolente que la société anglaise lui reconnaît si généreusement maintenant que le monde entier l'acclame. Mais il lui fallut travailler longtemps et durement pour faire accepter au public la situation qu'il s'arrogeait si simplement. Il déclarait qu'il ne manquait pas une occasion d'assister à des réunions et d'y prendre la parole pour contredire tous les autres orateurs sans se soucier de rien connaître du sujet discuté. Par cette gymnastique mentale, il perfectionnait son don naturel de parole et sa vivacité cérébrale. De Goncourt a dit que « l'artiste est libertin d'esprit et chaste de corps ». En public, Shaw paraissait déchaîné, violent, agressif, paradoxal. En privé, il était au naturel le gentleman, toujours du côté de l'opprimé et du rejeté, bon, généreux, encore qu'en ce temps-là il n'eût guère de quoi se permettre d'être généreux. Il vivait avec sa mère et sa sœur dans un appartement de Fitzroy Square, ayant, j'imagine, à subvenir seul à la maisonnée. Bien qu'il fût hostile à la doctrine de l'art pour l'art, et que ses idées se rapprochassent de William Morris et des Fabiens plus que de celles de Whistler, il était fort amical vis-à-vis de nous tous et il prêtait son appui aux efforts les plus aventureux des jeunes artistes et écrivains... Personne moins que Shaw n'a montré de rancune vis-à-vis du dédain et de l'hostilité. Il allait tête haute, sans colère, décochant à foison ses traits d'esprit... J'ai toujours eu l'impression que Shaw s'intéressait à l'aspect platonique ou théorique des choses et des gens plus qu'aux choses et aux gens eux-mêmes. A mon avis, il ne les voit pas comme ils sont; il ne perçoit

ni ce qu'ils ont d'agréable ni ce qu'ils ont de laid; ses yeux ne sont attentifs qu'à sa propre vision, ses oreilles qu'au son de sa propre voix. Si sa vision n'est pas souvent celle de l'artiste, s'il se sert de sa parole comme le boxeur frappe le punching-ball à droite, à gauche, de bas en haut et de haut en bas, un exercice plus qu'un véritable assaut, il s'entretient dans un merveilleux état d'entraînement... Rien du décadent chez lui : une figure à part, brillante, vive, saine, grand humoriste, vaillant ennemi, loyal ami, un Swift sans amertume, qui partage les folies humaines et les fouaille, et porte sa cape de laine comme un bonnet pointu de bouffon. J'aimais beaucoup Shaw; il était de ceux dont je ne pouvais imaginer qu'ils dissimulaient des pensées basses ou mesquines : un vrai chevalier sans peur et sans reproche. Pourtant, nombreux ceux qui voyaient en lui un butor, un malappris, un dangereux charlatan, tandis qu'il poursuivait sa route, la tête haute, le corps en alerte, prêt à bondir à la vue de l'injustice et de la stupidité : on pouvait dédaigner ses attaques contre celle-là; contre celle-ci elles étaient inoubliables.

Des portraits comme celui-là abondent dans le volume, et l'on aimerait citer ceux de George Moore, de Swinburne, de Verlaine, de Huysmans, de Degas, de Rodin, de Fantin-Latour, de Watts, de Robert Bridges, de Yeats, de Henley, d'Henry James, de Frank Harris, et de vingt autres. Il faudrait traduire le Chapitre XXVII qui n'a que deux pages mais donne la magnifique profession de foi d'un artiste pour qui son art est sa religion; et traduire aussi les deux derniers paragraphes du chapitre suivant.

L'ouvrage, orné de quarante-huit illustrations qui ajoutent au texte un intérêt de plus, se caractérise par des qualités remarquables d'intelligence et d'esprit, de finesse et de distinction. Dans l'ensemble, il est le miroir de son auteur.

§

Décidément, Messieurs les érudits témoignent d'une inépuisable sollicitude à l'égard des traducteurs. A la suite de ma dernière chronique, M. Henry Vuibert me fait tenir un nouveau recueil que j'ignorais, intitulé : **Autres Mots anglais perfides,** compilés par M. Jules Derocquigny « pour faire suite au livre intitulé *Les Faux Amis,* ou *Les Trahisons du Vocabulaire*

Anglais, pour lequel il avait eu la collaboration de M. Maxime Kœssler.

« Dès longtemps, dit M. Derocquigny, le français a emprunté à l'aiglais; dès toujours, l'anglais au français. » Ces emprunts réciproques sont justement la cause des divergences de sens qui déroutent les traducteurs maladroits ou ignorants, dont on assure qu'ils sont le plus grand nombre. Les Anglais sont toujours ahuris de l'habitude qu'ont les Français de prendre un « apéritif » avant les repas, parce que, pour eux, le mot « aperitive » signifie « laxatif ». Leur ahurissement est à son comble quand un Français leur confie qu'il pratique le « footing », ce mot n'ayant en anglais aucun sens qui puisse marquer le mouvement de la marche. Comme des emprunts de tous genres se poursuivent depuis des siècles, la nomenclature des mots perfides risque fort d'être infinie et de s'étendre à une énorme proportion des mots contenus dans les dictionnaires. Dans le recueil qu'il appelle spirituellement *Le Vrai Ami du Traducteur*, Félix Boillot en signale une quantité considérable qui avait échappé à MM. Kœssler et Derocquigny. Des anglicistes obligeants fournissent avec empressement à nos compilateurs des listes plus ou moins importantes et tous les coupables finiront par être démasqués. Faut-il s'attendre à voir chaque année paraître un nouveau recueil? Les traducteurs devront-ils avoir en permanence sur leur bureau toute une série de vocabulaires à feuilleter les uns après les autres? Il est à craindre que leur souci de donner une version impeccable n'aille pas jusqu'à ce sacrifice? Trouvera-t-on un éditeur généreux prêt à risquer la dépense de réunir en un seul volume ces ouvrages épars? Le maniement en serait plus facile et les recherches plus rapides, sans doute. Mais alors, ne serait-il pas préférable d'entreprendre un dictionnaire français-anglais tout à fait complet pour lequel on utiliserait les travaux de tous ces patients chercheurs de perfidies? Il est peu probable que ce soit, pour l'éditeur « a commercial proposition », surtout s'il n'a à compter que sur les traducteurs comme clientèle!

Toutefois, tant que ce dictionnaire idéal n'existera pas, le traducteur compétent se passera de tout dictionnaire français-anglais ou anglais-français quel qu'il soit. Il doit avoir dans

son esprit un vocabulaire innombrable acquis par la pratique dans le pays plus encore que par la lecture ou le travail d'érudition. Il faut qu'il pense et qu'il parle sans difficulté dans l'une et l'autre langue, et que sa culture anglaise égale sa culture française. Ainsi pourvu, il lui suffira d'avoir sur ses rayons un bon dictionnaire anglais; à défaut du formidable *New English Dictionary*, il se contentera, pour les traductions courantes, de la nouvelle édition, révisée par H. W. Fowler, du **Concise Oxford Dictionary of Current English.** Pour les livres écrits en « américain » la grande édition du Webster est indispensable, mais là nous serons aux prises avec une autre espèce de « faux amis »; la divergence de sens entre les mots d'usage courant de chaque côté de l'Atlantique offre au traducteur des pièges non moins nombreux et non moins dangereux.

§

Depuis qu'il est mort, l'écrivain anglais D. H. Lawrence suscite hors d'Angleterre une vive curiosité. En France, de bonnes études, incomplètes pourtant, ont été consacrées à son œuvre et quelques-unes de ses nouvelles ont été traduites. Signalons à ceux que cet auteur intéresse l'essai que John Heywood Thomas lui consacre dans le numéro XXXVIII de la revue trimestrielle **The Criterion.** Dans le numéro suivant, il faut lire une érudite étude sur la poésie française par Alan M. Boase, d'excellentes pages sur Delacroix par John Gould Fletcher et une dissertation sur la religion et l'esprit scientifique. Le numéro XL donne un extrait d'un long essai sur les *Cantos* d'Ezra Pound par Louis Zukovski. Chacun des numéros de cette belle revue si intelligemment dirigée par T. S. Eliot offre une grande variété de lecture et des comptes rendus d'une rare qualité. Rendons-lui l'éloge qu'elle adresse au *Mercure* : « There is much sound thinking and good writing », dans ce périodique d'une haute tenue.

HENRY D. DAVRAY.

LETTRES RUSSES

A.-J. Delvig : *Un demi-siècle de la vie russe*, 1820-1870, 2 volumes, Ed. Academia, 1930. — Mme Toutchkov-Ogarev : *Mémoires*, éd. Academia. — V. P. Botkine et J. Tourguenev : *Correspondance inédite*, 1851-1869, éd. Academia. — Mme Ozarovsky : *Souvenirs sur Mendeleev*, Gosisdat.

La maison d'édition *Acadœmia* continue sa très intéressante publication de *Mémoires.* Parmi les derniers volumes parus, le livre de A.-J. Delvig : **Un demi-siècle de la vie russe,** nous apporte des révélations curieuses sur la fièvre de spéculation, particulière à la période de 1840 à 1870, qui fut celle de la construction des chemins de fer en Russie. Delvig, par sa situation d'ingénieur en chef du Comité central des chemins de fer, se trouva mieux placé que quiconque pour observer à quels marchandages honteux, à quelles manœuvres dégradantes se livraient les personnages dont l'unique désir était d'obtenir coûte que coûte la concession d'une ligne de chemin de fer. La question de l'utilité et du rendement de la future voie ferrée était le moindre souci des solliciteurs. En effet, le gouvernement, non seulement garantissait les ressources des entreprises, presque toujours déficitaires, mais, par voie d'emprunts obligatoires, donnait lui-même l'argent nécessaire pour la construction. « Littéralement, l'or tombait du ciel, a écrit le préfacier de ce livre, M. Zalavsky, et, sous cette pluie, les millionnaires poussaient comme des champignons. » Et les concessionnaires n'étaient pas seuls à s'enrichir. Tous les fonctionnaires desquels dépendaient plus ou moins les concessions et surtout les grands-ducs et leurs amis, et les dames d'honneur et les favorites d'Alexandre II, profitaient largement de cette manne. Quand les appétits ayant été par trop excessifs un scandale menaçait d'éclater, presque chaque fois par ordre de l'empereur lui-même, les poursuites étaient arrêtées et les fonctionnaires trop zélés recevaient un blâme. Delvig rapporte entre autre que la construction de la ligne Malo-Iaroslavetz-Bobrouïsk, d'une longueur de 500 kilomètres, coûta 5.100.000 roubles le kilomètre, presque le double de ce qu'elle aurait dû coûter normalement. Cette concession avait été donnée pour plaire à Mme Nelidov, favorite de Nicolas Ier, sans qu'il y ait eu soumission et adjudication. Le ministre des travaux publics à cette époque, Kleinmichel, avait la

réputation d'un homme incorruptible, mais tous autour de lui volaient et s'enrichissaient. D'ailleurs, on raconte sur lui-même une plaisante histoire. Kleinmichel avait déclaré à propos de la concession d'une ligne de chemin de fer que, cette fois, il n'y aurait aucun passe-droit. Un matin, il reçoit la visite d'un ingénieur américain, qui avait sollicité une audience. L'Américain arrive tenant sous le bras un gros parapluie, bien que le soleil fût radieux. — « Pourquoi un parapluie? » demanda Kleinmichel. — « C'est qu'avant une heure la pluie va tomber. » — « Quelle blague! » — « Voulez-vous parier, Excellence? » — « Combien? » — « Trois cent mille roubles. » — « Ça va. » Kleinmichel gagna le pari, et l'Américain eut la concession.

Dans ses souvenirs, Delvig fait une place à part à Poliakov, le fameux constructeur de chemins de fer. Cet homme, grâce à son intelligence prodigieuse et à son énergie, quoique parti de très bas, atteignit les sommets. La première fois qu'il se présenta à la direction du chemin de fer Moscou-Iaroslav, dont Delvig était directeur, ce fut pour demander une modeste concession : le transport des rails à une distance de quelques dizaines de kilomètres. Il s'agissait d'une affaire de 20.000 roubles. On la lui refusa. C'était en 1861. L'année suivante il obtint sa première concession : la fourniture de 35.000 pouds de charbon, pour les travaux de canalisation de Moscou. Mais la première grande affaire de Poliakov fut la concession de la construction du chemin de fer Kozlov-Voronèje, où il eut pour associés Derviz et Meck. D'après Delvig les chemins de fer construits par Poliakov ont été les moins onéreux pour l'Etat.

Mais Delvig n'a pas consacré ses Mémoires uniquement à cette faune humaine qui bataillait pour les concessions de chemins de fer. Frère du poète bien connu, lui-même fréquentait assidûment les milieux littéraires. Il était lié avec Lermontoff, Tchaadaiev, Gogol, Herzen, etc. A un raout chez le gouverneur général de Moscou Zakrevsky, auquel assistait l'empereur Nicolas Ier, Tchaadaiev qui se trouvait là avec Delvig et plusieurs autres amis leur dit : « J'ai regardé très attentivement le nouvel empereur et suis très triste; ses yeux n'expriment rien, absolument rien. » A cette même réunion

Tchaadaiev déclara à Delvig qu'il sentait que la mort le guettait, et en effet, dix jours plus tard, il apprenait le décès subit de son ami.

Mme Toutchkov-Ogarev a joué un grand rôle dans la vie de deux célèbres émigrés russes des années 50-60 : Ogarev, dont elle était la femme et Herzen, pour lequel plus tard elle quitta son mari. Dans la rédaction de la fameuse revue *La Cloche*, elle a rencontré tous les héros de l'Europe révolutionnaire : Mazzinî, Garibaldi, Orsini, etc. De ce dernier, elle écrit dans ses **Mémoires :**

Quand il parlait, il étonnait par sa chaleur, son animation et, en même temps, par son art extraordinaire de s'arrêter à point et de ne pas dire plus qu'il ne voulait. Il nous a raconté son évasion des prisons d'Italie.

— Vous savez sans doute, nous dit-il, que les fenêtres sont munies de barreaux de fer. On m'a remis une petite lime, c'est bien simple, mais qu'il y faut de ruse et de dévouement féminins! Oui, sans les femmes, aucune évasion ne serait possible... Plus tard, on m'a fait parvenir un paquet : c'était un long morceau de toile très solide, à l'aide duquel je devais descendre le long du mur de la prison. Je suis descendu par une nuit sombre, mais comme j'atteignais le bout de la toile, il me parut que j'étais encore loin du sol. Je me suis laissé tomber. J'ai ressenti une terrible douleur à la jambe. Ma jambe était-elle cassée ,mon pied foulé? Je n'avais pas le temps de réfléchir à cela, il me fallait en hâte gagner le fossé. Malgré un mal atroce, en rampant, je sortis sur la route, à un endroit où une femme dévouée m'attendait dans une voiture attelée de deux chevaux.

Mme Toutchkov-Ogarev parlant de l'importance considérable qu'eut *la Cloche* à un certain moment, cite à ce propos un petit fait caractéristique. Le célèbre acteur Stchepkine devait toucher de l'argent de la direction des Théâtres impériaux pour ses représentations à Pétersbourg. Il se présenta plusieurs fois à la direction, mais sous différents prétextes on lui refusait l'argent. Il perdit ainsi trois semaines. Enfin, las, il demanda une audience au directeur des Théâtres impériaux à qui il déclara que si le lendemain on ne lui remettait pas son dû, il écrirait à *La Cloche*. Le lendemain même il recevait son argent.

C'est à Londres, chez Herzen, que Mme Toutchkov-Ogarev rencontra, pour la première fois, L. Tolstoï.

Il est arrivé, écrit-elle, accompagné de Tourguenev, que nous connaissions depuis longtemps. Mais Tolstoï, nous le voyions pour la première fois. Ogarev et moi avions lu *L'Enfance, L'Adolescence, La Jeunesse* et les *Récits de Sébastopol*. Herzen, qui connaissait aussi les œuvres de Tolstoï, admirait surtout en elles la force poétique; quant à la philosophie, il la trouvait faible et brumeuse. Natalie (la fille de Herzen) et moi courûmes en hâte au salon pour voir ce compatriote célèbre, dont toute la Russie s'enthousiasmait alors. Au moment où nous sommes entrées, Tolstoï discutait chaleureusement avec Tourguenev. Ogarev et Herzen prenaient aussi part à la discussion. A cette époque (1861) Tolstoï avait l'air d'un homme de trente-cinq ans. Il était de taille moyenne, ses traits et son visage n'étaient pas beaux, mais il avait de petits yeux gris très expressifs. L'expression de son visage n'avait jamais cette bonasserie enfantine qu'on remarquait parfois sur celui de Tourguenev, et qui était si charmante. Quand la discussion fut close, Tolstoï se montra de très bonne humeur. Il s'assit au piano, et chanta des chansons de soldats qu'il avait composées en Crimée. Elles étaient très drôles, ces chansons, cependant ce qui s'était passé en Crimée était plutôt terrible : des généraux incapables envoyant des milliers d'hommes à la mort; partout le vol; jusqu'à la charpie qu'on vendait à l'ennemi, tandis que nos soldats mouraient faute de soins médicaux.

Plusieurs pages des mémoires de Mme Toutchkov-Ogarev sont consacrées à Bakounine. Elle cite cette opinion de Lamartine sur le célèbre révolutionnaire :

Notre ami Bakounine est un homme impayable le jour de la Révolution, mais le lendemain il faut absolument le faire fusiller, car il sera impossible d'établir un ordre quelconque avec un pareil anarchiste.

Sous l'influence de Bakounine, *la Cloche* défendit véhémentement les intérêts de la Pologne, à tel point qu'en Russie l'influence de cette revue commença à diminuer; c'est du moins ainsi que l'auteur explique la désaffection du public russe pour un organe qui pendant plusieurs années avait eu la grande importance que l'on sait.

Mme Toutchkov-Ogarev nous conte aussi l'accueil triomphal que Londres fit à Garibaldi.

Aucun souverain, dit-elle, aucun grand capitaine ne fut reçu avec autant d'enthousiasme que le libérateur de l'Italie.

Le dernier chapitre de ses Mémoires est consacré à la mort de Herzen, décédé à Paris en 1875, entouré de ses filles, Olga (Mme Monod) et Natalie, de son gendre G. Monod et de Mme Toutchkov elle-même.

La **Correspondante inédite** de V. P. Botkine et I. Tourguenev que publient les Editions *Acadœmia* embrasse une période de vingt ans (1851-1869). On y trouve des allusions à un roman entre Botkine et une certaine Elisabeth Alexeievna, parente de Tourguenev. Il s'agit de Mlle Khroustchev, cousine de l'écrivain. Cette aventure sentimentale faillit brouiller les deux amis, Tourguenev ayant pris fait et cause pour les parents de la jeune fille qui, en cette affaire, attribuaient à Botkine un rôle assez vilain, alors qu'en réalité il avait agi d'une façon très généreuse et chevaleresque. Dans une lettre du 21 février 1852, datée de Moscou, Botkine écrit à Tourguenev:

Je me suis plaint de toi à Panaiev, mais je n'ai pas eu le courage de t'écrire. Que tu aies pu croire pareille vilenie m'a peiné. J'avais pensé que nos rapports supposaient au moins la confiance en notre honnêteté, que ce n'étaient pas des rapports ordinaires, mondains, qui permettent de traiter un homme de lâche, quand il a le dos tourné, et de lui tendre la main quand on le rencontre.

Dans cette même lettre, il parle de la mort de Gogol.

Maintenant, une nouvelle triste. Aujourd'hui, à huit heures du matin, Gogol est décédé. Des circonstances étranges ont précédé sa mort. Il y a trois semaines de cela (c'est le comte Tolstoï, chez qui vivait Gogol, qui l'a raconté), Tolstoï entre chez Gogol, et le trouve très sombre. Le domestique de Gogol lui a dit ensuite que cette nuit même son maître s'était levé à trois heures du matin et avait brûlé sans arrêt des papiers. Tolstoï revint de nouveau vers Gogol. Celui-ci se taisait toujours. Enfin, il a dit : « Quel tour m'a joué aujourd'hui le diable ! Je sais que par mes œuvres j'ai fait beaucoup de mal, mais parmi mes papiers, il y en avait quelques-uns auxquels je tenais beaucoup et qui détruisaient en partie ce mal. J'avais donc décidé de brûler tout, sauf ces papiers. Je me suis levé et j'ai commencé à brûler, et le diable m'a mis en main, avant tout, justement les papiers que je voulais conserver. » Une semaine

avant sa mort, il était devenu très constipé. Inozemitzev (1) lui ordonna un clystère. Quelques jours après, il trouva l'état de Gogol très empiré. Il n'avait pas pris le clystère. « Je ne veux rien faire, déclara Gogol. Que la volonté de Dieu s'accomplisse. » On dit que deux prêtres ont passé plusieurs heures près de lui, l'exhortant à prendre un lavement et l'assurant que ce n'était pas aller contre la volonté de Dieu. Mais Gogol resta intraitable. Un autre médecin appelé près de lui a déclaré qu'il était positivement fou, qu'il fallait le ligoter et le soigner par force. C'est ce qu'on fit, mais trop tard. Il a été emporté par le typhus.

Dans une lettre du 24 mars, toute consacrée à Mme Viardot, Botkine écrit à Tourguenev :

Le théâtre ne peut donner d'elle une idée exacte. C'est à la maison, devant le piano, quand cette nature extraordinaire rejette toute l'écume de l'artifice du théâtre et de l'illusion, qu'elle apparaît comme Vénus, nue, éclairée de sa propre beauté éternelle. Oui, à ceux qui ont entendu Viardot dans l'intimité, elle laissera pour toute la vie dans l'âme une place qui n'appartiendra qu'à elle.

En général, dans la correspondance des deux amis, il est souvent question de musique, que l'un et l'autre aimaient passionnément. Dans les lettres qu'il adresse à Botkine, Tourguenev parle aussi fréquemment de son travail littéraire dont, presque toujours, il se montre mécontent.

Le 1er mars 1857, il écrit de Paris :

En ce qui me concerne, je te dirai un secret, mais ne le révèle à personne : sauf l'article promis à Droujinine, pas une ligne de moi ne sera publiée jusqu'à la fin des siècles. Avant-hier je n'ai pas brûlé (j'avais peur d'imiter Gogol), mais j'ai déchiré et jeté aux cabinets tous mes brouillons, plans et articles commencés, etc. Tout cela ne vaut rien. Je n'ai pas de talent. J'avais quelques cordes poétiques, elles ont déjà vibré et revibré et je ne veux plus me répéter. Il est temps de prendre congé. Et crois bien que je n'écris pas cela dans un moment de dépit : c'est l'expression ou plutôt le résultat d'une conviction longtemps mûrie.

Dans une lettre datée de Sinzig, 29 juin 1857, Tourguenev raconte à son ami qu'il a reçu une lettre de Tolstoï, alors à Baden, qui le supplie de lui envoyer sans retard cinq cents

(1) Célèbre médecin russe de cette époque.

francs parce qu'il a tout perdu à la roulette et se trouve sans un sou. Tourguenev écrit qu'il va partir lui-même pour Baden, afin de tirer Tolstoï de ce mauvais pas et qu'il l'emmènera ensuite à Fécamp.

Le 25 mai 1858, Tourguenev est à Paris et décrit à Botkine un dîner à l'ambassade de Russie, où il n'y avait que des Russes, à l'exception d'un seul convive, le meurtrier de Pouchkine, Heckern. « Admirez le tact de Kisselev! » (l'ambassadeur), écrit Tourguenev.

Dans cette correspondance les lettres de Botkine sont certainement les plus substantielles et les plus intéressantes. Il y est souvent question des littérateurs russes et de leurs œuvres, et surtout de Tolstoï, alors le plus en vue d'entre eux.

Le 6 avril 1859, Botkine parle à Tourguenev de la nouvelle œuvre de Tolstoï : *Le bonheur de famille,* pour laquelle Tolstoï a demandé à Katkov deux cent cinquante roubles la feuille imprimée, honoraires exorbitants pour l'époque. Botkine trouve cette œuvre très faible, froide et ennuyeuse.

Je l'ai dit à Tolstoï, mais il a une très haute opinion de son talent et de ses œuvres. Si ce récit ne plaît pas maintenant, m'a-t-il répondu, alors dans cinq ans il sera apprécié à son vrai mérite. Je le vois aussi souvent, mais je le comprends aussi peu qu'auparavant. C'est une nature passionnée, bizarre, capricieuse, et d'un commerce très pénible. Il est plein de différentes œuvres, de théories, d'idées philosophiques, qui changent presque chaque jour.

Répondant à cette lettre, le 12 août suivant, Tourguenev écrit à Botkine :

J'en ai fini avec Tolstoï. Comme homme, il n'existe plus pour moi. Que Dieu donne à lui et à son talent tout le bien possible. Quant à moi, en lui disant au revoir, j'avais le plus vif désir d'ajouter adieu. Nous sommes deux pôles opposés. Si je mange un potage qui me plaît, par cela seul je suis sûr qu'il répugne à Tolstoï, et inversement.

Mais Botkine restait en relations avec Tolstoï; du reste Tourguenev renoua avec lui à la fin de sa vie. Le 12 août 1864, Botkine écrit à Tourguenev :

En route ,nous sommes allés, Fet et moi, chez Tolstoï. Il nous a lu sa comédie. Elle n'est pas aussi mauvaise qu'on l'a dit, mais les deux premiers actes sont trop longs et elle manque de comique. Son titre est *La famille contaminée* (2). S'il travaille les deux premiers actes, ce sera une bonne comédie moderne. Tolstoï est très absorbé maintenant par son roman *1805* (3). Le mariage l'a beaucoup changé, en mieux.

Mme Ozarovsky est une artiste dramatique qui, alors qu'elle était toute jeune fille, était employée dans le Bureau des Poids et Mesures, dont le directeur était l'illustre Mendeleev. C'est à ce grand savant qu'est consacré son livre, **Souvenirs sur Mendeleev.** Elle s'étend volontiers sur ses mérites, mais surtout sur l'originalité de son caractère, ses bizarreries, ses superstitions, etc. Il avait une quantité énorme de décorations qu'il tenait pêle-mêle dans une vieille boîte à cigares, avec des clous et divers objets hétéroclites. Il était toujours hors de lui quand un subordonné ou un visiteur l'appelait Excellence. *Le Messager de la Société de Chimie* avait voulu publier sa biographie, qui commençait par l'énumération de tous ses titres scientifiques et honorifiques. Il y en avait toute une page. Mendeleev écrivit sur les épreuves : « Interdiction de publier. Le titre est plus long que celui de l'empereur. » Il était âgé de cinquante ans et père de grands enfants quand il s'éprit d'une jeune étudiante, fille d'un Cosaque, Mlle Popov. Mendeleev déclara que si cette jeune fille ne répondait pas à sa flamme, il se tuerait. Enfin, il obtint le divorce à ses torts et, malgré l'interdiction de l'Eglise, il reçut l'autorisation d'épouser Mlle Popov. Ce mariage fit grand bruit dans la société, et un général de la suite de l'empereur, qui se trouvait dans la même situation que Mendeleev, demanda à son tour l'autorisation de contracter un second mariage. Alexandre III écrivit sur sa requête : « Il y a beaucoup de généraux; il n'y a qu'un Mendeleev. »

J. W. BIENSTOCK.

(2) Non traduite en français, cette pièce paraîtra dans les œuvres complètes publiées maintenant en Russie.

(3) Titre primitif de *Guerre et Paix*.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Henri Béraud : *Emeutes en Espagne*, aux Editions de France, 1931. — Donald A. Lowrie : *Masaryk de Tchécoslovaquie, premier président de la République tchécoslovaque*, éditions « Je sers ». — Comte de Fels : *Destin français*, Fayard.

Emeutes en Espagne. — Voici un livre d'actualité qui présente toutes les qualités et malheureusement quelques-uns des défauts du reportage. Ecrit dans le style alerte et coloré qui caractérise l'enviable talent de son auteur, il donne de l'Espagne une image traditionnelle où le pittoresque est poussé à l'outrance. M. Béraud nous avertit qu'il s'est bien gardé d'emporter la palette romantique. Je crains qu'il ne se soit un peu fait illusion à lui-même. On trouve dans son livre tous les topiques usuels sur l'Espagne : la loterie, la procession, le Manzanares, le Rastro, les carabiniers, voire une demi-page sur les « cesantes » qu'on croirait empruntée à Perez Nieva, ce qui ne nous rajeunit point. Si on ne savait par ailleurs que M. Béraud est un grand voyageur, on serait tenter d'en douter en le voyant s'étonner de certains contrastes géographiques dont les Balkans, par exemple, lui offriraient bien d'autres exemples. Je ne souscrirai pas non plus sans réserve à sa définition de Madrid « capitale insouciante, tapageuse, libertine et dévote », où tout semble clamer : « la vie est belle, faisons l'amour et craignons Dieu! » Ce sont là des clichés journalistiques qui ressemblent un peu trop à ceux dont les voyageurs américains gratifient si volontiers Paris. Je n'aime pas beaucoup non plus l'habitude, chère aux Français qui parlent de l'Espagne, de substituer sans nécessité le mot espagnol au mot français : dire *médico, huelga, ejército* au lieu de médecin, grève, armée, n'ajoute vraiment rien à la vertu évocatrice du récit. Puis la hâte du reportage, excusable dans un journal, se traduit dans le livre par des lapsus qui eussent été aisément évités. Fautes de transcription d'abord : Arnoual au lieu d'Anual ou Annual, Bullagal au lieu de Bugallal, Guadalhora au lieu de Guadalhorce, Correso au lieu de Correos, Atene au lieu d'Ateneo, Banca au lieu de Banco, Hanar au lieu de Henar, etc. Ce sont des vétilles, mais qui indisposent à la longue. Erreurs plus graves : l'auteur énumère parmi les « libéraux-

démocratiques » (sic) « le marquis Alhucemas, Sanchez de Toca (!) et Garcia Prieto » sans paraître se douter que le premier et le troisième personnages n'en font qu'un. Ailleurs il nous parle de ces paysans qui ne connaissent pas mieux leurs voisins que le laboureur d'Ukraine ne connaît un laboureur petit-russien. Même dans ses emprunts, l'auteur a la main malheureuse : Melilla n'a pas été conquise par Charles-Quint mais sous Ferdinand V.

Et tout ceci encore serait véniel si M. Béraud ne croyait pas trouver la vérité dans « ses chères méthodes d'observation directe ». Cette « observation directe » repose surtout sur un voyage à Ecija, dans une région évidemment assez disgraciée, qui ne saurait prétendre donner une image de la vie économique et sociale dans toute l'Espagne. Si M. Béraud avait porté sa méthode sur une province septentrionale il eût donné de la Péninsule une impression tout autre et, d'ailleurs, non moins artificielle. Le goût de la généralisation sommaire, des raccourcis brillants et expressifs, l'entraîne à des jugements fort contestables. Quand il compare les juntes aux Soviets, le « mir » russe à l'organisation des « pegujaleros » ou le campesino andalou au moujik, il sait mieux que personne, étant allé en Russie, ce que ces assimilations ont d'arbitraire et d'inconsistant.

C'est précisément cette recherche abusive de la simplification qui a exposé son livre au démenti des événements. Il y aurait de la mauvaise grâce à lui reprocher de n'avoir point été prophète : les Espagnols eux-mêmes ont été surpris du résultat des élections du douze avril. Cependant, rien ne l'obligeait à enserrer ses prévisions dans le dilemme « prolétaires ou généraux ». « Il n'est, dit-il, que deux éléments qui puissent l'emporter sur les forces gouvernementales : les masses ouvrières ou les troupes rebelles. » Or, la république est venue par les voies légales et sous les auspices de la bourgeoisie conservatrice. Qu'elle s'en tienne là par la suite, c'est une autre affaire. Mais son instauration ne s'en est pas moins faite par un mouvement dont M. Béraud excluait la possibilité.

Au fond, tout ceci, c'est le procès du reportage beaucoup plus que celui du livre de M. Henri Béraud. Il y a d'ailleurs

dans ce livre des passages d'une observation nuancée et très exacte sur le sentiment de l'égalité chez les Espagnols, sur les erreurs de l'ancien régime, sur le roi. Il y a aussi une description sobre et émouvante des émeutes de décembre. Le talent de l'auteur anime le récit d'un bout à l'autre et je me demande, en refermant le livre, si le péché d'imagination que je lui reproche ne sera pas auprès de la majorité des lecteurs le meilleur répondant du succès.

ALBERT MOUSSET.

§

Quelle merveilleuse biographie que celle de **Masaryk** ! Tous les manuels scolaires devraient en donner un épitomé : elle montre en effet comment un homme armé d'une inflexible probité morale et intellectuelle, d'un courage à toute épreuve, incarnant ce qu'on pourrait appeler le type de l'anti-arriviste, devient le restaurateur de l'indépendance de son pays et entre dans l'histoire comblé d'honneurs et d'hommages.

Le livre de M. Donald A. Lowrie est, à l'image de son héros, d'une lumineuse sobriété. Il dépeint en traits charmants l'enfance de Masaryk parmi les petits paysans, dans un village où l'église et le château étaient les seuls édifices où il y eût lumière, couleur, espace et confort. Catholique d'abord assez fervent, il était enfant de chœur et on le verra plus tard convertir à sa religion la seule protestante (une Allemande) du village. Mais à la longue, le contact avec des camarades professant d'autres religions l'amènera à critiquer sa foi, puis à s'en éloigner. A Brno, où il fréquente des Allemands, le problème des nationalités se dresse devant lui, comme la question sociale lui était apparue en voyant son père, cocher de grande maison, changer de résidence au gré de ses maîtres, ou bien encore en assistant à la distribution, entre les villageois, des reliefs d'un repas de chasse. Il manie l'enclume et le marteau, toujours ponctuel, toujours appliqué : ses mains gardent encore le souvenir de ce rude apprentissage.

Devenu étudiant, il s'adonne à la philosophie, à la sociologie, à l'étude des langues, toujours avec la même passion de s'instruire et de progresser. Chaste et abstinent, il cul-

tive le corps en même temps que l'esprit, pratique la natation, l'équitation, la boxe. Tout est, pour lui, matière à méditation. A Leipzig il trouve des représentants des Wendes ou Serbes de Lusace, étrange petit îlot slave que l'océan germanique n'a point réussi à submerger. Il constate qu'il y a, parmi ces hommes, des patriotes qui s'appliquent à maintenir intacts, comme un patrimoine, leur langue et leurs coutumes. Cet exemple le frappe vivement et son propre patriotisme tchèque y puise un nouvel argument.

Mais rien peut-être ne donne une impression plus nette du caractère de Masaryk que les deux circonstances dans lesquelles il s'exposa, pour servir la vérité, aux attaques de ses compatriotes et aux suspicions de ses meilleurs amis. Quelques savants discutaient la valeur de deux documents anciens, découverts depuis plus d'un demi-siècle et établissant qu'à l'époque où les Allemands portaient encore des peaux de bêtes, les Tchèques avaient déjà une poésie, révélation naturellement flatteuse pour l'amour-propre national. Masaryk étudia la question sous l'angle de la critique historique et conclut à l'inauthenticité de ces documents. Il fut vilipendé par les journaux, qui l'accusèrent d'être à la solde des Habsbourg. Dans la Bohême orientale, tous les chiens reçurent, par haine ou dérision, le nom de Masaryk.L'orage passa. Il reprit avec plus de véhémence encore à l'occasion d'une accusation de meurtre rituel portée contre un chemineau juif, Léopold Hilsner. Hilsner ayant été condamné à mort, Masaryk attaqua violemment les juges et les fonctionnaires en leur reprochant leur légèreté et leur improbité professionnelle. Le gouvernement ordonna la revision du procès, mais Masaryk fut à son tour accusé de trahison à l'égard de son peuple, voire de toute la « race blanche »; les étudiants faillirent lui faire un mauvais parti. Il eut même la douleur de voir son père arriver inopinément à Prague et lui demander si, avec les deux millions que lui avaient donnés les Juifs, il ne pourrait pas construire une annexe à l'auberge familiale...

On connaît la position aussi hardie qu'intelligente qu'il prit lors du procès Friedjung. On connaît mieux encore son rôle au cours de la guerre et la consécration mille fois méritée de son patriotique labeur par l'accession à la plus haute magis-

trature du pays qui lui devait sa résurrection. Emil Ludwig a raison de dire : « Aucun homme d'Etat, dans le monde entier, n'a aujourd'hui un droit moral aussi évident à vivre dans son palais que ce brave vieillard dans le château de Prague. »

ALBERT MOUSSET.

§

Parmi les écrivains politiques de notre temps, le comte de Fels occupe une place particulière. Se séparant du commun des hommes intelligents, qui expriment avec des mots toujours nouveaux des idées invariablement anciennes, l'auteur du **Destin français** suit une voie opposée. Son livre, gros ouvrage de près de 400 pages in-4°, contient divers écrits dont l'inspiration commune est la réforme de l'Etat français.

Ce n'est pas dans une courte notice que nous pourrions résumer un ouvrage de pareille envergure, où, presque à chaque page, on trouve une idée originale. Dans un livre en préparation, traitant de quelques questions contemporaines, nous aurons l'occasion de reprendre certaines idées de M. de Fels et de les discuter à loisir. Nous n'examinerons ici qu'une des idées maîtresses de l'auteur de l'« Impérialisme français »; elle en vaut la peine.

> Le nationalisme, dit M. de Fels, obéissant à la loi d'impérialisme, c'est-à-dire à sa force interne d'expansion, est conduit fatalement à s'emparer des forces internationales et à les mettre à son service.

Ceci est la doctrine, et voici la tradition du Quai d'Orsay, héritée de Richelieu :

> ...(Ses) bureaux sont toujours dominés par l'idée traditionnelle, à savoir que la France, peuple chef, a un droit de regard, de contrôle et d'intervention dans toutes les affaires et qu'il ne se doit accomplir dans aucune partie du monde, rien qu'elle n'ait connu, examiné, approuvé.

Quelles sont ces forces internationales? M. de Fels en énumère sept, dont le catholicisme, l'islam et le judaïsme. L'idée d'utiliser les « forces internationales », sans être identique avec l'*œcuménisme* de M. de Monzie, a cependant avec lui

quelque parenté. Elle aboutit, dans certains cas, aux mêmes résultats et détermine parfois des coïncidences dont le sens profond peut échapper à un observateur superficiel. C'est ainsi que, tranchant sur l'anticléricalisme des hommes de gauche, l'ancien ministre a été un des promoteurs de la reprise des relations avec le Vatican, tandis que le directeur de la *Revue de Paris,* venu des rangs de la droite monarchiste, non seulement répudie le traditionnel antisémitisme de ce parti, mais se prononce en faveur de l'utilisation des forces juives pour des fins françaises.

> La puissance internationale (du Judaïsme), dit-il, éclate à tous les yeux... Elle meut avec sûreté et efficacité, dans le monde entier, une foule de ressorts cachés.

Nous ne suivrons pas M. de Fels dans son affirmation peut-être trop générale et trop péremptoire. Une force juive de nature internationale existe, mais, à moins de tomber dans le roman-feuilleton des *Protocoles des Sages de Sion,* tout esprit critique doit reconnaître qu'elle est en majeure partie défensive, et qu'elle disparaîtrait en même temps que l'antisémitisme qui l'a engendrée. Un libéralisme généralisé et sincèrement pratiqué serait pour le particularisme juif le meilleur dissolvant.

Toutefois, la force juive possède aussi un caractère positif et constructeur, généralement ignoré, et qui est basé sur l'inextirpable mémoire du peuple juif. Israël se souvient d'avoir été une nation et un Etat et sa partie restée vivante ne conserve sa cohésion que par l'espoir de recouvrer un jour sa patrie. Les hommes d'Etat britanniques, au temps où la néfaste politique travailliste n'exerçait pas encore ses ravages, avaient compris que le véritable « levier de commande » des masses juives était dans le sionisme. Et c'est en obéissant à cette idée, si génialement simple, qu'ils firent, avec la déclaration Balfour, d'Israël un *client* de la Grande-Bretagne.

M. de Fels rappelle tout ce que, depuis l'abbé Grégoire, la France a fait pour les Juifs et se demande si l'on a donné à ceux-ci l'occasion de manifester leur reconnaissance. Ses bienfaits, pour ainsi dire partiels, car individuels, ont déjà trouvé leur réplique dans le loyalisme et le patriotisme des

Israélites qui ont eu accès à la nationalité française. Mais si l'émancipation des Juifs par la France ne doit être qu'une étape vers une conjonction plus large et plus générale, la voie suivie en 1917 par les Anglais, qui ont accordé au rêve millénaire de la race juive le patronage de la Grande-Bretagne, est la meilleure, et la seule efficace. Nous-même avons eu l'occasion, ici et ailleurs, de préconiser cette conception; depuis, le monopole britannique du sionisme a beaucoup souffert des événements de 1929 et de ce qui a suivi, au point qu'il est admis actuellement dans les milieux juifs qu'un sionisme français, complétant et étayant le sionisme anglais, est devenu indispensable. M. de Fels semble implicitement admettre cette idée. Nous ne pouvons que nous en féliciter.

Voici une idée cueillie dans un chapitre sur trente-trois. C'est assez dire l'intérêt de l'ouvrage. Les grands mouvements ont souvent eu leur point de départ dans un livre. Il ne serait pas étonnant que les idées de M. de Fels exerçassent dans les années à venir une certaine action sur la politique française.

KADMI-COHEN.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914

R. Poincaré : *Au service de la France.* VI, *Les Tranchées;* VII, *La Guerre de siège;* Plon. — Winston Churchill : *La Crise,* tome III (1916-1918); Payot.

Les deux volumes de M. Poincaré, *Les Tranchées* et *La Guerre de siège,* 6e et 7e parties d'*Au Service de la France,* contiennent les extraits de son journal et de ses papiers pour l'année 1915. L'ancien président a le sens des exigences de l'histoire; non seulement il date avec un soin scrupuleux tout ce qu'il reproduit, mais il a même soin d'indiquer les numéros des documents ministériels dont on lui a envoyé des exemplaires. Ces volumes constituent donc un procès-verbal d'une exactitude indéniable de ce qui s'est passé dans le gouvernement français. Il fait réellement peu d'honneur à celui-ci. Il faut en avoir cette preuve pour comprendre combien ses protagonistes étaient incapables.

Au commencement de 1915, la situation était claire; les événements avaient démontré *ce qu'avait déjà appris la guerre*

russo-japonaise : une ligne de tranchées protégée par un réseau de fils de fer et convenablement garnie de troupes ne peut être emportée, quelle que soit la supériorité numérique de l'agresseur; s'il n'y a pas de fils de fer, on peut emporter une ou deux lignes de tranchées successives, mais pas trois. Les généraux (et surtout les généraux français) étaient partis en guerre en disant : ces résultats ne se réaliseront pas devant des hommes comme moi et des troupes comme les miennes. Il était désormais démontré que leur incrédulité n'avait été qu'une présomption naïve. Mais les sottes illusions de notre état-major avaient fait gagner aux Allemands la Belgique et le nord-est de la France. Dans cette situation, non seulement on comprenait qu'ils n'étaient pas d'humeur à céder l'Alsace-Lorraine, mais voulaient demander eux-mêmes des cessions de territoire. Il fallait donc gagner des avantages sur eux pour les contraindre à ce qu'on voulait. Les seules victoires que l'on pût gagner aisément et sûrement étaient celles contre la Turquie; là, point de réseaux de fils de fer et en général peu de troupes eu égard aux dimensions que l'on pouvait donner aux champs de bataille; comme résultat assuré, réouverture des communications avec la Russie, neutralité de la Bulgarie et de ce qui resterait de Turquie; l'armée russe du Caucase et l'armée anglaise d'Egypte devenaient disponibles. La guerre mondiale devait évidemment être traitée *comme la guerre de Sécession :* d'abord écraser l'adversaire à son point faible, puis revenir avec des forces *accrues* pour l'attaquer au point fort. Mais cela ne faisait pas l'affaire de Joffre. Ayant perdu la Belgique et notre nord-est par ses fautes, ce général avait besoin, pour se réhabiliter, de les reconquérir *lui-même.* Il était donc hostile à toute opération *en dehors de lui.* « Joffre, me dit en 1916 Germain Bapst qui connaissait tant de généraux, ne s'intéresse pas *aux problèmes militaires,* mais il est ambitieux et rusé; il tient énormément à sa situation et emploie la ruse pour la défendre et disgracier ceux qui lui portent ombrage. » Le rival qu'il redoutait alors était Galliéni. Le livre de M. Poincaré prouve que les chefs du gouvernement français ne comprenaient ni la situation, si claire, ni le but des manœuvres de Joffre.

A la fin de 1914, Gallieni avait déjà compris et conseillé à

Briand « une diversion par Salonique sur Constantinople d'abord et sur le Danube ensuite ». Mais pour une raison qui n'est pas donnée, il n'y avait *nulle communication* entre Poincaré et le gouverneur de Paris; seulement, dès octobre, Poincaré avait entendu Franchet d'Esperey « exprimer nettement le vœu de cette expédition balkanique : le 1er janvier, Viviani, Briand et moi, préoccupés de l'immobilité de nos lignes... nous décidions d'inviter Joffre à venir... échanger des vues sur l'opportunité de la diversion orientale. » Le 4, le grand-duc Nicolas demande à Joffre s'il peut céder des munitions pour que l'offensive russe continue. Le 7, Joffre vient :

Il se prononce énergiquement contre toute opération en Orient. Il a, dit-il, besoin de la totalité de nos troupes. L'armée allemande vient de se renforcer de 24 régiments; elle se propose sans doute de nous attaquer. Suivant Joffre, c'est certainement sur le théâtre occidental qu'interviendra la décision. Nous sommes, d'ailleurs, en droit d'espérer que, dans un délai plus ou moins long, nous réussirons à percer les lignes allemandes. Huit jours, deux mois, six mois, un an, personne ne sait, mais le résultat est assuré, du moment où la crise des munitions touchera bientôt à sa fin. Joffre estime qu'il serait, en outre, très difficile, pour ne pas dire impossible, de ravitailler *par Salonique* une armée... Gaston Thomson interroge Joffre sur la possibilité de constituer une armée de seconde ligne et une masse de manœuvre. « Impossible, répond Joffre, j'ai besoin, d'ici à la fin de la guerre, de tous les hommes... » Jules Guesde est tout à fait conquis. Il était entré en disant à Joffre : « Vous êtes l'organisateur de la victoire » Il est parti, répétant : « C'est un homme admirable. Il a réfléchi sur tout et prévoit tout. » Millerand a, suivant son habitude, plus écouté que parlé.

Le 8 janvier, Joffre fait attaquer à Cappies et à Crouy, mais le 13 et le 14, les troupes « sont obligées de reculer ». Joffre dit que c'est la faute des généraux Feysse et Buisson d'Armandy. « La version que le quartier général donne est contestée par un grand nombre d'officiers. Messimy, devenu lieutenant-colonel, dit : « Au quartier général, on est dans une tour d'ivoire, on ne sait pas grand'chose de ce qui se passe sur le front. On ordonne des offensives partielles pour alimenter les communiqués. Elles sont très sanglantes et condamnées d'avance à un échec. On n'obtiendra de résultat... que par une offensive générale dans des secteurs bien choisis, avec des

troupes fraîches. » Poincaré en fait part à Millerand qui dit que Joffre n'est plus si « choqué » par l'idée de constituer « une réserve générale ». Et en effet, le 19, il décide non seulement de la créer, mais de l'employer pour l'offensive de la 4e armée en Champagne. C'était pour le cas d'emploi à l'Orient que l'idée l'avait choqué!

Le 30 janvier, Augagneur, ministre de la marine, revient d'Angleterre. Churchill l'a prévenu de l'expédition contre les Dardanelles « et a insisté pour que la France s'y associât... Avec des chalutiers que nous prêterions, on essayerait de draguer les mines... Augagneur, qui ne se fait pas de grandes illusions sur le succès de l'entreprise, n'a pas cru devoir en détourner l'Angleterre, puisque c'est elle qui en supportera tous les risques. »

Pour gagner la Bulgarie, la Grèce et la Roumanie, on leur fait des offres, « mais en Angleterre on a de plus en plus la conviction que le meilleur moyen de les entraîner... serait d'envoyer en Orient un corps anglo-français; on y reproche même à Millerand d'avoir combattu ce projet lorsqu'il est allé à Londres... Ribot donne ce renseignement au Conseil le 2 février et Millerand répond qu'en effet... il a essayé de démontrer à Grey, Kitchener et Churchill l'impossibilité de distraire des troupes de notre front. Ribot, Briand et moi, nous déclarons, au contraire, que la présence de soldats français et anglais en Orient pourrait avoir d'heureuses conséquences *morales et diplomatiques.* » Le 3, Lloyd George arrive à Paris et dit que le Conseil supérieur britannique de guerre est unanime à penser qu'il est indispensable d'envoyer en Grèce et en Serbie une division anglaise et une française. « On pourrait d'ailleurs, ajoute-t-il, commencer par poser à la Roumanie cette question: « Marcherez-vous si nous envoyons ce corps? » Millerand est cependant d'avis de refuser parce qu'il continue, comme Joffre, à juger indispensable la présence de ces deux divisions sur notre front. Mais le 4, Poincaré ayant fait observer que si l'expédition est subordonnée à la décision roumaine, elle coïncidera, en fait, avec l'entrée en ligne d'une nouvelle armée de 5 ou 600.000 hommes, le Conseil décide de participer à l'expédition. Le 13 février, Delcassé annonce l'envoi en Serbie d'un corps franco-anglo-russe; on l'offrira à

Venizelos qui, le 26 janvier, a demandé son envoi et promis de marcher si la Roumanie marchait aussi. Le lendemain, on apprend que Venizelos a précisé qu'il n'entrera en action que si la Bulgarie ou la Roumanie le précédaient. Le 16 février, offensive de deux armées en Champagne; « très meurtrière », elle échoue. A raison de la réponse de Venizelos, les Anglais ajournent l'expédition *à Salonique* et veulent diriger les deux divisions à Lemnos en soutien de l'attaque des Dardanelles; on ne fera qu'après les avoir forcées, de nouvelles propositions à Sofia et à Bukarest.

L'attaque des Dardanelles le 19 février échoua. Le 7 mars, Venizelos décida que la Grèce prendrait part à son renouvellement, mais fut renvoyé par Constantin. Le 13, Joffre qui avait abandonné, puis repris, l'offensive en Champagne (ce qui avait fait demander par Ribot des interventions auxquelles Viviani s'opposa « pour ne pas amener une décision qui jetterait le trouble dans le pays et dans l'armée ») y renonça définitivement. « On avait presque inutilement perdu 25.000 hommes. »

Le 21 mars, Poincaré parlant de l'envoi de troupes en Italie, Joffre s'écrie : « Jamais je ne consentirai à distraire du front une parcelle de nos troupes... » — « Si le gouvernement s'y décidait, vous n'auriez qu'à vous incliner. » — « Alors, il ne me resterait qu'à aller me faire tuer devant mes troupes. » Finalement, il conclut : « Je compte obtenir une décision en France avant le mois de mai; lorsque notre front sera moins étendu, je ne m'opposerai plus au prélèvement de quelques unités. » On lui accorde « un nouveau crédit ».

Le 18 précédent, avait eu lieu le désastre de trois cuirassés aux Dardanelles. L'Italie en fut « refroidie ». Le 25 avril, l'attaque des Dardanelles par terre fut tentée, mais on arriva seulement à prendre pied; le 29, Millerand décide d'envoyer une seconde division. Le 9 mai, Joffre commence son offensive au nord d'Arras. Castelnau, qui était au sud, « ne paraît guère, écrit Poincaré, croire à une décision très importante. Contrairement à l'idée de Joffre, il envisage la nécessité de chercher un résultat sur un autre théâtre d'opérations, Italie ou Danube. » Finalement, en effet, on échoue, « les réserves

d'armée ayant été laissées à 12 kilomètres en arrière. » Les plaintes contre Joffre augmentèrent. Le 25 mai, Poincaré note : « Les commandants d'armée sont trop étroitement tenus en lisière par lui... D'autre part, il y a congestion au G. Q. G. Joffre ignore ce qui se passe aux extrémités. » Le 29 mai, le Conseil des ministres constate que malgré la perte de 50.000 hommes en Artois, la guerre ne sera pas, comme l'avait fait espérer Joffre, terminée en juin. Joffre, en réponse, d'accord avec French, réclama 20 divisions anglaises en plus. C'était bien différent de ce qu'il disait le 17 mars, mais de plus Kitchener ne voulait en envoyer que « quand il aurait la conviction que le front allemand pouvait être percé. » Finalement, il consentit à en envoyer 5 ou 6, réservant les autres, d'ailleurs encore bien mal armées, pour les autres théâtres d'opérations. Précaution juste, car le 8 juin, Hamilton et Gouraud télégraphièrent pour demander « l'entrée en ligne d'un nouvel adversaire si l'on voulait aboutir rapidement sans de trop lourds sacrifices. »

Le 24 juin, French vient voir Joffre; il craint que Kitchener ordonne de se tenir sur la défensive; « il estime qu'une offensive de grande envergure, à prendre d'ici peu sur le front français, constitue pour les Alliés un devoir impérieux envers les Russes. Jamais, d'ailleurs, l'occasion n'a été plus favorable de rechercher un succès commun. » Joffre demande donc au gouvernement d'intervenir auprès du gouvernement britannique. Le 27, Poincaré va voir Castelnau à Château-Thierry. Celui-ci lui dit : « Il y a à choisir entre deux méthodes : ou bien la défensive pure et simple, jusqu'à ce que les autres armées alliées puissent combiner leur action avec la nôtre, ou bien des offensives nouvelles, mais stratégiquement préparées sur deux parties du front, pour éviter que les Allemands, aussitôt attaqués, ne portent toutes leurs forces sur un seul point. C'est au gouvernement à prendre ses responsabilités. Actuellement, nous n'avons aucun plan. Nous nous conduisons comme un hanneton dans une cage de verre : nous donnons de la tête à droite et à gauche, au hasard. » A Romigny, Poincaré voit Franchet d'Esperey et Lardemelle. « Tous deux sont nettement partisans de la défensive... Nous gaspillons nos forces dans des offensives partielles, il serait

préférable de constituer une importante armée de réserve et de chercher ailleurs un nouveau théâtre d'opérations. »

Dès le commencement de 1915, la Commission de la guerre du Sénat attaquait Millerand à raison des retards dans la fabrication du matériel; depuis mai, Clemenceau, Humbert et plusieurs autres de ses membres attaquaient Joffre. Le 29, Viviani constate que Millerand « tuait le Cabinet à force d'aveuglement et d'obstination ». Mais le 30, Briand, « qui ne ménage pas les reproches à Millerand, est cependant d'avis qu'il ne faut pas le changer, car ce serait provoquer un conflit entre l'armée et le Parlement, Millerand ayant pour lui la plupart des chefs militaires... Pénelon dit aussi que le départ de Millerand serait très mal vu dans l'armée et que Joffre serait bientôt entraîné à démissionner. Il va jusqu'à prévoir des pronunciamientos et des émeutes. »

Le 6 juillet, Poincaré va à Amiens où Pétain lui dit « n'être pas favorable à de nouvelles offensives ». A Doullens, Foch « paraît dans des dispositions nouvelles; il ne prononce plus le mot d'offensive; il déclare que la guerre sera très longue et qu'il faut organiser solidement notre défensive. » A Saint-Pol, Poincaré est reçu par les généraux d'Urbal (10[e] armée) et Curé (9[e] corps). Ce dernier « profite d'un moment de tête-à-tête pour dire : « Je vous en prie, Monsieur le Président, ne « laissez plus faire ces offensives partielles; on est en train « de briser notre instrument de victoire.... » Avec des nuances, les généraux Maistre, Fayolle, Hache, Wirchel, J.-B. Dumas me tiennent tous à peu près le même langage... Les hommes sont violemment bombardés dans leurs nouvelles positions... L'artillerie ennemie a une supériorité incontestable sur la nôtre; elle nous fait beaucoup de mal. D'Urbal écoute ces observations avec un scepticisme un peu impatient. »

Le 8, Poincaré apprend que le 6, à Calais, il a été convenu que Kitchener enverrait ce mois-là 6 divisions, 6 en août et 6 à partir d'octobre. « Il renonce à la défensive absolue; mais il ne sera pas question de grandes offensives avant cinq ou six semaines. Pour le moment, on se bornera à des offensives locales, destinées à retenir et à fatiguer l'ennemi. *J'ai bien peur qu'elles ne fatiguent aussi nos troupes et sans résultat.* »

Le même jour, à la Chambre, séance où toute attaque contre

Millerand fut très applaudie. « Presque tous les députés, dit Viviani à Poincaré, me conseillent de me séparer de Millerand... Mais je ne vois pas d'homme politique qui soit désigné [pour le remplacer]. Alors un militaire? Mais ne serait-ce pas le conflit avec le général en chef? »

Le 22 juillet, Conseil des ministres : « tous reconnaissent *aujourd'hui* que le succès aux Dardanelles serait *capital*, qu'il serait plus important que celui des petites offensives engagées sur notre front, que toute notre action diplomatique en dépend et qu'il a même un intérêt militaire de premier ordre... Millerand lit deux rapports de Dubail; celui-ci estime que Sarrail [dans l'Argonne] a eu le tort de ne pas soutenir le 32e corps, engagé sur le front et de ne pas vouloir se servir de ses troupes de relève comme de réserves... il a par suite négligé d'entreprendre une contre-attaque immédiate et transformé en échec une affaire qui aurait pu tourner entièrement à notre avantage... [Il a aussi fait preuve de « parti pris » dans les nominations. Joffre annonce qu'il a décidé de le remplacer dans le commandement de la 3e armée.] Gros émoi dans le Conseil. Plusieurs ministres... déclarent que cette mesure est injustifiée ou, tout au moins, excessive... [On croit] savoir que Joffre voudrait que Sarrail allât aux Dardanelles, où ses qualités de vigueur et d'énergie trouveraient leur emploi. »

Le 23, Poincaré va voir Franchet d'Esperey : « Il me dit que nous devrions avoir trois corps d'armée aux Dardanelles... et croit de moins en moins à la possibilité de rompre les lignes allemandes. » Quand Poincaré rentre, Viviani vient lui dire : « Cela va très mal... Sarrail a refusé... de prendre le commandement du corps expéditionnaire d'Orient... La Chambre est dans un incroyable état d'agitation. »

« Le 27, Viviani parle au Conseil du conflit qui s'accentue entre les Chambres et le gouvernement... On veut que le contrôle parlementaire s'exerce librement... Je supplie le gouvernement de défendre ses prérogatives. « Ce qui affaiblit l'autorité du Cabinet, répond Viviani, ce sont les fautes de l'administration de la Guerre. » Il ajoute que la Chambre veut un remaniement ministériel. Je réponds que si une crise s'ouvre et se prolonge, tout deviendra possible, une émeute, une révolution, une dictature militaire... Nous abordons ensuite la

question des Dardanelles. Gouraud a rédigé une note qui conclut expressément à l'envoi de 3 ou 4 divisions de plus. Le Conseil, rallié maintenant à cet avis, charge Viviani et Millerand de s'entendre à ce sujet avec Joffre. Delcassé a télégraphié à Londres pour demander que... suivant l'opinion de Gouraud et de Bailloud, soit entreprise sans retard contre Koum-Kalé [rive asiatique] l'opération rendue nécessaire par la situation périlleuse où se trouvent nos troupes à la pointe de la presqu'île de Gallipoli... [mais le Cabinet anglais] a été d'avis qu'il ne pouvait imposer à Sir John Hamilton une opération qui paraît à celui-ci risquée et dangereuse... »

Le 29, « Viviani rend compte au Conseil de sa conversation avec Joffre [au sujet du contrôle parlementaire]. Les ministres ne voulant pas prendre la responsabilité d'une crise de commandement, Viviani est chargé de faire tenir à la Commission sénatoriale une réponse négative. Pour les Dardanelles, Joffre a fait des objections à l'idée de mettre sous les ordres de Sarrail un corps expéditionnaire renforcé. Il préférerait Franchet d'Esperey. Il croit nécessaire de conserver sur son front jusqu'en septembre toutes les forces qui sont actuellement à sa disposition... Il a écrit une lettre remplie de considérations diplomatiques et qui tend à subordonner au G. Q. G. toute la préparation de l'expédition complémentaire des Dardanelles. Le Conseil, un peu surpris, demande que Joffre vienne en conférer... »

Le 31, Joffre vient. « Il dit qu'il lui est difficile de trouver quatre divisions disponibles, surtout faute d'artilllerie et de munitions, mais peu à peu se rend aux raisons qui lui sont données. Il est convenu qu'on étudiera une expédition complémentaire, mais on ne la décidera que si les Anglais ne réussissent pas l'opération projetée par Hamilton... Joffre songe toujours à une offensive qui aurait lieu dans 5 ou 6 semaines. Je lui répète qu'à ce moment il devra consulter le gouvernement. »

Le 3 août, Joffre ayant réfléchi envoie une lettre pleine d'objections contre le plan de Gouraud. « L'occasion d'agir [sur le front français] est favorable. C'est un étroit devoir envers les Russes... Nous nous y sommes engagés à la Conférence du 7 juillet... Les circonstances sont trop incertaines

actuellement pour que nous puissions prélever sur nos armées du nord-est des forces à diriger sur les Dardanelles. » Le Conseil ignorait ces engagements. Poincaré écrit à Millerand : « Je demande formellement qu'aucune offensive nouvelle ne soit engagée [sans le consentement du gouvernement]. »

Le 8, Poincaré va au Valtin (près Gérardmer). Messimy, qui a été blessé, lui dit : « L'affaire du Linge a été gâtée par les officiers de liaison du G. Q. G. » Le colonel Brissaud-Desmaillet, « ce mâle soldat, éclate en sanglots et dit : « Quand je « pense qu'on fait tuer nos chasseurs pour rien et qu'ils sont « si braves. »

Le 13, une délégation informe Poincaré que les trois Commissions de l'armée, de la marine et des affaires étrangères de la Chambre ont « à l'unanimité estimé nécessaire une expédition immédiate plus considérable [aux Dardanelles] ».

Le 14, Joffre annonce que pour le 10 ou le 15 septembre, il prépare une offensive en Champagne, sur 30 kilomètres de front. Aux objections, il répond : « Nous devons agir à cause des Russes... Je ne puis rester sur la défensive, nos troupes perdraient peu à peu leurs qualités. Je ne dis pas qu'une offensive doive certainement réussir, mais, bien préparée, elle a des chances de succès... Que veut-on faire aux Dardanelles? Préparer une expédition pour un général factieux? » Joffre ne veut pas donner 4 divisions avant la fin de son offensive. « Il conserve sans doute l'espoir secret d'obtenir, sur le front occidental, une grande décision qui soit la revanche d'Arras... Il est évident que si nous insistons, ce sera la démission. »

Le 15, Sarrail « propose à option plusieurs combinaisons ». Aussi aveugle que Joffre, il semblait « avoir une préférence pour une occupation de Salonique ».

Le 16, on apprend que l'opération de Hamilton par Suvla a échoué, le 19 que Grodno a été pris et que Kitchener accepte l'offensive voulue par Joffre; le 26 que Kovno et Novo-Georgievsk ont capitulé. Ces désastres (et surtout l'échec de Suvla) influençaient défavorablement les négociations avec la Roumanie, la Bulgarie et la Grèce pour les décider à intervenir. Le 28 août, on apprend l'accord turco-bulgare; « les ministres jugent que l'échec britannique rend définitivement indispensable l'envoi de nouvelles forces françaises », mais Joffre leur

répète « qu'il tient à garder les 4 divisions jusqu'au 20 ou 22, c'est-à-dire jusqu'au moment où il saura si son offensive de Champagne, qui doit commencer le 15, aura amené une décision... Il les défend comme un trésor. Devant sa résistance obstinée, nous n'osons assumer la responsabilité de l'en déposséder immédiatement et nous finissons par admettre que les 4 divisions seront mises du 20 au 22 à la disposition du gouvernement qui tiendra tout prêts d'avance les vaisseaux pour leur embarquement. »

Le 29, Pénelon dit que d'après le G. Q. G., il faudra 8 divisions aux Dardanelles pour que l'opération ne soit pas trop étroitement engagée.

Le 1er septembre, Joffre annonce qu'il ajourne son offensive au 25. « Comment la promesse qui nous a été faite pour les divisions des Dardanelles va-t-elle pouvoir être tenue? » se demande Poincaré. Joffre et Graziani trouvent les plans de Sarrail mal établis; Joffre demande que Sarrail aille sur les lieux (??) procéder à des reconnaissances et que l'envoi des divisions soit retardé jusqu'aux premiers jours d'octobre. Le 2, il dit : « Si mon offensive n'aboutit pas, on se tiendra sur la défensive avec la certitude de n'être pas percé, et on cherchera une diversion ailleurs, soit en Orient, soit en Alsace... Je ne puis détacher aucune division avant le mois d'octobre, je préférerais donner ma démission. » « Devant l'irréductible opposition de Joffre, on décida de faire partir Sarrail pour étudier le plan sur place aux Dardanelles. »

Le 5, Poincaré voit de Langle de Cary, Pétain et Castelnau qui lui disent que l'offensive « a les plus grandes chances de réussir ».

Le 21, Millerand lit une lettre où Joffre dit qu'il ne peut s'engager à ce que les 4 divisions soient rendues à Marseille le 10 octobre; l'expédition, d'après lui, comporte des risques sérieux et peut nous entraîner à des envois successifs de forces nouvelles. « Vous voyez, s'écrie Viviani, très ému. Je vous l'avais bien dit. L'opération des Dardanelles ne se fera pas. Le G. Q. G. ne veut pas qu'elle se fasse parce que c'est Sarrail qui commande. » Delcassé annonce ensuite la mobilisation bulgare.

Le 25, l'offensive eut lieu; ce ne fut que le 27 au soir que

le G. Q. G. reconnut qu'elle avait échoué. Joffre fut alors contraint, pour tenter trop tard de sauver la Serbie, à donner les troupes qui y auraient réussi si on les avait fait agir à temps aux Dardanelles.

Les résultats de l'égoïsme du général Joffre, nous l'avons dit dans le *Mercure* du 1-X-1928, avaient déjà été mis en lumière dans le tome II de l'admirable ouvrage de Winston Churchill, *La Crise*. Le tome III, qui raconte et fait comprendre les années 1916-1918, vient de paraître en traduction française; on trouvera dans le *Mercure* du 15-IV-1929 le compte rendu qui en fut fait lorsque parut l'édition anglaise.

ÉMILE LALOY.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Art

Henri Sérouya : *Initiation à la peinture d'aujourd'hui*. Avec des reproductions; Renaissance du Livre. 18 »

Education

Léonce Celier : *Le procès de l'école libre, mai-septembre 1831*, documents inédits; J. de Gigord. 9 »

Esotérisme et Sciences psychiques

Edm. Wiétrich : *Manifeste du spiritualisme expérimental. Le mystère du sixième sens;* Edit. Jean Meyer. 2 »

Ethnographie

Pierre Delteil : *Le Fokon'olona (commune malgache) et les conventions de Fokon'olona*. Préface de M. G. Julien (*Etudes de sociologie et d'ethnologie juridiques, I*); Edit. Domat-Monchrestien. 30 »

Histoire

P. M. Bikov : *Les derniers jours des Romanov*, traduit du russe par le prince G. Sidamon-Eristov; Payot. 16 »

Camille Jullian: *Au seuil de notre histoire*, III; Boivin. 18 »

Gérard Walter : *Histoire du communisme*. Tome I : *Les origines judaïques, grecques, latines, chrétiennes*; Payot. 50 »

Linguistique

Abel Hermant : *Les samedis de Monsieur Lancelot;* Flammarion. 12 »

Littérature

Louis Baudin : *La vie de François Pizarre* (Coll. *Vies des hommes illustres*); Nouv. Revue franç. 16 »

Hilaire Belloc : *Jeanne d'Arc*, traduit de l'anglais par Marguerite Faguer. Préface de Henri Massis. Avec un frontispice. (Coll. *Vies*); Firmin-Didot. 12 »

François Bidet : *Etapes intellectuelles du temps présent*. (Tradition française et nouveau classicisme. Le

crépuscule des dieux. L'expérience du XIXe siècle. Le nationalisme. L'Action française. Perspectives); Cahiers de la Douce France, n° 4. 30 »

Maurice Castelain : *Byron*. (Coll. *Les grands écrivains étrangers*). Avec un portrait; Didier. 12 »

E. Halpérine-Kaminsky : *La tragédie de Tolstoï et de sa femme*, d'après leur correspondance, et leurs *Journaux intimes* inédits; Fayard. 16 50

Harold Lamb : *La vie de Tamerlan*, traduit de l'anglais par Pierre-Jean Robert. (Coll. *Vies des hommes illustres*); Nouv. Revue franç. 15 »

JeanLarnac: *Comtesse de Noailles, sa vie, son œuvre;* Kra. » »

François Mauriac : *Blaise Pascal et sa sœur Jacqueline*. (Coll. *Le passé vivant*); Hachette. 15 »

Jean Maxence, Madedja Gorodetzky : *Charles Péguy*; Cahiers de la Quinzaine, 6e Cahier de la 21e série; Desclée de Brouwer. 8 »

Musette (Auguste Robinet) : *Cagayous*, ses meilleures histoires. Avec une introduction, des notes et un lexique par Gabriel Audisio; Nouv. Revue franç. 25 »

François Piétri : *Le financier* (Coll. *Les caractères de ce temps*); Hachette. 7 »

Simonne Ratel : *Dialogues à une seule voix*; Edit. du Tambourin. 20 »

Ekrem Rechid : *La vie de Khaireddine Barberousse*. (Coll. *Vies des hommes illustres*); Nouv. Revue franç. 15 »

Tristan Rémy : *Douze poètes*. Francis André. René Arcos. A. C. Ayguesparse. Lucien Bourgeois. Denis. G. Guignard. Henri Guilbeaux. Augustin Habaru. Marcel Martinet. Léon Moussinac. Tristan Rémy. Victor Serge. Charles Vildrac. Préface de Tristan Rémy. Illustrations de Gustave Cochet; Edit. sociales et internationales. » »

William Randolph : *Hearst*, traduit de l'anglais par M. Lebas; Nouv. Revue franç. 15 »

Léon Tolstoï : *Trois lettres*, traduction et notes de Wsevolod de Vogt. Avec le texte russe; Cahiers de la Quinzaine, 3e Cahier de la 21e série; Desclée de Brouwer. » »

Fernand Vasseur : *Les autres et nous*; Chédeville. » »

Mœurs

Jules Bertaut : *L'Opinion et les mœurs*. (La Troisième République, 1870 à nos jours); Edit. de France. 25 »

Paul Morand : *1900*. Avec des illust.; Edit. de France. 15 »

Musique

Henri Lichtenberger : *Richard Wagner, poète et penseur*, nouv. édit.; Alcan. 60 »

Ouvrages sur la guerre de 1914-1918

Lieutenant Pierre Desgranges et lieutenant de Belleval : *Pavillon noir 1916*; Redier. 15 »

Albert Garnier : *La gloire, divin mensonge*, vues et jugements sur la guerre; Libr. Valois. 15 »

J.-J. Jusserand : *Le sentiment américain pendant la guerre*; Payot. 15 »

La politique extérieure de l'Allemagne 1870-1914. Documents officiels publiés par le ministère allemand des Affaires Etrangères. Tome XIII : *10 février-17 décembre 1897*. Traduit par Paul Garçon; Costes. 80 »

Adam Sharrer : *Les sans-patrie*, traduit de l'allemand par Pierre Igny; Nouv. Revue franç. 15 »

Helen Zenna Smith : *Pas si calme... (Not so quiet)*, traduit de l'anglais par R. Bua; Nouv. Revue franç. 15 »

Philosophie

Julien Pacotte : *La pensée technique;* Alcan. 15 »

Poésie

J.-L. Bouvier : *Amours et rêves*; S. n. d'édit. » »

Prosper Gien : *Cristal*. Préface de Jean Bach-Sisley; Le Rouge et le Noir. » »

Gérard d'Houville : *Poésies*; Grasset. » »

Gonzague de Reynold : *Conquête du nord*; Nouv. Revue franç. 12 »

Politique

Robert Chauvelot : *Où va l'Islam*. Stamboul, Damas, Jérusalem, Le Caire, Fez, le Sahara. Préface de Théodore Steeg; Tallandier. 18 »

Acheber Gabré-Hiôt : *La vérité sur l'Ethiopie révélée après le couronnement du Roi des Rois*; Edit. Freudweiler-Spire, Lausanne.

E.-J. Gumbel (Berthold Jacob, Ernst Falck) : *Les crimes politiques en Allemagne 1919-1929*, traduit de l'allemand par Charles Reber ; Nouv. Revue franç. 15 »

Jean Jaurès : *Œuvres*. Textes rassemblés, annotés et publiés par Max Bonnafous. *Pour la paix*, I : *les alliances européennes, 1887-1903*; Rieder. 50 »

Paul Painlevé : *De la Science à la Défense nationale*, discours et fragments. Préambule de M. Jean Perrin; Calmann-Lévy. 12 »

Jean Rodes : *La Chine nationaliste 1912-1930*; Alcan. 15 »

Georges Roux : *Reviser les traités?* Edit. de la revue Plans. 15 »

Questions coloniales

Maurice Besson :*Histoire des colonies françaises*. Avec des illust. h. t.; Boivin. 24 »

Coissac de Chavrebière : *Histoire du Maroc*. Avec 6 croquis; Payot. 45 »

Guillaume Grandidier : *Galliéni*. (Les grandes figures coloniales). Avec 4 gravures h. t. et 3 cartes; Plon. 15 »

Questions juridiques

Dr René Allendy : *La justice intérieure;* Denoel et Steele. 18 »

Questions médicales

Docteur Cabanès : *Grands névropathes*. Tome II: *La Fontaine. Rousseau, Rétif de la Bretonne, Bernardin de Saint-Pierre, Lamennais, Auguste Comte, Alfred de Musset, Victor Hugo, Sainte-Beuve, Les frères Goncourt*. Avec des illust.; Albin Michel. 20 »

Professeur G. Sanarelli : *L'hérédité et la contagion dans la tuberculose*, traduit par le docteur Jeanne Stephani-Cherbuliez; Payot. 25 »

Questions militaires et maritimes

G. Gaufrier : *Bagnes d'Afrique;* Bureau d'éditions. 4 »

Questions religieuses

Pierre Maury : *Trois histoires spirituelles. Saint Augustin. Luther. Pascal;* Cahiers de Foi et Vie. 12 »

Roman

Marcel Allain : *Miss Téria. Gosse de gosse*; Férenczi. 2 »

H. de Balzac : *Le curé de village*; Nelson. 7 »

Andrée Béarn : *Une petite fille blonde*; Edit. du Tambourin. 12 »

Jean Boulogne : *L'amant d'une heure*; Edit. Crès. 12 »

L. Bourgeois : *Faubourgs*, douze récits prolétariens. Préface de Henri Barbusse; Edit. sociales et internationales. » »

Emmanuel Bove : *Journal écrit en hiver*; Emile-Paul. 15 »

Léon Cladel : *I. N. R. I.* Préface de Lucien Descaves; Valois. 15 »

Max Deauville : *La tournée Albéroni*; Libr. Valois. 15 »

Drieu La Rochelle : *Le feu follet*; Nouv. Revue franç. 15 »

A. Dubois La Chartre : *Fortune des airs*; Nouv. Revue franç. 15 »

Luc Durtain : *Captain O. K*; Flammarion. 12 »

Charles Eckert : *Sensuelle*; Nouv. Editions Argo. 15 »

Maria-Luisa Fiumi : *Sa femme*, traduit de l'italien par la baronne d'Orchamps; Albin Michel. 15 »

Louis et René Gerriet : *Le puits de la Core*; Denoël et Stelle. » »

Etienne Gril : *Les mystères de Milan la Chapelle*. (Coll. *Les chefs-d'œuvre du roman d'aventures*) ; Nouv. Revue franç. 12 »

Edmond Heuzé : *Monsieur Victor*, roman dialogué; Edit. de France. 15 »

Madeleine Israël : *L'amour pour l'amour*; Edit. du Tambourin. 12 »

Max Jarriend : *Catherine ou le souvenir*; Redier. 12 »

Jean Lahovary : *Etre ou ne pas être*; Edit. Excelsior. 12 »

René Maran : *Le cœur serré*; Albin Michel. » »

Claude Morgan : *L'ivresse du risque*; Flammarion. 12 »

Albert Ourgaud : *Timoléon Poulchirol*, nouvelle de mœurs pyrénéennes. Lettre-préface d'Isabelle Sandy. Bois gravé h. t. de M. Albe; L'Essor. 10 »

Robert Randau : *Les meneurs d'hommes*; Albin Michel. » »

Gaston-Ch. Richard : *La nuit andalouse*; Lemerre. 15 »

Han Ryner : *Chère Pucelle de France*; Edit. Verba. 12 »

George Soulié de Morant : *Saine jeunesse*; Flammarion. 12 »

Sciences

F. Bedeau : *Cours élémentaire de télégraphie et de téléphonie sans fil*. Préface de M. le général Ferrié, avec 330 figures; Libr. Vuibert. 60 »

Victorin Charles et Ernest Martin : *Recueil de manipulation de chimie et métallurgie. I : Analyse chimique qualitative et quantitative. II : Analyses spéciales, minérales et organiques. Essais physiques*; Libr. Vuibert.
Fascicule I 10 »
Fascicule II 25 »

Hawelock Ellis : *La déroute des maladies vénériennes. La moralité sexuelle*, édition française, revue et augmentée par l'auteur, traduit par A. van Gennep. (*Etudes de psychologie sexuelle*, tome X); Mercure de France. 20 »

Sociologie

Jean France : *Trente ans à la rue des Saussaies. Ligues et complots*. (Coll. *Sous la Troisième*); Nouv. Revue franç. 15 »

Jean Grave : *Les Colonies agricoles. A travers l'Internationale anarchiste. Le chômage en France*; *les Temps nouveaux*; Robinson, Seine. » »

Firmin Roz : *L'évolution des idées et des mœurs américaines*; Flammarion. 12 »

Docteur René Sand : *Le service social à travers le monde*. Assistance. Prévoyance. Hygiène. Préface de M. Paul Strauss; Colin. 25 »

Théâtre

Boris Lavréniev : *La rupture*, pièce en 4 actes, traduite du russe par A. Roudnikov et A. Oranovskaia. Préface de Marcel Martinet; Bureau d'éditions. 5 »

Varia

Paris-Guide et Annuaire France-Amérique 1931; Edit. France-Amérique. » »

Voyages

Lily Jean-Javal : *Sous le charme du Portugal*, visages et paysages. Avec 44 gravures h. t. et une carte; Plon. » »

Paul Nizan : *Aden, Arabie*; Rieder. 15 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Prix littéraires. — Mort de Marcel Duminy. — Le Musée Verhaeren au Caillou-qui-bique. — Le monument Aristide Bruant. — A propos de l'affaire Fualdès. — L'affaire Kerr-Gottlieb. — A propos de canulars. — Littré poète. — A propos du bi-millénaire de Virgile. — Le logis de Maupassant rue Clauzel. — Un buste de Théophile Gautier au Grand-Montrouge. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ».

Prix littéraires. — La Maison de poésie (fondation Emile Blémont) a désigné les lauréats de ses trois prix annuels. Ce sont : pour le prix Petitdidier (12.000 francs), M. Victor-Emile Michelet, le poète de *la Porte d'Or*, de *l'Espoir merveilleux* et de *l'Introduction à la vie ardente*; pour le prix Emlie Blémont (5.000 francs), M. Louis Pize, auteur d'un poème intitulé *Les Roses de septembre*; pour le « Prix des poètes belges de langue française », M. Jules Sottiaux, auteur d'un poème intitulé *Sambre-et-Meuse*.

Le jury de la fondation Strasburger a décerné le prix fondé par M. R. B. Strasburger pour récompenser le ou les meilleurs articles parus au cours de l'année dans la presse française pour aider au rapprochement de la France et des Etats-Unis.

Ce prix, d'une valeur de 25.000 francs, a été attribué à M. Paul Achard, pour sa seconde série d'articles « Tête à tête » récemment publiés dans *l'Ordre*.

La Bourse nationale de voyage littéraire, réservée cette année à une œuvre en prose, a été donnée à Mme Suzanne Martinon, pour son roman *Laide*.

Le prix du « roman populiste », d'une valeur de 5.000 francs et qu'a fondé Mme Antonine Coullet-Tessier, a été attribué pour la première fois, le 18 mai, par un jury composé de MM. John Charpentier, Léon Deffoux, Georges Duhamel, Daniel Halévy, Edmond Jaloux, Robert Kemp, Frédéric Lefèvre, Léon Lemonnier, Gabriel Marcel, Pierre Mille, Robert Bourget-Pailleron, Mme Antonine Coullet-Tessier et M. André Thérive.

Après quatre tours de scrutin, il a été donné à M. Eugène Dabit (*Hôtel du Nord*), par 7 voix contre 4 à Mme Henriette Waltz (*Madame Conde*) et 2 à M. Pallu (*L'Usine*).

Le prix de la litérature coloniale, d'une valeur de 6.000 francs, a été donné à M. Jean Renaud, pour l'ensemble de son œuvre coloniale.

§

Mort de Marcel Duminy. — Le poète Marcel Duminy vient de mourir à Garches, à l'âge de 43 ans. Il avait un talent d'une sensibilité exquise et délicate. Il était l'auteur d'un petit recueil de poèmes : *Sur la terre et plus loin.* Le *Mercure de France* avait publié à plusieurs reprises des vers de lui.

§

Le Musée Verhaeren au Caillou-qui-bique. — On sait que les admirateurs et les amis d'Emile Verhaeren ont décidé d'installer un musée dans la maison que le poète habita au Caillou-qui-bique, à Roisin, sur la frontière franco-belge. Grâce à la propriétaire, Mme Dupriez, aidée de Mme Emile Verhaeren, l'aménagement de ce musée a été fait avec le meilleur goût dans une chambre de la maison que l'on pourra visiter sur demande. On a réuni là le manuscrit des *Visages de la Vie,* des épreuves corrigées, des premières éditions de Verhaeren, des portraits de lui, des meubles, des œuvres d'art qui lui ont appartenu, quelques-uns des menus objets qui l'entouraient. L'inauguration a eu lieu le jeudi 14 mai. Les honneurs furent faits par Mme Dupriez, M. Prévost, son gendre, M. Bernier, artiste peintre, et M. Glineur, grand ami du poète. M. Louis Piérard, sénateur de Belgique, président du Comité Emile Verhaeren, a pris la parole et a montré la place occupée par le Caillou-qui-bique dans l'œuvre de l'écrivain. Mme T. Prévost-Dupriez récita ensuite plusieurs poèmes de Verhaeren. Une pièce en deux actes de MM. Denys Amiel et André Obey : *La souriante Madame Beudet,* jouée par des acteurs de la localité, termina cette cérémonie, à laquelle s'étaient rendus de nombreux écrivains de la région et des amis de Verhaeren.

Un buste d'Emile Verhaeren sera prochainement érigé dans le jardin attenant à la maison, par les soins de l'Association des Jeunes Ecrivains du Hainaut.

§

Le monument Aristide Bruant. — Le dimanche 10 mai a été inauguré à Courtenay, petite localité du Loiret où naquit Aristide Bruant, le buste élevé à la mémoire du célèbre chansonnier. Le monument, œuvre du sculpteur Jean Boucher, se dresse sur le terre-plein de la salle des fêtes, à l'ombre des marronniers : le buste de Bruant, tel que nous l'avons bien connu, coiffé de son chapeau légendaire à larges bords, sur un socle où se lit l'inscription :

ARISTIDE BRUANT
né le 6 mai 1851
mort le 10 février 1925

La cérémonie réunissait, autour de Mme Bruant-Tarquini d'Or, de nombreuses personnalités de la musique, de la chanson, de l'art et des lettres, les éditeurs Eugène Rey et Tallandier, les autorités locales et M. Graux, sous-préfet de Montargis.

Après que la fanfare de Courtenay eut joué la *Marseillaise*, on enleva le voile qui couvrait le monument et M. Jacques Ferny prononça :

J'ai l'honneur de remettre ce buste à M. le Maire de Courtenay, au nom du Comité de souscription dont le président d'honneur est M. Maurice Donnay, et les présidents effectifs Dominique Bonnaud, Max Maurey et moi-même.

Puis la parole fut donnée à M. Chesneau, au nom des concitoyens de Bruant; M. Graux, sous-préfet; M. Florent-Matter, au nom du Conseil Municipal de Paris; M. Jacques Ferny; M. Edmond Teulet, au nom de la Société des Auteurs et Compositeurs de Musique; M. Frédéric Bitton, au nom des anciens élèves du lycée de Sens; enfin M. Alfred Bruneau, représentant le sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts. Entre les discours de MM. Florent-Matter et Jacques Ferny, Mlle Flore Bergeys avait dit un poème de Dominique Bonnaud : *A Bruant, à l'homme, au poète.*

L'inauguration du monument fut suivie d'un banquet de cent couverts. On y prononça de nouveaux discours et des allocutions auxquels Mme Bruant-Tarquini d'Or répondit par des remerciements émus.

La journée se termina par un pèlerinage au moulin où se trouve la reconstitution du *Mirliton*.

§

A propos de l'affaire Fualdès.

Toulouse, le 5 mai 1931.

Mon cher Directeur,

Je me garderais de rouvrir, sur l'affaire Fualdès, une polémique du genre de celle dont j'ai encombré le *Mercure*, voici dix ans. Mais je ne puis laisser passer sans mise au point la note de M. Marcel Coulon, dans le numéro du 1er mai (page 686).

Dans *l'Assassinat de M. Fualdès*, j'ai pu employer, pour la première fois, la forme que M. Marcel Prévost a baptisée « romancée », et qui a fait quelque chemin depuis, mais je n'ai pas écrit un *roman*, comme le déclare tout de go M. Marcel Coulon. Ce qui

le démontre surabondamment, c'est que mon ouvrage est pleinement d'accord avec l'étude historique publiée en juin 1914 par M. Bernard Combes de Patris sous ce titre : *Un grand mystère judiciaire : l'affaire Fualdès.*

M. Marcel Coulon en tient pour la thèse de la magistrature et du dictionnaire Larousse : libre à lui; mais notre thèse n'est pas plus romanesque que la sienne. Elle a même l'avantage d'être beaucoup plus cohérente et plus logique.

Je n'ai pas l'habitude de répondre aux flèches dont le *Mercure* a pris l'habitude de me cribler depuis quelque temps. Elles ne m'empêchent, ni de le lire d'un bout à l'autre comme la revue la plus intéressante de notre temps, ni de me souvenir combien il fut accueillant à mes débuts. Mais, cette fois, je suis obligé de vous demander l'insertion de cette petite mise au point, ce dont je m'excuse.

Veuillez me croire, etc... ARMAND PRAVIEL.

§

L'affaire Kerr-Gottlieb.

Strasbourg, le 29 avril 1931.

Le *Mercure* a bien voulu publier, en novembre 1930, un article intitulé *Gottlieb*, dans lequel je mettais en cause M. Alfred Kerr. J'avais en effet des raisons de soupçonner que le belliqueux poète qui s'était, pendant la guerre, caché sous le pseudonyme de *Gottlieb*, et le pacifiste Alfred Kerr ne faisaient qu'un. Dans le but de m'éclairer, je posais à M. Alfred Kerr trois questions précises, auxquelles il lui était facile de répondre en quelques lignes.

M. Alfred Kerr ne m'a pas répondu. Pourtant, comme la presse revenait sur ce petit problème avec une insistance gênante, il s'est enfin décidé à donner un semblant d'explication. Malheureusement, au lieu de procéder simplement et radicalement, c'est-à-dire au lieu de me lire, de voir ce que je lui reprochais et de s'adresser à moi, il a choisi un chemin détourné, sur lequel nous risquons de nous fourvoyer tout de bon. Il a en effet préféré s'adresser à M. Fernand Vandérem, qui, ayant rapporté dans *Candide* la substance de mon article, ne connaît les faits que par moi et qui a d'ailleurs autre chose à faire que de s'occuper de cette histoire. De sorte que M. Alfred Kerr semble garder le dernier mot.

Je le lui laisserais bien volontiers, s'il avait su me convaincre. Mais il n'a pas même essayé, puisqu'il ne parle à aucun moment de ce qui fait l'objet de mes doutes, je veux dire de *Gottlieb*. Il se répand en protestations, il interprète une fois de plus le fameux article pacifiste de la *Neue Rundschau*, que chacun comprend

à sa guise; quant à *Gottlieb*, non seulement il ne semble pas connaître son existence, mais apparemment il ne sait même pas que j'en ai parlé, sans quoi il dirait au moins qu'il ne le connaît pas. Me voilà donc aussi avancée qu'avant.

Tant que M. Alfred Kerr ignore ce que j'ai dit, il n'est pas justifiée à prétendre, comme il le fait, que j'ai été trompée. Tant qu'il ne s'est pas expliqué sur ses rapports avec le mystérieux *Gottlieb*, je persiste dans ce qu'il lui plaît d'appeler mon erreur.

Je vous serais infiniment obligée, Monsieur, de vouloir bien, en publiant ma lettre, m'aider à définir clairement mon attitude, et vous prie d'agréer l'assurance de ma sincère considération.

GERMAINE GOBLOT
professeur agrégé d'allemand
au Lycée de jeunes filles de Strasbourg.

§

A propos de canulars.

Mon cher Directeur,

Permettezmoi d'apporter ma contribution à ce que notre ami André Rouveyre appelle (*Mercure*, 15 mai 1931, p. 148-149) « sa découverte des origines du talent de M. Jules Romains ». A la fin d'une étude intitulée « La lamentable histoire de la métapsychique » (*Mercure*, 15 février 1924, p. 129), je citais, parmi d'autres prouesses mithomaniaques, la découverte de la *vision paroptique* (ou extrarétinienne), qui est enterrée depuis longtemps :

Si l'on en croyait Farigoule — plus connu sous le pseudonyme de Jules Romains, — certains sujets parviendraient, au prix de laborieux efforts, à voir qui du bout des doigts, qui du dos, qui de la cuisse. Plusieurs physiologistes et psychologues (dont Babinski, Delacroix, Dumas, Janet, Lapicque, Rabaud) conclurent qu'il n'y avait là qu'une supercherie, la vision oculaire s'exerçant à travers les interstices d'un bandeau mal ajusté. Sur ce, Farigoule-Romains publia des paroles venimeuses pour punir ces savants d'avoir vu trop clair, et il refuse désormais d'entrer en pourparlers avec quiconques oserait admettre la possibilité d'une mystification. C'est dire que la vision extrarétinienne ne sortira pas de cet intéressant petit cénacle, qui n'est arrivé jusqu'ici qu'à faire naître de faux espoirs chez d'infortunés aveugles...

Note en bas de page :

Farigoule, agrégé de philosophie, dont les camarades d'Ecole Normale confirment le précoce besoin de mystification (Cf. *Les Copains*, *Donogoo Tonka*, *M. Le Trouhadec saisi par la débauche*, *Knock*) et qui devra abandonner l'espoir de faire adopter le « farigoule » (comme on parle de l'ampère) pour désigner le minimum d'énergie lumineuse perceptible par la

(1) V. *Candide*, 27 nov. et 25 déc. 1930.

peau; par contre, la simple justice voudrait qu'on forgeât le substantif *farigoulade* (plaisanterie d'un goût douteux et indéfiniment prolongée).

En face d'une innéité aussi chargée, les dénégations que reproduit Rouveyre (« c'est une explication bien insuffisante... qui n'explique même rien du tout ») peuvent être tenues pour une simple attitude avantageuse.

Le 1er avril 1931 (p. 153), André Rouveyre rappelle qu'il a « exposé [sa] découverte il y a deux ou trois ans (à propos du *Dictateur* » et reproche à MM. B. Crémieux et P. Brisson de se l'être « appropriée ». La première du *Dictateur* date du 5 octobre 1926, mais la vision paroptique était en pleine virulence au début de 1924.

Veuillez agréer, etc. MARCEL BOLL.

§

Littré poète. — « Littré a un côté de lui-même qu'il n'a jamais laissé qu'entrevoir et qui est celui d'une poésie philosophique à laquelle, m'a-t-on assuré, il excelle... »

Ainsi s'exprime Sainte-Beuve dans la notice qu'il a consacrée à l'auteur du *Dictionnaire de la Langue française*. Et, en effet, c'est un Littré presque ignoré que l'on trouve, par exemple, dans le poème intitulé *La Terre*, écrit en 1860 et publié en juillet 1869, dans la *Revue positive*. Citons-en le début à l'occasion du cinquantième anniversaire de sa mort (il succomba le 2 juin 1881).

O terre, mon pays, monde parmi les mondes,
Où mènes-tu tes champs, tes rochers et tes ondes,
Les bêtes, leurs forêts; les hommes, leurs cités?
Où vas-tu déroulant ton orbite rapide
Sans repos, dans le vide
Des cieux illimtés?

Ah! c'est grandeur à moi, chétive intelligence,
De me dresser pour prendre à ton voyage immense
Une part toute pleine et d'extase et d'effroi;
Et sentant sous mon pied l'abîme et son mystère
Courir même carrière
Un moment avec toi!

Nous voilà dans le ciel, où tu fais ta journée,
Autour de ton soleil à tourner entraînée!
Les hommes de jadis y rêvèrent des Dieux :
C'est une plaine froide et vide et désolée,
Seulement étoilée
Par des points radieux...

Cette pièce du philologue-poète est moins connue que l'admirable traduction versifiée qu'il donna, en 1879, de l'*Enfer* du Dante, un

admirable exercice poétique réalisé dans la langue du XIVe siècle et où le texte du Dante est suivi presque mot à mot. — L. DX.

§

A propos du bi-millénaire de Virgile. — Après avoir étudié ce qui a été dit par les historiens sur la question de savoir si ce bi-millénaire doit tomber en octobre 1930 ou octobre 1931, je vois que cette question n'est ni mathématique ni historique, mais linguistique ou, pour mieux préciser, sémantique : elle ne concerne que la signification des expressions employées.

Si les mots *octobre 1930* signifient une date qui tombe 1930 ans et trois quarts après le premier jour de l'ère chrétienne, alors le plus simple calcul arithmétique montre que cette date est exactement deux mille ans après octobre 70 avant J.-C.; et, les cent premières années qui ont suivi la naissance de Virgile comprenant 69 ans et un quart dans un siècle et 30 ans et trois quarts dans un autre, l'équation pour octobre 1930 est :

$$69\ 1/4 + 1900 + 30\ 3/4 = 2000$$

parce que le premier centenaire est tombé en octobre 30 de notre ère, ainsi :

$$69\ 1/4 + 30\ 3/4 = 100$$

Mais, d'autre part, si l'expression *1930* est employée dans le sens de trentième année de ce siècle, dans ce cas octobre 1930 tombe 29 ans 3/4 après le premier jour du siècle, et l'expression devient (pour octobre 1930) :

$$69\ 1/4 + 1900 + 29\ 3/4 = 1999$$

En correspondance logique avec cette différence, il y a le double sens de l'expression : commencement du siècle. Certains placent ce commencement au 1er janvier 1900 et d'autres au 1er janvier 1901. Les premiers placeront correctement le bi-millénaire de Virgile en octobre 1930; les seconds, non moins correctement d'après leur point de vue, en octobre 1931.

Troisièmement, deux significations différentes sont données au terme : *l'an un* par les controverses sur la chronologie de l'ère chrétienne (1). Selon les uns, qui ont avec eux les astronomes, il y aurait eu un an *zéro* (un an sans aucun nombre entier qui doive entrer en compte) entre le dernier jour de l'ère pré-chrétienne et le premier jour du premier mois de l'an 1 après Jésus-Christ.

Selon les autres, le premier jour du premier mois de l'an 1 est le premier jour de l'an qui suit immédiatement la naissance

(1) Voyez F. K. Grenzel, chap. XIV de *Handb, der mat. und tech. Chronol.*

du Christ. Ceux-ci n'admettent pas d'an zéro dans leurs computations.

Le premier anniversaire de Jésus signifierait pour les premiers le 25 décembre 0 (*zéro*) et pour les autres le 25 décembre 1. Les deux expressions veulent dire en réalité la même chose, c'est-à-dire douze mois après la Nativité. Ce n'est que la manière de parler qui change. Et ainsi de suite pour tous les anniversaires suivants.

Tels sont les trois principaux « usages doubles ». Il y a en outre de menues divergences, comme de compter l'ère chrétienne à partir d'un commencement nominal comme le 1er janvier, et aussi à partir de la naissance du Christ le 25 décembre, et encore de compter selon différents systèmes, dont l'un place la naissance du Christ quatre ans plus tôt que les autres, et aussi de reconnaître ou ne pas reconnaître les erreurs qui ont été faites et corrigées dans la technique de la chronologie au cours des siècles... et ainsi de suite.

Sans nul doute, il y a des façons de calculer meilleures que les autres, mais pour la plupart, c'est, en fin de compte, de la logomachie.

Par exemple, le choix du premier janvier de l'an 1 pour désigner le premier jour de l'ère, avec sa succession et ses conséquences,

1er janvier 101 pour le premier jour du 2e siècle,
1er janvier 201 pour le premier jour du 3e siècle,
1er janvier 301 pour le premier jour du 4e siècle,
1er janvier 1801 pour le premier jour du 19e siècle,
1er janvier 1901 pour le premier jour du 20e siècle,

est dû à la puissance déductrice des mots pour induire en une logique fallacieuse.

« L'an un ». Voilà l'expression qui a fait le mal. Elle a passé dans la littérature générale et ne peut pas à présent être éliminée. Il y a eu une première année du premier siècle, il en est résulté l'expression : *l'an un*, et de là ce syllogisme apparent :

Le premier jour d'un siècle est le premier jour de sa première année.

Le premier jour de notre ère est le premier jour de l'*an un*.

Le premier jour de notre ère est le premier janvier 1.

Cela cependant n'est pas un syllogisme, mais une simple méprise. Les termes des prémisses ne sont pas identiques en signification avec les termes de la conclusion, car l'expression « l'an un » n'est pas identique avec le chiffre 1, tel que nous devons en user arithmétiquement pour les séries d'années. En nommant une série

arithmétique, notre pratique habituelle est de placer le nombre 1 à la fin de la première unité et non à son commencement. En mesurant du drap par le mètre, le temps par l'heure, des distances par le kilomètre ou des sommes d'argent par la livre sterling, nous comptons toujours 1 au point de jonction du premier nombre avec le second de la série.

1	2	3	. . . . .	99	100	1800	1801	. . . . .	1901
Le premier	Le second	Le troisième	. . . . .	Le 99me	Le centième	Le 1800me	Le 1801me	. . . . .	Le 1901me

Ainsi, « 10 h. 30 du matin » signifie 10 heures complètes, plus 30 minutes, et un enfant d'un an a vécu un an révolu le jour où le registre de l'état civil le marque âgé d'un an. Pourquoi n'en est-il pas de même pour l'an 1?

Evidemment, il n'existe pas un an *zéro*, mais avant de commencer à compter, il faut laisser passer tous les morceaux de la première unité de la série, puisque celle-ci est *composée* de fractions de l'unité. Il n'y a pas une date 30 juin 0, soit; mais il y a bien une date 0,5 an de notre ère, puisque la moitié seulement de sa première année s'est écoulée. Il n'y a pas une heure zéro de la journée, mais un train qui part 30 minutes après minuit part à l'heure 0 h. 30. Quoiqu'il n'y ait pas de centimètre qui aurait zéro pour longueur, l'idée de marquer le premier chiffre 1 sur le côté gauche du mètre, au commencement du premier centimètre, ne serait accueillie ni par les arithméticiens ni par les commerçants!

Mais voilà ce que font ceux qui mettent le 1er janvier 1 au commencement de la première année de l'ère chrétienne, de sorte qu'après cent ans révolus ils sont forcés d'annoncer 101 ans.

Est-ce que l'on pose le chiffre 1 sur une borne kilométrique au point de départ? Non, les chiffres posés (*n*) indiquent systématiquement les kilomètres parcourus, et non *n-1*.

En tant que les années sont les unités des siècles, il faut les compter comme nous comptons toutes les séries arithmétiques, normalement.

Si on fait cela, voici ce qui s'ensuit (v. tableau ci-contre) :

Année	Limite
1re année	
	1er janvier 1
2e année	
	1er janvier 2
3e année	
	1er janvier 3
. . . . .	
9e année	
	1er janvier 9
10e année	
	1er janvier 10
. . . . .	
19e année	
	1er janvier 19
20e année	
	1er janvier 20
. . . . .	
29e année	
	1er janvier 29
30e année	
	1er janvier 30
31e année	
	1er janvier 31
32e année	

c'est-à-dire que le 1er janvier 30, le siècle aura duré juste 30 ans, et au 1er octobre 30 approximativement 30 ans 3/4. Ajoutons les 69 ans 1/4 que tout le monde est d'accord à donner à la vie de Virgile pour le siècle avant J.-C., et nous avons son centenaire le 1er octobre 30, donc son millénaire le 1er octobre 930 et son bimillénaire le 1er octobre 1930.

Oserai-je rappeler à ceux qui restent intrigués par les mots « premier an, trentième an, etc. », qu'il faut avoir vécu sa 30e année *avant* de marquer son âge 30?

Encore une fois, il s'agit dans tout cela de façons de parler. Si vous décidez de mettre votre nombre 1 au commencement de « l'an un », alors tout ce que M. Vidal soutient avec tant d'ingéniosité s'ensuit logiquement. Le seul inconvénient qui résultera de ce choix sera une dispute entre les deux partis au commencement de chaque siècle. Le 21e siècle commencera le 1er janvier 2000 ou 2001, selon le chiffre que l'on attache théoriquement au premier jour du premier siècle.

« Si nous sommes en 1931, le bi-millénaire tombe bien en octobre prochain », dit M. Vidal. Mais si les chiffres ont leur signification arithmétique ordinaire, 1931 est la 1932e année de notre ère, et le 1er octobre 1931 prochain sera distant de 1931 ans + 9 mois du commencement de l'ère; donc, 2001 ans après la naissance de Virgile.

« C'est sur le maintien de l'ordre chronologique actuellement en

vigueur et universellement admis » que le raisonnement de M. Vidal *ne pourrait jamais* être établi!

Rien n'empêche cependant M. Vidal de négliger l'ordre actuellement en vigueur, et de dire que pour lui « 1er janvier 1 » va indiquer le *commencement* de la première année. Libre à lui de choisir sa façon de parler : *de gustibus*, etc.; mais dire que ce serait préférable, non! — Dr F. W. FOAT.

§

Le logis de Maupassant rue Clauzel. — Nous avons reçu les lettres suivantes :

Mon cher Directeur,

Dans son article, publié aux « Notes et Documents littéraires » du *Mercure* le 15 mai dernier, M. Auriant veut bien rappeler que le *Groupe de Médan*, ouvrage édité en 1920 et dont, avec Emile Zavie, je suis l'auteur, indique que Maupassant habita 17, rue Clauzel.

Rien n'est plus exact. Mais si le *Groupe de Médan* est un jour réédité, nous nous montrerons plus prudents. En 1920, j'ai écrit 17 sur le témoignage d'Henry Céard et sur la foi de textes officiels. Depuis, d'autres témoignages et d'autres textes, que résument les éphémérides insérées dans le *Mercure* du 15 mai, m'inclinent à croire que la plaque commémorative est bien à sa place 19, rue Clauzel.

Le document qu'apporte à la controverse M. Auriant n'en est pas moins à retenir. Toutefois, M. Auriant sait aussi bien que moi qu'il convient de ne pas toujours accepter sans contrôle les textes officiels et que tel écrivain qui donne son adresse à un endroit habite parfois dans un autre.

Veuillez agréer, etc. LÉON DEFFOUX.

Paris, 15 mai 1931.

Cher Monsieur Vallette,

Dans ses « éphémérides de la controverse relative au logis de Maupassant, rue Clauzel », parues dans le *Mercure de France* du 15 mai 1931, M. Léon Deffoux écrit (p. 251) :

...un article sur Harry Alis cite une lettre de cet auteur, ami de Maupassant, spécifiant que l'adresse de celui-ci est « 17 et non 19 ». Cette note ressemble au rappel d'une consigne amicalement donnée.

C'est pousser le parti pris un peu loin.

Harry Alis prévient M. Allien en ces termes :

L'adresse de Guy de Maupassant est 17 et non 19, rue Clauzel. Celle de Mintuin, Hôtel d'Albe aux Champs-Elysées et non avenue Victoria.

Le juge d'instruction d'Étampes se trouvait en possession de deux adresses qui étaient erronées; Alis les rectifie *toutes deux*. Il n'y avait donc là aucune « consigne » se rapportant à Maupassant. Celui-ci habitait au 17 *et non au 19* de la rue Clauzel. La preuve en a été faite dans le même numéro du *Mercure de France* où parurent les éphémérides de M. Léon Deffoux.

Veuillez agréer, etc. AURIANT.

§

Un buste de Théophile Gautier au Grand-Montrouge. — Nous avons signalé (*Mercure* du 15 avril 1927) qu'à défaut d'un monument sur lequel les Comités ne peuvent se mettre d'accord, Théophile Gautier a son buste à Paris. Il est curieusement dissimulé à l'Opéra, dans la rotonde qui précède l'escalier conduisant au Musée, entre les compositeurs Frédéric Ploton et Michel Carafa.

Ajoutons — c'est une découverte récente que nous devons à M. Pierre Lièvre — qu'il existe un autre buste du poète exposé dans une localité de la banlieue parisienne où l'on ne s'attend guère à le trouver, au Grand Montrouge.

C'est un buste de plâtre, peint en terre cuite, qui a été placé à la hauteur du premier étage sur un immeuble occupé par le patronage Sainte-Geneviève, à l'angle du 15, avenue Verdier et du 24, avenue Victor-Hugo.

On se demande par qui et pourquoi il a été mis là, sans une indication, sans une inscription. — L. DX.

§

Le Sottisier universel

On ouvre, cet après-midi, au Palais-Bourbon, les guichets pour Versailles. La gare d'Orsay est provisoirement déplacée. — *Paris-Midi*, 5 mai.

Si une crise ministérielle se produisait entre le 13 mai et le 13 juin, c'est le nouveau Président et non pas M. Doumergue qui nommerait le président du Conseil et le nouveau Président de la République entrerait en fonctions sur-le-champ. Pendant trente jours la France aurait donc en réalité deux présidents. — *New York Herald*, 5 mai.

Un jour de la semaine dernière un camion de déménagement bourré de cadeaux et de décorations sortit de la cour derrière laquelle réside le modeste, enjoué M. le Président Gaston Doumergue. « Notre bon Gastounet va en la Tunisie (*sic*) » murmura la foule... Là [à Nice] il devait prononcer... le dernier grand discours de sa carrière — et incidemment le premief au cours duquel il parlerait librement comme Président de la France. Ordinairement le Président est censé rester hyper-neutre en toutes choses, mais on lui permet de s'en donner à cœur joie dans son ultime discours. — *Time* (Chicago), 20 avril.

Les places de l'hémicycle marquées par un papier blanc sont celles des membres des deux Assemblées nommés présidents de la République :

Thiers, Gambetta, Carnot, Félix Faure, Poincaré, Deschanel et Millerand! — *L'Intransigeant*, 10 mai.

Les camions, les autos franchissent tous les jours le pont du Gard. — LOUIS GILLET, *Revue des Deux-Mondes*, 1er mai, p. 207.

Personne n'a oublié ces quatre syllabes martelées comme du fer : *Not kennt kein Gebot;* la nécessité ne connaît aucune loi. — ÉDOUARD HERRIOT, discours à la Chambre des députés, séance de nuit du 8-9 mai 1931, *Le Temps*, 10 mai.

Sindbad, qui n'est plus marin, ne décroche plus des œufs d'auroch. — ÉDOUARD HELSEY, *Le Journal*, 12 mai.

Et l'on produisait une boisson, agréable sans doute, mais qui ne différait guère de celle que les anciens guerriers au rude gosier buvaient dans des cornes de cerf. — *Le Quotidien*, 25 avril.

Le président de la République a accordé une audience à Me Jean Bernard, avocat au barreau de Versailles, qui venait solliciter la grâce de l'assassin, Georges Loos, sujet alsacien, âgé de 19 ans, condamné à mort le 27 novembre 1930 par la Cour d'assises de Seine-et-Oise. — *L'Œuvre*, 4 mai.

Autour de ce savant, se groupent quatre chefs de service : le physiologiste André Mayer, le chimiste Georges Urbain et le biologiste Pierre Girard, qui assume, en outre, les fonctions d'administrateur. — *La Nature*, 1er mai.

...L'hôtel de La Rochefoucauld-d'Estissac (28, rue Saint-Dominique...) avec son jardin qui s'étend jusqu'à la rue de Babylone. — *L'Illustration*, 2 mai.

A LA SUITE D'UN MARIAGE ROMPU UNE JEUNE FILLE SE JETTE DANS LA MARNE. —La famille Galland, demeurant, 44, place du Marché, à Puteaux, étaient [sic] en désaccord, depuis quelque temps, à la suite de la rupture d'un mariage que désirait la jeune fille Renée, âgée de 18 ans. Hier après-midi, une discussion plus violente que d'habitude survint au cours du déjeuner familial, et la jeune fille déclara à ses parents qu'elle allait se noyer. Joignant le geste à la parole, elle se leva de table, sortit et se dirigea vers la Marne. Son père, Léon Galland, 48 ans, la suivit et la rejoignit au moment où elle se jetait, du quai Carnot, dans l'eau. Il se jeta alors également dans la Marne pour tenter de la sauver. — *L'Ami du Peuple*, 4 mai.

Un immense ballon, fabriqué de toutes pièces par leurs soins, les enlèverait... Mais la toile, l'oxygène? — *Lectures pour tous*, mai, p. 103.

§

Publications du « Mercure de France »

LA DÉROUTE DES MALADIES VÉNÉRIENNES. LA MORALITÉ SEXUELLE. (*Etudes de Psychologie sexuelle, X*), par Havelock Ellis, membre d'honneur de l'Association Royale médico-psychologique de Grande-Bretagne. Edition française, revue et augmentée par l'auteur, traduite par A. van Gennep. Vol. in-8 carré, 20 francs.

Le Gérant : ALFRED VALLETTE.

Typographie Firmin-Didot, Paris. — 1931.